

Les Habits Noirs Tome III

Paul Féval

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Envoi à madame la R. de C...

C'est vous, madame, qui m'avez fait connaître cette vivante mine d'anecdotes où j'ai puisé les deux premières séries des Habits Noirs. C'est vous encore qui m'avez raconté l'étonnement des maçons démolisseurs quand ils découvrirent, dans l'épaisseur d'une paroi de la tour Tardieu, au coin de l'ancienne rue de Jérusalem, un trou de forme sinistre – le moule d'un homme.

J'ai essayé de ne rien inventer dans cette histoire dont notre vieil ami a rassemblé les éléments. Il eût été facile de lui donner l'unité dramatique, mais j'aurais renoncé à l'écrire, s'il m'avait fallu supprimer l'épisode du roi Habit-Noir et de sa Maintenon-à-barbe.

Veuillez accepter ce livre où vous trouverez tant d'emprunts faits à nos causeries. et croyez à mes respectueux sentiments d'affection.

P. F.

q

Chapitre 1 Meurtre d'un chat

C'était un palier d'aspect misérable, mais assez spacieux, éclairé d'en haut par un tout petit carreau dormant que la poussière rendait presque opaque. Trois portes délabrées donnaient sur ce pa-

lier où l'on arrivait par un escalier tournant, vissé à pic et dont l'arbre médial suait l'humidité. Les trois portes étaient disposées semi-circulairement.

À droite et à gauche de l'escalier étroit, il y avait en outre deux recoins, contenant quelques débris de bois de démolition, des mottes et des fagots.

Le jour allait baissant. On entendait aux étages inférieurs qui étaient au nombre de trois, y compris le rez-de-chaussée, des bruits confus, où dominaient les cliquetis de verres et d'assiettes. Une violente odeur de cabaret montait l'escalier en spirale et n'avait point d'issue.

Sur le carré de ce dernier étage tout était relativement silencieux. Par la porte de droite, sous laquelle il y avait une large fente, un murmure de discrète conversation sortait avec une bonne odeur de soupe fraîche. Derrière la porte du milieu, c'était un silence absolu. Ce qu'on entendait derrière la porte de gauche n'aurait point pu être défini, et même l'oreille la plus sûre aurait hésité sur la question de savoir si le martèlement périodique et sourd qui faisait vibrer la cage de l'escalier venait de là ou de plus loin.

Il semblait venir de là, mais c'était comme voilé et comme affaibli par une large distance. Néanmoins, à chaque coup, la cage de l'escalier subissait une profonde secousse.

Dans le recoin à main gauche de l'escalier, on ne voyait rien, sinon l'amas confus des pauvres combustibles, jetés là au hasard. Dans le recoin de gauche, un rayon pâle, pénétrant au travers des fagots, éclairait un superbe chat de gouttière, pelotonné, commodément occupé à se lisser le poil.

La première porte en montant à gauche portait le n° 7 et c'était sa seule enseigne.

La porte du milieu, outre son n° 8, avait une carte collée à l'aide de quatre pains à cacheter et sur laquelle était un nom, écrit à la plume : Paul Labre.

La troisième porte, celle d'où semblait venir le bruit périodique et inexplicable, était marquée du n° 9.

En bas, un coucou sonna cinq heures ; il se fit un imperceptible mouvement dans le recoin de gauche ; à droite, le chat dressa l'oreille dans son nid, derrière les fagots.

La conversation devint plus distincte à l'intérieur de la chambre n° 7 et le bruit des voix qui causaient se rapprocha.

La porte s'ouvrit, laissant échapper cette franche odeur de soupe dont nous avons déjà parlé. La chambre était grande et beaucoup plus vivement éclairée que le carré. On y voyait une table ronde avec sa nappe mise, et, au fond, une cheminée, entourée d'ustensiles de cuisine, pendus à la muraille. Un homme et une femme qui continuaient une conversation commencée se montrèrent sur le seuil.

La femme, qui n'était plus jeune, portait un costume d'ouvrière fort propre où se retrouvait je ne sais quel reflet d'habitudes et de goûts campagnards. Elle avait dû être très belle, et l'expression de son visage inspirait la confiance. Il y avait en elle de la gravité et de la bonté.

Son compagnon était un homme de trente-cinq à quarante ans, petit, mais bien pris dans sa courte taille. Sa figure énergique avait quelque chose de débonnaire et de méfiant à la fois,

comme il peut arriver pour les gens dont la fonction contrarie le caractère. Sa joue rasée était bleue de barbe, ses yeux très noirs et abrités sous des sourcils touffus regardaient droit, mais regardaient trop. Il avait le sourire honnête. Ses vêtements étaient ceux d'un petit-bourgeois.

— Comme ça, dit la femme, après avoir interrogé le palier du regard et en parlant très bas, le général est à Paris ? Ne me cachez rien, monsieur Badoît, ajouta-t-elle en voyant que son compagnon hésitait. Vous savez bien que je ne suis pas bavarde.

— Je sais que vous êtes la meilleure des bonnes, maman Soulas, répondit M. Badoît, mais ça brûle, voyez-vous, et il y a là-dessous une manigance à faire dresser les cheveux ! Je sens Toulonnais-l'Amitié à une lieue à la ronde, moi.

— M. Lecoq ! Les Habits Noirs ! murmura Thérèse Soulas avec plus de curiosité encore que de crainte.

Elle ajouta doucement :

— Mou ! mou ! mou ! Ce minet devient presque aussi mauvais sujet que M. Mégaigne. Viens, trésor !

Badoît lui tendit la main.

— À tout à l'heure, dit-il. Je serai là pour le potage, six heures tapant… C'est drôle tout de même que les dames ont généralement des idées pour les mauvais sujets.

Il y avait là-dedans un reproche. Thérèse Soulas se mit à rire bonnement et retint la main qu'on lui donnait.

— Savez-vous pour qui j'ai une idée ? murmura-t-elle, c'est pour le pauvre grand garçon qui est si pâle. J'ai… j'ai eu une fille

qui aurait presque cet âge-là.

Elle regardait d'un air triste la porte du milieu, marquée du n° 8.

— Ah ! Ah ! répliqua Badoît avec bonne humeur, je ne suis pas jaloux de M. Paul ! S'il avait du goût pour l'éclat, celui-là, il irait loin. Son affaire avec le général l'avait planté du premier coup… mais ça se ronge de honte et de préjugés. À vous revoir, madame Soulas ; je suis sur une piste, et j'ai un diable dans le corps !

Il descendit lentement l'escalier. Mme Soulas resta un instant pensive sur le pas de sa porte.

— Le général ! se dit-elle. Ma fille est heureuse dans sa maison. Je sais qu'il l'aime autant que son autre fille. C'est singulier ; moi, je ne connais pas son autre enfant, et je l'aime presque autant que ma fille !

Elle fit sa voix toute douce pour appeler encore :

— Mou, mou ! mou ! libertin ! mou ! mou !

Mais l'obstiné matou se gobergeait sous ses fagots et faisait la sourde oreille.

Mme Soulas rentra et referma sa porte. Pendant tout le temps qu'elle avait été sur le palier, le bruit régulier et sourd avait cessé dans la chambre n° 9. Aussitôt que Mme Soulas eut disparu, le bruit recommença.

Elle était maintenant assise auprès de sa cheminée, regardant fixement une grande marmite de cuivre, où bouillait le pot-au-feu.

— Moi, pensait-elle, il ne sait plus que j'existe, et qu'importe ? Je ne lui ai jamais rien demandé pour moi.

Elle avait pris sous le revers de son fichu une petite boîte qu'elle ouvrit. La boîte contenait le portrait d'un fort beau cavalier portant le costume de lancier et les insignes de chef d'escadron. Sous le portrait, on pouvait lire ces mots : « À Thérèse. »

Mme Soulas le regarda. Il eût été malaisé de traduire l'émotion de son sourire. Ce n'était en aucune façon de l'amour.

— Ils disent que les révolutions ont changé le monde, murmura-t-elle. Un homme beau, riche, puissant, passe dans un pauvre pays ; il trouve une femme belle, il lui prend sa conscience et son repos : il s'en va heureux, elle reste misérable. Quand mettront-ils autre chose à la place de cela ?... Ah ! j'ai eu bien de la tendresse et bien de la colère ! Mais je n'ai plus rien, sinon la pensée de ma fille. Ysole est heureuse chez lui ; tout ce que je pourrais faire pour lui, je le ferais de bon cœur.

La marmite bouillait copieusement, jetant à profusion ces effluves qui offensent les estomacs rassasiés et ravissent jusqu'à l'extase l'humble appétit du poète.

Mme Soulas se leva pour mettre en ordre le couvert : une demi-douzaine d'assiettes dont chacune avait sa bouteille coiffée d'une serviette en turban.

Nous sommes ici dans une table d'hôte.

On frappa : deux habitués entrèrent. M. Mégaigne, le mauvais sujet, et M. Chopand, un homme rangé.

Il faut bien arriver à vous le dire, depuis le commencement de ce récit, vous n'avez encore vu que des agents de police. Mme Soulas tenait gargote pour messieurs les inspecteurs. Badoît était un inspecteur ; M. Mégaigne, ce brillant viveur, était un inspecteur ; c'est un inspecteur aussi que ce Chopand, tournure de rentier, cœur de comptable.

Paul Labre lui-même, l'inconnu, l'unique brin d'herbe par où nous puissions nous rattraper à la poésie, hélas !...

Ce palier mystérieux appartenait à une maison historique, dont nous vous ferons bientôt la monographie. Nous sommes rue de Jérusalem, en plein cœur de la sûreté publique. Les bruits et les parfums de cabaret qui montaient par l'escalier à vis appartenaient à l'établissement du père Boivin qui avait deux maisons et la tour du bord de l'eau, dite aussi la tour Tardieu ou la tour du crime.

La chambre n° 9, d'où sortait ce bruit énigmatique qui se prolongeait patiemment et semblait venir de si loin, occupait précisément le dernier étage de la tour.

M. Mégaigne avait un habit bleu à boutons noirs. C'était don Juan avec un arrière-goût d'employé des pompes funèbres ; M. Chopand portait une redingote demi-solde et peu de linge ; il était petit, maigre, jaune-gris, ridé à sec et brillait surtout par son flegme et sa voix de basse-taille.

— Belle dame, dit Mégaigne, en saluant de son chapeau luisant, agité gracieusement à deux pieds au-dessus de sa tête, j'ignore pourquoi vous daignez vous intéresser au général comte de Champmas, mais j'ai l'avantage de vous annoncer qu'on l'a ex-

trait du Mont-Saint-Michel pour l'amener à Paris où il doit témoigner dans une affaire de complot politique.

— Où il témoigne, rectifia Chopand. L'affaire se juge en ce moment même.

— Le général a été bon pour ma famille, dit simplement Mme Soulas.

Elle ajouta :

— Qu'est-ce que c'est donc que cette fameuse histoire qui vous met tous en rumeur ?

— Bon ! s'écria Mégaigne, le Badoît a parlé ? Quel bavard ! Il n'y a pas d'affaire. Ce n'est qu'un mot qui n'a ni queue ni tête, et entendu par un gendarme, encore ! Les gendarmes entendent toujours de travers, c'est le règlement.

Chopand se mit à rire. Entre gendarmes et inspecteurs la sainte amitié ne règne pas.

— Pendant le voyage du Mont-Saint-Michel à Paris, reprit Mégaigne, à je ne sais plus quel relais, un homme a pu s'approcher du général, un homme en blouse, et lui a dit quelque chose, dont le brave gendarme n'a attrapé qu'un petit morceau. « … Gautron à la craie jaune. »

— Devine, devinaille ! interrompit Chopand. Voilà tous les finauds de la sûreté en quête ! Gautron à la craie jaune ! hein ! qué rébus !

— Gautron à la craie jaune ! répéta M. Mégaigne en haussant les épaules. Est-ce une enseigne ?

— Ou une manière d'accommoder Gautron ? risqua M. Chopand : comme qui dirait Gautron à la purée ?

— Et là-dessus, poursuivit M. Mégaigne, voilà mon Badoît parti ! Il veut toujours mieux faire que les autres ! Sa mouche, le petit Pistolet, qui tue les chats et va-t-en ville, a rôdé toute la matinée autour du Palais. Cherche ! moi, je dis : Gautron à la craie jaune ou Gautron à la sauce blanche, on en donne au gouvernement pour son argent, et c'est bête de gâter le métier. Pas de bile ! voilà mon opinion.

Quand six heures sonnèrent, cinq convives s'assirent autour de la table ; deux places restèrent vides, celle de M. Badoît et celle du voisin du n° 8, Paul Labre, qu'on avait déjà appelé plusieurs fois.

En ce moment, et quoique le jour eût encore baissé sur le palier, on aurait pu voir quelque chose d'informe s'agiter dans le recoin, à droite de l'escalier ; dans le trou de gauche, le chat cessa de lustrer son museau et prit une attitude inquiète.

— Quoi ! dit une voix de ténor aigu, très enrouée, je ne peux pas en faire, moi, des matous, pas vrai ? Et M. Badoît ne me donnera rien pour avoir entendu cogner ici près ou plus loin, car du diable si je sais où on pioche. Il n'est pas monté un seul minet et j'ai besoin de mes vingt sous : Mèche, mon Andalouse, m'attend à Bobino avec toutes ces demoiselles ; faut que l'amour de maman Thérèse y passe ! Je me rangerai quelque jour, c'est dit ; mais jusqu'à ce que je m'aie rangé en grand, c'est encore l'âge du plaisir et de la folie !

Une forme humaine, grêle et dégingandée, sortit lentement du noir. Aux lueurs qui tombaient du jour de souffrance, on aurait

pu distinguer des os pointus sous un bourgeron bleu déteint et une tête étroite, coiffée d'une énorme toison couleur de filasse.

Cela fit un pas et s'étira. C'était Clampin, dit Pistolet, jeune homme libre, mais non sans profession, puisqu'il travaillait pour M. Badoît, pour les gargotiers de la Cité et pour bien d'autres.

Le chat se renfonça sous les fagots ; il sentait un ennemi.

Pistolet, qui semblait marcher pieds nus, tant son pas était muet, tourna la cage de l'escalier. Il avait à la main un tout petit crochet de chiffonnier, véritable joujou d'enfant qu'il avait dû fabriquer lui-même avec un brin de fagot et un clou.

— Mou, mou, mou ! appela-t-il en contrefaisant bien doucement la voix de Mme Soulas.

Les fagots bruirent par l'effort que faisait le matou pour pénétrer plus avant sous le tas, à reculons.

— Innocent, lui dit Pistolet, ne fais donc pas de manières : tu ne t'en apercevras seulement pas. Et tu ne peux pas dire que je n'ai pas attendu. Maman Soulas a bon cœur ; s'il était venu le moindre lapin de gouttière… Mais non, quoi ! Il y a des jours comme ça. Quand on arrive tard à Bobino, tu sais, c'est la grêle… Bouge pas !

Les yeux du matou luisaient comme deux charbons et indiquaient exactement la place de sa tête.

Il y a de grands chasseurs, et presque tous les grands chasseurs sont un peu chirurgiens. Clampin, dit Pistolet, visa avec soin et piqua. Les deux charbons s'éteignirent.

— Là ! fit-il, c'était donc la mer à boire !

Ce dernier mot n'était pas encore prononcé, qu'un grincement se fit entendre derrière la porte n° 9. Depuis quelques secondes, le bruit du martèlement avait cessé.

Pistolet se laissa choir sur les fagots sans respect pour le cadavre tiède de sa victime, et demeura immobile.

La porte n° 9 s'ouvrit, et Pistolet vit quelque chose de singulier.

Il faisait jour encore à l'intérieur de la chambre. La porte qui s'ouvrait en dehors montra son revers. Elle était doublée d'un matelas.

— Pour qu'on n'entende pas les coups de pioche, pensa Pistolet. Pas bête !

Un homme de taille herculéenne, que la lumière prenait à rebours, se montra sur le seuil. Il écouta et regarda. Puis il sortit et promena un morceau de craie sur les planches de la porte.

— Il met son nom, pensa Pistolet. On va voir.

Ce fut tout. L'homme rentra et poussa le verrou de la porte en dedans, mais pour rentrer, il avait mis en lumière son profil perdu, et Pistolet murmura d'un ton de surprise profonde, où il y avait bien quelque frayeur :

— M. Coyatier ! le marchef !

« Mais voyons voir l'étiquette qu'il a collée sur sa boutique ! ajouta-t-il.

Une allumette chimique grinça et fit feu. Pistolet l'approcha toute flambante de la porte du n° 9 et put lire ce nom : Gautron.

Ce nom était tracé avec de la craie jaune.

q

Chapitre 2 Un coin du vieux Paris

Clampin, dit Pistolet, souffla sur son allumette chimique et se mit à réfléchir.
— Ça doit être crânement bon pour M. Badoît, cette histoire-là, pensa-t-il.

Le bruit sourd avait repris ; Pistolet savait maintenant pourquoi les chocs répétés de la pioche ou du marteau semblaient si lointains : il y avait le matelas.

Pistolet pensa encore :

— Il ne faut pas plaisanter avec le marchef. Il a une manière pour tuer le monde comme moi pour les chats, sans les faire miauler ; mais qu'est-ce qu'il peut fabriquer à coups de pic ? La maison tremble. C'est drôle qu'on ne l'entend pas ici dessous dans les cabinets de société. Après ça, on entend peut-être ; quand ils montent. une machine, ceux-là, c'est bien ajusté ! On aura mis des amis dans les cabinets.

Il avait attaché son petit crochet de chiffonnier à un lambeau de bretelle qui retenait son pantalon sous sa blouse ; c'était un engin de chasse qui ne coûtait point de port d'armes.

Pistolet, cependant, restait songeur.

— Quant à me passer de Bobino, ce soir, et de Mèche, mon Albanaise, bernique ! dit-il en prenant sous les fagots le cadavre de l'infortuné matou. J'ai mes vingt sous assurés sur la planche.

Il tâta le corps du délit en connaisseur et ajouta :

— Vingt-cinq sous ! c'est un monument que ce bijou-là… et tendre ! Au Lapin-Blanc ils le feront sauter pour les milords. Et il sera toujours bien temps de dire la chose à M. Badoît demain matin : la chose de M. Coyatier et du nom qu'il a marqué sur la porte matelassée. C'est un nom… Voyons ! Ah ! la mémoire !… Goudron… Gautron ! Du diable si je suis capable de garder ça jusqu'à demain. Me faudrait un portefeuille avec crayon. Je m'en collerais un, s'ils ne coûtaient pas quarante centimes, sans boire ni manger, ni rien payer à Mèche.

Ces vêtements du gamin de Paris, qui semblent si élémentaires, ont toujours un nombre suffisant de poches. Dans ces poches, il y a toutes sortes de choses dont la vente ne produirait pas de quoi prendre l'omnibus. Pistolet fouilla ses poches pour trouver un lambeau de papier ; par hasard, le papier manquait, Pistolet chercha sur le carré ; pas le moindre chiffon.

— J'avais pourtant mis la main sur une miette de charbon qui aurait fait un joli crayon, grommela-t-il ; tiens, je suis bête, la carte de M. Paul s'ennuie là, depuis le temps ; je vais la mener au spectacle.

De son pas furtif, qui ne produisait aucun bruit, il s'approcha de la porte du milieu et enleva la carte de Paul Labre, au dos de laquelle il écrivit à tâtons ce nom de Gautron.

Tranquille désormais au sujet des tours que pourrait lui jouer sa mémoire, il dissimula le matou mort sous sa blouse et descendit l'escalier.

L'heure du plaisir avait sonné. Pistolet, libéré de son bureau, allait dans la rue tête haute et nez au vent.

Quand il eut vendu minet au cours du jour à l'industriel honorable qui devait en faire une gibelotte, Pistolet acheta pour deux sous de pain et deux sous de couenne cuite à la poêle qu'il mangea en gagnant le théâtre du Luxembourg. Sans appartenir à la jeunesse dorée, il avait quelque réputation au contrôle comme effronté claqueur.

— Ma femme est-elle au paradis ? demanda-t-il : Mlle Mèche, s'entend ?

Sa femme était au paradis. Il y monta. Pendant toute la soirée, il étonna la haute galerie par son faste, payant tour à tour de la bière à deux sous, de l'orgeat amidonné, des pommes, de la galette et des noisettes.

Il avait pourtant dans sa poche de quoi sauver la vie d'un homme qui allait mourir, ce chevalier déguenillé de Mlle Mèche. Mais il n'était pas encore rangé et ne songeait qu'au plaisir.

Après son départ, le palier où le meurtre avait eu lieu était resté désert. Chez Mme Soulas, on dînait bien paisiblement ; tout se taisait dans la mansarde de Paul Labre ; le bruit produit par le travail mystérieux qui se faisait dans la chambre n° 9 s'entendait seul et plus distinctement.

Dans la nuit presque complète du carré, un rayon vif se dessina tout à coup en éventail, éclairant à la fois les deux recoins et la

cage de l'escalier tournant.

C'était la porte du milieu qui s'ouvrait.

Paul Labre se montra debout sur le seuil. Il écouta.

Le martèlement sourd prit fin aussitôt.

Il paraît que, malgré le matelas, disposé pour amortir le son, celui ou ceux qui travaillaient dans la chambre n° 9 gardaient un moyen de savoir ce qui se passait au-dehors.

Un instant, la haute stature et la tête harmonieuse de Paul se découpèrent en silhouette sur la baie cintrée d'une fenêtre qui s'ouvrait au fond de sa chambre, juste en face de l'entrée. On ne pouvait distinguer ses traits parce que la lumière le frappait en plein dos et mettait son visage à contre-jour, mais l'élégance flexible de sa taille et la pureté de ses profils laissaient deviner un homme très jeune et très beau.

Manifestement, c'était le bruit du marteau qui l'avait appelé, car le silence parut l'étonner au plus haut point.

Manifestement aussi, le bruit l'avait arraché à quelque occupation exigeant du calme. Un poète a cette pose inquiète, quand un son importun vient tout à coup troubler son recueillement.

Mais Paul Labre n'était pas un poète.

Il jeta d'abord un regard du côté de la chambre tranquille où les hôtes de Mme Soulas prenaient leur ordinaire ; ensuite, son œil interrogea la porte du n° 9 qui restait dans l'ombre, et où le nom tracé à la craie n'apparaissait point.

Il murmura en se touchant le front :

— On n'est plus soi-même, à ces heures. Je me croyais fort, mais j'ai la fièvre, c'est certain, puisque j'entends des bruits qui n'existent pas.

Il prêta l'oreille encore, attentivement, et ajouta :

— Rien ! J'aurais juré qu'il y avait là des maçons en train d'abattre un pan de muraille. Ma tête déménage.

Il rentra.

La chambre où nous pénétrons avec lui était petite et de forme irrégulière. Dans un plan d'architecte, elle aurait eu l'apparence d'une demi-lune légèrement écrasée. La fenêtre à lucarne était au centre de l'arc de cercle. Il n'y avait point de cheminée. Les deux angles étaient fermés en pans coupés par deux étroites armoires d'attache dont la section aurait fourni une sorte de triangle.

La chambre était meublée d'un lit de sangles, de trois chaises, d'une commode et d'un secrétaire. Les chaises étaient bonnes et semblaient venir d'un jardin public ou d'une église, la commode tombait en ruine, le secrétaire en cerisier, noirci par l'âge et les malheurs, avait néanmoins, parmi toute cette pauvreté, une apparence luxueuse. La tablette éreintée et soutenue par surcroît à l'aide d'une canne, plantée debout, comme les charretiers font pour empêcher leurs tombereaux de basculer, supportait quelques papiers, un petit verre à liqueurs plein d'encre et une plume.

Un chapeau noir était sur l'une des chaises. Sur le pied du lit, il y avait un pantalon noir assez neuf, un gilet noir et une redingote noire.

La fenêtre basse, cintrée et coiffée par l'avance du toit qui s'abaissait comme la visière d'une casquette, donnait sur un grand jardin, au-delà duquel diverses constructions monumentales se groupaient.

Paul Labre, au lieu de se rasseoir devant la tablette du secrétaire qu'il venait évidemment de quitter, car l'encre de la page commencée brillait encore, marcha d'un pas incertain vers la fenêtre et regarda au-dehors. Outre ces corps de bâtiments qui bordaient le jardin sur la droite, on voyait au fond une ligne de maisons régulièrement alignées et qui devaient former le revers d'une rue tirée au cordeau.

Sur la gauche, le mur bordait le quai, laissant voir, de l'étage où se trouvait Paul, une échappée de paysage parisien : la Seine et au-delà, le quai des Augustins terminé par la descente du Pont-Neuf, par-dessus lequel la Monnaie se profilait au-devant de l'Institut.

Une maison assez haute et d'aspect sévère à laquelle s'appuyait le mur du jardin coupait ici le tableau comme la ligne droite d'un cadre.

Nous en avons assez dit pour donner à peu près la situation topographique de cette lucarne, éclairant l'indigent garni de Paul Labre. Elle s'ouvrait sur les derrières de la rue de Jérusalem, à l'angle formé par le quai des Orfèvres ; le jardin qu'on voyait au-dessous était celui de la Préfecture, dont les bâtiments s'étendaient sur la droite, rejoignant la Sainte-Chapelle.

La ligne des maisons régulières était le revers de la rue Harlay-du-Palais. La chambre de Paul Labre elle-même était l'intérieur du tourjon accolé à la fameuse tourelle qui faisait le coin de

la rue de Jérusalem et du quai des Orfèvres : un des plus curieux du vieux Paris.

Tout cela est mort. Vous ne sauriez plus voir la bizarre physionomie de ce lieu que dans la collection photographique, tirée par ordre de M. Boittelle, et dont les meilleures épreuves sont conservées par le savant et très obligeant archiviste de la Préfecture.

En 1834, époque à laquelle commence notre histoire, la tour, le tourjon et la maison contiguë, portant le n° 3 de la rue de Jérusalem, étaient possédés par le traiteur Boivin, nom qui n'est pas sans quelque célébrité parmi les sans-gêne de la basse vie parisienne.

Le père Boivin, sans être précisément un archéologue, se montrait très fier de l'antiquité de sa tour, ouvrage avancé des anciennes fortifications du palais.

Il exhibait avec orgueil les traces d'un boulet bourguignon qui avait écorné sa muraille, il ne savait pas trop en quel siècle.

Ce qu'il savait très bien c'est que Boileau-Despréaux était né dans la maison voisine de la sienne : la maison du chanoine. « Boileau, Boivin, disait-il, ça rime ! »

Il savait aussi que l'enfance de Voltaire s'était passée non loin de chez lui dans le bâtiment où est maintenant le bureau de l'imprimerie. Que de poètes dans cette rue qui n'avait pas quinze toises de longueur !

Il savait surtout que sa propre tour avait été habitée par le lieutenant criminel Tardieu et sa femme, ces deux avares, illustrés par une satire de ce même Boileau ; qu'ils y avaient été assas-

sinés et que la tête de l'infortuné magistrat avait pendu à la petite fenêtre du premier étage, donnant sur le quai. On disait encore à cause de cela : la Tour Tardieu ou la Tour du crime.

Mais Boivin n'aimait pas beaucoup ces gens qui, comme le lieutenant criminel Tardieu, surveillent et gênent les bons drilles. « S'il avait bu son sac au lieu de l'empailler, disait-il souvent, jamais on ne lui aurait fait du chagrin, même du temps de la Saint-Barthélemy ! »

Outre la maison du chanoine, oncle de Boileau, et l'hôtel des protecteurs de Voltaire, Boivin avait autour de lui plusieurs choses dont il tirait gloire : l'arcade de Jean Goujon, sa voisine, et surtout la Sainte-Chapelle donnaient, selon lui, bon air à son établissement. Il expliquait volontiers comme quoi le nom de la rue de Jérusalem et le nom de la rue de Nazareth venaient des pèlerins qui avaient coutume de s'assembler autour de la chapelle de saint Louis, en partant ou en revenant de la Terre-Sainte. Il ajoutait : « Ça avait soif, ces fainéants, rapport à l'aridité du désert ; ça demandait à rafraîchir. En foi de quoi, ma buvette date de la croisade. »

Quant aux bâtiments de la Préfecture eux-mêmes, Boivin ne les respectait pas.

Ce sont des parvenus qui sortirent de terre aux environs de l'an 1610.

La maison Boivin était un cabaret assez vaste et fréquenté, comme vous pouvez le penser, par des gens complètement étrangers à l'étiquette des cours. Sa principale clientèle était composée de ces hommes hardis et chevaleresques qui, dédaignant le travail manuel et les professions libérales, vivent de la protection

qu'ils accordent aux belles. Ils ne jouissent pas de l'estime publique.

À ce fonds, hélas ! considérable, se joignaient quelques gendarmes, des inspecteurs, des garçons de bureau, des pompiers et des rats de Palais, brûlésdans les autres gargotes de la Cité.

La tour, ou plutôt les tours, représentaient la partie galante de l'établissement.

J'ai le frisson en touchant à cela. Vénus pudique, dans les petits oratoires octogones qui formaient les divers étages de la tour principale, se serait voilé la face jusqu'aux genoux.

Néanmoins, il y venait des cuisinières de marchands d'ustensiles de pêche, pour fréquenter des gendarmes en tout bien tout honneur.

Dans ces boîtes on tenait aisément deux preux et deux demoiselles. Le père Boivin, ce faiseur de mots, disait : « En bourrant, on en met huit ! Et ça tient ! »

Au 3e étage les « cabinets » s'arrêtaient. Les combles étaient loués en garni.

Le garni se composait en tout de trois chambres : celles de Paul Labre, celle de Thérèse Soulas, qui couronnait la maison n° 3, et celle de « Gautron, à la craie jaune », qui occupait le faîte de la Tour Tardieu.

Il n'est pas inutile de noter qu'en 1834, la maison contiguë à la gargote Boivin et marquée du n° 5 venait d'être louée par l'administration, qui y reconstituait le service de sûreté, après la destitution du fameux Vidocq.

Le regard de Paul Labre, triste et chargé de rêverie, se tourna vers l'échappée qui montrait un coin du grand paysage de la Seine ; ainsi éclairé par les rayons du couchant, son visage sortait, mâle et net comme un médaillon de David, hors de l'ombre qui était derrière lui. C'était un jeune homme aux traits nobles et fiers. Dans l'expression de ses grands yeux vous eussiez deviné je ne sais quelle hardiesse vaincue et l'éclair éteint d'une gaieté qui n'était plus.

Il avait dû souffrir cruellement et longtemps, après avoir joui avec passion de quelques jours heureux.

Il était très pâle. Son front, couronné de cheveux bruns, court bouclés, avait de la distinction et aussi de l'ampleur. Les lignes de sa bouche faisaient naître l'idée d'une fermeté douce, mais brisée par le malheur.

En somme, quiconque l'eût remarqué, vêtu qu'il était d'une blouse de laine grise, à la fenêtre de ce misérable taudis, aurait pensé qu'il n'avait là ni son vrai costume, ni sa vraie place.

Le mur du jardin, donnant sur le quai, confinait à une série de maisons en retour, formant angle droit avec la cour du Harlay. Presque toutes ces maisons existent encore, excepté la première, la plus grande : celle qui, par conséquent, masquait les autres en ce temps-là.

Elle n'avait que deux étages, tous deux très haut, surmontés de mansardes semi-circulaires, perçant un toit à pic. Elle devait avoir été habitée noblement.

À chaque étage, une fenêtre à balcon ouvrait sur le jardin.

Ce jour-là, celle du premier étage s'abritait derrière ses persiennes fermées, celle du second restait entrouverte.

Un foulard de couleur rouge flottait au vent, noué à l'un des barreaux du balcon.

Ce fut vers la fenêtre fermée du premier étage que le regard de Paul Labre s'abaissa. Un sourire mélancolique vint à ses lèvres.

— Ysole ! murmura-t-il. Qu'y a-t-il donc dans un nom ? Je l'ai entrevue de loin ; d'en bas je l'ai adorée. Elle va être le dernier battement de mon cœur !

Sa main s'approcha de ses lèvres comme s'il eût voulu envoyer un baiser.

Mais sa main retomba. Ses yeux venaient de rencontrer le foulard rouge qui flottait comme un drapeau au balcon de l'étage supérieur.

Un éclair de curiosité s'alluma dans son regard.

— Voilà trois fois, murmura-t-il, trois fois que je remarque pareille chose. Est-ce un signal ?

Il n'acheva point ; son œil s'éteignit, et ces quatre mots vinrent mourir sur ses lèvres :

— Désormais, que m'importe !

q

Chapitre 3 La mansarde

Paul Labre laissa échapper un grand soupir, et son dernier regard fut pour les persiennes closes derrière lesquelles était son rêve.
Il poussa les battants de la croisée, qui, en se fermant, firent presque la nuit dans la mansarde. Il alluma une pauvre petite lampe à bec qui était sur la commode, et revint s'asseoir devant la tablette du secrétaire.

Non, ce n'était pas un poète. Du moins, il ne faisait pas de vers. Les lignes serrées qui couvraient à demi son papier étaient égales et allaient jusqu'au bout de la page.

— Ysole ! répéta-t-il, comme si la musique de ce nom l'eût charmé. Heureuse fille ! charmant sourire ! M'a-t-elle jamais vu quand je m'arrêtais sur son chemin ? Elle doit être bonne, j'en suis sûr, bonne comme les anges. Si j'avais gardé le pauvre bien de mon père, j'aurais pu m'approcher d'elle ; si j'étais un mendiant, elle me ferait l'aumône… Mais tout est bien. Si ma main avait seulement effleuré la sienne, je n'aurais pas le courage de mourir !

Un larifla, fla, fla, chanté faux et en chœur par des accents alsacien et marseillais réunis monta des étages inférieurs. On dînait dans les cabinets. Quelques jurons auvergnats où chaque R valait un tour entier de crécelle ponctuaient la mélodie. La cloison à droite en entrant laissa passer trois petits coups frappés discrètement, et une voix douce cria :

— À la soupe, monsieur Paul, s'il vous plaît ! La vôtre est au chaud. M. Badoît arrive.

Paul Labre venait de tremper sa plume dans l'encre.

— Je ‘n’ai pas faim, ma bonne madame Soulas, répondit-il. Dînez sans moi.

— Qu’est-ce que c’est que toutes ces affaires-là ! gronda la bonne grosse voix de Badoît ; ce chérubin-là me fait de la peine. Je parie que nous allons le voir malade !

— Allons, monsieur Paul, reprit Mme Soulas, un peu de courage ! Vous savez bien que l’appétit vient en mangeant.

La plume de Paul courait déjà sur le papier.

Nous avons dit « la cloison » en parlant du mur qui séparait Paul Labre de ses interlocuteurs. C’était, en effet, à cause de la conformation des lieux, un simple pan de briques, posées debout et fermant le côté droit de la chambre, à partir de l’endroit où la courbe cessait.

Au contraire, le pan opposé, légèrement renflé, avait toute l’épaisseur des pierres de taille, bâtissant la tour du coin.

Cependant, au moment où Paul Labre commençait à écrire, ce bruit sourd et continu que nous avons entendu tant de fois et qui déjà l’avait arraché à son travail se fit ouïr de nouveau.

Il semblait que des mineurs fussent occupés à pratiquer une sape de l’autre côté de la muraille, massive comme un rempart.

La plume de Paul resta un instant suspendue. Il écouta. Puis il murmura, comme il avait fait pour le foulard rouge :

— Que m’importe désormais ?

Et il se reprit à écrire.

Dans la chambre où était Mme Soulas on continuait de causer tranquillement, et l'on causait de Paul, car son nom prononcé revenait à chaque instant. Mais il n'entendait plus. Sa plume allait et traçait la suite d'une longue lettre.

Ce qu'il écrivait était ainsi :

« … J'arrive à l'aveu terrible et que je ne pouvais te faire qu'au dernier moment. Ce M. Charles, chez qui M. Lecoq m'avait placé, s'appelait V… de son véritable nom. Je l'ignorais.

« Tu as bon cœur, Jean, tu n'accuseras pas notre mère qui avait sollicité elle-même l'appui de ce Lecoq, dont je t'ai déjà parlé, dont je te parlerai encore. La misère était dans la maison, la vraie misère, et ma mère continuait de jouer toujours.

« C'était pour moi qu'elle tentait ainsi la fortune ; elle m'aimait bien.

« Tu n'étais plus là, toi qui l'aurais guidée. Mais je t'ai dit ces choses vingt fois déjà : ma mère était sans ressources, malade, et son état mental m'épouvantait. Pour lui donner, moi, son dernier morceau de pain, j'avais accompli un sacrifice dont la terrible portée m'était tout à fait inconnue.

« – Bientôt, je vous mettrai à l'épreuve.

« Ce soir-là, qui décida de ma vie et de ma mort, le chef de la 2e division de la préfecture vint voir M. V… dans son cabinet. Il lui donna un ordre, et M. V… qui obéissait quand il voulait, répondit :

« – Moi, je ne me charge pas de cela ; je suis pour les voleurs. Dans la politique, on attrape des coups de pistolet, et je n'aime

pas ça. Mais j'ai un petit bonhomme qui a le diable au corps : un vrai casse-cou !

« – Va pour le petit bonhomme, répliqua le fonctionnaire, pourvu que le général soit arrêté ce soir, sans bruit et proprement.

« Le petit bonhomme, c'était moi.

« Notre mère croyait, elle l'a cru jusqu'à sa dernière heure, que j'avais un petit emploi dans un bureau de commerce.

« Et Dieu sait que j'avais fait de mon mieux pour me placer ! Mais je savais tout ce qu'on apprend aux enfants riches ; j'ignorais, j'ignore encore tout ce qu'il faut connaître pour gagner honnêtement sa vie.

« Notre pauvre mère se croyait toujours sur le point de faire une immense fortune. La fièvre lui donnait des rêves ; la nuit, elle parlait tout haut ; elle disait souvent :

« – Voilà quarante-sept tirages que je nourris ce quaterne ! Il sortira. Dieu n'est pas méchant : pourquoi n'exaucerait-il pas un jour ou l'autre mes neuvaines ? M. Lecoq sait tout et voit tout ; il guette pour moi une hausse sur les fonds espagnols, et si j'avais eu le capital nécessaire pour pousser à bout sa grande martingale, nous roulerions sur l'or !

« C'était à moi qu'elle disait tout cela d'un ton persuasif et doux, comme si elle eût répondu à des reproches que jamais, Dieu merci, je ne lui ai adressés.

« Le jeu n'était plus pour elle une passion, mais bien sa vie même. Il n'y avait plus rien en elle que le jeu et la tendresse pro-

fonde dont elle m'entourait ; mais cette tendresse elle-même, égarée et empoisonnée par sa manie, la sollicitait à jouer.

« À son sens, j'étais fait pour être un grand seigneur ; elle m'admirait par la pensée dans mon rôle d'homme puissamment riche : cavalier accompli, homme du monde éblouissant, chasseur sans rival, que sais-je ? Elle m'a dit une fois : « Ma première vraie larme fut quand on remit des parements neufs à ton habit du dernier hiver. C'est là que je vis toute l'horreur de notre misère ! »

« Manger du pain sec n'était rien. Mais n'avoir pas un habit irréprochable et à la mode exacte du moment, moi le futur maître des salons parisiens !...

« Je ne sais pas pourquoi je te dis cela, Jean, mon frère. J'étais bien enfant quand tu quittas la France. Quand j'appelle ton souvenir, je vois un grand jeune homme souriant et hardi, avec des cheveux châtains bouclés. C'est tout. Les traits de ton visage m'échappent, et je ne t'ai retrouvé parfois qu'en me regardant dans une glace aux heures si rares de mes gaietés d'adolescent.

« Je voulais t'écrire seulement quelques lignes : un testament, pour te dire avec une brève franchise comment j'ai vécu et pourquoi je meurs.

« Et voilà déjà de longues pages !

« Je ne crois pas que ce soit frayeur du grand moment : je ne cherche pas un prétexte pour retarder l'heure. Non. Notre père était un soldat ; notre mère est morte en souriant ; nous sommes braves.

« J'ai prouvé que j'étais brave.

« Mais je ressens un indicible plaisir à causer ainsi avec toi, mon frère, la dernière goutte de sang vivant qui reste de notre famille, mon unique ami, mon seul parent.

« Et qu'importe une heure de plus ou de moins, puisque ce sera la dernière ?

« J'en étais à te dire comme quoi M. Charles me proposa au chef de la deuxième division pour arrêter le général comte de Champmas, conspirateur d'espèce particulière qui voulait réunir en un seul corps de bataille les républicains, les carlistes et les bonapartistes. Paris ne parlait que de barricades, les pavés de la rue Saint-Merri n'étaient pas encore remis en place ; il y avait dans toutes les classes sociales une bruyante et ardente fermentation. Le pouvoir comptait peu d'amis.

« – Qu'est-ce que c'est que ce petit bonhomme ? demanda le fonctionnaire.

« – Un gentilhomme ruiné, répondit M. V..., le jeune Labre... un petit lion !

« – Qui lui donnerez-vous pour le soutenir ?

« – Personne.

« – Et que fera-t-on pour lui, s'il réussit, comme nous le voulons, sans scandale et sans bruit ?

« – Rien. C'est un instrument, ni plus ni moins, répliqua M. V... Quand je prête un instrument, je veux bien qu'on s'en serve, mais je ne veux pas qu'on me le gâte.

« Cette conversation m'a été répétée textuellement par le général que j'allai voir dans sa prison, et dont je suis devenu l'ami.

Cela m'étonne, car tu sais déjà que je l'arrêtai et qu'il est encore prisonnier à cette heure. Sois tranquille : je meurs homme de cœur et d'honneur.

« Il y avait juste cinq mois que M. V..., ou M. Charles, me comptait deux louis par semaine pour ne rien faire. Je l'avais vu rarement.

« M. Lecoq, qui m'avait adressé à lui, et qui a exercé une si grande influence sur la destinée de ma mère, m'était totalement inconnu. Notre mère était mystérieusede caractère, et je crois qu'elle avait vaguement conscience de ce fait que M. Lecoq était l'auteur de sa ruine, mais elle se confiait à lui tout de même. Seulement, elle avait honte.

« Pour moi, M. Lecoq et M. Charles étaient deux « hommes d'affaires », tenant chacun une agence de renseignements pour le commerce.

« Il m'est venu à l'idée, depuis, que M. Lecoq et M. V... étaient peut-être le même homme.

« Je n'aurai pas le temps de vérifier ce soupçon.

« M. V... me dit son nom, ce soir-là, et j'eus froid jusque dans la moelle de mes os. Tout ignorant que j'étais, j'avais dix-neuf ans, et les petits enfants, à Paris, savent quel est le métier de M. V...

« Il me fit appeler à dix heures du soir.

« Il avait un habit de bal, une cravate blanche et plusieurs crachats d'ordres étrangers. Cette splendide toilette avait été faite à mon intention. La question de savoir comment je le jugerais au

lendemain de cette mascarade lui importait peu ; il voulait m'éblouir, ce soir, et il m'éblouit.

« J'ai été agent de police, mon frère, et c'est pour cela que je me tue. Je t'ai promis de te raconter l'acte unique, accompli par moi dans ces fonctions douloureuses et taxées d'infamie. J'hésite.

« La mort de notre mère m'a déchargé du devoir de vivre.

« La vue d'Ysole m'a enseigné la honte et le désespoir. J'ai compris qu'il fallait mourir seulement lorsque le souffle d'amour a éveillé mon cœur.

« Je me suis demandé : Puis-je être aimé ? Ma raison a répondu : Non, c'est impossible.

« Mon parti a été pris.

« Ysole ne saura jamais que le rêve d'un malheureux tel que moi a outragé sa noble et souriante jeunesse.

« J'hésite. J'ai peur que tu ne me comprennes point. Au premier aspect, le plan de M. V... pour m'amener à ses fins doit paraître puéril et absurde. Il l'était en effet. Cet homme véritablement habile, ce jugeur de consciences avait choisi une voie absurde parce que je ne savais rien du monde, et puérile, parce que j'étais un enfant.

« Il me dit : ... »

Ici Paul Labre écrivit successivement une douzaine de mots qu'il raya tour à tour. Quelque chose l'arrêtait dans son récit qui était une plaidoirie. Il sentait la vérité si invraisemblable qu'il n'osait l'exprimer.

Tous ceux qui ont écrit non pas seulement des livres, mais des lettres importantes, savent cela.

Tant que la plume court, il est facile d'isoler sa pensée.

Aussitôt que la plume s'arrête, la voix des choses extérieures est de nouveau entendue et redouble ses importunités.

Le bruit du marteau de démolisseur revint aux oreilles de Paul et s'empara de lui tyranniquement. Il lui parut que la vieille masure tremblait sous ces chocs répétés.

Dans ce pauvre monde où vivait Paul, dans ce cercle étroit d'humbles connaissances qui l'empêchait d'être tout à fait solitaire, on racontait souvent d'étranges et lugubres drames. La poésie de ces couches sociales n'est pas gaie, et les légendes du coin du feu, là-bas, ont presque toujours odeur de sang.

La proximité de la Préfecture de police n'était pas, comme on pourrait le croire, un motif de sécurité. Les Anglais, qui sont portés par tempérament vers le calcul des probables et le travail de déduction ont, les premiers, découvert que le crime, dans son éternel jeu de cache-cache, aime à se rapprocher du regard qui l'observe. Au moral et au physique, on ne voit pas bien de trop près. L'œil de l'esprit et l'œil du corps ont leur pointcomme les lorgnettes.

Les environs immédiats de la préfecture, à Paris, comme ceux du metropolitan-police,à Londres, ne jouissent pas d'une bonne réputation.

Il y a des courants pour les sinistres vogues aussi bien que pour les succès d'art. Au temps dont nous parlons, la monstruosité à la mode était l'emmurementde la rue Pierre Lescot, où un

malheureux provincial venait d'être maçonné derrière les lambris d'une Cythère de bas étage.

Le mot se disait : « emmuré ». La chose, renouvelée du Moyen Âge, effrayait et divertissait les imaginations, avides de brutal émoi.

Paul Labre se prit à écouter.

L'idée d'un homme emmurédans les épaisses parois de la tour voisine naquit en lui, malgré lui.

Aussitôt née, cette idée s'empara de son cerveau. Il se leva et courut vers la porte du carré qu'il ouvrit pour la seconde fois. Sur le carré, les bruits de la gargote montaient par l'escalier en colimaçon comme dans un entonnoir acoustique. Les cabinets particuliers de tous les étages envoyaient leur contingent de fracas confus, mêlés à de véhémentes odeurs de victuaille. Les couteaux et les fourchettes grinçaient, les assiettes claquaient, les dames glapissaient ou hurlaient, les hommes riaient ou juraient : pardessus le tout, des chants rauques éclataient. L'établissement Boivin allait bien. C'était l'heure.

Impossible d'entendre autre chose que l'établissement Boivin.

Paul Labre jeta un regard à la porte de droite : la porte de la tour. Elle ne laissait rien deviner. Tout semblait calme au-delà de ce seuil, où se dressait une mince raie lumineuse.

Il rentra. Dès qu'il fut dans sa chambre et que la porte en fut close, le bruit du marteau recommença. Paul se dirigea vers la croisée.

En l'ouvrant, sa main tremblait.

Comme il mettait la tête au-dehors, son regard se tourna malgré lui vers la maison à deux étages qui confinait au mur du jardin de la Préfecture et dont la façade donnait sur le quai des Orfèvres. La nuit était venue. Au second étage de cette maison, une lumière, placée à l'intérieur, envoyait ses rayons sur le balcon, précisément de manière à éclairer le foulard rouge qui flottait aux barreaux.

Les persiennes du premier étage avaient été ouvertes. Derrière les rideaux de mousseline, dans un salon faiblement éclairé, on voyait la silhouette d'une jeune femme debout et dont le regard semblait épier le quai, par-dessus la clôture du jardin.

— Ysole ! prononça encore Paul Labre.

Et tout le profond amour que grandissent la souffrance et la solitude était dans ce seul nom, murmuré plaintivement.

Vous l'eussiez affirmée belle, cette jeune femme dont on ne voyait point les traits. Sa pose avait la grâce hardie et souveraine de celles qui ont le droit d'être admirées. La lumière brillantait en se jouant les contours de sa coiffure et dessinait d'un trait précis les élégances juvéniles de sa taille ; elle attendait ou elle rêvait. Parfois, son front, qui brûlait peut-être, se collait à la fraîcheur des carreaux.

L'âme de Paul était dans ses yeux. Il ne savait plus pourquoi il avait quitté son travail.

Tout à coup, la belle jeune fille eut un grand tressaillement et se retourna. Elle bondit en avant comme si la joie l'eût soulevée. Ses deux bras s'ouvrirent en un geste de folle tendresse. À travers

la mousseline, Paul, dont le cœur se brisait, crut distinguer l'ombre d'un homme.

Ce fut tout. La mousseline transparente cessa de donner accès au regard. La nuit s'était faite dans le salon du premier étage.

Mais, au même instant un homme parut au balcon du second. Une allumette phosphorique brilla, le temps de mettre le feu à un cigare, puis l'homme se retira.

Le foulard rouge ne flottait plus aux barreaux.

Paul voyait cela comme en un rêve.

À deux pieds de son oreille, un coup de marteau fut donné si violemment à l'intérieur de la tour, dont il aurait pu toucher la paroi renflée en étendant la main, qu'un fragment de maçonnerie extérieure, arraché par le contrecoup, tomba avec bruit dans le jardin de la Préfecture.

Paul écouta machinalement, sans détacher son regard de cette maison où était son cœur.

Ce violent choc était apparemment le dernier. L'intérieur de la tour devint silencieux.

q

Chapitre 4 Ordinaire de MM. les inspecteurs

— Allons ! allons ! monsieur Paul ! cria encore Mme Soulas, qui avait quitté la table pour venir frapper à la cloison, ces messieurs sont au complet, il ne manque plus que vous. Venez causer, si vous ne voulez pas dîner ; ça vous tirera de vos idées noires.

Comme M. Paul ne répondait point, Mme Soulas se découragea et vint reprendre sa place.

Sans la compter, il y avait maintenant six convives autour de la table : tous inspecteurs, tous gens modestes et rangés, à l'exception du fameux M. Mégaigne, qui était assez rangé, malgré sa qualité de mauvais sujet, mais qui n'était pas modeste.

Sauf M. Mégaigne, aucun des habitués de l'ordinairetenu par maman Soulas n'avait l'ambition de passer ministre de la police. Mégaigne était le personnage éblouissant de cet obscur cénacle. Il excitait des jalousies. Thérèse Soulas était obligée de l'admirer en secret pour ne point mécontenter le reste de ses pratiques.

M. Badoît avait du zèle et de l'acquis, M. Chopand connaissait les fortes traditions, M. Martineau flattait ses chefs, mais Mégaigne avait pour lui les femmes et il était de la nouvelle école.

Le dimanche, quand il mettait son chapeau « flamme d'enfer » sur l'oreille et qu'il nouait sa cravate en chou, bien des gens, à Belleville et à Ménilmontant, le prenaient pour un artiste du théâtre Beaumarchais. Il portait, ces jours-là, une lévite, pincée à la taille militairement, une badine et des gants de filoselle. Les

bals du Delta, des Montagnes-Françaises et de l'Île-d'Amour étaient pleins de ses victimes.

Il était grand et lourdement bâti ; il avait cette laideur noire, luisante et contente des méridionaux dodus. On prétend qu'elle vaut la beauté. Il était hardi, fluent de paroles et riche d'accent : en somme, un inspecteur remarquable.

Chopand ne l'aimait pas, mais il le considérait.

Je ne sais pas comment vous vous représentez un messd'agents de police, mais chez Mme Soulas, tout était calme et décent ; on n'y faisait jamais de bruit, et les rapports des habitués entre eux étaient d'une rigoureuse politesse. C'est une chose bien remarquable : ces couches excentriques de notre société auxquelles la considération est refusée vivent dans un continuel besoin de considération.

La passion de tenir son rang y survit à toutes les humiliations, y résiste à toutes les misères.

Il y a souvent un décavé de la grande roulette du monde sous la redingote râpée de ces proscrits, et cela est si vrai que ceux qui ne sont pas réellement des vaincus se parent de défaites imaginaires.

La mode est ici d'avoir eu des « malheurs ».

Ce sont des pays peu connus, malgré l'énorme curiosité qu'ils inspirent et malgré les livres soi-disant révélateurs qui glissent dans leur titre ce mot à la fois détesté et friand : Police.La portion calme de ce peuple souterrain végète et n'a point l'idée d'écrire ses mémoires ; rien n'est difficile, au fond, comme de confesser ces natures défiantes. Ceux qui prennent la plume sont générale-

ment des révoltés ; ils ont deux besoins : pêcher des lecteurs et se venger : aussi, plaident-ils sans cesse la cause de leur rancune.

Leurs pamphlets sont souvent intéressants, mais ils ne restent point aux étalages des librairies. La prétention même qu'ils affichent de dévoiler certains secrets les rend suspects, et on les supprime.

Moi, je le dis bien haut et tout d'abord, je ne dévoile rien, pour la raison excellente que je n'ai jamais rien pu découvrir.

J'ai voyagé pendant de longues semaines dans ces sombres latitudes, regardant, espionnant, quêtant ; j'ai fait des bassesses auprès des employés, grands et petits ; j'ai nourri, j'ai abreuvé des transfuges qui me promettaient monts et merveilles.

Néant. Les transfuges mentaient, les fidèles gardaient le secret.

Mais, en définitive, je n'ai pas perdu mon temps dans ces bizarres et giboyeuses contrées, puisqu'un jour je m'y suis trouvé face à face avec le même drame le plus curieux qui me soit tombé sous la main depuis que je tiens une plume.

Revenons à ce drame, dont les comparses sont en scène, séparés du héros par une mince cloison de briques.

Mme Soulas planta son couteau à découper dans le bon morceau de bœuf qui avait fait la soupe.

— Ce jeune homme-là m'inquiète, dit-elle avec une véritable tristesse. Il a du chagrin, bien sûr !

— Chagrin d'amour dure toute la vie… chanta Mégaigne.

Cela ne fit pas rire, parce que Paul inspirait de l'intérêt à tout le monde. M. Badoît reprit :

— Depuis qu'il a perdu sa défunte mère, il n'a plus goût à rien.

Thérèse ajouta en servant les tranches de bœuf à la ronde :

— C'est tendre comme du poulet !

— Le petit Labre ? demanda M. Mégaigne. Non, le bouilli… ne vous fâchez pas, chère dame, quand on travaille de tête, on a besoin de plaisanter un peu pour se reposer. S'il faut donner un gage, voilà mon rond de serviette, et je rachète avec une nouvelle : on s'est encore adressé à M. Vidocq, pour l'affaire du marchef.

— Est-ce possible ! s'écria M. Chopand ; ils le renvoient, ils le prennent ; ça fait pitié de voir les chefs aller ainsi à tâtons.

— M. Vidocq est si adroit ! dit Mme Soulas.

Autour de la table, tout le monde haussa les épaules.

Mme Soulas reprit :

— Sait-on au juste la chose du marchef ?

— On la sait, répondit M. Mégaigne ; c'est moi qui l'ai trouvée du haut en bas, et je peux bien la dire, puisque mon rapport est déjà au bureau. Jean-François Coyatier, dit le marchef des Habits Noirs, était renvoyé devant la Cour d'assises de la Seine pour assassinat suivi de vol. Les petits ruisseaux font les grandes rivières : dans l'instruction on avait cueilli tout un bouquet de crimes et délits, anciens, modernes et autres : de quoi faire condamner une douzaine de coquins. Le marchef devait passer

tout de suite après l'affaire politique où le général de Champmas est témoin… et, par parenthèse, on dit que l'audience d'aujourd'hui ne sera pas finie à minuit ; le général est au Palais, je l'ai vu…

— Est-il bien changé ? demanda Thérèse Soulas, qui tâcha de mettre de l'indifférence dans son accent.

— Assez… Mais s'il s'évade, celui-là, il sera sorcier ! Il est gardé à la papa, rapport à l'histoire de « Gautron à la craie jaune… ». Monsieur Badoît, Pistolet, votre chien basset, a-t-il été en chasse aujourd'hui ?

— Je dirai ce que je sais, répondit Badoît, puisque vous dites ce que vous savez. Allez…

— Et les autres ! interrogea Mégaigne.

Chopand, Martineau et le restant des convives répliquèrent :

— Nous dirons ce que nous savons.

Badoît ajouta :

— Il y a anguille sous roche, et ce ne sera pas trop de nous mettre tous ensemble.

— Alors, cartes sur table ! poursuivit Mégaigne. Ce serait drôle si le Vidocq avait un pied de nez ! Je reprends mon histoire : Le marchef savait que son compte était réglé d'avance. Il a annoncé des révélations, mais là à bouche que veux-tu. S'il avait pu faire mettre dans les journaux qu'il voulait vendre tout un paquet de mèches, il aurait payé pour ça vingt-cinq sous la ligne. Il le disait aux gens de service, aux détenus, aux gendarmes, et il finissait toujours par ces mots : Les coquins me laissent en souffrance ici, comme un billet qu'on ne veut pas payer, c'est bon ; mais si je vas

jusqu'à l'audience, je donne l'adresse du Père-à-tous ou grand Habit-Noir, je fournis les moyens de pincer Toulonnais-l'Amitié, et le prince, et les autres… Ah ! ah ! on en verra de drôles !

— Compris ! dit Chopand. Il a parlé si haut que la chose est arrivée jusqu'aux Habits Noirs.

— En deux temps. Ils ont partout des oreilles ouvertes. Avant-hier, le marchef avait l'air tout content ; il a répondu au greffier qui lui demandait pour quand ses fameuses révélations : « Il fera jour demain, maître Peuvrel… » et, le lendemain, l'oiseau était envolé.

— Et il ne s'évade jamais à la douce, celui-là, fit observer Chopand. Un guichetier sur le carreau et deux gendarmes à l'hôpital !

— Qu'est-ce qui prend du café ? demanda ici Mme Soulas. On n'attrapera donc jamais ce Toulonnais-l'Amitié !

— Tant qu'on s'adressera à M. Vidocq pour prendre Toulonnais-l'Amitié… commença Badoît vivement.

Mais il n'acheva point sa phrase et dit :

— Je prends du café.

Tout le monde fit la même réponse. On mit le feu aux pipes. C'était un conseil de guerre. Pendant que Mme Soulas soufflait les charbons sous la bouilloire, Badoît reprit en baissant la voix :

— Pour quant à ça, qu'il y a quelque chose, c'est sûr ; et M. Vidocq n'a qu'une paire d'yeux comme vous et moi. Je n'ai pas vu Pistolet ce soir, c'est grand dommage. Riez si vous voulez ; il vit avec les chats, capable de guetter la nuit, quand les autres n'y

voient goutte. La veille du jour où Coyatier, le marchef, s'est évadé, Pistolet avait remarqué un foulard rouge…

— C'est vrai, interrompit Mégaigne, j'avais oublié le foulard rouge. Il est dans mon rapport. Du cachot où était le marchef on pouvait voir le foulard rouge à une fenêtre de la rue Sainte-Anne-du-Palais. On pense que c'était un signal. Je me présentai moi-même le lendemain soir pour visiter cette maison. La chambre à laquelle appartenait la fenêtre où le foulard rouge avait été signalé n'avait point de locataire.

— Eh bien ! dit Badoît, je suis entré tantôt chez Paul Labre. Je l'aime, moi, cet enfant-là. Vis-à-vis de sa fenêtre, sur le quai, il y a une maison.

— Celle où habite la fille du général ! l'interrompit-on de toutes parts à la fois.

— La fille du général, ou plutôt les filles, car on dit que la cadette est là aussi maintenant, demeurant au premier. C'est au second, sur un balcon désert, que j'ai vu un foulard rouge, flottant comme un drapeau…

— Et c'est tout ? interrogea Chopand.

— J'ai été commandé, répondit Badoît, pour fouiller le cabaret des Reines-de-Babylone, rue des Marmouzets, où M. Vidocq pensait trouver Coyatier. En revenant des Reines-de-Babylone, où nous n'avons rien trouvé, j'ai visité, pour mon compte, tous les garnis des environs. J'avais mon idée : je cherchais le nom de Gautron écrit à la craie jaune.

— Tiens ! tiens ! s'écrièrent les convives ; pas mal !

— Rien, et pourtant, le marchef ne doit pas être loin ! Je le flaire, je le sens.

— Demain matin, mes petits, dit Mégaigne, à la première heure, rendez-vous à la maison des filles du général. Je me charge du mandat de perquisition. Nous la retournerons comme un gant, cette baraque-là. Est-ce dit ?

— C'est dit ! fut-il répondu à l'unanimité.

Mme Soulas frappait pour la dixième fois à la cloison et criait :

— Pour le café, monsieur Paul ! Venez prendre au moins votre demi-tasse.

Un merci bref et impatient fut la seule réponse du jeune homme.

Il était toujours assis à sa petite table, et sa plume courait sur le papier ; longtemps arrêtée par la difficulté d'énoncer un fait pénible et d'exprimer une douloureuse vérité, elle avait franchi enfin l'obstacle et courait maintenant sans hésitation.

« Mon frère, écrivait Paul, à quoi bon plaider une cause perdue ou choisir laborieusement le meilleur moyen de présenter ma misérable histoire ? Je vais être vrai, cela suffit. Je suis content que tu sois mon juge.

« M. V... commença par me parler de ma mère, de sa santé chancelante, de son âge et de la grande position qu'elle regrettait. Il m'apprit qu'elle avait des dettes ; il ne me cacha point que les engagements souscrits par elle étaient de l'espèce la plus dangereuse, et il ajouta :

« – C'est une excellente personne, très impressionnable et qui a mal dirigé sa vie. Nous l'aimons tous ; je dirai plus, nous la respectons ; mais ses amis ont fait tout le possible. C'est à vous maintenant, monsieur Paul, de donner un coup de collier.

« – Je suis prêt à tout, répondis-je.

« – À tout ? répéta-t-il en me regardant fixement.

« Puis il reprit :

« – C'est bien… D'autant qu'avec sa pauvre tête, un malheur de l'espèce que je redoute la tuerait tout net.

« – Quel malheur redoutez-vous, monsieur, au nom du ciel ! m'écriai-je.

« Il ouvrit la bouche pour me répondre ; mais au lieu de parler, il se mit à ranger des papiers sur son bureau.

« – Votre père était un vrai gentilhomme, dit-il brusquement. Êtes-vous carliste comme lui ?

« – Mes affections et mes croyances importent peu, répliquai-je. Aucun engagement ne m'empêche de servir le gouvernement du roi Louis-Philippe.

« – C'est bien, fit-il pour la seconde fois, mais ce n'est pas assez. Avez-vous lu l'histoire de Georges Cadoudal s'attaquant au Premier consul ?

« – Oui, monsieur.

« – Eh bien ! répondez franchement : Georges Cadoudal est-il pour vous un héros ou un assassin ?

« Je ne m'attendais pas à cette question, qui me troubla. Encore à cette heure je n'y saurais point répondre par un seul mot, parce que Cadoudal n'est pour moi ni un assassin, ni un héros. Je gardai le silence.

« – Auriez-vous défendu le Premier consul contre Georges Cadoudal ? interrogea encore M. V…

« Cette fois, je répliquai sans hésiter :

« – Oui.

« – À la bonne heure ! s'écria-t-il en me tendant sa main, dont le contact me donna un frémissement.

« Il s'en aperçut, sourit et reprit :

« – Quand vous aurez plus d'âge, vous saurez que les gens utiles et forts sont presque toujours calomniés. Les partisans du mal me détestent parce qu'ils me redoutent. Ils m'ont fait la réputation qu'ils ont voulu me faire, car le public se met invariablement du côté de ceux qui accusent. Du reste, il y avait bien des choses à dire sur moi : je ne suis pas un petit saint, et je fais le bien par des moyens que les casuistes n'approuveraient pas. Je me moque des casuistes, hé ! l'enfant !

« Il eut un gros rire qui essayait d'être rond, mais qui était brutal.

« Tu as déjà deviné le vrai nom de M. V…, mon frère, ce nom qui arrête ma plume chaque fois que j'ai besoin de l'écrire. Tu as beau être loin de la France, les journaux te portent sa lugubre renommée. Peut-être, car le monde marche et les pouvoirs se moralisent, peut-être est-il le dernier exemple de cet étrange com-

promis entre le bien et le mal, entre la société qui se défend et le crime qui l'attaque. Ce personnage populaire, presque légendaire, publie en ce moment ses Mémoires, qui sont lus par l'Europe entière. Il appartient au crime par son passé ; on dit que son présent n'est pas une expiation, mais une industrie, et que la société ne l'emploie qu'aux dépens de son honneur.

« C'est un loup, traître aux autres loups, qu'on a dressé à chasser ses frères.

« La méthode est vieille. Déjà deux fois le gouvernement a eu honte, et M. V... a été destitué. Mais quand il ne sert pas, il nuit, et l'administration, qui s'est lié les mains en acceptant deux fois son aide, le reprend par besoin ou par frayeur.

« – Eh bien ! mon jeune ami, poursuivit-il, voilà l'embarras où nous sommes : nous avons à Paris un Georges Cadoudal, ennemi personnel du roi, qui veut tuer le roi.

« J'étais fort attentif et fort ému. L'idée de me mettre aux côtés d'un roi pour le défendre m'attirait et me plaisait. Je croyais qu'on allait me proposer cela.

« – Je suis prêt, dis-je. Pour arriver au roi, il faudra me passer sur le corps !

« Il y eut un peu de commisération dans le bon gros rire de M. V..., qui grommela :

« – Bravo, champion du roi, chevauchant à la portière du carrosse avec une lance et un bouclier, prêt à défier tous les chevaliers félons qui voudraient le percer d'un dard ou d'une javeline ! Mon cher monsieur Paul, cela ne se fait plus ainsi, depuis qu'on a inventé la poudre. Les chevaliers félons ont des moyens diabo-

liques de tuer les rois. Il ne faut pas attendre leur rencontre. On va les trouver chez eux, on les ficelle comme des paquets et on les met au roulage pour quelque endroit où sont les cages bonnes à garder de pareils oiseaux.

« – Monsieur, repartis-je vivement, je ne vaux rien pour un pareil métier.

« – Savoir, mon jeune gars, savoir. On ne se connaît pas soi-même. À votre place, moi, j'aimerais mieux faire un peu violence à mes goûts que de voir ma mère malade, arrêtée et conduite en prison.

« – En prison ! ma mère ! m'écriai-je.

« – Point d'éclat, s'il vous plaît, me répondit M. V… Je vous ai choisi pour vous épargner une grande peine. Nous allons causer tous deux… Allez, il faut bien que les Georges Cadoudal soient arrêtés par quelqu'un, et ce n'est pas la mer à boire. »

q

Chapitre 5 Les mémoires de Paul

« M. V… consulta une très belle montre que sa grosse main caressait avec complaisance.

« – J'ai dix minutes encore à vous donner, reprit-il pendant que je gardais le silence. Après ça, je monte en voiture pour aller à Neuilly, souper avec le roi – en garçons –, la reine est à Saint-Cloud. Ils me font rire avec leur mépris, voyez-vous, mon jeune coq, tous ces gens-là. Je suis l'ami du roi, voilà, ni plus, ni moins :

est-ce que ça déshonore ? J'étais l'ami du duc d'Orléans avant 1830. Decazes pourrait vous dire comment nous l'avons menée, cette comédie de quinze ans ! Il y avait bien Anglès, Delavau et d'autres, mais quand je suis quelque part dans le troisième dessous, les préfets de police n'y voient plus que du feu. Faut-il dire au roi, ce soir, que vous refusez de le servir ?

« Je n'avais pas dix-neuf ans, mon frère, et pourtant, cet argument ne me toucha point.

« – Il faut dire au roi ce que vous voudrez, monsieur, répliquai-je. Je suis le fils d'un homme qui, après un pareil acte, m'aurait défendu de porter son nom !

« – Vous êtes le fils d'une femme, aussi, monsieur Paul, me dit M. V… froidement. Votre père est mort, de profundis,mais votre mère vit et souffre !

« Il choisit sur son bureau trois petits papiers qu'il tint entre l'index et le pouce pour me les montrer. C'étaient trois lettres de change au bas desquelles je pus lire la signature de ma mère.

« – Elles sont échues, me dit M. V… ; elles ont été présentées, elles n'ont pas été payées ; on les a protestées ; il y a jugement – et prise de corps.

« Je n'avais pas dix-neuf ans ; l'image de notre mère qu'on emmenait en prison passa devant mes yeux, et je courbai la tête.

« – Mais pourquoi me choisir ? demandai-je pourtant, pendant que deux larmes roulaient sur ma joue.

« – Ah ! voilà ! repartit M. V… d'un air bon enfant. Raison d'État, mon fils. Nous marchons sur des charbons ardents. Notre

royauté à chapeau gris et à parapluie a cessé d'être populaire. Les agents ordinaires ne nous vaudraient rien ! Un esclandre nous ferait un tort incalculable : nous n'avons pas l'ombre d'une preuve. Notre Cadoudal, voyez-vous, est un peu plus malin que l'autre…

« – Qui est-il ? demandai-je.

« – Le général comte de Champmas.

« – Cet homme bienfaisant…

« – Beau mérite ! Il est riche comme un puits.

« – Qu'aurai-je à faire ?

« Je murmurai cette dernière question d'un air sombre. Je défaillais sous le poids du découragement.

« M. V… consulta sa montre.

« – Le roi va m'attendre ! murmura-t-il. Bah ! Il attendra. Vous aurez à frapper, à entrer et à dire : Je viens chercher les dépêches de la part de M. Vital. M. Vital est un ami du Cadoudal-Champmas.

« Je l'arrêtai d'un geste et mon indignation glaça le rire sur ses lèvres.

« – Oh ! oh ! fit-il, allons-nous décidément bêtiser ?Il faut que la chose soit dans le sac ce soir. Et après tout, monsieur Labre, vous avez reçu d'assez jolis appointements provisoires !

« – Étaient-ce les appointements d'un agent de police ? demandai-je, frémissant de tous mes membres.

« – Hélas ! oui, mon fils, répliqua-t-il, en service extraordinaire, avec le boni spécial : ci : cent soixante francs par mois, car ces dignitaires ne sont pas si convenablement rétribués que les receveurs généraux des finances.

« – Monsieur, dis-je, s'il ne s'agit que d'arrêter loyalement le général comte de Champmas, je m'en charge.

« – Pour arrêter quelqu'un légalement, sinon loyalement, dit-il avec un ricanement sinistre, il faut un mandat et une carte.

« – Qu'on me donne une carte et un mandat ! m'écriai-je.

« Je sentais que mon cœur s'en allait.

« M. V… réfléchit un instant.

« – La carte, c'est possible, dit-il. J'ai la vôtre qui est signée depuis bien longtemps…

« Chacun de ces mots était désormais un coup de poignard.

« Ma carte était signée – depuis bien longtemps. Depuis bien longtemps mon nom, le nom de notre père, le tien, Jean, ah ! pardonne-moi ! était inscrit au registre de la police de Paris !

« M. V… poursuivit :

« – Quant au mandat, c'est différent, nous n'avons pas de mandat. Notre intérêt est de donner à l'affaire un caractère tout fortuit. Résumons-nous. Je vous ai fourni les moyens d'accomplir votre devoir aisément. Le nom de Vital vous servira de passeport : Vital est tout bonnement le duc d'E… Vous me rapporterez les dépêches qu'on vous donnera, et tout sera dit. Moi, en échange, je vous rendrai les signatures de la bonne dame et je

vous ferai un gentil cadeau pour entretenir l'amitié qui nous lie. Mais, en somme, des goûts et des couleurs, moi, je ne dispute jamais. S'il vous plaît d'aller comme une corneille qui abat des noix et de procéder tout de suite à l'arrestation, marchez. On vous brûlera vraisemblablement la cervelle ; cela même nous donnera le droit de perquisition, et vous serez vengé, mon fils. Voici votre carte. L'adresse du général est rue des Prouvaires, 11, M. Tuault… et je dis que c'est stupide de vivre dans un trou pareil, quand on a le plus bel hôtel de la capitale !

« Il m'avait tendu successivement une carte d'inspecteur qui était, en effet, remplie d'avance, à mon nom, et l'adresse du faux M. Tuault.

« Je sortis sans prononcer une parole.

« J'avais la mort dans le cœur.

« En descendant l'escalier, j'entendis retentir la sonnette de M. V…

« Et comme je montais la rue de la Monnaie, après avoir franchi le Pont-Neuf, je crus m'apercevoir que j'étais suivi à distance.

« Ceux qui me suivaient s'arrêtèrent au coin de la rue Saint-Honoré et j'entrai seul dans la rue des Prouvaires.

« J'abordai d'un temps le n° 11, et je frappai.

« C'était une porte bâtarde, donnant dans une allée très obscure, et contiguë à l'entrée d'un restaurant de pauvre apparence. Au premier coup de marteau, elle s'ouvrit. Le concierge demeurait à l'entresol. Quand je demandai M. Tuault, il dit, au lieu de me répondre :

« – Que fait-il, ce monsieur-là ?

« – Je n'en sais rien, répliquai-je, je viens dans son intérêt.

« – De la part de qui venez-vous ?

« Le nom prononcé par M. V… me revint, et je repartis au hasard :

« – Je viens de la part de M. Vital.

« – Montez au premier à droite, me dit le concierge, et sonnez fort.

« Je suivis son indication. Au troisième ou quatrième coup de sonnette, la porte devant laquelle je me trouvais s'ouvrit. Je vis un homme de grande taille qui, dans l'obscurité de l'anti-chambre, me sembla vêtu d'une blouse d'ouvrier.

« Je ne lui laissai pas le temps de m'interroger et je lui dis :

« – Je viens de la part de M. Vital.

« Il s'effaça, j'entrai. Dès que la porte fut refermée sur moi, ce fut une nuit complète.

« – Avez-vous un message écrit ? me demanda l'homme en blouse.

« – Non, répondis-je, est-ce vous qui êtes le général comte de Champmas ?

« – Vous êtes ici chez M. Tuault, rentier, me fut-il répondu. Sortez, si vous vous êtes trompé de porte.

« J'étais profondément ému, mais non point troublé.

« – Je ne me suis trompé ni de porte ni de nom, répliquai-je ; je veux parler au général comte de Champmas.

« – De la part de M. Vital ?

« – De la part de M. Vital.

« – Alors, attendez.

« L'homme en blouse me laissa seul. L'instant d'après, un domestique entra avec une lampe qu'il déposa sur la table et se retira aussitôt. J'étais en pleine lumière. J'entendis qu'on disait tout bas dans la pièce voisine ;

« – Duc, regardez. Est-ce vous qui avez envoyé ce jeune homme ?

« – Non, fut-il répondu. Je ne le connais pas.

« L'homme en blouse parut au seuil de la chambre où l'on avait parlé. C'était un militaire, on le voyait. Sa mine imposante et noble me frappa. Il me regarda un instant ; il avait l'air soucieux.

« – Je vous préviens que je suis armé, me dit-il.

« – Moi aussi, répondis-je, mais je ne ferai pas usage de mes armes.

« M. V… avait, en effet, glissé deux pistolets dans mes poches.

« L'homme en blouse reprit :

« – Je suis le général de Champmas, que me voulez-vous ?

« Il se fit un mouvement dans la chambre voisine et une draperie de serge tomba au-devant de la porte.

« Je répondis :

« – Je viens vous arrêter, parce que vous voulez assassiner le roi.

« Je répète textuellement les paroles que je prononçai et qui le firent sourire, malgré la gravité du moment.

« Dans la chambre voisine, j'avais entendu distinctement le bruit de plusieurs armes à feu dont on relevait les batteries.

« Le sourire du général rayonnait la bonté et l'honneur. M. V… m'avait menti. Cet homme-là ne pouvait pas être un assassin.

« – Vous êtes bien jeune, murmura-t-il.

« – Et bien malheureux, ajoutai-je.

« Je pense que nos paroles n'étaient pas entendues dans la chambre voisine, où une voix s'éleva pour commander :

« – Allez !

« Trois coups de feu retentirent, et je fus blessé trois fois.

« – Qu'avez-vous fait ! s'écria le général qui me reçut dans ses bras.

« – Maintenant, sauve-qui-peut ! dit-on encore de l'autre côté de la portière de serge.

« Je me sentais faiblir, mais je restais debout. Je me souviens que mon premier mot fut :

« – Ma mère n'a plus que moi.

« Le général me serrait dans ses bras. J'ajoutai :

« – Les maisons où l'on conspire ont toujours plusieurs issues. Si vous voulez fuir, ne prenez pas par la rue des Prouvaires… et donnez-moi votre parole d'honneur que vous n'assassinerez pas le roi !

« Il essaya de me dépouiller de mes habits pour visiter mes blessures.

« En ce moment, il se fit un grand bruit du côté de l'escalier. Le général demanda :

« – Y a-t-il encore quelqu'un ici ?

« Il n'eut point de réponse. Je l'entendis murmurer avec dépit :

« – Quels soldats ! Ils ont perdu la tête à la vue d'un enfant !

« On frappa à la porte au nom de la loi ; les trois sommations, faites précipitamment et coup sur coup, ne prirent pas la moitié d'une minute, et la porte, attaquée par un levier, fut jetée en dedans.

« Ce fut une véritable cohue qui entra : une demi-douzaine d'agents et autant de sergents de ville en uniforme. Les mesures de M. V… étaient prises. Il avait compté sur les pistolets glissés dans mes poches, sur ma jeunesse, sur mon trouble. Il lui fallait au moins un coup de feu pour jeter bas la porte de cette maison qu'il n'osait fouiller sans prétexte. On lui en avait donné trois, mais je n'avais pas brûlé une amorce.

« Je ne le vis point d'abord ; il était là, pourtant, derrière tous les autres, en habit de bal et avec de larges lunettes vertes sur les

yeux. On se rua sur le général. Un inspecteur mit la main sous le revers de ma redingote et trouva ma carte du premier coup.

« – On a tenté ici un meurtre, sur un agent de l'autorité, dit-il.

« – J'ordonne une perquisition, ajouta M. V..., que je reconnus seulement alors.

« Ce furent les dernières paroles que j'entendis ; je perdais beaucoup de sang, une syncope m'enleva le sentiment.

« Mes mémoires n'ont que cette pauvre page, Jean, mon frère bien-aimé ; je l'ai écrite pour toi. Tu es jeune encore, tu vivras longtemps, je l'espère, tu reverras la France. J'ai voulu te laisser de quoi me défendre, quand on attaquera devant toi mon souvenir.

« Et si tu as besoin d'un témoin, va droit au comte de Champmas, lui-même.

« Je n'ai plus que deux circonstances à noter. On trouva dans la maison de la rue des Prouvaires ce qu'il fallait de papiers pour donner un corps à la conspiration carlo-républicaine (ce fut le nom qu'on lui appliqua) et le général est au Mont-Saint-Michel.

« Quand je voulus, après ma guérison qui ne se fit pas attendre, rendre ma carte à M. V..., je ne la trouvai plus. On m'offrit de l'argent que je refusai. J'ai nourri ma mère jusqu'à son dernier jour en copiant des expéditions dans les bureaux. Et pourtant, je suis resté jusqu'à présent le commensal de quelques pauvres gens, employés dans la police active. La femme qui tient notre table d'hôte avait été bonne pour ma mère.

« Ai-je tout dit ? Tu devines bien que non. Ma plume est là qui hésite avec une joie douloureuse. J'aurais aimé te parler d'elle et te dire que je la vis un soir – un soir de dimanche où mon désespoir m'avait poussé jusqu'au pied d'un autel.

« C'était le lendemain de la mort de notre mère.

« Si tu savais comme elle est belle et comme un seul regard de ses grands yeux noirs éveilla mon cœur !

« Ah ! ce furent de délicieux, de terribles rêves. J'ai bien souffert dans cette chambre, d'où je vois ses croisées : souffert jusqu'à vouloir mourir !

« Elle aime quelqu'un. T'ai-je dit qu'elle est la fille aînée du général de Champmas ? T'ai-je dit ?… Ah ! le rêve a pris fin ; je suis éveillé…

« Folie ! pauvre folie !… »

Ici Paul Labre s'arrêta. La plume s'échappa de ses doigts. Il appuya ses deux mains contre son cœur, et deux larmes roulèrent sur sa joue.

— Folie ! répéta-t-il d'une voix brisée. Mortelle folie ! Son nom, le nom d'Ysole, viendra le dernier sur ma lèvre. Ma prière s'envolera vers elle, au lieu de monter aux pieds de Dieu !

Quand il reprit sa plume, ce fut pour effacer les dernières lignes de sa lettre, depuis les mots : « Ai-je tout dit ? »

À la place, il écrivit :

« J'ai tout dit ; adieu, mon frère chéri, nous nous serions bien aimés tous deux. »

Et il signa : « Paul Labre d'Arcis. »

Sur l'adresse il mit : « À monsieur Jean Labre, baron d'Arcis, secrétaire du consul général de France, à Montevideo (Uruguay). »

Il cacheta et se leva. Son regard fit le tour de la chambre.

— Je n'oublie rien, dit-il avec un triste sourire.

Il sortit, tourna la clef en dehors et frappa à la porte de Mme Soulas qui vint ouvrir elle-même.

Elle était seule ; tous les habitués de la table d'hôte, retirés depuis longtemps, étaient à leurs affaires ou à leurs plaisirs.

— Venez-vous pour manger un morceau ? demanda la bonne dame.

— Non, répondit Paul, je n'ai pas faim.

Il mit dans la main de Mme Soulas sa lettre et quelque monnaie.

— Pour affranchir demain matin, s'il vous plaît, dit-il.

— Tiens, s'écria Thérèse, j'en ai une pour vous, depuis tantôt, étourdie que je suis !

Paul prit la lettre et la mit dans sa poche sans la regarder.

— Vous n'êtes pas curieux, fit Mme Soulas.

— Je sais ce que c'est, murmura Paul machinalement. J'ai besoin de faire un tour, ce soir. Au revoir, maman Soulas.

Il ajouta et sa voix tremblait :

— Je ne vous ai jamais assez remerciée de ce que vous avez fait pour ma mère, savez-vous ?

— Bon ! dit Thérèse, encore ces idées ! Je donnerais mon petit doigt pour vous voir heureux et content, monsieur Paul.

— Cela viendra, maman Soulas. À vous revoir.

— À vous revoir… et ne nous faites pas faux bond demain à déjeuner, dites donc ! c'est comme ça qu'on s'abîme l'estomac.

Paul descendait l'escalier tournant.

À la hauteur du premier étage, il se rencontra avec un homme qui montait. Cet homme portait sous le bras un objet assez volumineux qui heurta la poitrine de Paul.

— Ah ! dit l'homme, pardon ; il fait noir comme dans un four, ici. Par hasard, ne seriez-vous pas M. Paul Labre ?

Le premier mouvement de Paul fut de répondre affirmativement, mais il se ravisa.

— Je n'ai plus d'affaires avec personne, pensa-t-il.

Et il ajouta :

— Non, monsieur.

— Le connaissez-vous, au moins ?

— Non.

Et il continua de descendre.

L'autre continua de monter.

Chapitre 6 La chambre n° 9

L'homme que nous venons de rencontrer dans l'escalier quittait le cabaret du père Boivin où il était entré pour demander Paul Labre. Les habitués du père Boivin n'étaient pas, en général, des raffinés, sous le rapport de la politesse.

L'étranger était un fort beau garçon d'une trentaine d'années, portant un élégant costume de voyageur. Il avait une valise à main sous le bras.

Il arrivait rarement que des gens de cette sorte s'égarassent dans le rez-de-chaussée du père Boivin. On ne les y aimait pas.

La partie la plus grossière de l'assemblée accueillit sa question par des rires et des murmures ; le moins brutal de la bande répondit :

— Mon prince, ici, nous n'appartenons pas à la chose de ce bureau-là. L'autorité a oublié de nous donner à garder l'oiseau en question.

Un garçon qui passait chargé de chopes et de demi-setiers dit :

— Troisième étage, porte en face.

L'étranger n'avait aucune envie de prolonger son séjour dans l'établissement du père Boivin. Il remercia et sortit.

La rencontre de Paul dans le noir escalier en colimaçon et sa réponse brusque ne contribuèrent pas à donner au voyageur une

haute idée de la courtoisie qui régnait dans ces latitudes.

— Il a fallu le besoin pour le pousser dans ce quartier ! pensa-t-il. La pauvre mère aura tout perdu à la loterie.

Il se prit à la rampe et poursuivit son ascension.

Paul, en atteignant le bas des degrés, n'avait déjà plus conscience de s'être rencontré avec quelqu'un.

Et pourtant, comme il tournait l'angle de la tour pour prendre le quai des Orfèvres, un vague ressouvenir lui vint. Il se dit :

— C'est quelque camarade d'enfance. J'ai bien fait de m'enfuir. Il m'aurait demandé : Qu'es-tu devenu ? Que fais-tu ? Pourquoi vis-tu dans cet horrible trou ?... Je n'y vis pas, j'y meurs.

Il fit encore quelques pas et ajouta :

— C'est singulier... cette voix-là me reste dans l'oreille ; je suis bien sûr de l'avoir entendue autrefois.

Ce fut tout.

L'étranger à la valise arrivait, en ce moment, sur le palier où notre histoire a jusqu'à présent élu son domicile.

La lune était cachée sous les nuages, et c'est à peine si une lueur insaisissable filtrait à travers la poussière qui aveuglait le carreau du jour de souffrance. La nuit était complète. Mme Soulas venait d'éteindre sa lampe en se mettant au lit. Il n'y avait rien d'allumé dans la chambrette de Paul : seule, la chambre n° 9, celle où un mystérieux personnage avait écrit le nom de Gautron, à la craie jaune, gardait une raie lumineuse sous les planches de sa porte.

L'étranger essaya de s'orienter. Son regard interrogea tout autour de lui, et comme il arrive invariablement quand un point isolé luit dans l'obscurité, il se dit, au bout d'une seconde d'examen : ceci est le milieu.

Le point lumineux est toujours le milieu.

Or, on lui avait dit : porte du milieu.

Il marcha droit à la porte n° 9 et y frappa à coups de poing.

Aucun bruit, aucun mouvement ne suivirent cet appel.

L'étranger redoubla, et il lui sembla entendre des chuchotements à l'intérieur.

— Morbleu ! dit-il, je suis las. J'ai besoin de manger et de dormir. Paul, mon frère, ouvre, c'est moi !

La porte s'ouvrit en effet, mais, préalablement, la raie lumineuse avait cessé de briller au ras du sol.

— Eh bien ! petit frère, commença le voyageur, es-tu seul ? La mère ne demeure-t-elle pas avec toi ? Où es-tu, qu'on t'embrasse !...

Ce dernier mot ne fut pas achevé, et Jean Labre, car c'était lui, n'eut pas le temps de s'étonner du bizarre silence qui accueillait sa venue.

Dans la nuit, il avait cru voir une ombre se glisser entre la porte et lui. Au moment où il se retournait, il reçut par-derrière un coup de couteau dans la région du cœur.

Il poussa un cri faible et tomba foudroyé.

— Ah çà ! dit une grosse voix, qu'est-ce qu'il raconte avec son petit frère, sa mère et ses embrassades ! Allume, Landerneau, qu'on voie ce qu'on a fait.

Une autre voix demanda :

— As-tu des phosphoriques, Coterie ?

Une allumette frémit et prit feu, éclairant un réduit rond, très bas d'étage et percé de deux fenêtres. La tradition affirme que c'est à l'une des croisées de ce réduit que les paysans virent pendre, un matin d'octobre, en l'an 1655, la tête chauve du lieutenant criminel Tardieu, assassiné avec sa femme, la nuit précédente. Ils étaient morts tous deux par avarice, et faute d'avoir voulu nourrir un chien ou un valet.

À droite de la fenêtre qui regardait le sud-ouest, un trou considérable s'ouvrait, pratiqué dans la maçonnerie même de la tour, et encore entouré de ses déblais.

Auprès du monceau de pierres cassées et de plâtras, il y avait un fort pic de mineur, plus une auge à plâtre, des sacs de chaux, un seau d'eau et une truelle.

Sur l'appui même de la croisée, un panneau de boiserie, désarticulé avec soin et enlevé de la place où était le trou, semblait attendre qu'on le posât de nouveau en son lieu.

Près de la porte, quatre hommes étaient groupés : trois debout, le quatrième étendu sans mouvement sur le carreau.

Nous eussions reconnu du premier coup d'œil, à la pesante vigueur de sa carrure, celui qui paraissait être le chef : M. Coyatier, comme l'appelait Pistolet, l'homme qui avait tracé le nom de

Gautron, au revers de la porte. Il dépassait les deux autres de la tête.

C'était un coquin à face énergique et brutale. Ses petits yeux disparaissaient presque sous l'épaisseur de ses sourcils roux. Il avait un tic dans la bouche, dont les coins révoltés relevaient à chaque instant la lourde et pâle bouffissure de ses joues.

Le hasard donne parfois au crime le déguisement de la beauté. Coyatier, dit le marchef, n'était pas beau, mais il devait être terrible à la besogne. Landerneau, dit Trente-troisième, avait la tournure d'un ouvrier charpentier.

Coterie était un maçon.

Ils se penchaient tous les trois au-dessus de Jean Labre, qui était mort sur le coup, foudroyé, et gardait la pose que lui avait donnée sa chute.

Ils tressaillirent tous les trois, parce que la porte de Mme Soulas grinça de l'autre côté du carré.

— Motus ! fit le marchef qui ôta ses souliers et alla soulever le matelas pour mettre son œil à une fente.

Thérèse, en déshabillé de nuit, était sur le seuil de sa chambre, une chandelle à la main :

— Mou ! mou ! mou ! appela-t-elle doucement. Faudra-t-il que je rallume, maintenant, pour te chercher, mauvais sujet !

L'infortuné matou n'avait garde de répondre ou de venir.

Mme Soulas appela encore, puis flétrissant du nom de libertin la pauvre bête assassinée, elle referma sa porte en lui promettant

une correction.

Coyatier revint et remit ses souliers. Il n'avait rien perdu de son sang-froid obtus.

— Pour avoir été fait à tâtons, dit-il tranquillement, ça y est.

— Ça y est, répéta Coterie, dans le cinq-cents !

Mais Landerneau ajouta :

— Seulement, ce n'est pas le général.

— Bon ! fit Coterie, es-tu sûr ?

— Sûr et certain.

Coyatier pétrissait un énorme bout de tabac pour en faire une chique. Il resta un instant déconcerté.

— C'est sûr aussi que les finauds de là-bas sont plus bêtes que des dindons avec tout leur esprit, dit-il ; à quoi ça sert d'écrire un nom sur une porte quand il fait nuit ?

— On ne pouvait pas pendre une girandole sur le carré de la gargote des inspecteurs ! ajouta Landerneau. Il n'y a pas de notre faute.

— Avec ça, conclut Coterie, que le général est peut-être venu. Voilà plus d'une heure qu'on a rentré le foulard rouge.

— Et que nous croquons le marmot l'arme au bras ! gronda le marchef. L'ouvrage est fait, il faut le ramasser. Il n'y a place que pour un là-dedans. On nous a dit qu'un homme viendrait, l'homme est venu ; nous lui avons fait ce qu'on nous avait dit de lui faire. Ceux qui ne seront pas contents iront le dire au parquet.

L'argent est gagné, nous allons passer au bureau. Donnez-moi un coup de main pour le ménage.

Tout fut bientôt en mouvement, et le « ménage » se fit avec une miraculeuse rapidité. Le marchef s'occupa du cadavre qu'on plaça dans le trou. Coterie maçonna, Landerneau menuisa.

Puis on lava le carreau et l'on inventoria la valise.

Une demi-heure après, les trois malfaiteurs se glissaient hors de l'allée noire qui était l'entrée de la maison Boivin.

Coterie et Landerneau entrèrent au cabaret, Coyatier prit le quai des Orfèvres en descendant vers le Pont-Neuf. Il avait déjeté sa robuste taille de façon à paraître souffreteux ; il marchait en boitant, et l'un de ses bras, tordu par la paralysie, pendait inerte le long de son flanc.

Il s'arrêta un peu avant l'angle de la rue Harlay-du-Palais, et après avoir regardé tout autour de lui, pour voir s'il n'était point suivi, il souleva le marteau de la seule porte bourgeoise qui s'ouvrait sur le quai.

Cette porte appartenait à la maison à deux étages que nous avons observée déjà par la fenêtre de Paul Labre : la maison où nous avons vu le foulard rouge pendu au balcon du second, et, au premier, à travers les carreaux d'une belle et haute croisée, la gracieuse silhouette d'une jeune femme qui attendait.

La soirée avançait ; les cabinets de l'établissement Boivin s'étaient vidés l'un après l'autre. Le rez-de-chaussée lui-même allait perdant peu à peu ses chalands.

Dix minutes après le départ de Coyatier et de ses deux compagnons, au milieu du silence profond qui emplissait maintenant la cage de l'escalier tournant, un bruit de pas précipités se fit entendre.

Deux hommes montaient en courant. Celui qui allait le premier portait une petite lanterne.

— Tu es sûr d'avoir reconnu Coyatier, le marchef ? dit-il, essoufflé qu'il était en enfilant la troisième volée.

— Assez, répondit l'autre dont la respiration n'était nullement troublée.

Le gamin de Paris peut monter aux tours de Notre-Dame sans souffler ni suer.

— Et que faisais-tu là, sur le carré, à cette heure ?

— J'étais à la chasse, monsieur Badoît : faut bien travailler.

— Misérable créature ! gronda M. Badoît qui sortait de son caractère. On ne fera jamais rien de toi !

— En chassant, riposta Pistolet, je vous ramasse des renseignements curieux, et vous vous fâchez ! Je vous donnerai congé, monsieur Badoît.

L'inspecteur haussa les épaules.

— Tu as bien lu le nom de Gautron ? demanda-t-il.

— Couramment.

— Et tu ne pouvais pas me prévenir ?

— Y a du temps que j'ai idée de me ranger, répliqua paisiblement Pistolet, mais ce n'est pas encore commencé, et, jusque-là, faut bien s'amuser, pas vrai ? J'avais ma femme à Bobino ; vous savez, Mèche, la flambante des flambantes. C'est pas moi qui la ferais attendre, non !

— Quatre heures de perdues ! grommela M. Badoît. Le marchef va vite en besogne. Qui sait ce qui a pu arriver ?...

Clampin, dit Pistolet, ne répondit point. Il sifflotait entre ses dents le plus joli des airs de vaudeville qu'il eût entendus, ce soir, au théâtre.

En atteignant le palier, M. Badoît alla droit à la porte n° 9 sur laquelle il promena l'âme de sa lanterne.

La porte avait été récemment lavée et restait humide par places. On ne distinguait plus rien des caractères effacés, mais des vestiges de craie jaune restaient visibles çà et là.

— Le coup est fait ! pensa tout haut M. Badoît avec consternation.

Pistolet, qui avait ses mains dans ses poches jusqu'aux coudes, ajouta :

— Alors, c'est tout frais. On va flairer.

Il appliqua son oreille aux différentes fentes de la porte :

— Ça a l'air, en effet, dit-il, que les pierrots sont dénichés.

Badoît le saisit au collet et le secoua, disant :

— Ce soir, méchant coquin, tu as peut-être causé la mort d'un homme !

Pistolet se dégagea sans trop d'efforts et prit la pose noble du boxeur français.

— Ça passera encore une fois en conversation, monsieur Badoît, dit-il avec dignité, mais j'aime pas qu'on m'affronte, c'est mon caractère. Aussi vrai comme le soleil nous éclaire – pas ici, par exemple, mais sur la place de la Concorde, en plein midi, quand il fait beau –, si vous recommencez ces jeux de vilain avec moi, je lève la jambe et je vous colle une tape à l'œil, premier numéro, cachet de l'affection et du respect.

L'inspecteur tourna le dos et se rapprocha de la porte du milieu, à laquelle il frappa :

— Paul Labre ! monsieur Paul Labre ! appela-t-il.

Nous savons qu'il n'y avait là personne pour lui répondre. Il attendit un instant, puis murmura d'un air contrarié :

— Je n'aurais pas été fâché d'être deux, ici.

— Pour ce qui est de ça, patron, nous sommes deux, déclara Pistolet. Ça ne me démange pas beaucoup de m'aligner avec le marchef, qui est fort comme un bœuf et qui pique en traître, pardessus le marché ; mais, s'il le faut, vous allez voir qu'on est Parisien avec honneur, et qu'on va se comporter gaiement à la danse !

M. Badoît dirigea sur lui l'âme de sa lanterne et le regarda.

— Va bien, Clampin ! dit-il. Tu as l'air d'un quelqu'un, ce soir… et j'ai ouï conter que, dans les révolutions, vous êtes de drôles de petites bêtes, vous autres. Il s'agit d'entrer là-dedans.

— Porte, s'il vous plaît ! cria aussitôt Pistolet.

— Veux-tu bien te taire !… Tu n'as pas d'outils, toi ? Je te crois honnête…

— Pur et sans tache, interrompit le chasseur de minets, mais j'ai mon passe-partout. Voyons voir.

Il prit sous sa blouse le tout petit crochet de chiffonnier qui lui servait à massacrer les chats et en introduisit la pointe recourbée dans la serrure du n° 9. Il y eut un grincement intérieur et la porte s'ouvrit.

À tout événement, Pistolet fit un saut de côté pour se mettre à l'abri derrière le battant.

M. Badoît exécuta pareillement un mouvement de retraite et glissa prestement sa main sous le revers de sa redingote.

Une minute se passa dans l'attente.

— S'il est là, il veut garder son avantage, dit Pistolet. Y va-t-on ?

— Tu as du cœur, petit ! murmura Badoît. Recule-toi, que je passe. Tu n'es pas de l'état ; moi, je fais mon devoir.

Et avec une résolution triste, privée de cet élan qui vient en aide au courage du soldat sur le champ de bataille, l'agent quitta son abri. Aussitôt qu'il eut dépassé le seuil, il lança la lumière de sa lanterne à l'intérieur. Pistolet, qui le suivait de très près, s'écria :

— Déménagés, les locataires !

Badoît eut un soupir de soulagement : mais, comme il reprenait son haleine, sa poitrine se serra et il murmura :

— On a tué ici ! ça sent le mort.

— Possible, répondit Pistolet, dont la figure mièvre et pâle avait une sorte de gravité. Ça sent.

Il s'agenouilla sur le carreau, à la place même où Jean Labre était tombé, et dit :

— Approchez voir la lanterne.

La lueur oblique éclaira le sol qui, évidemment, venait d'être lavé. Une trace rougeâtre, qui courait en zigzag entre les jointures des tuiles, frappa en même temps les yeux de l'inspecteur et du gamin.

— Qu'ont-ils fait du corps ? pensa tout haut M. Badoît.

— Les coups de pioche… murmura Pistolet.

Il n'y avait pas besoin d'autre explication. L'âme de la lanterne se promena lentement sur les parois de la chambre ronde.

Le panneau avait été replacé avec une merveilleuse adresse. Aucun indice ne trahissait le lieu choisi pour la sépulture de Jean Labre. Bien plus, certaines parties de la boiserie avaient des défauts ou des fissures qui éloignaient l'œil de la vraie cachette.

Pistolet, marchant à quatre pattes, interrogea les carreaux un à un.

Puis Badoît, monté sur une chaise, sonda le plafond bas, qui était à portée de la main.

Rien, nulle part.

Une dernière épreuve, consistant à éprouver avec la main chaque planche de la boiserie, donna un résultat également négatif. Tout ce vieux bois plaqué sur une maçonnerie épaisse donnait au toucher une sensation d'uniforme humidité.

— C'est tout de même joliment joué ! dit Pistolet avec conviction. Rien dans la main, rien dans les poches ! Ils ont escamoté la chose comme une muscade.

Badoît réfléchissait.

Il alla ouvrir la croisée qui donnait de biais sur le quai des Orfèvres dans la direction du sud-ouest.

La lune n'avait plus de voile.

La première chose qui frappa ses yeux fut la maison à deux étages dont le balcon était éclairé vivement.

— C'est là qu'était le signal ! murmura-t-il. Ceux qui étaient ici voyaient le foulard rouge… Il était pour eux, peut-être…

« Clampin ! s'interrompit-il, M. Chopand demeure rue de la Barillerie, 3 ; M. Mégaigne, rue de la Harpe, 7. Je me charge de M. Martineau : nous serons assez de quatre.

— J'en suis, si vous voulez, patron.

— Va d'abord me chercher M. Mégaigne et M. Chopand. Rendez-vous sur le Pont-Neuf, à la statue.

— Ils seront couchés.

— Ils se lèveront.

— S'ils ne veulent pas ?

— Tu leur diras que c'est une grande affaire, une affaire capitale : l'affaire Gautron à la craie jaune.

q

Chapitre 7 Suavita

Nous rétrogradons de quelques heures pour pénétrer enfin dans cette mystérieuse maison à deux étages, dont nous n'avons pas encore franchi le seuil, mais qui a, sans nul doute, piqué la curiosité du lecteur, ne fût-ce que par le foulard rouge flottant comme un drapeau à son balcon.

Ainsi en est-il dans ces récits de l'histoire du crime, où l'écrivain n'a à dépenser ni beaucoup de talent, ni beaucoup d'imagination.

Les faits sont là qui se posent d'eux-mêmes en jalons ; les personnages existent ; il ne s'agit que de ménager un peu l'intérêt contenu dans ces étranges procès-verbaux.

Au premier étage de cette maison du quai des Orfèvres, qui faisait face, à la fois à la lucarne de notre pauvre ami Paul Labre et à la fenêtre sud-ouest de la tour du coin où Jean Labre venait d'être assassiné, habitait la famille du général comte de Champmas, prisonnier d'État.

La famille du général, veuf depuis plusieurs années, se composait seulement de deux filles.

Lors de sa condamnation, qui avait eu lieu à la suite des événements que nous avons rapportés, vers la fin de 1833, le général

n'avait pas eu à s'occuper de ses filles. Elles restaient tout naturellement à la garde de leur tante, Mlle Reine de Champmas, laquelle entourait son frère d'une affection telle que jamais elle n'avait voulu se marier.

Il n'avait fallu rien moins que cette affection véritablement profonde pour amener Mlle Reine à conserver la direction de la maison de son frère malgré l'intrusion d'une jeune fille étrangère qui vint s'établir à l'hôtel, peu de mois après la mort de la comtesse, et que le général présenta tout d'abord comme étant Mlle de Champmas.

Suavita, la plus jeune fille du général, la fille unique de Mme la comtesse, avait alors onze ans. Son père l'adorait, mais elle avait eu une enfance souffrante et incessamment menacée ; le général était frappé de l'idée qu'il la perdrait.

L'autre, celle qui venait on ne savait d'où, fruit de quelque aventure de jeunesse, se nommait Ysole, et avait alors quinze ans. Aux reproches de sa sœur, chagrine et presque indignée de voir arriver cette étrangère qui allait partager les droits de l'enfant légitime, le général avait répondu :

— Dieu m'a pris ma femme qui était un ange ; Suavita est un ange que Dieu me prendra. Laissez-moi habituer celle-ci à m'aimer pour que je ne reste pas seul sur la terre.

Il expliqua alors que feu la comtesse, loin, d'ignorer l'existence de cette enfant, déjà reconnue, lors de son mariage, avait consenti à la légitimer par contrat secret, à la condition qu'elle n'habiterait point la maison paternelle.

La bonne tante Reine, soumise et dévouée, n'avait pas résisté longtemps. Non seulement elle n'avait point tenu rigueur à la fille naturelle de son frère bien-aimé, mais la tendresse était venue peu à peu et dans les derniers mois de sa vie, elle s'était faite la complice du général pour assurer complètement la position d'Ysole.

Il faut dire qu'Ysole était une jeune personne accomplie : belle, douce, spirituelle, brillante, et poussant la séduction jusqu'au charme. Du vivant de Mme la comtesse, et tout en la tenant éloignée de la maison, le général n'avait jamais négligé son éducation. Ysole avait été élevée dans un de ces couvents fashionabled'où sortent tant de jolies merveilles. Elle savait tout ce qui se peut apprendre, et comme l'esprit, la grâce, l'élégance semblaient innés en elle, l'excellente sœur du général se serait fait un scrupule de conscience de ne point la déclarer parfaite.

Nous avons dû constater déjà que la famille de Champmas était puissamment riche ; mais, à la suite de son procès politique, le général avait vu mettre ses biens personnels sous le séquestre. Il y avait déjà longtemps que ses filles et sa sœur avaient abandonné l'hôtel de son nom pour vivre en province ou chez des parents.

Depuis six mois que la tante Reine était morte, on avait séparé les deux jeunes filles.

Ysole demeurait chez une parente éloignée de M. de Champmas, qui avait nom Mme la comtesse de Clare, et Suavita était, à son tour, au couvent.

Par le fait, le général n'avait plus de maison, quoiqu'un certain nombre de vieux serviteurs de la famille restassent groupés au-

tour d'Ysole.

Mme la comtesse de Clare, fort belle personne qui occupait une position nouvellement conquise et un peu mystérieuse dans le monde légitimiste, avait été choisie par le général à l'exclusion de parents plus proches et d'amis plus intimes : on ne savait pas bien pourquoi. Ceux qui s'intéressaient à la famille de Champmas caractérisaient la situation par le mot « provisoire » qui était alors fort à la mode.

Évidemment les choses devaient changer, et peut-être le plus naturellement du monde, car le procès, c'était l'avis public, avait été conduit avec une rigueur passionnée, et l'intérêt de l'autorité supérieure était d'aller vers la clémence.

Avant de poursuivre notre récit, un mot encore sur cette comtesse de Clare qui devait être, quelques années plus tard, une des étoiles du firmament parisien. Son mari était véritablement comte et de la meilleure noblesse : il avait nom Chrétien Joulou du Bréhut. Nous avons raconté fort au long l'histoire de son mariage dans une de nos dernières compositions 1.

Ce brillant et chevaleresque nom de Clare, ajouté au nom un peu obscur et très bretonnant de Joulou du Bréhut, aurait certes pu donner matière à contestation. Mais le général duc de Clare, seul représentant de la maison quasi souveraine de Fitz-Roy, loin de réclamer, avait noué des relations avec la belle comtesse. Joulou du Bréhut et Fitz-Roy de Clare s'étaient alliés une fois vers 1700 et tant. Les titres produits parurent suffisants à M. le duc.

Mme la comtesse avait d'autres belles connaissances et dans des camps fort divers. M. Schwartz, le banquier à la mode, la portait aux nues ; elle était la favorite du fameux colonel Bozzo, le

saint de la rue Thérèse, qui achevait sa longue et pure carrière, entouré du respect de tous.

Et pourtant, je ne sais quelles rumeurs allaient et venaient. On s'étonnait que M. de Champmas eût confié ses filles à cette belle créature qui était née, en quelque sorte, le jour de sa première entrée dans un salon du faubourg Saint-Germain, au bras du comte Joulou du Bréhut, et dont personne ne connaissait le passé.

Le premier étage de la maison du quai des Orfèvres était loué au nom du comte de Champmas et depuis un mois seulement. Nous ajouterons tout de suite que, le même jour, précisément, on avait loué le second étage au nom du vicomte Annibal Gioja des marquis Pallante, jeune Italien fort bien reçu chez la belle comtesse.

Il était cinq heures du soir environ. Dans cette chambre du premier étage, dont Paul Labre avait regardé si souvent, ce soir, les persiennes fermées, une jeune fille, une enfant plutôt, était couchée sur une chaise longue et semblait sommeiller. Elle était pâle comme une vierge de cire. Ses cheveux blonds éparpillaient leurs boucles sur le coussin et ses cils bruns, demi-clos, laissaient glisser un paresseux rayon.

Elle paraissait avoir treize ou quatorze ans à peine, quoiqu'elle eût la taille d'une femme. Sa beauté était d'un ange – mais de ces anges qui n'ont fait qu'effleurer la terre et qui vont remonter au ciel.

C'était la plus jeune des filles de M. de Champmas, sa fille légitime. Sa mère amoureuse lui avait donné le nom de Suavita.

Auprès de la chaise longue une vieille servante en deuil était assise et veillait.

— Je ne l'aime pas, dit tout à coup Suavita d'une voix languissante et douce.

Ses yeux étaient fermés. La vieille servante, qui crut à un rêve, demanda tout bas :

— Dormez-vous, chérie ?

— Non, répondit l'enfant, dont les longs cils se relevèrent un peu. Je pense à la comtesse. Elle est pourtant fort belle.

— Et vous ne l'aimez pas ?

— Non. J'ai beau faire !

— Elle a été bonne pour vous, cependant.

— C'est vrai. Là-bas, au couvent, les religieuses sont bonnes aussi, et je les aime.

— Merci, Jeannette, dit Suavita. J'ai toujours froid. Je ne souffre pas beaucoup, mais je crois que je suis bien malade.

Jeannette essaya de sourire. Elle avait des larmes plein les yeux.

— Quelle idée ! balbutia-t-elle, vous grandissez, voilà tout. Vous êtes si grande que je n'ose plus vous tutoyer. Et cela fatigue de grandir.

Les paupières de Suavita se fermèrent tout à fait, pendant qu'elle murmurait :

— Oui, cela fatigue. Je suis faible, faible…

— J'étais ainsi quand je grandissais, reprit Jeannette.

— Et tu es bien forte maintenant. Est-ce que ma sœur Ysole a été aussi comme cela quand elle grandissait ?

— Sans doute… commença la servante.

Elle interrompit ce pieux mensonge pour ajouter en elle-même :

— Celles-là sont comme les branches d'en bas qui mangent les arbres au pied et qui profitent ! La bâtarde a pris toute la sève.

Rarement, les vieux serviteurs sont du parti des intrus.

— Quand ma sœur Ysole aura l'âge, poursuivit Suavita doucement, c'est elle qui sera ma maîtresse. Mme de Clare s'en ira et nous serons bien heureuses.

« Mais, s'interrompit-elle avec un si joyeux élan qu'un peu de sang rose revint à la pâleur de sa joue, père chéri nous sera revenu bien avant ce temps-là !

— Est-ce qu'il y a de bonnes nouvelles ? demanda vivement la servante.

— Je crois bien ! répondit Suavita avec une égale vivacité.

Elle s'arrêta pour ajouter :

— C'est un grand secret. Ysole me gronderait si je le disais.

— Mamselle Ysole ! gronder mademoiselle ! prononça lentement Jeannette.

Et la manière dont nous écrivons diversement ce même mot ne suffit point à rendre la différence emphatique que Jeannette

avait mise entre le premier mademoiselle et le second mademoiselle.

Manifestement, et quoi qu'on pût faire, il n'y avait pour Jeannette qu'une seule demoiselle de Champmas.

— Comme tu dis cela ! reprit la jeune fille avec reproche. Tu m'aimes trop, vois-tu, et cela fait que tu n'aimes pas assez ma sœur Ysole.

Un mot vint à la lèvre de la vieille servante, qui se retint et garda le silence. Suavita continuait :

— Moi, je l'aime bien ! oh ! mais bien, bien ! Celles qui n'ont pas de sœur me font pitié. Quand elle vient me voir au couvent, tout le monde dit : Comme elle est jolie ; alors, je suis heureuse…

« Ah ! fit-elle, car les idées ne faisaient que passer dans son pauvre esprit affaibli, j'étais fière aussi de maman chérie. Et ma tante Reine, comme elle me gâtait ! mon Dieu ! Toutes celles qu'on aime s'en vont. Si on me disait un jour : Tu ne reverras plus Ysole…

Elle frissonna de la tête aux pieds, tandis que Jeannette grommelait amèrement :

— Pas de danger que celle-là s'en aille !

— Eh bien ! dit la fillette, qui poussa un grand soupir en essayant de se retourner sur sa chaise longue, ces persiennes fermées empêchent le jour de me blesser les yeux, mais j'aimerais voir au-dehors.

— Ici, répliqua la servante, on ne voit pas grand-chose par les fenêtres : des masures sales et des bureaux qui ressemblent à des

prisons.

— Il y a un jardin… et de l'autre côté du jardin…

— Ah ! ah ! fit Jeannette, qu'est-ce que c'est auprès du jardin de l'hôtel de Champmas ! Voilà un paradis !

Suavita poursuivit comme si on ne l'eût point interrompue :

— Et de l'autre côté du jardin, une vieille tour… deux tours, en comptant la petite où est la fenêtre du jeune homme.

Jeannette se prit à écouter, étonnée et inquiète.

— On dit que les enfants malades sont presque des grandes personnes, pensa-t-elle.

Suavita continuait :

— Depuis que je suis ici, je n'avais jamais vu âme qui vive à la fenêtre de la grande tour, mais aujourd'hui…

Au lieu de poursuivre, elle mit sa main au-devant de ses yeux – une pauvre main transparente et si blanche qu'on eût dit de l'albâtre. Cette main tremblait.

— Aujourd'hui ? répéta Jeannette, curieuse.

— Il y a des moments, dit l'enfant avec fatigue, où je ne sais plus bien si j'ai rêvé ou si j'ai vu… mais j'ai encore froid dans les veines en y pensant. Je ne me souviens pas d'avoir eu jamais si grand-peur… Approche-toi, je vais te dire.

Jeannette obéit.

— Plus près encore, et tiens mes mains dans ta main. Aujourd'hui, j'ai vu, j'en suis sûre, un homme… Oh ! si un homme

pareil pouvait pénétrer jusqu'ici, je crois que je mourrais de frayeur !

Elle frissonnait de tous ses membres et ses yeux grands ouverts s'égaraient.

— Chérie ! chérie ! dit Jeannette que l'effroi prenait, vous avez eu un cauchemar à l'heure de votre accès…

— Non. Rassure-moi autrement : j'ai vu, je suis sûre d'avoir vu une figure terrible, des bras énormes, et l'homme regardait de ce côté ; dis-moi plutôt que nous sommes bien gardées. Est-ce qu'un homme semblable pourrait arriver jusqu'à moi, Jeannette ?

— Assurément non, répondit la servante, convaincue, cette fois, que l'enfant disait la vérité. Ce n'est plus comme à l'hôtel de Champmas où nous étions quatorze gens de service, mais il en reste encore quatre : Madeleine qui est aussi robuste qu'un garçon, Pierre et Baptiste qui sont solides tous deux. Et d'ailleurs, nous sommes si près de la Préfecture ! Chaque fois qu'on me montre un passant dans la rue, on me dit : C'est un inspecteur. Et les sergents de ville ! On n'aurait qu'à japper tout bas : À la garde ! pour voir la maison pleine de secours.

En écoutant cela, Suavita, rassurée, se mit à sourire.

— Je suis folle, pensa-t-elle à haute voix. Pourquoi viendrait-il, d'ailleurs ? Il avait à la main une pioche comme les paysans, là-bas, au château. Mais je n'ai pas regardé longtemps, parce que le jeune homme qui demeure auprès de la tour est venu s'accouder à sa croisée. Ses yeux étaient tournés vers moi ; j'ai cru qu'il

me voyait. Si tu savais comme il a l'air triste !... Mon père est riche, n'est-ce pas, Jeannette ?

— Il l'était...

— Et il le sera encore. Oh ! tu ne sais pas tout... et moi j'ai promis d'être bien discrète... Je dirai à mon père que ce jeune homme est malheureux... Mais peut-être ne voudrait-il pas d'argent, car il a de beaux yeux si fiers !

Jeannette, qui avait d'abord froncé le sourcil, baissa ses paupières mouillées. Elle se disait :

— Pauvre chère enfant ! sa fièvre vit de rêves.

La porte s'ouvrit brusquement, et Suavita poussa un petit cri de joie.

— Ysole ! dit-elle, ma sœur !

Une jeune fille de seize à dix-sept ans, admirablement belle et gracieuse, venait de franchir le seuil.

Elle traversa la chambre et vint mettre un baiser caressant sur le front de Suavita ranimée.

Puis elle se tourna vers Jeannette qui avait, d'instinct, reculé son siège.

— Vous pouvez partir, ma fille, dit-elle froidement, mais avec bonté.

— Demain matin... commença la servante.

— Non, ce serait un jour de perdu. J'ai pris mes mesures, et c'est moi qui serai la gardienne de Suavita jusqu'à votre retour.

— Quel bonheur ! s'écria la fillette en joignant ses pauvres mains pâles.

Il y avait un vague soupçon dans les yeux de Jeannette.

— Vous m'avez dit que votre frère, malade, désirait vous voir, reprit Ysole. Je vous donne vingt-quatre heures, c'est à prendre ou à laisser.

Jeannette murmura un « merci, mademoiselle », qui sembla lui écorcher la bouche au passage, puis elle porta jusqu'à ses lèvres les deux mains de Suavita et sortit.

Ysole la regarda s'éloigner, puis elle mit un doigt sur sa bouche souriante dont le frais incarnat éclatait comme une fleur.

Elle se pencha vers l'enfant qu'elle serra tendrement dans ses bras en disant :

— Chut ! il fallait la renvoyer. Madeleine, Pierre et Baptiste sont aussi dehors. J'ai eu besoin d'adresse pour faire tout cela moi seule.

L'enfant riait, confiante.

— Tu n'auras pas peur ? continua Ysole.

— Puisque tu me gardes…

Ysole la souleva et lui dit dans un baiser :

— Écoute, c'est aujourd'hui le grand jour. Personne ne doit être dans notre secret. Ce soir, nous allons embrasser notre père.

q

Chapitre 8 Ysole

Elle était, cette belle Ysole, éblouissante de force, de santé, de jeunesse ; non point du tout dans le sens vulgaire de ces mots qui impliquent je ne sais quoi d'offensant dans le langage commun, parce qu'ils servent à caractériser cette banale prospérité de la vierge bien conditionnée qu'on appelle : « la beauté du diable ». C'était une force élégante, une santé nerveuse qui se traduisait par l'admirable pâleur des passionnées ; c'était une jeunesse légère et souple, hardie et fine où se devinait déjà la grâce de la femme.

Ysole était brune. Ses splendides cheveux noirs auxquels la lumière arrachait un reflet fauve, s'ondulaient naturellement sur un front plutôt bas, mais modelé selon d'adorables lignes. Ses yeux, long fendus, noirs et rendus plus noirs encore par l'ombre de ses sourcils veloutés, avaient une exquise douceur, quand elle voulait. Quand elle voulait, leur regard fascinait ou domptait.

Son nez droit, à la moindre émotion, relevait en frémissant ses ailes fières ; sa bouche était un sourire enchanté ou un impérieux commandement.

Elle était grande. Rien ne peut dire les délicieuses mollesses de sa ceinture. Chacun de ses mouvements appelait et charmait.

Et certes, il y avait quelque chose de pénible à voir la victorieuse et vivante perfection de ce chef-d'œuvre auprès de cette autre enfant, belle aussi, mais vaincue, mais frappée, et qui s'en allait mourant, comme une pauvre fleur que le baiser de la larve a touchée.

C'était un contraste insolent, d'autant plus que le triomphe de l'une rabaissait davantage la détresse de l'autre.

Aux derniers mots d'Ysole : Ce soir, nous allons embrasser notre père, les joues de Suavita étaient devenues plus pâles ; mais tout son sang remonta bien vite, et un souriant éclair s'alluma dans ses grands yeux.

— Mon père ! dit-elle, mon bien-aimé père !

— Si tu savais comme tu es gentille ainsi, amour ! s'écria Ysole dans un sincère élan de tendresse. Oh ! que je te voudrais guérie, afin que notre père fût heureux !

— Tu es bonne, murmura l'enfant ; il n'y a rien sur la terre de si bon que toi.

Ysole était peut-être bonne, en effet, mais il y avait en elle, à ce moment, une joie profonde qui la faisait meilleure. Et cette joie ne se rapportait pas tout entière à la délivrance de son père.

Elle s'assit auprès du lit de repos, bien près, et prit les mains de sa petite sœur entre les siennes.

— J'ai besoin de causer, dit-elle, je suis heureuse !

— Et moi donc ! s'écria Suavita. Il me semble que je n'ai plus mal. Mon Dieu ! tu as raison, Ysole, tu es heureuse ! C'est toi qui as tout préparé pour le salut de notre père. Oh ! je ne suis pas jalouse de toi, ma sœur, mais ce doit être si bon de travailler pour ceux qu'on aime !

— Pour ceux qu'on aime ! répéta Ysole dont les grands yeux rêvaient.

— Dis-moi ce que tu as fait, reprit Suavita. C'est à peine si jusqu'ici tu m'as glissé quelques paroles en passant. N'est-il pas temps de me mettre au fait ?

— C'est vrai ; tu as le droit de tout savoir ; et désormais rien ne peut plus nous faire obstacle. J'ai bien travaillé depuis quelques semaines, mais j'ai été si bien aidée. Écoute… tu ne comprendras peut-être pas tout, ma pauvre petite sœur, car ce sont des choses au-dessus de ton âge. Il y a des gens puissants qui s'intéressent à nous. Sais-tu ce que c'est que conspirer, Suavita ?

— Oui, répondit l'enfant, j'ai vu des conspirations dans l'histoire romaine.

— Catilina ! s'écria Ysole, un jeune homme vaillant et brave qui joue avec des milliers d'existences ! Oui, c'est bien cela… Et c'est magnifique, n'est-ce pas ?

— Dans les conspirations, dit Suavita, je crois qu'on court danger de perdre la vie.

— Certes ! toujours ! c'est le grand et terrible enjeu de ces parties. Eh bien ! notre père conspirait, et le prince conspire.

— Quel prince ? demanda l'enfant.

Au lieu de répondre, Ysole mit ses lèvres sur le front de la petite malade et murmura d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Serais-tu bien contente, si ta sœur devenait princesse ?

La fillette ouvrit de grands yeux étonnés.

— Si tu étais bien contente d'être princesse… commença-t-elle.

Ysole l'interrompit par une caresse nouvelle et reprit en riant :

— Quand je cause avec toi, je deviens aussi enfant que toi. Ce n'est pas là ce que tu voulais savoir. Notre père fut donc mis en prison pour avoir conspiré, et l'État lui prit ses biens. Il a beaucoup d'amis dans le gouvernement, qui pensent que sa condamnation fut injuste. J'ai vu une lettre de lui qui disait : « Si j'étais en liberté, à l'étranger, je serais bien assez riche encore des fonds que j'ai placés en Angleterre et en Allemagne ; les débats de mon affaire ont laissé une impression de doute dans tous les esprits : il ne se passerait pas un an sans que j'obtinsse amnistie. »

— Cela veut dire qu'il aurait sa grâce ? demanda Suavita.

Ysole releva sa belle tête mutine.

— Ceux qui conspirent, dit-elle avec fierté, ne prononcent jamais ce mot-là.

— Alors, insista l'enfant, quand on leur fait grâce, ils refusent ?

Ysole rougit, puis sourit.

— Tu es trop jeune, dit-elle, pour comprendre ces choses…

« Mais songe donc, interrompit-elle, précipitamment, à ce que je serais devenue, si j'avais été toute seule ! Notre cousine de Clare a été charmante, oh ! charmante. Tu l'aimeras, quand tu la connaîtras mieux. Elle m'a dit une fois : « Ma fille, vous avez un grand devoir à remplir ; vous êtes bien jeune, mais Dieu vous a donné la force d'âme et l'intelligence. Moi, j'ai les mains liées par mon mari à qui je dois obéissance… »

— Il a l'air de souffrir et ne commande jamais, dit Suavita.

— Qui ? Le comte de Clare ? le Breton Joulou du Bréhut ! un sauvage du Morbihan ! un homme terrible quand on lui résiste ! Ah ! pauvre amour, tu ne connais pas les maris ! Notre cousine pleure bien souvent… Mais voilà tes jolis yeux qui battent, tu as sommeil.

— Je ne veux pas dormir ! s'écria la fillette, je veux attendre notre père !

— C'est que tu attendras longtemps, et le docteur défend bien qu'on te fatigue. Sais-tu, quand notre père viendra, je te promets de t'éveiller.

Suavita secoua sa blonde tête.

— Quelle pauvre créature je suis ! murmura-t-elle. Mes yeux sont las, ma tête est lourde, et cependant je ne pourrais dormir, si je ne prenais la potion qui m'assoupit tous les soirs.

Ysole glissa un regard vers la pendule ; le jour allait baissant.

— Veux-tu prendre ta morphine ? demanda-t-elle.

— Pas encore… tu ne m'as rien dit. Raconte, je t'en prie.

Ysole désormais semblait préoccupée.

— Où en étais-je ? reprit-elle d'un ton distrait et déjà fatigué. Ah ! j'allais te dire que notre bonne cousine de Clare, ne pouvant rien par elle-même à cause de son mari, fit venir le prince. Il y a des secrets qu'on ne peut révéler même à sa chère petite sœur. Le nom du prince dont je parle est un secret de cette sorte. Mais je peux bien te dire que c'est un prince comme il y en a peu, un prince de sang royal…

— Un fils du roi ! interrompit Suavita, dont la curiosité enfantine s'éveillait.

— Le fils d'un roi ! rectifia Ysole avec une singulière emphase.

Puis, s'animant malgré elle et cédant au courant d'une mystérieuse émotion, elle poursuivit d'une voix altérée :

— Dès la première fois que je le vis, je compris que notre père était sauvé. Il est des hommes auxquels rien ne résiste et qui prennent les cœurs avec une seule parole… avec un seul regard !

— Oh ! murmura l'enfant qui pensait tout haut, un seul regard, cela est bien vrai, ma sœur.

Encore une fois, ses paupières se fermèrent. Ysole, tout entière au souvenir évoqué, ne prit point garde à cette singulière interruption et continua :

— Il est grand, il est noble, il est généreux. Mon âme s'élança vers lui et il me sembla voir un de ces héros chantés par les poètes. Ses yeux me parlèrent, sa voix me fit battre le cœur…

— Tu sens bien, s'interrompit Ysole, que tout cela avait trait à la délivrance de notre excellent père. Dès cette première entrevue, le prince me promit son aide, et avec quelle grâce chevaleresque ! il écouta mes explications, il entra ardemment dans mes espoirs ; on eût dit que, désormais, notre père avait un fils dévoué… car il l'aime, ma sœur, oh ! si tu savais comme il l'aime !

Suavita eut un espiègle sourire et dit :

— C'est toi qu'il aime, va ! je devine bien.

La joue d'Ysole avait maintenant des tons pourpres d'un éclat admirable ; ses yeux rayonnaient.

— Que Dieu t'entende, chérie ! murmura-t-elle avec la franchise des profonds entraînements. Celle qu'il aimera sera une femme heureuse et glorieuse.

Suavita lui tendit la main et l'attira vers elle pour avoir un baiser. C'était un groupe charmant. Je ne sais quelle vie animait maintenant l'exquise gentillesse de l'enfant qui répéta :

— Raconte encore.

— Il fut convenu qu'on tenterait une évasion du Mont-Saint-Michel. Le prince dispose de moyens considérables et qui tiennent de la féerie. Les préparatifs se faisaient déjà lorsque nous apprîmes que notre père serait appelé à Paris pour témoigner dans l'affaire des officiers suisses, qui se rattache au complot de la duchesse de Berry et à la petite Vendée. Aussitôt, nos projets furent modifiés et le prince organisa un système d'évasion pour le jour même où notre père paraîtra en justice. C'est pour cela que nous sommes dans cette maison, tout près du Palais.

— S'il allait arriver malheur..., murmura Suavita.

— Le prince répond de tout, dit Ysole péremptoirement.

— Le prince ! répéta l'enfant ; ce doit être un grand bonheur que d'être prince et puissant pour aider celle qu'on aime.

Ysole la regarda, étonnée.

Suavita semblait sommeiller déjà.

— Veux-tu ta morphine ? demanda Ysole qui, pour la seconde fois, tourna ses yeux impatients vers la pendule.

La fillette fit de la main un geste de consentement. Ysole se leva et alla vers la table de nuit où était la potion.

Pendant qu'elle s'éloignait, Suavita entrouvrit ses lèvres d'où tombèrent quelques paroles.

— Il n'est pas prince, lui ! disait-elle. Il souffre. Je voudrais être princesse, il ne souffrirait plus.

— Combien de gouttes ? demanda Ysole.

— Trois.

Ysole versa. Suavita poursuivait :

— Quand nous vînmes ici pour la première fois, il y a un mois, il s'accoudait à l'appui de sa pauvre croisée avec une femme en deuil, bien pâle, bien maigre, et qui semblait si faible ! Comme il l'aimait et comme il la regrette ! C'était sa mère ; elle est morte ; le voilà seul maintenant. Personne ne me l'a dit, mais je le sais.

Ysole revenait avec le breuvage. Suavita but et lui tendit son front en disant :

— N'oublie pas de m'éveiller dès que notre père va venir.

Sa tête charmante se renversa dans les boucles de ses cheveux. Pendant quelques minutes, Ysole contempla son sommeil léger, mais calme.

Sa pensée était ailleurs. La nuit se faisait. Ysole alluma elle-même une lampe et la posa sur la cheminée.

Puis elle alla ouvrir les persiennes pour jeter un long regard sur la ligne des quais. Ce fut à ce moment que Paul Labre la vit par la fenêtre de sa mansarde.

Un bruit se fit dans la chambre voisine. Ysole, le front rayonnant, les bras étendus, s'élança.

Et Paul, voyant cela de loin, ferma sa fenêtre pour reprendre tristement son suprême travail.

Dans la chambre voisine, un grand et beau jeune homme venait d'entrer. Quand la lueur de la lampe, passant à travers la porte, vint éclairer son visage, vous eussiez été frappés au premier aspect par l'étrange ressemblance de ce visage aquilin, régulier mais un peu charnu, avec le type, plus populaire alors qu'aujourd'hui, de la descendance bourbonienne.

C'était comme un portrait de Louis XV jeune, détaché de son cadre, l'illusion s'augmentait encore par l'arrangement étudié d'une riche chevelure dont les boucles d'un blond châtain tombaient jusque sur les épaules du nouvel arrivant.

Ceux qui se souviennent des modes de 1835 et des perruquiers romantiques de cette époque pourront témoigner qu'à Paris, les gamins blasés n'auraient point pris la peine de suivre un monsieur coiffé à la Louis XIV. Tout était permis, en fait de toisons.

Ysole, heureuse et toute palpitante, saisit les mains de ce demi-dieu, et voulut les porter à ses lèvres.

Il daigna l'arrêter très galamment et la baisa au front avec une souveraine noblesse.

— Mon prince ! monseigneur ! mon Louis ! dit la jeune fille d'une voix contenue, où la tendresse éclatait malgré elle, quand vous ne venez pas j'ai toujours peur de m'éveiller de mon beau rêve.

Comme il ouvrait la bouche pour répondre, elle mit un doigt sur ses lèvres et montra Suavita endormie.

— Ah ! fit le prince, la petite sœur malade ! Laissons-la reposer, mon bel ange, et venez sur la terrasse, d'où nous pourrons voir le signal, rien qu'en levant les yeux. Je n'ai pas besoin de vous dire que si je suis en retard, c'est que je m'occupais de vous.

Il lui offrit son bras où elle appuya ses deux mains croisées pour le contempler avec une dévote admiration.

— C'est si bien, un rêve ! reprit-elle en extase, le petit-fils de Henri IV d'un côté, et de l'autre, moi… une pauvre fille !

— Souvenez-vous, répliqua le prince, que le Béarnais, mon vénéré aïeul, ne demandait pas mieux que d'épouser sa belle Gabrielle. Le général de Champmas vaut bien ce vieux canonnier d'Estrées, dont le château était un mauvais lieu campagnard. J'ai envie de jurer un peu ventre-saint-gris pour vous dire que jamais plus adorable front ne mérita une couronne royale.

Il effleura cet adorable front d'un baiser de cour et la beauté d'Ysole rayonna comme si un regard du soleil l'eût touchée.

— Est-ce que vous avez quelque chose de nouveau, mon prince ? demanda-t-elle : j'entends pour vous, pour vos droits ?

— Mes droits ? répondit-il en riant. Ceux qui sont en exil et qu'on appelle la branche aînée de Bourbon les ont mis bien bas,

mes droits… et les bourgeois de la branche cadette ne me paraissent pas décidés à lâcher les douceurs de la liste civile. Mes droits sont ridicules, chère bien-aimée. On s'en moque au faubourg Saint-Germain comme aux Tuileries, mais patience ! Dois-je vous dévoiler mon égoïsme, charmante Ysole ? Mon amour eût, certes, suffi à me mettre à vos genoux, prêt à combattre des géants sur un signe de votre blanche main… Mais quand notre prisonnier va être libre, j'espère bien avoir acquis à ma cause un des meilleurs officiers généraux de l'armée française.

— Si le comte de Champmas n'était pas corps et âme à Votre Altesse royale, s'écria Ysole enthousiaste, je le renierais pour mon père !

— Vous êtes une loyale sujette et je vous remercie, répliqua le prince toujours gaiement. Parlons affaires. Vous avez éloigné vos gens ?

— La maison est complètement vide.

— Je viens de voir une voiture stationnant au coin de la rue du Harlay, je suppose que c'est la vôtre ?

— C'est la mienne.

— Nous n'en aurons pas pour longtemps et vous reviendrez ce soir veiller votre intéressante petite poitrinaire, quand le général sera en sûreté. C'est vous qui devez le sauver : je vous ai réservé cette joie.

— Oh ! prince ! s'écria Ysole, comment payer jamais ?…

— Un peu de votre amour, et je serai trop généreusement récompensé !

Il ferma vivement la bouche d'Ysole, qui allait répliquer.

— Regardez, dit-il.

Ils étaient sur la terrasse. La nuit était tout à fait tombée. Le prince montra du doigt le balcon du deuxième étage, où une lueur s'alluma pour s'éteindre aussitôt.

— On a enlevé le foulard rouge, prononça-t-il tout bas, votre père est libre !

Les genoux d'Ysole fléchirent.

— Mon roi ! balbutia-t-elle, mon Dieu ! je suis à vous corps et âme !

Il la regarda galamment et dit :

— Votre voiture vous attend, chère adorée. À demain, et mille compliments au général !

Ysole s'élançait déjà au-dehors. Le prince l'arrêta pour lui montrer Suavita endormie.

— Prenez la clef, dit-il en sortant le premier.

Ysole obéit. Après avoir fermé la porte, elle murmura en rougissant et comme pour s'excuser :

— Votre excellent cœur pense à tout.., moi, je suis folle ; mais je n'ai pas d'inquiétude pour cette chère enfant, dont le sommeil va durer jusqu'à demain... à moins que je ne l'éveille pour lui dire : Suavita, voici notre père, que le plus noble des hommes nous a rendu !

Ses doigts charmants envoyèrent un baiser. Elle disparut.

Le prince descendit quelques marches derrière elle comme si son dessein eût été de gagner la rue.

Mais quand le pas d'Ysole cessa de se faire entendre, il rebroussa chemin et monta lestement l'escalier qui conduisait au second étage.

Le palier du deuxième étage n'était pas éclairé ; le prince frappa à la porte du milieu six coups ainsi espacés : trois, deux, un.

— Que voulez-vous ? lui demanda-t-on à travers le battant fermé.

— Acheter du drap noir, répondit le prince.

La porte s'ouvrit et la voix, qui avait déjà parlé dit :

— Entrez avec le voile.

q

Chapitre 9 Les Habits Noirs

Toutes choses avaient été ainsi convenues à l'avance entre Ysole et le prince libérateur.
Ysole aimait sincèrement son père à qui elle devait une double reconnaissance ; elle était follement éprise de cet invraisemblable héros de roman qui lui promettait une couronne – et elle avait un rôle.

Il ne faut pas mépriser ce dernier point. Les jeunes filles du genre d'Ysole et même quelques femmes d'un certain âge, fonciè-

rement respectables, donneraient leur petit doigt pour avoir un rôle.

Un rôle pour les filles d'Ève, c'est le bonheur.

Ysole était heureuse, émue, ivre d'espoir et d'orgueil.

Son rôle consistait à occuper cette voiture qui l'attendait au coin de la rue Harlay-du-Palais, et à attendre son père, dirigé de ce côté par les instructions de ses mystérieux sauveurs.

C'était là, du moins, ce qu'on avait dit à Ysole. Nous verrons tout à l'heure si on lui avait dit la vérité.

Le général devait monter dans la voiture ; dont le cocher avait ordre de prendre aussitôt le galop, au cas où l'ombre d'un danger se présenterait. Dans le cas contraire, le général devait s'introduire dans la maison du quai des Orfèvres, embrasser la plus jeune de ses filles, cette chère petite malade qu'il avait si grand peur de perdre, et revêtir un déguisement complet. L'absence concertée de tous les gens de service assurait le secret.

Si le lecteur trouve quelque chose de défectueux dans ce plan, nous confesserons qu'il n'avait pas le sens commun ; mais nous ajouterons que cela importait peu : le plan était uniquement destiné à tromper, pour quelques instants, notre belle Ysole. Un stratagème plus naïf encore l'eût pareillement satisfaite. Elle était subjuguée, et c'était elle-même qui serrait le bandeau sur ses yeux.

Et si le lecteur, devant cet aveu, juge notre Ysole par trop crédule, nous le renverrons aux histoires authentiques d'imposture et d'amour. N'essayez jamais d'assigner une limite aux aveugle-

ments d'une fille ambitieuse, aux crédulités d'une femme qui aime.

Volontiers dirions-nous la même chose des hommes les plus mûrs et les plus sages, dès que la passion est en jeu.

Le prince d'Ysole n'était pas, d'ailleurs, le premier venu. Au début du règne de Louis-Philippe, on croyait encore et beaucoup, dans certains coins, à l'existence de Louis XVII.

Nous avons eu entre les mains des pièces volumineuses et originales se rapportant à deux des quatre personnages qui, précisément, se firent passer pour Louis XVII.

Avec ces dossiers, nous comptons bien élever quelque jour un monument à l'audace des charlatans et à l'éternelle splendeur de la bêtise humaine.

Ici, l'âge du comédien voulait qu'il fût, non point Louis XVII lui-même, qui aurait été un homme de plus de cinquante ans, mais son fils.

— Si les circonstances politiques y prêtent par hasard, soyez certains que la race de ces hardis menteurs n'est pas éteinte. Vous verrez les petits-fils de Louis XVII et aussi ses arrière-petits-fils.

Nous laissons notre Ysole à la fiévreuse attente de « son rôle » et nous rentrons dans la maison du quai des Orfèvres pour monter, comme le prince, l'escalier du second étage, non pas sur ses traces, mais une heure avant lui.

Il nous tarde de voir enfin ce qu'il y avait en deçà de ce romanesque balcon, et quels étaient les personnages que nous avons

surpris, correspondant, à l'aide d'une lueur télégraphique et du fameux foulard rouge, avec le charpentier, le maçon et l'assassin, réunis au dernier étage de la tour Tardieu, dans la chambre n° 9.

C'était la pièce située immédiatement au-dessus de celle où la plus jeune des filles du général languissait sur sa chaise longue. Comme le jour baissait déjà et que les persiennes closes interceptaient la lumière, on avait allumé deux lampes qui, coiffées de leurs abat-jour verts, répandaient dans l'appartement de parcimonieuses clartés.

Il y avait en fait de meubles un canapé, recouvert de drap brun, des fauteuils et des chaises de même nuance, le tout forme Empire, une grande pendule d'albâtre, à colonnes, sur la cheminée, une table carrée, avec tapis de drap, pareillement brun, et une vaste armoire à coins de cuivre.

Sur la table, quelques papiers étaient épars, avec tout ce qu'il faut pour écrire.

Au centre de la table un vieillard était assis dans un fauteuil de bureau à dos circulaire et en cuir.

De l'autre côté de la table, quatre messieurs d'apparence bourgeoise et cossue occupaient également des fauteuils. Sur le canapé une femme jeune encore, très élégante et remarquablement belle, prenait place à côté d'un homme à robuste carrure, dont le visage énergique exprimait une singulière intelligence.

Le vieillard avait atteint les dernières limites de l'âge, on lui aurait donné cent ans. À dix pas, il faisait l'effet d'un ivoire magique.

C'était une figure calme et froide, immobile jusqu'à faire naître l'idée de la pétrification.

Ses traits avaient dû être beaux, mais l'aspect vitreux de ses prunelles faisait peur.

Il lisait, sans lunettes, d'une voix faible et placide, un cahier ouvert devant lui et chargé de cette écriture large, ronde, évasée qui fait connaître les actes et contrats du dernier siècle.

Le cahier, cependant, ne datait pas de si loin. C'était la main de l'écrivain qui avait cent ans.

Les autres assistants écoutaient.

— Mes enfants, dit le vieillard, interrompant sa lecture au moment où il achevait le préambule de son acte, je vous prie de m'accorder une scrupuleuse attention. Les affaires sont les affaires. Je suis fâché que l'héritier de l'infortuné fils de Louis XVI ne soit point ici, car il s'agit spécialement de ses intérêts, et le présent travail lui est dû en grande partie.

Avant que ces mots : « fils de Louis XVI », eussent été prononcés, un étranger, introduit par hasard dans ce pacifique conciliabule, aurait cru assister à une séance commerciale ou industrielle. Cela ressemblait à quelque conseil d'administration où cette belle personne du canapé se fût égarée pour un motif quelconque.

J'ai vu des dames faire l'ornement de plus d'une assemblée générale.

Après que ces mots : « fils de Louis XVI », eurent été prononcés, l'intrus, changeant d'avis, aurait, certes, eu l'idée d'une de

ces dévotes conspirations, organisées dans quelque trou, par des bourgeois moisis et des gentilshommes archimyopes, en faveur d'un faux prophète quelconque, Naundorf, Richemond, Pimprenelle ou Patouillet.

Les Louis XVII abondaient ; l'un d'eux pouvait bien avoir un héritier.

Et ici, la physionomie du vieillard président cadrait merveilleusement avec le caractère de la réunion, ainsi que la présence de cette charmante dame, gracieusement appuyée au dossier du canapé.

Mais ces coquins de mots, précisément, amenèrent un sourire moqueur à toutes les lèvres, ce qui n'eût point manqué de dérouter les conjectures de l'intrus.

Le vieillard parut mécontent de ces sourires, mais pas trop. Il ajouta débonnairement :

— Mes enfants, il ne faut pas se fâcher ; j'ai toujours remarqué qu'il est bon de jouer la comédie même entre soi : cela entretient. On ne saurait mettre trop de soin aux petites choses. Les affaires sont les affaires. Du temps que j'avais le malheur de porter un déguisement, je couchais avec mon faux nez.

La belle dame montra ses dents perlées en un sourire de franche gaieté.

— Toi, Marguerite, reprit le vieil homme, tu es une effrontée, mais tu me comprends, et il n'y a peut-être que toi pour me bien comprendre, mon ange.

La belle dame hocha la tête et dit :

— Père, puisqu'il est bon de jouer la comédie, même en famille, pourquoi ne m'appelez-vous pas de mon nom de théâtre ?

— Très bien ! madame la comtesse de Clare ! Vous avez raison et vous irez loin, si votre comte ne vous écrase pas la tête d'un coup de talon, en route.

— Je suis là ! murmura l'homme du canapé.

— C'est juste, et tu es un rude coquin, Toulonnais, mon fils, dit le vieil homme, qui partagea un paternel sourire entre lui et la comtesse. Travaillez bien, amusez-vous bien, la vie n'a qu'un temps, et ce temps passe comme un éclair.

Un des assistants, figure austère et amère, dit sèchement :

— S'il vous plaît, l'ordre du jour !

— Et faisons vite, ajouta un beau grand garçon, vêtu avec élégance, dont les traits pâles accusaient une nuit de fatigue ou d'orgie.

Le vieillard répliqua, sans rien perdre de la placidité de son accent :

— Monsieur l'abbé, nous sommes à vos commandements et toi, Corona, mon neveu, la paix ! Un de ces matins, nous nous expliquerons au sujet de ma petite Fanchette, que tu ne rends pas heureuse, et qui t'étranglera quelque nuit dans ton lit. Ah ! ah ! neveu, gare à toi ! ce sera bien fait !

Celui qu'on appelait Corona haussa les épaules, mais il devint plus pâle.

Mes lecteurs d'habitude et ceux qui, par fortune, auraient parcouru les deux premières séries 1 des Habits Noirsme pardonneront ici une explication courte et nécessaire.

Le présent récit, comme action, n'a point de connexité avec les deux autres dont il n'est en aucune façon la suite. Les seuls personnages communs aux trois drames sont les Habits Noirs eux-mêmes.

Les gens rassemblés dans cette chambre, ce vénérable et doux vieillard, cette femme élégante et souverainement distinguée, son compagnon à l'énergique regard, M. l'abbé, le comte Corona et les autres étaient les Habits Noirs ou du moins l'état-major de cette criminelle association, organisée si fortement, conduite si habilement, qu'après avoir épouvanté deux grands pays pendant les trois quarts d'un siècle, elle n'a laissé dans nos fastes judiciaires qu'une trace insignifiante.

L'affaire relatée dans les causes célèbres, sous ce titre : Les Habits Noirs,n'eut en effet pour héros que les comparses d'une puissante affiliation, que les goujats d'une terrible armée.

Il y a à parier même que les Habits Noirs de nos causes célèbres étaient des contrefacteurs. Rien dans le procès ne prouve qu'ils appartenaient à la redoutable frairie du scapulaire corse.

Si j'en parle si net, c'est que je sais. Il faut me pardonner : c'est tout ce qui m'est resté de mon long et triste voyage autour de la préfecture de police.

Là – au lieu même qui fait le titre de ce livre –, dans la rue de Jérusalem, en une maison qu'il ne m'est point permis de désigner, car la maison a laissé des souvenirs et l'homme est presque

célèbre, je rencontrai un homme, vivant répertoire de ce qui touche aux Habits Noirs.

Un Corse, un serviteur de la maison Bozzo-Corona – un Habit-Noir.

Qu'on me pardonne ce que j'ai écrit et aussi ce que j'écrirai sans doute, car il y a dix romans encore dans les souvenirs à moi laissés par cet homme.

Cela dit, je résume en peu de mots ce qu'il faut savoir pour comprendre.

Les Habits Noirs viennent d'Italie. Les Veste Nere(2e camorra de Naples et des Abruzzes) étaient connues dès le milieu du dernier siècle. Leur chef, Frère-Diable (Fra Diavolo) était immortel à la façon des Pharaons d'Égypte. Les hommes tombaient, le nom restait debout. Le titre de Fra Diavolo était : Il Padre d'ogni(le Père-à-tous).

Le dernier Père-à-tous de la 2e camorra, qui combattit longtemps, refoulé dans les Calabres, pendant les guerres de l'Empire, avait nom le colonel Bozzo. Il fut exécuté à Naples, dit l'histoire, en 1806.

Mais les bonnes gens du pays de Sartène, en Corse, savent bien à quoi s'en tenir à cet égard. En 1807, le colonel Bozzo, qui avait déjà les cheveux blancs, vint prendre ses quartiers dans les souterrains du fameux couvent de la Merci, où les chefs des Camorreavaient fait tant de belles et bonnes orgies. On l'appelait Il Padre d'ogniet Fra Diavolo comme devant.

Et il est avéré qu'en 1842, année où, pour la dernière fois, l'association donna signe de vie, le couvent de la Merci, sous Sar-

tène, était encore le refuge des Habits Noirs de France et des Black Coatsd'Angleterre.

Par quelle filière cependant et selon quelle métamorphose les sauvages bandits de l'Apennin étaient-ils devenus chez nous ces malfaiteurs cauteleux, ces diplomatiques coquins, liant une affaire avec des habiletés miraculeuses et faisant servir le Code lui-même à la réussite de leurs desseins ?

Les choses changent selon les lieux ; les hommes font comme les choses. La géographie a des lois absolues. Dans les sentiers ouverts de la montagne, la violence ; dans les rues encombrées des villes, l'adresse.

C'est ainsi, prétend un philosophe, que les loups tombèrent au rang des chiens par l'éducation et la culture.

Mais dans le principe même de l'association, et lorsque les veste nerede la 2e camorra n'étaient que de rudes brigands, leur dogme avait déjà quelque chose de raffiné. Ils disaient, et c'était le seul commandement de leur catéchisme : Payer la loi.

Payer la loi,c'était pour eux, se mettre sous la sauvegarde du droit romain qui n'a jamais cessé d'être en vigueur au-delà des Alpes et qui régit encore la France sous l'autorité du Code Napoléon.

Payer la loi,c'était se faire un bouclier de l'axiome vénérable : « Non bis in idem. » On ne peut pas punir deux coupables pour le même fait.

La loi tient ses comptes en partie double comme toute honnête personne qui a un doit et un avoir. Pour la loi, le problème

se pose toujours ainsi, le lendemain du crime : – Doit X, l'inconnu, à tel meurtre ou à tel vol.

Il s'agit de dégager X, de mettre la main sur l'inconnu pour balancer la faute par le châtiment.

Le compte est alors réglé, le bilan a repris son solennel équilibre : on n'y peut plus revenir.

Payer la loi,c'était fournir un coupable à la justice pour chaque crime commis.

La justice avait son dû, et cela ne coûtait aux Habits Noirs qu'un crime commis en plus. Tout le monde était content, sauf les morts.

Ceci étant dit ou rappelé, nous reprenons notre histoire.

Le vieil homme assis au fauteuil de la présidence s'appelait le colonel Bozzo. Il était le Père-à-tous des Habits Noirs. Il avait été pendu à Naples.

L'homme assis sur le canapé était son ancien secrétaire, Toulonnais-l'Amitié, un déterminé malfaiteur, qui avait dans Paris une position et une célébrité, sous le nom de M. Lecoq de La Perrière, agent d'affaires.

Le beau cavalier un peu ruiné de santé à qui le Père avait parlé de « sa petite Fanchette » était le comte Bozzo-Corona, petit-gendre du colonel. Sa femme, la malheureuse et belle comtesse Corona avec qui il avait engagé un duel à mort, était le seul côté humain par où pût être touché le cœur de caillou du vieux Maître.

Il y avait encore l'abbé X..., prêtre renégat ; le docteur Samuel, grande science avilie dans le vice ; et Jouan, le prêteur sur gages, qui n'avait jamais eu la peine de déchoir.

Quant à la femme élégante et charmante assise sur le canapé auprès de M. Lecoq, elle a été l'héroïne de notre second récit (Cœur d'Acier).Il ne restait rien, en apparence du moins, à cette fière comtesse de Clare, de l'ancienne Marguerite de Bourgogne, amour de tous les Buridan du quartier des écoles.

Nous n'avons plus qu'un seul mot à ajouter : quel que soit l'effet produit par les lignes qui précèdent, le lecteur est ici en face des plus dangereux bandits qui aient effrayé jamais les veillées parisiennes.

Au moment où le vieillard reprenait son cahier, M. Lecoq éleva la voix :

— Je dois mentionner, dit-il, que Mme la comtesse de Clare est ici pour une communication très importante.

— Mes enfants, répondit le Père-à-tous, je vais vous lire mon rapport, et je vous prie d'en remarquer la rédaction. J'y ai mis tous mes soins. Ce sera peut-être le dernier, vu mon grand âge. Quand j'aurai achevé, nous nous occuperons de la communication très importante de notre belle Marguerite. Je commence, mes mignons ; taisez-vous.

« Le général comte de Champmas est un brave militaire qui nous a été désigné, il y a un an, par notre excellent collègue Nicolas, comme pouvant donner matière à spéculation. Il est très riche, et ce sont de bons biens qu'il a, au soleil. Sa famille se compose de deux filles : l'aînée, illégitime, mère inconnue ; la se-

conde, née dans le mariage. Mme la comtesse de Champmas est morte.

« La fille légitime est maladive et ne vivra pas. Notre premier dessein à Nicolas et à moi était de porter le général à réaliser sa fortune, sous prétexte politique. Une fois ses biens vendus et payés, on aurait saisi le moment pour liquiderle général.

« La fillette ne comptait pas ; Toulonnais avait un jeune homme tout prêt pour payer la loi :le nommé Paul Labre qu'il a employé ultérieurement à un autre usage.

— Celui-là ne vaut plus rien, dit Lecoq ; je le donne à qui voudra le prendre. Il est brûlé.

— Sur ces entrefaites, reprit le vieillard, le général comte de Champmas ayant appelé près de lui sa fille aînée, l'idée d'une autre combinaison moins grossière naquit en nous.

« C'est l'exécution de ce plan, mis en œuvre avec le concours de l'association, que je vais avoir l'honneur de rapporter au conseil.

q

Chapitre 10 Gautron à la craie jaune

Le colonel Bozzo avait tout un côté de sa vie qu'il pouvait montrer et qu'il montrait, en effet, sans orgueil ni faste. Paris entier connaissait son hôtel de la rue Thérèse, véritable atelier de bienfaisance. Là, il n'y avait point de luxe, mais bien une sorte de grandeur austère. On y voyait souvent de hauts personnages.

En France et en Europe le colonel Bozzo possédait d'illustres amitiés. Sous le règne de Louis-Philippe, les journaux railleurs avaient jeté beaucoup de discrédit sur la profession de philanthrope. Et il est de fait qu'on vit à cette époque des exemples assez curieux d'hypocrisie effrontée. Le mot philanthrope en était venu à être pris en mauvaise part : on l'appliquait presque comme une injure.

Mais le colonel restait en dehors et au-dessus de cette réaction. Personne n'eût osé soupçonner ou railler le colonel. Il vivait de rien ; à quoi lui eût servi de spéculer sur la part des pauvres ?

Sa fortune passait pour être immense. Tout un district de la Corse lui appartenait.

À lui tout seul, il relevait la philanthropie dégradée. Son existence était un noble modèle, offert à son siècle, et ceux qui citent volontiers les hémistiches célèbres ne manquaient pas de dire, en parlant de sa sereine vieillesse : « C'est le soir d'un beau jour ! »

Ceux-là, les faux apôtres, sont la ruine de tout ce qui est bon.

Je ne sais pas quel supplice serait à la hauteur de leur crime.

Ils donnent défiance au vulgaire pour longtemps, et quand viennent ensuite les vrais bienfaiteurs de l'humanité, le vulgaire, honteux d'avoir été pris pour dupe, se détourne d'eux avec défiance. Il doute, il raille, il calomnie.

Nous avons vu de nos jours une belle, une noble existence de philanthrope, car il ne faut pas craindre d'employer avec respect ces mots que le sarcasme myope essaya de déshonorer. L'histoire de cet homme utile et puissant pour le bien est écrite dans ses actes. Tout ce qui touche aux lettres, tout ce qui touche aux arts

lui doit et lui rend une affectueuse reconnaissance. Ce qu'il a fait pour ceux qui tiennent le ciseau, le pinceau, le burin, la plume suffirait à couronner dans l'avenir la mémoire de dix Mécènes.

Et Mécène était opulent. Celui dont je parle a trouvé toutes ses ressources dans sa vaillante intelligence, dans l'amour ardent du bien qui lui emplit le cœur.

J'hésite à tracer son nom : il ne me l'a point permis ; mais il me semble que ce nom brillera d'un honneur plus pur au milieu du chemin ténébreux où notre récit passe, comme s'il s'engageait sous un noir tunnel.

Que le baron Taylor me pardonne si j'ai cédé au double désir de sanctifier cette page et de produire un frappant contraste.

En dehors de lui, je pense que personne ne me blâmera d'avoir laissé, dans un coin de mon œuvre, une trace de ma profonde estime pour un ami sincèrement vénéré.

— Mes chers enfants, poursuivit le colonel Bozzo de sa bonne vieille voix un peu cassée, le personnage intéressant de cette famille de Champmas était pour nous la sœur aînée, puisque la petite cadette n'est pas destinée à vivre.

« L'idée de mettre la politique en jeu était bonne en principe ; nous ne l'abandonnâmes point ; au contraire, nous fîmes de la politique le point de départ même de notre opération.

« Toulonnais nous fut, à cet égard, très utile, et ce brave général, qui regrettait bien un peu le temps passé, se laissa entraîner à quelques petites intrigues dont nous fîmes la conspiration carlo-républicaine.

« La chose n'avait pas de bon sens, elle eut du succès, et le général passa devant la haute cour.

« Notre ami et collègue Nicolas, fils de Louis, dauphin de France, et par conséquent héritier légitime de la couronne de saint Louis, n'avait pas le sou. Je lui donnai l'affaire pour son établissement.

« J'aime faire les mariages, mes mignons. Mlle Ysole de Champmas est, ma foi, une fort appétissante personne, mais nous ne la voulions pas pour ses beaux yeux. Il ne s'agissait pas d'aller comme des corneilles qui abattent des noix.

« Avant de fourrer le général dans un pétrin politique où ses droits civils devaient être entamés, il fallait connaître à fond la situation de cette belle Ysole.

« Le prince alla aux renseignements et voici ce qu'il apprit :

« Ysole de Champmas a été bien et dûment légitimée par contrat ; nous en avons la preuve.

« On pouvait donc marcher.

« Grâce à nous, le général eut sa chambre au Mont-Saint-Michel et notre cher prince fit la cour à la charmante Ysole qui n'a aucune répugnance pour le métier de reine. Le problème était dès lors celui-ci : ouvrir la succession et faire Ysole unique héritière…

— Et qu'est-ce que nous gagnons à cela ? interrompit ici Lecoq avec dédain.

– Nous faisons les affaires de Nicolas, dit Corona, tout uniment.

— La paix, mon neveu ! ordonna le colonel. Je réponds à l'Amitié : 1° le conseil doit un établissement à chacun de ses membres ; 2° le prince a signé entre mes mains une obligation de dix mille louis pour nos peines et soins.

Pour la seconde fois, M. Lecoq haussa les épaules.

— Nous tombons dans les grappillages, au lieu de vendanger, grommela-t-il. J'ai vu le temps où vous n'auriez pas tué une mouche pour deux cent mille francs, papa.

— C'est-à-dire que je baisse, mon garçon ? riposta le colonel avec un peu d'aigreur. Ne te gêne pas !

— Il y a des millions dans l'affaire que nous apporte Marguerite, dit Lecoq au lieu de répondre, beaucoup de millions.

Tous les yeux se tournèrent vers la comtesse de Clare.

— Le tour de Marguerite viendra, mes enfants, prononça doucement le vieil homme. J'ai été sur le point de m'animer un peu, et mes médecins me défendent bien la colère. J'avais tort. Chacun a le droit de discuter, et personne, j'en suis sûr, ne songe à empiéter sur mon paternel pouvoir… Eh ! Eh ! l'Amitié, mon garçon, j'ai vu le temps, moi, où tu aurais mis le feu aux quatre coins de la capitale pour deux cent mille francs et même pour deux cents francs. Souvenez-vous tous que les petits ruisseaux font les grandes rivières. Je continue. Mon plan n'est pas un impromptu, comme vous l'allez voir ; je fais tout avec soin et à tête reposée : c'est le prince qui doit exécuter.

« Le général ayant été extrait du Mont-Saint-Michel, pour venir témoigner à Paris, je pris la balle au bond. En route, il reçut communication d'un projet d'évasion combiné par ses anciens

amis, les carlo-républicains : c'était une idée de Nicolas ; il a du talent. Voici le programme :

« Moment choisi : sortie de l'audience où le général doit témoigner.

« Moyens : bagarre, nous avons nos hommes et ça ne nous coûtera rien ; bousculades ; mouvements dans la foule ; passage ouvert.

« Meneurs : Cocotte et Piquepuce.

« Réussite infaillible.

« Mais voilà ce qui est de moi, et vous allez voir si je baisse. Notez que j'improvise, à présent, je dédaigne de suivre mes notes.

« Aussitôt hors de prison, le général doit recevoir une redingote de voyage, une casquette et un sac de nuit ; bon déguisement, hein ? Il se rend avec cela rue de Jérusalem, maison Boivin, monte trois étages et frappe à une porte où il verra écrit à la craie jaune le nom de Gautron…

– Qui est ce Gautron ? demanda Lecoq.

— Vous allez voir ! s'écria le vieillard triomphant, car il savourait la curiosité enfin éveillée.

Il avait sa gloriole d'auteur. C'était Cartouche tombé en enfance.

Lecoq souriait d'un air narquois. Il s'enquit de l'heure où le général devait arriver rue de Jérusalem.

Le Père répondit :

— Le foulard rouge est encore au balcon et nous ne voyons pas arriver le prince. Le moment doit approcher.

— Alors, papa, murmura méchamment Lecoq, vous qui songez à tout, vous aurez sans doute posté quelqu'un avec une chandelle allumée au troisième étage de la bicoque Boivin, pour éclairer ce nom de Gautron, écrit à la craie jaune sur la porte ?

Le vieil homme eut un frémissement et ses cheveux blancs remuèrent comme si un souffle de vent eût passé dans leurs mèches rares.

— L'Amitié, tu as été mon valet ! s'écria-t-il avec une fébrile colère. L'Amitié, tu as gardé l'insolence des laquais ! j'ai le secret ! je suis seul à l'avoir. Si je voulais, après ma mort, vous resteriez aussi pauvres que des mendiants !

— Lecoq a eu tort ! décida, le premier, le docteur Samuel.

Et tous les autres répétèrent :

— Lecoq a eu tort !

Le Père-à-tous entrouvrit d'un geste vif son gilet et sa chemise.

— Il n'y a rien là ! dit-il. Ah ! le scapulaire de la Merci, je ne le porte plus sur ma poitrine. Il est caché, bien caché, ma petite Fanchette elle-même ne saurait pas où le trouver ! le scapulaire qui vaut tous les diamants de la couronne ! le scapulaire qui dit où est le trésor ! Voyez ! vous pouvez me frapper, vous ne le trouverez pas dans l'appartement de mon corps ! J'ai défiance de vous. Vous êtes mes ennemis ! tous !

Il tremblait, et les mots bégayaient dans son gosier.

— Là ! là ! fit Lecoq d'un ton de bonhomie, je parie que le plan réussira tout de même. Il est un peu vieux style, mais ce sont encore les bons. Je me fais gloire d'avoir été votre serviteur, et je ne vois ici personne qui puisse vous aller seulement à la cheville. Eh ! vieux géant ! je demande pardon à papa.

Ils se regardèrent l'espace de deux ou trois secondes. Le courroux du Père était déjà tombé.

Son visage d'ivoire jauni eut une expression cauteleuse qui passa, rapide comme l'éclair, pour faire place aussitôt à une placide indolence.

— Certes, dit-il, tu as de l'attachement pour moi, l'Amitié, et tout le monde ici m'entoure d'une filiale tendresse. Vous avez raison, mes pauvres enfants, et c'est moi qui ai tort. On ne peut pas être et avoir été ; ce sera ma dernière affaire. Comment voulez-vous que le général lise ce nom de Gautron et voie qu'il est tracé à la craie jaune, puisqu'il fait nuit sur le carré ? C'est révoltant d'absurdité ! idiot ! idiot ! Je me fais honte ! À bas le vieux fou !

Il eut un rire plus contempleur que celui de Lecoq lui-même.

— Mais que voulez-vous ? reprit-il rondement : l'Amitié l'a dit : la chose réussira tout de même. Tout m'a toujours réussi, malgré mon défaut de capacité…

— Papa ! fit Lecoq, en le menaçant du doigt, vous avez de la rancune.

— Viens m'embrasser, toi ! s'écria le bonhomme qui essuya ses yeux secs. Ingrat ! tu ne sauras jamais comme on t'aime !

Il y eut une accolade attendrie.

— On a demandé, reprit le Père, qui était ce Gautron ? Nous avions laissé ce pauvre brave Coyatier, le marchef, en prison pour payer la loi.Il en sait plus long que je ne croyais. Il m'a fait dire par un ami commun qu'il raconterait, au bon moment, une demi-douzaine de nos petites histoires, si je ne lui envoyais pas la clef des champs. C'est un homme à ménager, jusqu'à ce qu'on le règle(le Père appuya sur ce mot), je lui ai envoyé la clef des champs, juste à temps pour utiliser son savoir-faire. C'est lui qui est Gautron. Le prince lui a expliqué ce qu'il avait à faire. Vous savez qu'il a du talent…

En ce moment, on frappa discrètement à la porte. Les assistants déployèrent des cravates de soie noire, derrière lesquelles tous les visages disparurent.

— Entre, Piquepuce, entre, mon ami, dit le vieillard.

Un homme à physionomie malheureuse et qui avait l'air d'un clerc d'huissier campagnard se montra sur le seuil.

— Le prisonnier s'est donné de l'air, dit-il. Ça s'est bien passé.

Le colonel sourit et répliqua :

— Bien, mon garçon. Rends-moi le service d'allumer ton cigare ici, dehors, sur le balcon, et d'enlever le foulard qui pend aux barreaux, et va te divertir ensuite.

Piquepuce passa sur le balcon. Le Père poursuivit :

— Je disais, en parlant de Coyatier : c'est lui qui est Gautron ; je rectifie : il est le tiers de Gautron, car notre Nicolas a pris aussi Coterie pour le maçonnage et Landerneau pour la menuiserie. La muraille de la tour est épaisse, il y a bien où mettre un général.

En vérité, tous les yeux brillèrent, excepté ceux de cette belle Marguerite, dont la paupière resta baissée.

Cela devenait intéressant.

Le vieux se frotta les mains et reprit :

— La succession est donc ouverte. Reste la petite malade d'en bas qui viendrait partager mal à propos. Eh bien ! le séjour de la capitale ne vaut rien pour ce pauvre Coyatier, et l'air de Corse est favorable aux jeunes poitrinaires. Coyatier et l'enfant vont partir ce soir pour Sartène, ce qui donne le problème exactement résolu : cette intéressante Ysole est unique héritière et devient princesse. J'ai dit. Pardonnez les fautes de l'auteur.

Il y eut un murmure d'approbation. Chacun tenait à ce que le Père fût content.

— Merci, mes enfants, dit-il en repliant ses notes. J'aurais fait mieux autrefois, c'est clair… que voulez-vous ? En attendant que le marchef vienne à l'ordre, j'accorde la parole à notre adorable comtesse, qui va nous égrener son petit chapelet.

— Auparavant, objecta Corona, je voudrais faire observer que le prince en est quitte à trop bon marché. Doublons.

— Nous aurons besoin du prince pour mon affaire, dit Marguerite, absolument besoin.

— Voyons l'affaire de Marguerite ! décida Lecoq, dont le regard se fit rude en choquant celui du comte Corona. Marguerite a la parole.

— Ce ne sera pas long, répliqua la jeune femme. Dernièrement, pendant que j'habitais le château de Champmas, en Nor-

mandie, pour tenir lieu de chaperon aux deux filles du général, j'ai découvert un trésor ; c'est une paysanne avare et qui essaie de dissimuler sa fortune. Elle a fait mutiler, l'an dernier, son fils unique, pour l'exemple de la conscription. À moi qui parle, elle m'a demandé deux sous pour acheter du tabac.

— Et réussit-elle à cacher ses mille écus de rente au soleil ? demanda le vieux d'un air goguenard. Dis-nous ça, ma chérie.

— Elle est inscrite au rôle des contributions foncières du département de l'Orne, répondit Marguerite, pour une somme de 22 876 francs.

— De revenus ! s'écria-t-on de tous côtés à la fois.

— D'impôts, rectifia la comtesse ; elle paie en outre 14 000 francs dans les départements voisins.

— Sangodemi ! jura le Père. C'est un conte à dormir debout.

— De plus, continua Marguerite, chaque semestre, le banquier d'Alençon touche 1350 francs, somme égale à son % de commission, pour l'encaissement des rentes sur l'État, inscrites au nom de ma bonne femme.

— Venez m'embrasser, charmante, s'écria le vieux enthousiasmé.

Marguerite se prêta de bonne grâce à cette fantaisie d'autant mieux que cela lui donna l'occasion de murmurer à l'oreille du Père :

— Je ne donne pas l'affaire, je la vends, et très cher.

Pour la seconde fois, on frappa à la porte, et de la même manière. Les membres du conseil mirent leurs voiles de nouveau.

— Qui est là ? demanda le vieux.

— C'est moi, répondit une grosse voix enrouée.

— Qui toi ?

— Gautron.

Il y eut une certaine émotion dans l'assistance, quand le père commanda :

— Entrez.

Chacun regarda les mains du bouledogue qui passait le seuil, comme si on se fût attendu à y voir du sang.

— Bonjour, marchef, fit le Père, comment vas-tu, mon bon cher garçon ?

— Tout doucement, répliqua l'assassin qui resta près de la porte ; merci.

— Quelles nouvelles nous apportes-tu ?

— C'est fait.

Le Père eut un sourire triomphant et souleva légèrement son voile pour lancer à la ronde un regard content.

— Connaissais-tu le général ? demanda Lecoq au marchef.

— Non, répondit celui-ci.

— Comment sais-tu si c'est lui que tu as tué ?

Coyatier répondit avec rudesse :

– Puisqu'il devait venir et qu'il est venu.

Le Père se frotta les mains. Lecoq demanda encore :

— Comment était-il fait, le général ?

– Je ne l'ai vu qu'à terre, répondit le bandit.

— Comment était-il habillé ?

— En voyageur, avec une valise sous le bras.

Le Père tourna ses pouces et murmura modestement :

— Tout m'a toujours réussi, que voulez-vous ? Ce n'est pas le talent, c'est la veine… Hein, l'Amitié, qu'en dis-tu, mon bijou ?

— Papa, répliqua Lecoq, je baisse pavillon : nous ne sommes pas dignes de dénouer les cordons de vos souliers.

q

Chapitre 11 L'affaire de la comtesse

Le Père était tout ragaillardi. Les rides innombrables de sa face s'agitaient et se mêlaient de façon à former un jubilant sourire.
— J'avais parlé d'un sac de nuit, dit-il, il paraît que c'était une valise : on peut se tromper de cela.

Les membres du conseil approuvèrent du bonnet. Coyatier dit :

— Je voudrais de l'argent et m'en aller.

— Tu auras de l'argent, mon fils ; mais nous avons encore du drap noir à tailler. Il fait jourcette nuit.

C'était la locution sacramentelle parmi les Habits Noirs, pour exprimer l'idée du service obligatoire.

La demande et la réponse de leur formule de ralliement étaient ainsi :

— Fera-t-il jour demain ?

– De minuit à midi, et de midi à minuit, si c'est la volonté du Père.

Le marchef répliqua :

— Je suis las et j'ai déjà fait beaucoup de besogne.

— Tu te reposeras, mon ami, quand tu auras fini ta journée : pas avant. Et il faut que je t'apprenne une chose, mon brave garçon, j'ai tout dit au conseil. Le conseil a été fort mécontent de tes menaces. Si on n'avait pas eu besoin de toi, tu étais un homme mort.

— Fallait-il aller jusqu'à l'échafaud ? gronda le bandit.

— Oui, mon fils, répondit paternellement le vieil homme. Il est sans exemple que nous ayons abandonné l'un des nôtres, mais nous voulons agir à notre manière et à notre heure. Tu as une mauvaise note désormais, marche droit.

Le sang monta aux joues de l'assassin, mais il courba la tête et grommela entre ses dents :

— On marchera droit.

— Chut ! fit tout à coup le vieux en prêtant l'oreille.

Sur le palier on frappa six coups espacés ainsi : trois, deux, un.

Puis quelques mots furent échangés dans le vestibule, et on gratta doucement à la porte.

À la demande du Père, le nouvel arrivant répondit :

— Frère de la Merci.

— C'est Son Altesse royale, dit le Père ; cela tombe bien. J'étais au bout de mon rouleau… Entrez avec le voile ! ajouta-t-il en élevant la voix.

— Prince, reprit le vieil homme, toujours gaiement, car c'était bien le plus aimable caractère que l'on pût voir, soyez le bienvenu, mon très cher, nous avons besoin de vous pour diriger cet honnête garçon. Vos petites affaires vont assez bien, grâce à Dieu, mais je dois vous confesser que notre entreprise n'a pas été accueillie par nos excellents amis avec une complète faveur.

— Il me suffit d'avoir l'estime et l'affection du Père, répondit le prince qui salua et prit place.

— Bien parlé ! s'écria le vieillard. Comme il comprend la situation ! quoique, certes, chacun des membres de ce conseil ait sa part d'influence… Ah ! comte, mon neveu, si j'avais aussi bien donné ma Fanchette à celui-là, c'eût été un joli ménage ! Povera !j'ai fait un malheur.

Le comte Corona haussa les épaules, suivant sa coutume, et s'étendit plus commodément dans son fauteuil.

— Voyons, Altesse, reprit le Père, où en sommes-nous avec la demoiselle ?

— Où nous en devons être, repartit le prince, elle n'a pas d'autre volonté que la mienne. Elle m'aime éperdument.

— Parfait ; où est-elle ?

— À son poste. Elle attend son père, en voiture fermée, au coin de la rue Harlay-du-Palais.

— Son père ! répéta le vieux. Et c'est toi qui viendras, mon gaillard ! Tout est au mieux. Les domestiques du premier étage ?

— Tous éloignés sous différents prétextes.

— Et la petite fille ?

— Endormie.

— Tu as la clef ?

— Non pas ! J'ai engagé moi-même Ysole à fermer la porte et à en prendre la clef.

— Mes trésors, dit le Père en s'adressant au conseil, on ne peut pas enlever tous les jours la réserve de la Banque de France. C'est une modeste affaire, peut-être, quoique la fortune du général soit très belle, mais, sangodemi ! je ne prendrai pas votre avis pour dire que la chose a été supérieurement menée : Nicolas a décidément du talent.

— Toi, marchef, reprit-il, attention. Tu as tes outils, pas vrai ? Tu ouvres la porte de l'appartement du premier ; tu entres, et tu fais comme chez toi : il n'y a personne à la maison. Il ne sera pas mauvais que tu prennes ce qui pourra être à ta convenance ; une

armoire ou deux, brisées, seront bien ; tu peux aussi, avant de t'en aller, fausser un peu la serrure de l'entrée, mais ne perds pas trop de temps, et surtout ne prends pas une trop lourde charge. Voici le principal : dans la chambre située immédiatement au-dessous de celle où nous sommes, tu trouveras une fille endormie. C'est une malade. Tu la bâillonneras légèrement et sans la faire souffrir, puis tu l'envelopperas dans sa couverture, et tu l'emporteras. As-tu compris ?

— Oui, répondit le marchef d'un air sombre, c'est mauvais pour moi, je dois avoir du monde à mes trousses, ce soir.

— Bah ! tu sais ton métier, garçon, je n'ai pas d'inquiétude.

— Où faudra-t-il porter le paquet ?

— L'Amitié ! fit le vieillard, soyons à la question !

M. Lecoq, qui était en conversation fort animée avec la belle comtesse, répondit :

— Plaît-il, Père ?

— Avons-nous des gens en partance pour la Merci, au dépôt du chemin des Amoureux ?

— Cinq.

— Y a-t-il des femmes ?

— Deux.

— C'est parfait. Marchef, tu porteras ton paquet, comme tu dis, au dépôt, derrière l'estaminet de L'Épi-Scié. Et si le cœur t'en dit, va jusqu'à Sartène, prendre un peu le vert. Tu en as besoin, mon bon.

— L'enfant vaut-elle beaucoup ? demanda le bandit.

— Pourquoi cela ?

Le marchef hésita, puis repartit :

— Voyez-vous, j'ai méfiance. Il y a loin d'ici La Galiote et L'É-pi-Scié. Si je trouvais, en route, des embarras ?…

— Carte blanche ! répondit le Père, qui ajouta cependant :

— Pourvu que ce soit bien fait, tu m'entends ?

Le bandit respira et sortit en disant :

— J'ai idée que ça va être dur !

Aussitôt qu'il eut refermé la porte, les voiles tombèrent, et le Père, frottant l'une contre l'autre tout doucement ses mains sèches comme des osselets, reprit avec empressement :

— Mes enfants, notre séance tire à sa fin, je n'aime pas veiller tard et je tiens à mon premier sommeil. Coulons à fond l'affaire de la comtesse. À vue de pays c'est une mine d'or que cette Normande, payant 22 876, d'une part, et 14 000 francs de l'autre en contributions foncières. Cela donne un revenu colossal ! Mais ce sont des terres, d'abord, en second lieu c'est une Normande, troisièmement, elle est paysanne. Cela doit tenir ferme !

— Vous avez oublié les valeurs… commença la comtesse.

— Non pas, non pas ! 1850 francs de commission chez le banquier d'Alençon. Vous voyez que la mémoire ne baisse pas trop. C'est tout uniment féerique… et je suis sûr qu'elle mange du pain noir, cette bonne femme ?

— Pas tout à fait. Elle dépense une centaine de mille francs par an, répondit Marguerite.

— Peste ! alors elle vit bien, la luronne.

— Attendez. Je dis 100 000 francs environ, dont 98 000 sont affectés à l'entretien de ses terres et maisons.

— À la bonne heure ! Et par où voulez-vous prendre une pareille créature ?

— Si je ne le savais pas, il n'y aurait pas d'affaire, répondit la comtesse.

Tout le monde devint attentif et le vieux remit sur la table ses papiers qu'il était au moment de serrer.

— Charmante ! charmante ! murmura-t-il. L'Amitié, c'est un cadeau sans prix que tu nous as fait là… Parlez, mignonne.

— Je parlerai de moi d'abord, dit la comtesse avec sang-froid et netteté. Je suis entrée dans l'association, parce que j'avais un but. Pour atteindre ce but, il me faut des ressources, et mon mari n'a que la fortune d'un hobereau breton…

— Qu'il est, ma toute belle ! l'interrompit le vieillard. Et honnête avec cela ! vous êtes mal mariée, voilà le mot. Le Joulou ne vaut pas cher au marché.

La belle dame soupira.

— Je veux qu'on me paye, dit-elle ; j'ai besoin de cent mille écus.

— Pour un renseignement ! se récria le docteur, c'est absurde.

— Je vote non ! déclara le prince. On ruinerait l'association à ce jeu-là.

— Attendez, enfants, attendez ! dit le Père. L'Amitié, tu as la parole.

— J'ai qu'à répéter votre mot, papa ; il est la sagesse même, comme tous ceux qui tombent de votre bouche : Attendez ! Marguerite n'a pas fini.

M. Lecoq, ayant ainsi parlé, fit un geste pour réclamer le silence et dit à la comtesse de Clare :

— Déboutonnons-nous. Hé ! bébelle ! chacun est ici pour soi. Marche !

Marguerite reprit de ce même ton précis et froid qui étonne toujours chez les femmes :

— Il n'y a qu'un instant, je soutenais M. Nicolas absent ; et je disais pour motif : Il nous servira dans mon affaire.

Le grand jeune homme au profil bourbonien dressa l'oreille.

— Je vais m'expliquer d'un mot, poursuivit Marguerite : la bonne femme dont il est question croit à Louis XVII, et c'est là précisément ce qui a fait naître en moi l'idée de la mettre en rapport avec vous.

Il y eut un mouvement autour de la table. Tous ceux qui étaient là savaient juger d'un coup d'œil le fort et le faible d'une ténébreuse combinaison.

— Hé ! papa ! fit Lecoq, est-ce joli ? une serrure à combinaison dont on a le mot et la clef.

Le souffle du vieil homme enfla le creux de ses joues. Ses yeux eurent un éclair.

— Au moment où nous venons de rendre un service au prince, commença-t-il, j'ose espérer qu'il se montrera coulant.

— Je demande la parole, interrompit celui-ci.

— Il va nous témoigner sa reconnaissance ! s'écria le Père. Parle, mon ami.

— Bien obligé, dit le prince. D'abord, je vote pour le projet de Mme la comtesse qui peut porter très haut la fortune de l'association. Cent mille écus sont une misère devant un pareil monceau d'or. En second lieu, j'offre de tout cœur mon concours actif…

— Bravo ! fit-on autour de la table.

— Ah ! le gentil garçon ! enchérit le vieil homme. Quel esprit ! et quel cœur !

— Permettez ! fit Son Altesse royale. J'ai besoin de compléter ma pensée. En raison de ce concours, je serai dispensé de payer à l'association les deux cent mille francs que je lui dois sur la dot de ma femme…

— Oh ! oh ! murmura-t-on. Excusez du peu !

— Et, en outre, l'association m'allouera une prime de cinq mille louis comptant.

— Allons donc ! s'écria Corona, vous êtes un Arabe, monseigneur.

— C'est à prendre ou à laisser, acheva le prince, qui salua à la ronde poliment.

Quelque chose comme une larme vint aux yeux du vieil homme.

— Ah ! si je lui avais donné ma petite Fanchette ! soupira-t-il avec un regret profond.

Puis il ajouta :

— Mes enfants, il n'y a rien de si beau sur la terre qu'un jeune homme sans préjugés, qui a de l'économie. Écoutez votre Père : il est plein de jours et d'expérience ; il ne se souvient pas d'avoir joué jamais une pareille partie. Sangodemi ! avez-vous calculé le revenu que supposent de semblables cotes foncières, et avez-vous calculé le capital de ce revenu ? C'est gigantesque ! Et une paysanne ! qui croit à Louis XVII ! C'est-à-dire que la porte de ce trésor des Mille et Une Nuits est ouverte à deux battants. Je déclare que ce sera ma dernière affaire… et je soumets au conseil les propositions suivantes : trois cent mille francs seront alloués à notre bien-aimée comtesse, à la condition qu'elle fournira les preuves de son dire ; trois cent mille francs sont alloués à notre cher prince, à la condition que, le cas échéant, il se mette à notre entière disposition, et cent mille francs sont votés pour études, dépenses préliminaires et travaux d'art. Aux voix ! Je vote oui des deux mains. Qui m'aime me suive !

Le triple vote fut enlevé à l'unanimité.

— Papa, dit Lecoq, vous êtes un amour. Marguerite, maintenant, va vous donner l'adresse de ses millions. Prenez note.

Marguerite dicta :

— Veuve Mathurine Hébrard, dite la Goret, au hameau des Nouettes-en-Mortefontaine, canton de La Ferté-Macé (Orne).

Le vieux écrivit cette adresse sur son calepin et leva la séance en ces termes :

— Mes enfants, je tiens à mon premier sommeil ; allons nous mettre au lit et réfléchissons à ce grand travail. J'ai dix ans de moins. Quel coup de filet ! Il me semble que je suis encore dans la montagne, et que je commande à mes veste nere ;camarades ! rompez les rangs ! Bonne nuit, mes tourtereaux !

— Qui soupe ? demanda Lecoq. La comtesse en est et je régale.

Seuls, le colonel Bozzo et le fils de Louis XVII résistèrent à cet appel.

Depuis des années cet homme qui entassait, au moyen du crime passé à l'état de science professionnelle, d'incalculables trésors, vivait plus sobrement qu'un ermite. Il n'avait aucune des passions que l'or assouvit. Il n'était pas capable de dépenser pour lui-même les appointements d'un garçon de bureau des ministères.

Et il n'aimait personne au monde, sauf cette petite Fanchette – la comtesse Corona –, belle et ardente créature qu'il avait livrée à un ignoble bandit !

Il y a ici-bas des choses étranges. Dans un autre ordre d'idées, on connaît ce financier dont l'aspect effraie comme celui d'un mort sorti de sa tombe. Il ne peut ni manger, ni boire, ni dormir ; l'argent est pour lui un signe sans valeur, puisque Dieu lui a enlevé tout moyen d'utiliser l'argent, et il continue de courir après l'argent, avec enthousiasme, avec folie. Il se damne à gagner des millions, lui qui ne saurait savourer le plaisir enfantin qu'on achète, pour un sou !

C'est le châtiment du roi Midas. Et comme Midas se vengerait du sort s'il pouvait acheter un cœur et faire le bien éperdument, ainsi que, naguère, il spéculait avec folie sur le mal.

Mais notre financier-vampire n'a pas de ces idées-là.

Quant au prince, il était dans le cas de Coyatier : sa journée n'était pas finie.

Le Père et lui se séparèrent à la porte même de la maison.

Le Père prit un modeste fiacre le long du quai et regagna son hôtel.

Le prince atteignit le coin de la rue Harlay-du-Palais, où une voiture stationnait. Il s'approcha de la portière qui s'ouvrit.

— C'est vous, Louis ? dit la voix altérée d'Ysole ; est-il donc arrivé malheur ?

— Non, répondit le prince, M. le comte de Champmas a passé par la rue de Nazareth. Dieu merci, aucun accident n'est survenu. Donnez-moi votre main, Ysole ; le général a déjà embrassé sa plus jeune fille, je vais lui rendre l'autre.

Ysole tendit sa main et sentit celle de son amant qui tremblait.

— Qu'avez-vous, monseigneur ? demanda-t-elle. Vous me cachez quelque chose !

— Sur ma parole, répondit le prince d'une voix qu'il faisait grave à plaisir, vous n'avez rien à craindre pour ceux que vous aimez.

— Pour ceux que j'aime ! répéta Mlle de Champmas.

Et, attachant sur lui son regard inquiet, elle ajouta :

— Vous savez bien que je n'aime rien au monde autant que vous !

Le prince, au lieu de l'attirer au-dehors, la repoussa doucement et entra avec elle dans la voiture.

— Pourquoi faites-vous cela ? balbutia-t-elle, pendant que ses beaux yeux humides souriaient.

— Parce que, lui fut-il répondu, je ne suis plus en sûreté à Paris.

Ysole garda le silence ; son sein battait avec force.

— En voulant sauver autrui, poursuivit le prince, on se compromet soi-même…

— Oh ! l'interrompit la jeune fille ; c'est pour moi ! c'est pour mon père que vous vous êtes compromis !

Le prince dit encore :

— Je suis obligé de fuir.

— Je vous accompagnerai ! s'écria Ysole.

— Y pensez-vous ! On peut accepter le dévouement d'une femme… d'une fiancée..

Ysole se jeta dans ses bras.

— Je suis à vous, murmura-t-elle dans un long baiser, rien qu'à vous. Je vous suivrais au bout de l'univers !

Le prince se pencha à la portière et appela :

— Giovan-Battista !

Il ajouta quelques mots en italien, et la voiture partit au grand galop.

q

Chapitre 12 Maman Soulas

Vers cette heure, à quelques pas de là, une scène assez curieuse avait lieu. Elle tient de trop près à notre drame pour que nous puissions nous dispenser de la mettre sous les yeux du lecteur.
Il nous faut pour cela tourner de nouveau le coin de la rue de Jérusalem, rentrer dans l'établissement du père Boivin, et monter une fois encore les trois étages du fameux escalier en colimaçon.

Ce sordide palier, entouré de trois portes bâtardes, chasse réservée de Clampin, dit Pistolet, est décidément notre principal rendez-vous.

Mme Soulas dormait depuis longtemps déjà. Elle fut éveillée par un bruit faible qui venait du carré. Elle se mit sur son séant pour écouter.

— C'est M. Paul qui rentre, pensa-t-elle. On voudrait être quelque chose pour faire le bonheur d'un pareil amour de jeune homme.

Mais M. Paul, quand il rentrait de nuit par hasard, allait droit à sa porte et l'ouvrait ; c'était l'affaire d'un instant. Il savait son chemin.

Ici, le bruit persistait. On eût dit un homme qui tâtonnait, ou peut-être un animal.

— Je suis bête, se dit Mme Soulas, les minets, c'est comme le monde : quand on les appelle, ça s'en va, mais dès qu'on ne les appelle plus, ça veut revenir.

Cette réflexion philosophique la fit sourire. Elle mit un pied hors de son lit, puis l'autre.

Les chats ont ce privilège d'inspirer des tendresses presque maternelles.

— Quel vagabond ! reprit-elle. Il en a dans le quartier, des minettes !

Elle chaussa ses pantoufles et traversa la chambre.

— Mou, mou, mou ! appela-t-elle doucement, pendant qu'elle tenait sa porte entrebâillée ; mou, mon minouchon, mou, mou !

Puis, changeant de ton tout à coup et tirant à soi la porte pour s'en faire une défense, elle ajouta :

— Il y a quelqu'un là, que voulez-vous, l'homme, à l'heure qu'il est ?

À trois pas d'elle, juste sous le jour de souffrance qui laissait sourdre quelques rayons de lune, elle venait de distinguer une grande ombre immobile.

— Madame, répondit l'ombre d'un ton qui ne s'entendait pas souvent dans la maison Boivin, je ne connais pas les êtres ; c'est la première fois que je viens ici. Dans l'obscurité, toutes ces

portes se ressemblent. Je cherche celle de M. Gautron. Son nom doit être écrit en dehors.

Mme Soulas ne répondit point tout de suite. Il semblait qu'elle écoutât encore après que l'étranger eut fini de parler.

Sans qu'elle eût pu dire pourquoi, cette voix l'avait fortement frappée.

— Gautron ! murmura-t-elle enfin, connais pas… Mais attendez donc ! ces messieurs ont parlé de Gautron toute la soirée. Il y a une affaire Gautron.

Elle rentra et alluma vivement sa chandelle en ajoutant :

— C'est peut-être le nouveau locataire du n° 9 ; nous allons voir.

Avant de venir sur le carré, elle passa un jupon et une camisole.

— Il y a, songeait-elle, des voix qui vous retournent sens dessus dessous !

Elle sortit enfin, tenant son bougeoir à la main et alla droit à la porte de la tour qu'elle éclaira.

— Rien, dit-elle. Pas un brin d'écriture !

— Et l'autre ? demanda l'étranger.

— L'autre… commença Mme Soulas :

Elle n'acheva point, parce que, machinalement, elle avait éclairé la porte de Paul Labre.

— Hein ! fit-elle. La carte est arrachée. Il veut nous quitter, bien sûr !

L'étranger, cependant, dit avec un accent de trouble qui allait presque au découragement :

— Madame, je vous remercie. Veuillez me pardonner de vous avoir dérangée.

Au son de cette voix qui la frappait pour la seconde fois, Mme Soulas se retourna. Son regard tomba sur l'étranger. Elle recula, et son bougeoir faillit lui échapper des mains.

L'étranger ne prit pas garde parce que, se ravisant, il heurtait à la porte du n° 9 en appelant :

— Monsieur Gautron ! Monsieur Gautron !

Il n'y eut point de réponse.

L'hôtesse lui toucha l'épaule par-derrière.

— Il faut entrer chez moi, dit-elle d'un accent qui força l'attention de l'étranger.

— Bonne dame, balbutia-t-il, est-ce que vous me connaissez ?

Thérèse répondit :

— Vous êtes le général comte de Champmas.

L'étranger se redressa.

— C'est vrai, dit-il, mais je ne me souviens pas de vous avoir jamais vue.

Un sourire amer essaya de naître sur la lèvre de Mme Soulas, qui répéta :

— Il faut entrer chez moi ; les gens qui se cachent ne sont pas bien ici. Passez, monsieur le comte.

Et comme le général hésitait, elle ajouta :

— J'aime vos deux petites demoiselles.

Le général passa sur le seuil aussitôt.

Dès qu'il fut entré Mme Soulas ferma la porte et mit le verrou.

— Asseyez-vous, dit-elle. Vous êtes chez une honnête femme.

Le général s'assit.

L'hôtesse dit encore :

— Voulez-vous boire et manger ? C'est de bon cœur que je vous l'offre.

— Je n'ai ni faim ni soif, répondit le général.

Alors l'hôtesse demanda :

— Puis-je vous rendre un service ?

— Peut-être, murmura M. de Champmas.

Thérèse s'assit et répéta, comme si elle eût parlé sans savoir :

— J'aime vos deux demoiselles : l'aînée, que je connais, et la cadette, que je n'ai jamais vue… On dit que c'est un pauvre ange du bon Dieu !

— Il y a bien longtemps, prononça le comte à voix basse, que je n'ai embrassé mes filles.

— Ah ! fit Thérèse qui croisa ses mains sur ses genoux, je n'ai pas tout dit : je connaissais l'autre aussi, la sainte… celle qui est morte.

— Je n'ai jamais eu d'autre enfant… commença le général.

Thérèse l'interrompit et dit avec effort :

— Je parle de Mme la comtesse de Champmas, votre femme.

Elle était très pâle et sa physionomie exprimait une profonde émotion.

— Qu'est-ce que vous veniez demander à ce Gautron ? reprit-elle tout à coup.

— J'ai confiance en vous, madame, dit le général. Ceux qui ont préparé mon évasion, en quelque sorte sans mon aveu, m'ont fait savoir que ce Gautron me donnerait les moyens de quitter Paris et la France.

— Voilà tout ?

— Voilà tout.

Thérèse réfléchit un instant.

— À cette table où vous appuyez votre coude, dit-elle brusquement, six inspecteurs de police déjeunent et dînent tous les jours.

Le général ne sourcilla pas.

— Oh ! reprit-elle en souriant avec tristesse, je sais bien que vous êtes brave ; c'est pour vous dire que vous pouvez rester ici

longtemps.

Elle se leva et ouvrit son armoire, d'où elle retira un costume complet d'ouvrier aisé, plié avec un soin religieux.

— Je suis veuve, dit-elle, et j'aimais mon mari. Il le fallait bien ; il était si bon…, car il y a des hommes qui sont de nobles créatures, monsieur le comte. Mettez cela, je vais tourner le dos pendant que vous vous habillerez.

Elle tendit les vêtements au général, qui la considérait attentivement, désormais, comme si un vague souvenir se fût réveillé en lui.

Elle alla s'asseoir à l'autre bout de la chambre, mais elle ajouta :

— Oui, oui, j'aimais bien mon mari ! pauvre cher homme.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi, bonne dame ? demanda le général qui commençait sa toilette.

— Parce que je pense à défunte votre femme, répondit Thérèse. Mon mari était presque aussi bon que la comtesse de Champmas.

— Ma bien-aimée femme vous avait-elle donc rendu un service ?

Thérèse hésita, puis elle répliqua avec une sorte de rudesse :

— Comme vous l'entendez, non… Avez-vous fini ?

Le général passait la redingote de gros drap.

— J'ai fini, répondit-il.

Mme Soulas lui mit une serviette blanche sur les épaules et prit une paire de ciseaux.

— Je vais couper vos cheveux et abattre votre moustache, dit-elle.

— J'allais vous le demander, répliqua le fugitif.

Quelques boucles de beaux cheveux bruns où déjà les fils d'argent abondaient tombèrent sur le carreau.

— Votre main tremble, bonne dame, dit le général.

— C'est ce que je me fais vieille à présent, répondit Thérèse.

Il n'y eut pas d'autres paroles échangées.

Thérèse mit une mante et un bonnet.

— De quel côté voulez-vous aller ? demanda-t-elle.

— Route de Normandie, répondit M. de Champmas. Si je peux atteindre Le Havre, je passerai facilement en Angleterre.

— Venez donc. Vous êtes mon mari, et nous allons voir notre enfant malade à Saint-Germain, voilà toute l'histoire.

En disant ces mots sa voix trahissait une étrange émotion.

Ils sortirent. Le général, dans la rue, lui offrit son bras qu'elle prit.

Ils passèrent la rivière et montèrent la rue de la Harpe jusqu'à la hauteur de la Sorbonne.

Là, Mme Soulas s'arrêta devant une porte cochère qui ressemblait à l'entrée d'une ferme et au-dessus de laquelle une lanterne

presque éteinte montrait, en silhouette, une voiture attelée d'un cheval, avec cette légende :

Flamant, loueur et messager

Elle frappa longtemps en vain.

Au bout d'un gros quart d'heure on vint ouvrir.

— Que diable veut-on à pareille heure ? demanda une grosse voix endormie.

— Nous venons de la part de M. Badoît, répliqua Thérèse.

— Diable ! M. Badoît ?

Puis on ajouta :

— Va bien, M. Badoît ?

— Pas mal, merci. Je suis Mme Soulas, la maîtresse de l'ordinaire de ces messieurs, rue de Jérusalem.

— Ah ! ah ! maman Soulas ! Bonne soupe ! une renommée, quoi ! et après ?

— Mon mari et moi…

— Tiens, tiens ? fit la grosse voix, je la croyais veuve, Mme Soulas.

— Voici mon mari avec moi, monsieur Flamant, dit Thérèse qui se força de rire.

— Va bien, le mari ? Tant mieux ! Et après ?

— Nous allons aller à Saint-Germain.

— Demain matin, c'est dit. Bonsoir, madame Soulas, à l'avantage.

— Non, tout de suite. On nous mande par exprès, pour un enfant malade. Combien nous prendrez-vous ?

— Cinquante francs et les guides.

Thérèse se récria.

— Soit, cinquante francs et les guides, dit le général qui n'avait pas encore parlé.

— Fameux, papa Soulas ! s'écria M. Flamant. Il ne parle pas souvent, mais il parle d'or ! Entrez voir tous deux. Bijou a ses mouches, Coco boite ; je vais vous atteler Marion. Ça n'a pas de mine, mais ça allonge comme une folle ! Bonne bête, madame Soulas.

Le général et sa compagne s'assirent dans l'écurie pendant qu'on attelait.

En passant, M. Flamant leur mit une fois sa lanterne sous le nez.

— Excusez ! fit-il. Papa Soulas n'est pas encore trop déchiré ! Qu'est-ce qu'il a, le mioche ? Le farcin court. Nous avons perdu deux poulains la semaine passée.

Au bout d'une grande demi-heure, un véhicule, appartenant au genre coucou, se trouva attelé. Le général et Thérèse prirent place à l'intérieur. M. Flamant s'assit sur l'un des brancards ; sa femme, en chemise et en bonnet de coton, ouvrit les battants branlants de la porte cochère.

— Hie ! Marion ! poison ! cria-t-elle. Gagne ta vie !

La vieille jument trembla sur ses quatre pieds ; le pavé égratigné fit feu, et la carriole s'ébranla.

— À te revoir, maman Flamant, dit le loueur, attention à Bijou, mijote Coco. Tu conduiras, s'il vient du monde. Hie ! poison ! Ça ne ressemble à rien, ça allonge comme un serpent… La femme ! ne perds pas trop de temps à dorloter les petits, rapport aux bêtes.

La carriole descendait cahin-caha la rue de la Harpe. Il est certain que Marion n'avait pas d'apparence ; mais pour allonger, jamais !

Jusqu'à la barrière de Neuilly, la route fut silencieuse.

À la barrière, la double évasion de Coyatier et du général avait été signalée. On visita la voiture, et Mme Soulas de répéter sa fable.

Du reste, la vue seule de Marion témoignait de ce fait qu'on n'entreprenait point un voyage de long cours.

Aussitôt la barrière franchie, le général dit :

— Bonne dame, sans vous j'étais probablement perdu. Je ne voudrais point vous blesser, mais j'ai grand désir de vous prouver ma reconnaissance. Aidez-moi. Que puis-je faire pour vous ?

— Rien, répliqua Thérèse.

— Êtes-vous heureuse ?

— Je ne suis ni heureuse ni malheureuse.

— Le métier que vous faites vous plaît-il ?

— Non, mais il ne me déplaît pas.

— Vous avez l'air d'avoir connu des temps meilleurs.

— Je suis une paysanne, et j'étais la femme d'un ouvrier.

Il y eut une pause. Le général reprit avec un certain embarras :

— Il m'a semblé un instant que je vous avais vue autrefois quelque part ?

— Vous vous êtes trompé, répondit Thérèse avec un singulier accent.

— Pourtant, vous me connaissiez ?

— Une femme comme moi peut connaître un homme comme vous, sans être connue de lui.

Autre pause.

— Bonne dame, dit encore le général, j'avoue que je suis intrigué. Vous avez été envers moi compatissante, excellente, et pourtant, il semble qu'il y ait en vous contre moi je ne sais quelle amertume.

Thérèse eut un rire sec.

— N'allez-vous pas croire que j'ai de la rancune ? dit-elle.

— Si je vous avais fait du mal, sans le savoir…

Elle l'interrompit par un second éclat de rire.

— Vous avez deviné, murmura-t-elle. Un jour que vous passiez dans votre belle voiture, j'étais sur le trottoir, et vous m'avez éclaboussée. Il y a des taches qui restent.

— Je donnerais beaucoup pour voir votre visage au moment où vous me parlez ainsi, pensa tout haut le général.

Thérèse répondit :

— Vous l'avez vu. Je n'ai pas changé depuis tantôt.

— Avez-vous des enfants ? demanda le général.

— J'ai eu une fille, murmura Thérèse, dont la voix s'altéra tout d'un coup.

— Vous êtes donc seule au monde ?

— Toute seule.

— Je vous disais, poursuivit le général après un silence : je suis intrigué ; j'ajoute : je suis embarrassé. J'ai de la fortune…

— Tant mieux pour ceux que vous aimez ! dit vivement Thérèse.

Le général la regarda fixement malgré l'obscurité.

— Voyons, fit-il avec bonhomie, n'y a-t-il pour moi aucun moyen de reconnaître le service que vous m'avez rendu ?

— Si fait.

— Dites !

Thérèse réfléchit, puis elle murmura :

— Vous me donnerez une lettre pour Mlle Ysole de Champmas, et j'irai embrasser vos deux filles. C'est un caprice que j'ai.

— Je le ferai, chère dame ; mais… Si vous me disiez votre histoire, je suis sûr que mon embarras cesserait. Dès qu'on connaît bien une personne, il y a mille moyens de s'acquitter envers elle.

Thérèse se renfonça dans son coin et répondit péremptoirement :

— Je n'ai pas d'histoire.

Mais, se ravisant tout à coup, elle ajouta d'un accent profond :

— Si c'est pour passer le temps, j'en sais une… j'en sais une qui vous intéressera. Écoutez !

q

Chapitre 13 Histoire d'une mère

On n'était encore qu'à Neuilly.
M. Flamant avait beau crier, de dix pas en dix pas :
— Hie ! Marion, poison !
Marion allongeait de moins en moins. Elle tenait peut-être à honneur de mériter les injures du patron.

Quand le fouet se mettait de la partie, la carcasse dégingandée de la pauvre bête essayait un effort convulsif, puis ses oreilles se reprenaient à pendre et ses jambes de bois revenaient à leur allure habituelle.

— C'est l'histoire d'une amie à moi, dit Thérèse après un silence, une vraie amie, ma seule amie : une paysanne comme moi, du même village que moi. J'ai peut-être été trop loin en annonçant qu'elle vous intéresserait, cette histoire, car vous êtes un militaire, et vous devez en savoir beaucoup de semblables.

« Elle s'appelait Madeleine. Elle était la fille d'un petit fermier qui ne roulait pas sur l'or, assurément, mais qui ne demandait rien à personne.

« Son père l'aimait bien. Il lui donnait trop.

« Elle avait de beaux yeux rieurs, une taille souple et forte, des cheveux qui auraient valu dix pistoles en foire… Ah ! on lui en offrit bien souvent trois ou quatre louis d'or ! Mais, pour argent ni or, elle n'eût vendu ses cheveux.

« À force de lui donner, son père l'avait rendue coquette.

« C'était ici ou là, qu'importe le nom du village ? Le général comte de Champmas ne connaît guère que le village dont il est le seigneur.

« Car, on a beau faire des révolutions, il y a toujours des seigneurs, et ceux qui passent riches et brillants dans un pauvre pays emportent toujours le bonheur des familles avec eux quand ils s'en vont.

« À la foire, les charlatans ne prennent que les cheveux qui sont à vendre. Les cœurs, c'est différent ; d'autres charlatans savent les voler de nuit, et il n'y a point de loi pour châtier ceux qui s'en vont avec l'honneur et le bonheur des maisons.

« Dans notre village, qui n'était pas loin de la ville, on faisait l'élevage des chevaux. À cause de cela, chaque ferme avait de grandes et belles écuries. Quand les troupes passaient, on mettait les fantassins à la ville et les cavaliers chez nous.

— Quel nom a votre village ? demanda ici le général.

— Saint-Yvon, Saint-Mesme ou Saint-Jacques, répondit Thérèse. Avez-vous de la curiosité pour si peu ?

— Et près de quelle ville est-il situé ?

— Auprès de Dijon, d'Orléans ou bien d'Arras. Je veux laisser un voile à ma pauvre amie Madeleine qui était si joyeuse, et qui pleura tant de larmes de sang !

Le comte se tut.

Thérèse poursuivit :

— Une fois, il vint dans mon village un régiment si beau, si beau que tout le monde quitta les champs pour le voir passer sur la route.

« C'étaient des cavaliers.

« Ils avaient des vestes rouges qui fuselaient la taille des jeunes officiers comme font les corsets pour les femmes.

« Pourquoi les soldats ont-ils le même genre de coquetterie que les femmes ?

« Celui de Madeleine, car Madeleine aima un soldat, la pauvre créature, mettait du noir sur sa moustache et de l'essence dans ses cheveux. Et il avait un corset plus étroit que la ceinture de Madeleine.

« Ils portaient des pantalons bleus avec de larges bandes d'argent. Leurs bottes éperonnées brillaient au soleil. Sur leurs têtes, les chapskas étincelants s'inclinaient et le vent jouait avec les minces banderoles qui flottaient au bout de leurs lances…

Le général changea de position sur la banquette de la carriole, qui, à la vérité, était dure remarquablement.

— Hie ! Marion ! poison ! ordonna M. Flamant en songe.

Il dormait, Marion aussi.

— Madeleine avait dix-huit ans, poursuivait Thérèse. Malgré sa coquetterie de fillette étourdie et vaine, je n'ai jamais rencontré de cœur plus candide que n'était le sien la veille du jour où vint ce beau régiment de lanciers.

« Le lendemain… Ah ! je vous l'ai dit : vous en savez des centaines de ces pauvres histoires ; le lendemain, Madeleine avait quelque chose à cacher à son père et au curé.

« On lui avait baisé les deux mains, là-bas, sous les châtaigniers.

« Elle n'aurait jamais cru qu'un homme pût être si beau ! ni murmurer de si douces paroles à l'oreille des jeunes filles.

« Celui-là était un officier. Il parla de Paris, de robes transparentes, de perles, d'amour, que sais-je ? Madeleine ne m'a jamais dit s'il prononça le mot mariage ; mais pour Madeleine, telle qu'elle était alors, il n'y avait point d'amour sans mariage.

« Avec ces pauvres enfants, pour tromper, on n'a même pas besoin de mentir.

« Ils restèrent trois jours, les lanciers. Pour Madeleine, c'était un fiancé qui partait. Il avait dit comme ils font tous : Je reviendrai.

« Et voyez la folie de ces pauvres filles ! Madeleine ne savait pas même le nom de son fiancé. Dans son cœur, elle l'appelait Charles. Que faut-il de plus pour pleurer ?

« Il ne revint pas. Est-ce qu'ils reviennent jamais ?

« Quand Madeleine fut mère, elle eut pour la première fois la pensée de chercher le père de son enfant.

« Elle écrivit une lettre :

« Au moment de mettre l'adresse, elle se sentit défaillir.

« – À M. Charles, capitainede lanciers…

« Charles, qui ?…

« Elle déchira la lettre.

« Elle était alors à la ville et à l'hôpital.

« Il y avait beaucoup d'orgueil dans la tendresse de son pauvre père qui lui donnait trop. Son déshonneur tuait l'orgueil de son père.

« On l'avait chassée.

« Un jour elle se trouva seule dans la rue, avec son petit enfant sur ses bras. Elle ne savait pas beaucoup travailler, elle n'aurait pas osé mendier si près de son père. Dieu est bon.

« Voilà que passe un beau régiment – des lanciers !

« – Charles ! oh ! mon Charles !

« Madeleine faillit devenir folle de joie.

« Le beau capitaine avait gagné une grosse épaulette. Il rougit à la vue de Madeleine. Officiers et soldats se mirent à rire, et nul ne s'arrêta.

« Madeleine s'assit sur une pierre.

« Elle crut s'être trompée, car elle ne voulait pas même penser que Charles n'avait pas de cœur.

« Elle avait raison, quoiqu'elle ne se fût point trompée, Charles avait du cœur comme ils en ont.

« La nuit tombait, le pavé sonna sous le galop précipité d'un cheval.

« – Madeleine ! ou es-tu, Madeleine ?

« Elle lui tendit son front en pleurant. Il ne l'embrassa point : il avait grande honte.

« Mais n'était-ce pas beaucoup déjà que d'être revenu ?

« Il dit :

« – Vous ne manquerez jamais de rien, Madeleine, ni l'enfant non plus. Tenez, voici de l'argent…

« Il ne la tutoyait plus.

« Mais cette fois, il prononça son nom, son vrai nom. Oh ! c'était un honnête homme. Il ajouta bien doucement – et bien froidement :

« – Quand vous aurez besoin, écrivez-moi, adieu !

« Et le cheval galopa de nouveau.

« Madeleine embrassa sa petite fille. Elle souffrit beaucoup en sa vie ; mais, ce jour-là, elle eut sa plus grande souffrance.

« C'était un honnête homme. Elle ne manqua de rien, jamais, ni sa petite non plus. Mais elle était frappée à l'âme et sa santé s'en alla…

« Une fois elle écrivit. Elle était à Paris, à l'hospice Dubois où l'on payait sa chambre comme si elle avait été une dame.

« Elle écrivit : « J'ai peur de mourir et de la laisser seule, venez. »

« Il vint, et de bien loin, il vint tout de suite. C'était un honnête homme.

« Madeleine ne pouvait plus parler. Elle avait une religieuse qui la gardait.

« Ce fut un colonel qui entra. Il était toujours jeune, toujours beau.

« La petite jouait dans un coin. Il la prit sur ses genoux et l'embrassa cent fois.

« Madeleine n'avait pas perdu la vue : elle vit cela.

« Quand il eut cent fois embrassé l'enfant, il vint vers le lit et regarda la malade avec bonté. Il lui prit même la main. Il y avait longtemps que le cœur de Madeleine n'avait battu si vite.

« – Ma sœur, dit-il à la religieuse (Madeleine n'avait pas perdu l'ouïe), je suis le père de cet enfant. Si la pauvre femme mourait, je reconnaîtrais ma fille.

« La petite, qui avait entendu, s'éloigna de lui en pleurant.

« – Maman ne mourra pas ! je ne veux pas que maman meure !...

— Hie ! Marion ! cria M. Flamant à sa bête qui s'était arrêtée court au beau milieu du pont de Nanterre. Hie ! carcan ! poison ! guenon !. taupe ! chenille ! savoyarde ! Hie ! carliste !

Sur cette dernière injure, accompagnée d'un déluge de coups de fouet, Marion s'éveilla en sursaut et reprit sa marche cahotante.

Le général prononça très bas :

— Madame, je suis maintenant un vieil homme. Vous avez touché une plaie qui jamais ne se fermera. La mère d'Ysole est-elle vivante ?

— Vous savez bien qu'elle est morte, répondit Thérèse d'une voix sourde. Voulez-vous que je m'arrête ? Je n'ai pas l'intention de vous faire souffrir.

Le général, qui était immobile et droit sur sa banquette, répliqua d'une voix grave :

— Continuez, je vous prie. Je désire tout savoir.

Thérèse poursuivit aussitôt :

— Vous savez bien qu'elle est morte, puisque, trois semaines après, vous reçûtes l'enfant habillée de deuil.

« Je l'ai dit et je le répète, général, vous êtes un honnête homme. La petite fille fut reconnue ; elle vécut près de vous et porta même votre nom jusqu'au jour de votre mariage.

« Seulement, sa mère l'appelait Charlotte et vous la nommâtes Ysole. Vous ne vouliez rien garder de sa mère.

« Ne vous défendez pas, monsieur le comte, le monde est ainsi. Vous n'êtes pas fait autrement que les autres ; il vous déplaisait de regarder si bas au-dessous de vous la misérable créature dont vous aviez brisé l'existence…

Le général passa sa main sur son front et dit :

— N'a-t-elle rien pardonné pour tout l'amour dont j'ai entouré sa fille ?

— Elle a tout pardonné depuis bien longtemps, répliqua Mme Soulas, et si une voix parle pour vous aux pieds de Dieu, c'est la sienne…

« Vous alliez être officier général et vous alliez vous marier. Il y avait un obstacle : Ysole, l'enfant qu'on appelait Mlle de Champmas.

« On savait que vous n'étiez pas veuf.

« Monsieur le comte, vous avez perdu une sainte, mais vous ne connaissiez pas son cœur tout entier. Mme la comtesse de Champmas avait un secret pour vous.

« Oh ! ne craignez rien ! Si vous aviez eu le temps de visiter sa tombe avant de quitter Paris, vous y auriez trouvé des fleurs nouvelles.

« Une bien pauvre main vous a remplacé dans ce soin pieux. Il m'est arrivé parfois d'intercéder auprès de votre femme défunte, comme je prie ma patronne, avec ce reste de foi que j'ai apporté du pays.

« Vous fûtes étonné, heureux, reconnaissant, quand la noble jeune fille dont vous sollicitiez la main vous dit un jour :

« – Comte, vous êtes père.. Ceux qui m'aiment et qui me conseillent hésitent. Moi, je veux inaugurer mon bonheur par un bienfait. Qu'il n'y ait point de pleurs dans notre maison. La mère d'Ysole n'est plus ; je consens à légitimer Ysole par acte secret, annexé à notre contrat de mariage.

— Vous savez cela !... balbutia le général.

— Voici ce qui s'était passé, reprit Thérèse :

« La veille, une femme s'était présentée à la demeure de votre fiancée, sous prétexte d'implorer une aumône. On pouvait toujours lui demander, comme il est permis à tous de prier les anges.

« Une fois introduite, au lieu de quêter la charité, l'étrangère raconta une pauvre histoire – l'histoire de Madeleine.

— C'était vous ? interrompit le général.

— C'était moi, et j'affirme que, dans cette entrevue, il ne fut rien dit qui pût diminuer l'affection ni le respect qu'une femme doit à son mari.

« Elle était d'un monde où, en définitive, l'idée ne doit même pas naître qu'un homme comme vous doive épouser une fille comme Madeleine.

« Mais elle était saintement femme, et la dette contractée envers l'enfant lui apparut dans toute sa rigueur.

« Elle avait un cœur d'or, et le sacrifice de la mère la remua jusqu'au fond de l'âme.

« Car je lui dis, monsieur le comte, l'entrevue de l'hospice Dubois. Elle vit la triste créature couchée sur son lit de douleur, la petite fille jouant près de la fenêtre, la religieuse froide et faisant le bien comme on accomplit une tâche ; elle vit le soldat, heureux et brillant, franchissant ce seuil morne ; elle l'entendit qui disait, croyant peut-être beaucoup dire :

« – Ma sœur, je suis le père de cet enfant. Si la pauvre femme mourait, je reconnaîtrais ma fille…

— J'ai donc dit cela ! murmura le général.

— Et j'ajoutai, poursuivit Thérèse, dont la voix avait d'étranges émotions, j'ajoutai, parlant à celle qui allait être votre femme : mademoiselle, la mère entendit ces paroles si cruelles et si douces. Quelque chose se brisa au-dedans d'elle : quelque chose qui était le meilleur de son cœur, le lien, le lien sacré de la mère à l'enfant : l'ardent égoïsme de la passion maternelle ! La mère plana au-dessus des attaches mêmes de la nature ; elle déchira avec une angoisse pleine de délices tout ce qui était le charme de sa misérable vie ; elle se jugea nuisible au bien de sa fille ; se condamna comme étant un obstacle au bonheur de son idole, elle se tua…

— Elle se tua ! répéta le général en frissonnant.

— Je parle moralement, dit Thérèse dont l'accent se voila. Il suffisait de la maladie, sans qu'il fût besoin de recourir au

suicide…

« Monsieur le comte, votre fiancée m'écoutait en pleurant. Quand elle eut fini, elle me dit : Je paierai la dette de M. de Champmas, je la paierai tout entière !

« Elle l'a payée. Plus tard, il est vrai, quand la jalousie maternelle naquit dans son cœur, elle exigea l'éloignement de l'étrangère ; mais le bienfait subsiste. Ysole est l'aînée des demoiselles de Champmas, et l'amour de leur père se partage entre elles également désormais.

La carriole s'arrêta devant la porte d'une auberge dans la rue du château, à Saint-Germain.

— Oh ! oh ! Marion, fit M. Flamant. Descendez voir, les bourgeois. La guenon n'a affronté qu'une fois en route. Combien de temps allez-vous rester ici ?

— Une heure, répondit Mme Soulas, et je reviendrai seule.

— À votre volonté, maman. Ça allonge, pas vrai ? Quoique l'apparence n'y est pas, ça allonge comme un tigre !

À quelque distance de l'auberge, une lanterne-enseigne brillait. C'était le bureau des diligences de Rouen.

Thérèse et le général se dirigèrent de ce côté.

— Et jamais vous n'avez essayé de vous rapprocher d'elle ? demanda le général très ému.

— Si la pauvre femme meurt, je reconnaîtrai ma fille, prononça lentement Thérèse avant de répondre. Ces mots dictaient une

conduite à la mère, et à celle qui devait remplacer la mère.. Il vous fallait la fille d'une morte, vous l'avez eue.

Le général baissa la tête.

En arrivant à la porte du bureau, il dit encore :

— Au nom de Dieu, êtes-vous Madeleine ?

— Pour la troisième fois, je vous l'affirme.. répondit l'hôtesse d'un ton ferme : Madeleine est morte, bien morte.

— Et ne voulez-vous rien accepter de moi ?

Thérèse hésita.

— Si fait, répondit-elle enfin.

— Oh ! demandez ! s'écria le général.

Elle l'interrompit pour dire froidement ;

— Ma demande est déjà faite. Depuis longtemps j'ai envie d'embrasser la fille de Madeleine... et aussi la fille de Mme la comtesse de Champmas.

— Grand et digne cœur ! murmura le comte en lui tendant les mains.

— Si vous voulez me donner un bout de lettre avant que je m'en aille, poursuivit Mme Soulas, cela me fera plaisir.

Les grelots de la diligence tintèrent à l'autre bout de la rue.

Le général déchira une page de ses tablettes et écrivit ces mots :

« Ysole, Suavita, mes filles chéries, aimez et respectez celle qui vous portera ce mot, comme vous m'aimez, comme vous me respectez moi-même. »

Pendant qu'il écrivait, Thérèse demandait au conducteur :

— Y a-t-il de la place pour Rouen ?

— Une seule : rotonde.

— Je la retiens.

« Adieu, Soulas ! ajouta-t-elle en se tournant vers le général. Monte, mon homme, et bon voyage !

Elle prit le papier qu'il lui tendait et murmura :

— Je n'abuserai pas, monsieur le comte. Je ne les embrasserai qu'une fois.

q

Chapitre 14 Le marchef

En quittant le conseil des Habits Noirs, Coyatier, dit le marchef, descendit l'escalier d'un pas incertain.
Il n'allait pas de bon cœur à la besogne qu'on lui avait commandée.
C'était un rude scélérat habitué au sang, et qui même avait donné plus d'une fois des preuves de cruauté inutile ; ses complices le redoutaient ; mais ce n'était pas un scélérat de naissance.

Coyatier, comme son sobriquet de marchef l'indiquait, avait appartenu à l'armée. Tout le commencement de sa carrière avait été excellent, presque brillant. Après deux campagnes où il s'était fait vingt fois remarquer par son intelligence et sa bravoure poussée jusqu'à la témérité, il avait atteint le grade de maréchal des logis chef ou de marchef comme le dit l'abréviation troupière, et déjà il était désigné pour l'épaulette, lorsqu'il devint amoureux d'une de ces folles et nuisibles créatures qui, sans être méchantes elles-mêmes, damnent les hommes et peuvent passer pour les plus puissantes machines propres à labourer le champ du mal.

Nous les voyons toutes passer dans la vie en souriant ; elles sont gaies, elles sont « drôles » pour employer le mot technique, elles nous amusent.

Nous ne leur donnons pas, à vrai dire, quand elles ne s'imposent pas à nous personnellement, beaucoup plus d'importance qu'à une levrette ou à un bouvreuil, et c'est justice, car elles n'ont ni cervelle, ni cœur, ni rien.

Mais si la statistique du crime était un jour établie au point de vue de ces joyeux petits animaux, la civilisation s'ébahirait, effrayée. C'est monstrueux.

Moi, j'ai regardé cela par passe-temps, n'étant pas un philosophe, et j'ai vu avec une certaine épouvante que les cinq sixièmes des abus de confiance, dans le commerce surtout et dans l'administration, deux bons tiers des désastres de Bourse, et une honnête moitié des meurtres étaient dus à ces innocentes demoiselles.

On n'y peut rien ; elles ont droit de vivre comme vous et moi.

À part leurs voix un peu criardes, leur parlage appris par cœur aux méchants théâtres, leurs chignons effrontés et leur redoutable appétit, ce sont vraiment d'assez jolies petites bêtes.

Seulement, en conscience, elles ne valent pas la millième partie du bien qu'elles gaspillent : honneur, argent, bonheur.

Et si jamais le progrès des civilisations permettait d'appliquer à leurs gueulettes roses une muselière compatible avec la liberté individuelle, ce serait un bienfait public.

La petite bête du maréchal des logis Coyatier avait d'abord mis quelque embarras dans sa comptabilité : c'est la moindre des choses. Cela retarda l'épaulette et l'épaulette est parfois le salut.

Il faut le voir pour croire à quel point l'épaulette transforme un homme.

L'épaulette ne venant pas, Coyatier épousa sa petite bête. Il était horriblement jaloux. Elle se moqua de lui. Il lui fracassa le crâne d'un coup de crosse de pistolet.

Le reste n'a pas besoin d'être raconté. Coyatier, de chute en chute, était tombé aussi bas qu'on puisse tomber.

Il lui restait seulement une certaine bravoure brutale et le sang-froid en face du danger, choses rares parmi ses pareils, quoi qu'on dise.

Quand il eut descendu marche à marche l'escalier du conseil, il s'arrêta devant la porte du premier étage, et resta un instant indécis.

— J'ai quelque chose sur l'estomac, se dit-il, quoique je n'aie pas encore dîné. Ça me trotte dans la tête qu'il va m'arriver mal-

heur. C'est bête, mais voilà, je crois à ça.

Il tâta la serrure avec son « outil », mais il n'ouvrit point.

— Voilà ! répéta-t-il. L'autre était un beau gars ; il est tombé sans dire seulement : ouf ! Le coup était crânement envoyé ! mais il ne m'avait rien fait, et ça vous pèse jusqu'au lendemain matin. Tous ceux de la sûreté doivent être sur mes talons, c'est sûr, et ceux de M. Vidocq aussi… Aller courir la nuit avec un paquet de petite fille sous le bras, c'est tenter le diable !

Sa main lâcha la serrure, et il pensa :

— Ce serait de prendre le Pont-Neuf au pas gymnastique et d'aller voir à Montrouge si j'y suis.

Il fit un pas vers l'escalier. Il n'en fit qu'un.

— Ces gens-là, gronda-t-il entre ses dents serrées, vous tiennent par le cou ! Ils ont bonne poigne. Si je les laissais dans l'embarras, j'aurais beau me terrer comme un lapin, ils me trouveraient et j'aurais mon compte !

Son outil fit jouer le pêne sans bruit. L'habitude est une seconde nature. À son insu, Coyatier prenait les précautions voulues, comme s'il eût été de sang-froid.

Il referma la porte. La lueur des deux lampes qui éclairaient la chambre où dormait l'enfant lui montra le chemin.

— Crébleu ! dit-il en traversant la première pièce, il ne fait pourtant pas froid, et j'ai des frissons dans le dos. Je n'ai pas peur, au moins. Jamais peur, le marchef ! Mais je ne sais pas comment ça s'y prend, les maladies, pour entrer dans le corps ; je suis peut-être malade.

Au lieu d'aller droit à la chambre éclairée, il tâta les lambris pour trouver une armoire. Ils ont l'instinct de ces choses. Au bout de trois secondes, il tournait un bouton et ouvrait un placard.

— Des robes ! gronda-t-il avec une soudaine colère, de la mousseline, de la soie, de la femme, quoi ! Ah ! la femme ! La vipère de femme !

Il referma le battant avec violence et ajouta :

— Sans ça, je serais un lieutenant, peut-être un capitaine… Eh ! gros major Coyatier ! avec trente-six médailles et la croix d'honneur, oui ! car je sauvais les gens autrefois au lieu de les tuer.

Il essaya de rire, mais sa grosse main fut obligée d'essuyer ses yeux, qui le brûlaient.

— Bon ! fit-il, est-ce qu'il y a de l'échalote, ici ! Je pleure. C'est ça, je suis malade. Crébleu ! le gars à la valise ne m'avait rien fait. Il avait l'air bon enfant. Écraser la tête d'une femme d'un coup de poing, à la bonne heure ! ça ravigote. Ce n'est pas péché de tuer les couleuvres !

Il ouvrit un second placard, après avoir franchi une porte, et du premier coup sa main rencontra de l'argenterie.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il joyeusement, voilà mon affaire, c'est le buffet, on va trouver l'eau-de-vie !

Au lieu de commencer par mettre cuillers et fourchettes en lieu sûr, il continua de tâter. Il disait vrai : il était malade.

Après une ou deux minutes de recherches, sa main rencontra une cave à liqueurs. Il mit le goulot d'un flacon dans sa bouche et

lampa avec avidité.

— Pouah ! fit-il, du doux, ça sent la femme !

Il essaya tour à tour les trois autres flacons.

— Toujours du doux ! Ah ! les coquines de femmes !

Sa voix exprimait en ce moment une terrible colère.

— J'en étranglerais une, deux, trois ! grommela-t-il. Je les étranglerais toutes ! Pas d'eau-de-vie dans la maison ! Tiens ! ça sent le poulet ; si je mangeais un morceau pour me réchauffer le cœur ?

Il ne se pressait point, et il ne faudrait pas le taxer d'imprudence. Jamais, en toute sa vie, il n'avait été moins porté qu'aujourd'hui vers la témérité. Il réfléchissait en causant avec lui-même.

Au-dehors, il flairait la meute des agents de police.

Dans cette maison, au contraire, où on avait fait le vide pour favoriser un crime, il était relativement en sûreté.

Bien plus, la surveillance se lasse. Il faut qu'un inspecteur dorme comme un simple mortel. Chaque minute passée était bonne, parce qu'elle augmentait cette chance que les agents, fatigués d'attendre à l'affût, finiraient par regagner leur taudis.

Le marchef prit le plat où était la volaille froide. Il tâtonna pour trouver une table et mit tranquillement son couvert. Il s'assit devant un souper qui, certes, devait lui paraître confortable. Il avait découvert une couple de bonnes bouteilles de vin.

Si vous l'eussiez interrogé, il vous aurait répondu qu'il allait manger comme un ogre, vu que son déjeuner était dans la semelle de ses bottes.

Pourtant, à la première bouchée, son estomac se souleva, révolté.

Il voulut boire, et le vin lui sembla amer.

Une sorte d'épouvante le prit.

— Je suis malade ! dit-il en défilant une demi-douzaine de jurons. Crébleu ! j'ai pensé aux femmes. Je parie un franc, je parie cent sous qu'on va me coller l'épervier avant que j'aie tourné le coin de la Barillerie ! Les femmes, ça porte malheur.

Il mit sa tête entre ses mains, et vous l'eussiez entendu balbutier :

— Était-elle assez jolie, la coquine ! était-elle assez jolie, le jour où je fis sa fin !

Ses doigts se crispaient dans ses cheveux. Il eut comme un sanglot.

Il se leva brusquement et alla vers la fenêtre.

— Pleine lune ! pensa-t-il. Sur la grande route on irait gaiement ; mais il y a Paris, avant la grande route.

Une voix douce et plaintive s'éleva dans le silence, elle disait :

— Ysole ! où es-tu ? Notre père est-il venu ?... Ysole, est-ce toi que j'entends ?

Une seule pièce séparait maintenant le bandit de la chambre éclairée.

Il dressa l'oreille et attendit un second appel qui ne vint pas.

— On dirait des anges du bon Dieu ! pensa-t-il, et c'est le diable !

Il revint vers le buffet, secouant ses membres en chemin et cambra sa robuste taille. Il reprit un à un tous les flacons de la cave à liqueurs et les vida pour sa santé, parce qu'il avait fait le raisonnement suivant :

— Il y a toujours bien un peu de trois-six au fond de tout cela.

Après quoi, par habitude, il mit dans sa poche l'argenterie.

Mais il se l'avouait à lui-même, le cœur n'y était pas.

— Faudra finir par la fin, je suppose ! dit-il en poussant un large soupir. À quoi que ça te sert de marchander, bonhomme ! Ferme les yeux, et vas-y !

La pièce voisine fut traversée d'un pas ferme, mais il s'arrêta encore au seuil de la dernière chambre.

— L'Habit-Noir a dit : carte blanche ! murmura-t-il. Il l'a dit en répondant à cette question : Que faudrait-il faire de la petiote, s'il survenait des embarras ? Bien sûr qu'il n'aurait pas répondu ça, si elle leur était bonne à quelque chose. Au contraire, pour leurs manigances, ils ont besoin qu'on l'enterre… Eh bien ! moi, j'aimerais mieux l'enterrer ici qu'ailleurs : c'est mon idée.

Il se gratta le front et chercha près de lui un siège, car ses jambes ne valaient rien ce soir. Il s'assit.

— Sortir d'ici avec un pareil colis, poursuivit-il, ça me met dans la position de quelqu'un qui dirait aux hirondelles : faites-moi l'amitié de venir voir ce que je déménage à cette heure de nuit. Ça saute aux yeux. Tandis que si je file à la douce, rien dans les mains, rien dans les poches ; eh bien ! en cas de mauvaise rencontre, on peut travailler… C'est dit, Bibi. Escadron ! à gauche en bataille ! au trot !

Il se mit sur ses pieds et entra. La petiote était condamnée.

La chambre restait exactement telle que nous l'avons laissée.

Une des lampes reposait sur la console, l'autre sur la cheminée.

Le marchef ne jeta de ce côté qu'un regard distrait. Il chercha l'heure à la pendule. Ce faisant, ses yeux rencontrèrent son propre visage dans la glace.

La lampe de la cheminée éclairait ses traits en plein.

Il recula comme si quelqu'un l'eût pris aux cheveux par-derrière.

Jamais il ne s'était vu pâle. – Et il était pâle comme un mort.

— Est-ce que c'est moi, ça ? grommela-t-il ; crébleu ! je suis bien malade !

« Après ? fit-il en se redressant de son haut comme pour défier ce blême visage qui le provoquait. On n'avale sa langue qu'une fois. Au galop !

Un mouvement brusque le porta jusqu'au lit de jour et ses deux mains se crispèrent, tandis qu'il regardait l'enfant à la

gorge.

Certes, il n'avait pas besoin d'armes pour accomplir sa sinistre besogne.

Suavita s'était retournée en dormant. Les rayons de la lampe glissaient sur les lignes un peu grêles, mais délicieusement mignonnes de son profil perdu. Autour de ses lèvres pâlies, un vague sourire errait.

Le marchef se mit à la contempler froidement.

— Ça deviendrait une femme ! murmura-t-il. C'est de la graine de femme !

Et pour lui, dans ces mots, il y avait un arrêt impitoyable.

Il fit encore un pas. Ses deux mains se portèrent ensemble à son front où la sueur ruisselait.

— Crébleu ! gronda-t-il, j'ai vu noir pendant un petit moment. Ça m'a passé comme un nuage. J'ai vu rouge souvent, ah ! souvent ! mais ce brouillard…

Il ajouta, réagissant contre l'angoisse inconnue qui le tenait :

— Jamais peur, Coyatier ! C'est le cou d'un poulet à tordre, quoi donc !

Ses deux mains se rapprochèrent de la gorge de l'enfant – lentement. Elles semblaient énormes auprès de cette chère petite poitrine. Elles frémissaient.

Le sourire se dessina plus vivant sur les lèvres de Suavita, qui s'entrouvrirent et laissèrent tomber ce mot :

— Mon père !

Le marchef chancela et ses paupières battirent, mais il dit :

— Oui, va, appelle papa, bouture de femelle !

Il ne voulait pas croire lui-même à quel point l'émotion le garrottait.

Les dix doigts de ses mains vibraient comme ceux d'une femmelette qui a une attaque de nerfs.

Ses dents grincèrent et craquèrent.

Il montra le poing à un invisible fantôme.

— Ah ! la coquine ! la coquine ! fit-il d'un accent où il y avait des plaintes, c'est encore elle qui va tuer cet ange-là !

Ses mains se rapprochaient toujours. Elles tranchèrent bientôt, rugueuses et brunes, sur le cou blanc de Suavita.

C'en était fait. Pour la première fois, l'assassin allait tuer avec horreur ; mais il allait tuer : c'était sa loi.

Machinalement, avant de serrer l'écrou puissant de ses doigts autour de cette gorge si frêle, il retira sa main droite pour essuyer ses yeux, aveuglés par la sueur.

Sa main gauche toucha le cou de Suavita dont les paupières paresseuses s'ouvrirent à demi.

D'instinct, la main droite du bandit revint vivement à son devoir.

Suavita leva ses deux petits bras faibles, et les noua autour de la nuque du marchef stupéfait. Puis, pesant sur cet appui, elle

parvint à soulever sa tête de façon à lui mettre au front un doux et charmant baiser.

— Mon père, dit-elle en même temps, je rêvais de toi, mon bien-aimé père !

L'assassin resta immobile sous cette caresse qui le navrait, mais réveillait au fond de son âme des fibres paralysées.

Il ne répondit pas. Il n'osait plus bouger. Son cœur battait horriblement.

— Tu ne dis rien ! fit Suavita souriante, et tu ne m'embrasses point… Es-tu fâché contre moi ?

Saurait-on dire pourquoi ? L'assassin arrondit ses lèvres qui effleurèrent la joue satinée de l'enfant.

Elle lâcha prise, disant :

— Comme ta barbe est rude, père !

Puis, ses sens s'éveillant, elle eut doute ; ses narines délicates perçurent avec dégoût ces horribles effluves qu'épandent à profusion le sordide séjour des prisons et des bouges, la misère, le vice, le crime.

Elle ouvrit les yeux tout à fait.

Elle vit cette tête énorme, crépue, hideuse, qui pendait sur elle comme un impur cauchemar.

Une épouvante indicible la saisit.

Elle poussa un cri rauque, et retomba sur son lit, évanouie.

Chapitre 15 Chasse de nuit

Coyatier fut une longue minute avant de se retrouver.
Sa première parole fut celle-ci :
— Crébleu ! c'est bête tout plein, mais je ne pourrais pas lui faire du mal, à présent que je l'ai embrassée !

Il prit les deux petites mains de l'enfant et souffla dedans, essayant de maladroits secours.

— Dis donc, poulette, murmura-t-il sans savoir qu'il parlait, dis donc, mon pauvre petit bichonneau. Hé ! là-bas ! ne va pas te laisser glisser ! Jene suis pas beau à voir, c'est bien sûr. Tu as eu peur, et il yavait de quoi. Ah ! crébleu, tout de même, ça a tenu à un fil d'araignée ; et dire que si j'avais eu une bonne femme, au lieu de la coquine... Imbécile ! Est-ce qu'il y en a, des bonnes femmes !

« C'est égal, s'interrompit-il, car la réflexion venait, j'ai eu crânement tort de l'embrasser : ça va me mettre des bâtons dans mes roues... Eh ! petit pigeon, va-t-on rouvrir ses beaux yeux !... Si on ne dirait pas que c'est mort ! Et il n'y a pas à dire, c'est joli comme l'amour, quoique trop mièvre et pas de couleur assez... Ma parole sacrée, ça m'a fait du bien à ma maladie, comme si j'avais sifflé un verre de dur !

Il cessa tout à coup de taper dans les mains de la fillette et reprit d'un air soucieux :

— Ce n'est pas le tout : il s'agit d'emporter la minette, à présent. Bonhomme, tu as l'idée que tu joues ta peau à pair ou non pour cet oiseau-là, pas vrai ! Ça y est. Tu l'as embrassée, c'est ta faute, et tu essayes de la repiquer : c'est un tort. Les pamoisons,

ça n'a jamais gêné les femmes. On la ficelle comme elle est là, elle ne bouge pas : c'est déjà avantageux ; elle ne crie pas : c'est énorme, et on l'emporte, ni vu ni connu. Il n'y a que le poids…

Il la soupesa doucement :

— Ma parole, acheva-t-il, ça ne vaut pas la peine d'en parler : c'est de la plume.

Avec des précautions infinies, il ramena les quatre coins de la couverture de soie et en fit un paquet. Cela ne le contenta point ; l'enfant lui semblait avoir là-dedans une position pénible : il dénoua la soie, roula la couverture et la ferma en ayant soin de laisser un peu d'air à l'endroit de la bouche.

— Escadron ! à droite en bataille ! se commanda-t-il à lui-même en prenant la fillette inanimée dans ses bras ; au galop !

Et il partit.

En passant devant la cheminée, la glace lui renvoya pour la seconde fois son image.

Ce n'était pas le même homme. Il s'adressa un bienveillant signe de tête et dit :

— Marchef, mon vieux, quand vous êtes entré ici, vous n'aviez pas figure humaine. Va bien. Tenez-vous droit, et au petit bonheur !

Il prit la lampe à la main pour traverser les chambres qui le séparaient de l'entrée ; il avait crainte d'endommager son précieux fardeau.

J'ai dit le mot précieux. Le marchef l'entendait ainsi désormais.

Sur la table de la salle à manger, il regarda d'un œil d'envie le poulet froid qu'il avait dédaigné naguère.

Va bien ! il eût mangé ce qui restait avec plaisir.

Mais l'enfant pouvait reprendre connaissance : c'était désormais un danger sérieux. Coyatier voulait dépasser au moins les environs de la préfecture avant le réveil de la fillette.

Il descendit l'escalier lestement, après avoir laissé son « outil » dans la serrure comme cela lui avait été ordonné.

La porte de la rue était grande ouverte ; il examina du mieux qu'il put la perspective du quai, à droite et à gauche, et prit sa course vers la rue de la Barillerie.

C'était son chemin direct pour gagner ce cabaret suspect, l'estaminet de L'Épi-Scié, situé au bout du chemin des Amoureux, dans les terrains vagues qui abondaient alors entre la rue d'Angoulême et le faubourg du Temple.

Il eut d'abord espoir. Le quai, en apparence, était complètement désert ; et comme Paris, en ce temps, économisait l'huile de ses réverbères les nuits de lune, il avait quelque raison de croire qu'il pourrait croiser, au besoin, un agent attardé, sans être reconnu.

Il marchait au beau milieu de la voie, lentement et d'un pas solide, pour ne pas exciter les soupçons.

Comme il longeait le mur des jardins de la préfecture, lequel, nous le savons, rejoignait la maison qu'il venait de quitter aux

derrières de l'établissement Boivin, il entendit un léger bruit à sa gauche et leva vivement la tête.

Le faîte du mur, nivelé au cordeau d'un bout à l'autre, avait une sorte de rugosité à son centre.

Cela semblait gros comme une tête d'enfant ou comme un chat.

Coyatier passa, mais son cœur commençait à battre.

À peine avait-il fait dix pas qu'il y eut un miaulement derrière lui.

— Pistolet ! grommela le marchef. M. Badoît n'est pas loin. Tonnerre !

Il voulut presser sa marche, mais une tête d'homme sortit de l'ombre au coin de la rue de Jérusalem.

— Tiens ! tiens ! dit M. Badoît, car c'était bien lui, voilà un commissionnaire qui travaille au clair de lune. C'est suspect. Causons, nous deux, l'homme.

Il avança en même temps pour barrer le passage.

Le marchef prit chasse du premier coup et franchement, parce qu'il supposa que Badoît et sa mouche, comme on appelait Pistolet, étaient seuls.

Il rebroussa chemin dans la direction du Pont-Neuf. Le chat n'était plus au haut du mur.

Mais il était en bas, car le marchef trébucha, pris aux jambes par deux mains maigres qui travaillaient en conscience.

Le marchef saisit la bête aux cheveux, et, sans s'arrêter, il lança le pauvre Pistolet à la volée contre le mur en disant :

— Toi, tu ne vendras plus de matous, grenouille !

La force du marchef était connue. Il y avait de quoi écraser un bœuf. Le gamin s'aplatit littéralement contre le mur et ne bougea plus..

Quand Badoît passa l'instant d'après en courant, il se pencha pour le secourir. Le gamin lui dit tranquillement :

— Laissez voir, patron, je fais le mort. Je suis tombé déjà trois fois des gouttières sans m'endommager. Allez ferme et ouvrez l'œil : nous ne le tenons pas encore.

Le fugitif, cependant, détalait à toutes jambes ; mais quelque chose de son premier trouble le reprenait, et il disait :

— C'est drôle que j'en avais l'idée ! ça ne va pas finir comme il faut !

Ces gens-là sont diminués de moitié, dès qu'ils sont mordus par un pressentiment.

En arrivant à la rue Harlay-du-Palais, Coyatier se tint prêt à s'y jeter, si rien de suspect ne frappait sa vue, et prêt aussi à suivre la ligne du quai, en cas d'embuscade.

La rue Harlay semblait solitaire, et cependant le bandit passa franc.

Il fit bien.

Deux ombres se détachèrent de la muraille, dès qu'il eut disparu et vinrent au pas de course rejoindre M. Badoît.

C'étaient Martineau et un autre habitué de l'ordinaire Soulas.

La convocation faite par Badoît avait produit son effet. Toute la table d'hôte était là.

Coyatier avait des yeux derrière la tête. Il vit le renfort qui arrivait à Badoît, et fut à l'instant fixé sur sa situation. Les mesures étaient prises en grand ; désormais, il en était sûr : il allait rencontrer des affûtiers à droite, à gauche, devant, derrière, partout où il porterait ses pas.

Il mit sa main sous sa chemise, et la retira armée d'un long couteau de boucher.

C'était l'instrument qui lui avait servi à tuer Jean Labre, au dernier étage de la tour.

Sa main gauche continuait de maintenir la fillette contre sa poitrine.

Il courait avec une rapidité extraordinaire : son fardeau ne semblait pas lui peser plus qu'un fétu de paille.

À la hauteur du Pont-Neuf, un peu au-delà du centre et sur le même plan que la statue de Henri IV, deux hommes étaient placés en évidence au beau milieu de la voie. Ils tenaient de forts gourdins en arrêt.

Coyatier pensa :

— C'est ici la fin de la souricière. Si je leur passais sur le ventre, j'aurais de l'air !

Son raisonnement était bien simple : si ceux-là se montraient, c'est qu'on voulait le forcer à tourner sur la droite, par le quai de

l'Horloge, ou sur la gauche, le long du pont, vers le faubourg Saint-Germain.

Mais l'audacieux bandit n'était plus complètement lui-même. Il hésita et se dit :

— C'est drôle, je n'aimerais pas faire attraper un mauvais coup à la petiote.

Son instinct le poussait vers le quai de l'Horloge, qui était sa vraie route ; mais c'était affronter de nouveau les abords de la préfecture, et l'autre voie, trois fois plus large, lui donnait espoir.

Au bout du Pont-Neuf, d'ailleurs, il aurait à choisir entre trois directions, sans compter la petite rue de Nevers ; et, en définitive. ce ne pouvait être une armée qui courait cette nuit sur sa piste.

Il était sûr de ses jambes.

Peu lui importait la longueur de la route, pourvu qu'il sortît libre du réseau humain dont il se sentait entouré.

Il se lança à gauche sur le Pont-Neuf où personne ne paraissait.

Les deux hommes qui gardaient le pont à droite se replièrent immédiatement, rejoignant M. Badoît et ses compagnons, lesquels s'arrêtèrent à l'angle du pont.

Il y eut un cordon de formé : cinq hommes et Pistolet qui se tâtait les reins en grondant :

— Brutal, je te revaudrai ça !... tu m'as appelé grenouille !

Il ajouta :

— Qui donc guette au quai de l'Horloge ?

— Le père Moreau, répondit Badoît.

Pistolet mit ses deux mains en visière au-dessus de ses yeux.

— Le voilà couché, là-bas sur le trottoir, dit-il. Si le marchef avait pris par là, nous le manquions… Qui garde la rive gauche ?

— M. Chopand, M. Mégaigne et le reste.

— Nous le tenons ! s'écria le gamin, à moins qu'il soit le diable ; mais, quoique ça, je voudrais bien savoir ce qu'il déménage sous son bras… Attention !

Au lieu des niches espacées maintenant le long des deux trottoirs du Pont-Neuf, il y avait alors des pavillons loués à de petites industries.

Le dernier pavillon, à droite, était occupé par un marchand de briquets phosphoriques du nom de Fumade ; dans le pavillon de gauche, on vendait des brosses, des onguents et du cirage. Il s'y trouvait en outre un homme de l'art pour tondre les chiens, couper les chats et aller en ville.

Coyatier parvint jusqu'à dix pas de ces deux pavillons sans être inquiété. Cela ne lui donnait point une confiance exagérée.

Au contraire, il se disait :

— Ils sont en force puisqu'ils me laissent gagner. Va bien, tout de même ; pas moyen de reculer ; s'ils ne sont pas plus de trois en avant de moi, je fonce et je passe !

Sa main droite se crispait autour du manche de son couteau.

Mais ils étaient plus de trois.

Chopand, avec deux acolytes, sortit brusquement de l'ombre du pavillon Fumade. Comme le marchef inclinait vers la gauche, M. Mégaigne et un autre, brandissant leurs cannes plombées, sautèrent sur la voie.

En même temps, un groupe noir se montra dans l'axe de la rue Dauphine, marchant en bon ordre vers le pont.

— Bloqué ! dit Coyatier qui se rejeta en arrière. J'ai manœuvré comme un dindon, quoi ! j'en avais l'idée ! La petite demoiselle m'a rudement gêné, pauvre cœur !

Il fit volte-face, non plus déjà pour chercher une issue, car il savait ce qu'il avait sur ses talons, mais comme la bête fauve tourne et rôde avant de s'acculer.

La lune était sous les nuées, mais ses rayons tamisés faisaient la nuit claire.

Coyatier vit derrière lui un cordon immobile qui barrait toute l'étendue du pont, en largeur.

— Bloqué ! répéta-t-il. Je ne l'ai pas volé. Me voilà pris entre deux portes.

« Crébleu ! ajouta-t-il en jetant l'enfant sous son bras, sans précaution, cette fois, et comme un paquet ; ça m'a coûté cher de l'avoir embrassée, la petiote !

Les agents échelonnés du côté de la rue Dauphine marchaient sur lui avec lenteur, les autres restaient immobiles.

Il y avait encore un large espace entre les deux troupes.

Les choses se faisaient gravement, sans fanfaronnades ni bavardages, parce que, dans les deux troupes chacun savait bien que, selon toute apparence, il y aurait bientôt du sang sur le pavé.

Le marchef avait une terrible renommée.

Il était acculé, mais le sanglier aux abois découd parfois un tiers de meute avant de tomber.

— Holà ! mes vieux, cria tout à coup Coyatier qui acceptait la bataille, nous allons donc rire ensemble un petit peu ? Comptez-vous, pendant que vous avez encore le temps, pour voir après combien il en manquera à l'appel.

Il y eut des veines qui eurent froid, c'est vrai ; le courage de ces gens-là n'est pas brillant comme celui des soldats.

Ils n'ont ni l'ivresse de la poudre ni l'enthousiasme de la gloire.

Leur vaillance, et on en cite de prodigieux exemples, loin de les mettre sur un pavois, ne parvient pas même à les réhabiliter.

Chaque acte de bravoure les avilit un peu plus.

Ils restent les parias de notre civilisation qu'ils protègent d'en bas.

On les déteste, on les méprise. L'écrivain qui dit un mot en leur faveur risque sa popularité comme s'il caressait des Prussiens ou des Cosaques.

Et cependant, la plupart du temps, ils combattent l'ennemi de tous : le malfaiteur.

Et ils le combattent sans armes.

Quand ils ont des armes, on leur dit d'avance : Ne tuez pas !

Je vous l'affirme : sans le discrédit fatal qui pèse sur ces humbles champions de la sécurité générale, sans la rancune bizarre que le sentiment public, en France, garde contre ceux qui font notre vie abritée et notre sommeil tranquille, vous seriez forcés de les mettre parfois au rang des héros.

J'ai dit : en France, car il est des pays qui se laissent garder sans mépriser leurs défenseurs.

Mais nous, les Français, les spirituels par excellence, nous, le peuple exquis, charmant, incomparable, écoutez, cela est certain, nous avons un faible pour les voleurs.

Dans nos romans, dans nos drames, dans nos opéras-comiques, dès qu'un voleur paraît, il est intéressant. L'auteur sait où est le succès. Il ne s'inquiète guère de corriger les mœurs, le principal est de plaire.

Le voleur plaît ; l'assassin ne déplaît pas.

On leur donne du brio,de l'esprit, de la générosité, des bottes molles, des habits brodés, de la poésie, toutes les séductions, et des chapeaux à larges bords, ornés d'une plume.

On les fait ténors ou pour le besoin barytons ; la basse, peu agréable aux dames, est pour le magistrat, être tout naturellement odieux et impropre à chatouiller les jolis rêves.

Quant aux gendarmes, quelle horreur !

Et ne prononcez pas même le nom des sergents de ville, c'est shocking.

Aller contre cela, ce serait se briser contre le caractère même de toute une nation. Nous sommes avides de crimes et gourmands de coquins.

Mais je m'étonne qu'il se trouve encore des gens assez dédaigneux de la faveur publique pour mettre, au milieu d'un concert de huées, leur main sacrilège au collet des bandits – nos amours.

D'où sortent-ils, ces sacrifiés ?

Et quelles sommes folles prodigue-t-on à leur dévouement, qui n'a point de récompense morale possible ?...

Le marchef avait pris son parti. En trois bonds, il gagna le trottoir occidental du Pont-Neuf, celui qui regarde l'Institut de travers.

Il déposa son paquet sur le parapet et ramassa son vigoureux torse dans une attitude de défense.

— Arrivez ! dit-il, j'en veux manger une demi-douzaine avant de boire à la grande tasse, car vous ne m'aurez pas en vie, vous savez bien ça, chiens galeux ! Arrivez !

q

Chapitre 16 Exploits de Pistolet

En ce moment, comme si le hasard eût voulu éclairer la bataille, la nuée se déchira, laissant voir le disque éclatant de la pleine lune.
Les deux troupes d'agents sortirent de l'ombre ; maintenant que

le bandit s'était arrêté, après avoir choisi son poste de combat, elles marchaient toutes deux, silencieuses et noires.

Les agents étaient au moins douze contre un ; c'est l'ordinaire ; ils sont souvent les plus nombreux, quoique dans une proportion généralement moindre que celle-ci.

Mais, je le répète ; il y a un fait qui rétablit terriblement l'égalité de la lutte.

Le malfaiteur essaye de tuer. L'agent de l'autorité fait effort pour ne pas tuer.

Lectrices aimables, ne vous fâchez pas contre moi ; je m'arrête, ajoutant seulement que les malheureux qui tombent dans ces luttes, dont tout le bénéfice est à vous, laissent derrière eux des veuves et des orphelins.

J'irais jusqu'à vous permettre vos voleurs bien-aimés s'ils étaient tous en Italie, où M. Scribe les mettait si volontiers :

Voyez sur cette roche

Ce brave à l'œil fier et hardi,

Son mousquet est auprès de lui,

C'est son meilleur ami.

Vous fûtes formées par ces chants magnanimes, je ne vous blâme pas.

Mais qu'il vous semblerait beau et pareil aux dieux immortels, le pauvre sergent de ville qui paraîtrait à la porte au moment où le parquet de votre chambre à coucher crierait sous les pieds éperonnés de Zampa !...

Le marchef, droit, immobile, campé comme une statue antique, s'adossait au parapet sur lequel il avait déposé l'enfant, et montrait en pleine lumière la robuste carrure de son torse herculéen.

Il tenait à la main son coutelas et, libre désormais de son fardeau, il pliait les jarrets, prêt à bondir.

Les deux troupes d'agents achevant d'accomplir leurs manœuvres lentes, se rejoignirent et continuèrent de marcher sur lui en formant le demi-cercle.

— Rendez-vous, Coyatier, mon garçon, dit M. Badoît, dont la voix était grave et ferme ; vous voyez bien que vous ne pouvez pas nous échapper.

— À moins de vous lancer à l'eau, ajouta M. Megaigne, comme s'il eût voulu lui suggérer un expédient.

M. Mégaigne n'avait pas la réputation d'être aussi brave que le chevalier Bayard.

— Venez-y voir, méchants pékins d'assommeurs ! répondit le marchef dont les dents grinçaient. On va vous servir, arrivez, à qui le tour !

Martineau et deux autres agents étaient un peu en avant de la ligne.

Coyatier, se tournant brusquement, appuya ses deux poignets au parapet et lança une double ruade.

Les deux agents tombèrent ; l'un d'eux avait eu la tête fracassée par le talon ferré du bandit.

Martineau s'était lancé sur lui ; mais Coyatier, prompt à la parade, lui donna de son coutelas dans la poitrine et passa d'un seul élan au travers du cercle.

Il aurait pu fuir, si Chopand ne lui eût déchargé un coup de sa canne plombée sur le crâne.

Le bandit chancela et poussa un hurlement.

Il se retourna par l'instinct de vengeance qui prend la bête, et planta son front, comme un bélier, dans le creux de l'estomac de Chopand, qui tomba foudroyé.

— Tiens ! tu as la vie dure, toi, Pierrot ! dit-il en reconnaissant Pistolet qui cherchait à le prendre aux jambes. Attrape et ne t'en vante jamais !

Il voulut le saisir aux cheveux, mais le gamin glissant comme un reptile, s'échappa en laissant quelques poils jaunes entre ses doigts, et Coyatier, entouré de près, avait trop à faire pour le suivre.

— Rendez-vous, Coyatier, dit encore Badoît ; nous sommes tous armés, et dès qu'il y a du sang répandu, nous avons le droit de faire usage de nos armes.

— Montrez-les donc vos outils, répondit le marchef qui venait d'abattre deux agents à coups de couteau et qui était ivre de sa force ; on va t'en répandre du sang, à seaux et à flots ! Ça va faire monter la Seine à l'échelle du Pont-Royal !

— Ah ! faillis chiens, reprit-il en râlant de rage, vous seriez vingt-quatre au lieu de douze, et quarante-huit aussi, et quatre-vingt-seize, que vous ne pourriez rien contre un homme ! Allume,

Badoît, vieux bourgeois ! as-tu fait la guerre en Afrique ?... Toi, Mégaigne de malheur, je vas te couper en deux, regarde voir !

Il avait reçu un coup de pointe de l'épée que Mégaigne avait dans sa canne. Il lui porta une retroussis à éventrer un bœuf.

Mégaigne était un tireur. Il para et redoubla. Le marchef, touché, hurla.

En même temps, Badoît, qui n'avait pas encore frappé, se jeta sur lui et le ceintura,comme disent les lutteurs.

— Tenez ferme, monsieur Badoît, cria Chopand qui se relevait. Nous l'avons !

Coyatier les savait toutes.

— Puisqu'on lutte à mains plates, luttons, dit-il.

Et donnant un violent temps de hanche, il fit basculer Badoît dont les pieds souffletèrent ses amis à la ronde.

Coyatier profita du mouvement de recul pour regagner son poste auprès du parapet.

Il avait mis cinq des assaillants complètement hors de combat. Il se croyait désormais sûr de la victoire.

— Un vrai d'Afrique vaut dix Bédouins, dit-il : vous êtes douze ; mais chaque Bédouin en vaut bien quatre comme vous ! J'ai parlé : m'en faut six, avec cette chenille de Pistolet par-dessus le marché. Garez-vous bien, je vais foncer !

Le mouvement suivit de près la parole, mais trois ou quatre lames le frappèrent à la fois.

Il recula violemment comme il avait chargé, et son coude, rencontrant par hasard le paquet de soie, qui était toujours sur le parapet, le poussa en dehors.

Il y eut un cri faible.

— Un enfant ! dit Badoît stupéfait. C'était un enfant !

— Et qui m'a gêné, faut voir ! répliqua le marchef en arrachant la canne à épée des mains de Mégaigne. Je l'avais embrassée, quoi !... mais vous n'êtes pas à la portée de comprendre des choses comme ça, vous, bassets... Comme quoi, j'avais dix six : complet !

Il assomma Mégaigne d'un coup de manche, après lui avoir porté le coutelas à l'estomac, et s'appuyant de nouveau de deux mains au parapet, il donna deux ou trois ruades qui firent le cercle.

— En conséquence, dit-il, lançant un dernier coup qui abattit un homme, voilà pour le treizain. Vous finiriez par m'avoir avec vos lames. Bonsoir, les voisins ! Je veux voir un peu ce qu'est devenue ma petiote. Les chiens enragés, ça n'aime pas l'eau. Bien des choses chez vous : à l'avantage !

D'un saut il se mit debout sur le parapet ; puis, joignant les mains en avant, il piqua une tête dans la rivière.

Au moment où les agents, stupéfaits, restaient à s'entre-regarder, une voix grêle s'éleva, disant :

— À toi ! à moi ! on va gigoter ! Combat naval ! Descendez le long des deux rives, monsieur Badoît, et les autres, sans vous commander. À l'eau, j'en mangerais trois et demi comme lui.

Vous allez voir quelque chose d'agréable… il m'a appelé grenouille ! c'est bon !

Une seconde forme humaine parut, debout sur le parapet, mais bien différente de l'athlétique prestance du bandit.

C'était Clampin, dit Pistolet, qui ajouta :

— Pas peur ! tout l'été, j'en fais autant sur le canal, pour cinquante centimes, en faveur des Anglais et badauds qui espèrent que je vais me noyer. Suivez les berges : on va vous rattraper l'objet perdu !… après ça, je me rangerai.

Il piqua, lui aussi, une tête, mais non point comme le marchef, à la façon des profanes. Tournant le dos au fleuve, il ramena les coudes en avant et fit le saut périlleux en arrière comme un vrai phoque des bains à quatre sous qu'il était.

Ceux qui, parmi les spectateurs, restaient valides ou à peu près se séparèrent en deux groupes, laissant M. Mégaigne à la garde des blessés.

Badoît prit en toute hâte la berge du faubourg Saint-Germain, et Chopand celle de la rive droite.

Entre ces deux berges, il y a une pointe, la langue de terre qui soutient le pont et à laquelle s'amarrent les bains Henri IV.

Sur cette pointe, en ce moment même, une autre aventure avait lieu, que nous raconterons tout à l'heure.

Chaque chose a son temps.

Suivons d'abord le marchef.

Au risque de passer, nous aussi, pour un flatteur de crime, nous dirons la vérité. La première préoccupation de Coyatier, qui se croyait bien sûr de n'être point poursuivi, au moins par eau, fut de chercher la petite demoiselle.

Dans sa croyance, il existait je ne sais quel pacte naïf entre lui et l'enfant : il l'avait embrassée.

C'était un puissant nageur.

Il éleva la tête à deux pieds au-dessus de l'eau pour examiner le cours de la Seine. Il vit à deux ou trois cents pas en avant de lui un objet blanc qui flottait.

— La soie a bouffé, se dit-il. Ça ne prend pas l'eau tout de suite, je vas la repêcher.

Mais au moment où il commençait à nager vers l'objet blanc qui suivait le courant en obliquant vers la porte de la Cité, il entendit derrière lui le bruit d'un corps plongeant dans la rivière.

Un nageur ne se trompe jamais à cela.

Le bruit d'un homme qui se jette à l'eau n'est pas du tout le même que celui d'un homme qui tombe à l'eau.

L'un est net mais sourd, perçant la masse liquide comme un pieu ; l'autre est confus et à la fois éclatant : il éclabousse.

Le marchef regarda derrière lui et ne vit rien, parce que l'ombre du pont laissait tous les objets dans le noir.

— Oh ! oh ! se dit-il, on a donc engagé des terre-neuve à la sûreté ! C'est piqué dans l'œil cette tête-là ! Ça n'a pas soulevé une

chopine d'eau ! on va avoir à causer, c'est sûr. En tout cas, j'ai toujours bien le temps de mettre la fillette dans l'Île.

Il se retourna, mais l'objet blanc ne flottait plus sur la rivière.

Il eut le cœur serré et pensa :

— Je ne dirais pas ça tout haut, crainte des gouailleurs ; mais j'ai idée que cette enfant-là, c'était ma chance !

Un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier descendant la berge, sous les bâtiments de la Monnaie ; Coyatier dressa l'oreille.

— Crébleu ! gronda-t-il, mauvaise nuit ! Ils vont me donner la chasse comme ça jusqu'aux filets de Saint-Cloud, et quand le jour viendra, si je ne les égare pas, bloqué !

Il resta sans mouvement pour écouter.

L'eau était complètement silencieuse.

— Égarons-les ! conclut-il. Ça sera revenir de loin !

Et il plongea, se dirigeant vers les bateaux qui bordent la rive droite dans le voisinage des machines à décharger du quai.

En cet endroit, le cours de la Seine était libre alors. Il n'y avait ni écluse ni gare entre la Monnaie et la pointe de la Cité.

Le port s'étendait jusqu'à la hauteur de la rue Guénégaud.

Quand le marchef, après avoir nagé entre deux eaux, tant qu'il eut du souffle, remit sa bouche à la surface, il se trouvait déjà tout près du dernier bateau qui enfonçait et coulait presque sous une charge de pierres de taille.

C'était une de ces vilaines barques de rivière obèses et ventrues qui donnent des nausées aux marins, mais qui font comme il faut leur métier de camions flottants.

Le bord dépassait à peine le niveau du fleuve, et au-dessus du bord, on ne voyait qu'une ligne blanche, toute composée de larges cubes de pierres de bille.

Le marchef leva la tête avec précaution en aspirant une lampée d'air.

Il regarda tout autour de lui.

Rien ne se montrait sur la Seine. Le long de la berge, trois hommes couraient.

— M. Badoît ! se dit Coyatier. Il m'a tout de même sommé trois fois avant de taper. Ça fait de temps en temps son état en conscience. Mais chacun pour soi, pas vrai ? S'ils restent là, sur le bord, à jouer des jambes, ils ne m'auront pas !

Il plongea de nouveau.

À l'endroit même où la disparition de sa tête laissait un petit tourbillon, une autre tête parut dans le remous : une pauvre tête mièvre que vous n'auriez pas reconnue, tant l'aplatissement de ses cheveux jaunes ébouriffés changeait la physionomie de notre ami Clampin, dit Pistolet.

Il siffla doucement ; les agents s'arrêtèrent à ce bruit.

— Entrez voir dans le bateau à charbon, monsieur Badoît, dit-il, si vous pouvez. Vous serez aux premières loges pour voir l'intermède comique…

— Stop ! s'interrompit-il. Ne bougez plus. Voilà la baleine qui va souffler.

L'eau eut, en effet, une ondulation à vingt pas de là, et la tête du marchef reparut au moment même où celle de Pistolet se cachait de nouveau.

Le marchef était maintenant à l'ombre du second bateau, chargé de planches.

Il regarda, il écouta. Tout semblait désormais tranquille.

— Je n'aime pas ça ! fit-il entre ses dents. Doit y avoir une manigance.

Il plongea, et tout aussitôt, Clampin, se mouchant avec ses doigts, comme font les plus parfaits gentilshommes quand ils ont le caleçon de bain, dit entre haut et bas :

— Passez, monsieur Badoît, c'est l'instant, c'est le moment : la représentation va commencer !

Le troisième bateau en ligne, au quai, contenait du charbon de l'Yonne, arrimé en haute pyramide avec des aménagements intérieurs qui formaient voûte. On pouvait habiter là-dedans.

Il n'y avait qu'une planche à traverser. M. Badoît et les deux agents passèrent.

— Stop ! fit encore Pistolet au moment où ils mettaient le pied sur le bateau.

Et le jeu de bascule, précédemment décrit, eut lieu : une tête sortit de l'eau, l'autre y rentra.

Quand le marchef reprit haleine, pour la quatrième fois, il était en face du bateau de charbon et les trois agents, accoudés sur le plat-bord, le regardaient.

Coyatier vit ces trois têtes et ne put s'empêcher de rire, car il était foncièrement fanfaron.

— Holà ! hé ! monsieur Badoît, dit-il, et les autres, vous n'êtes pas maladroits, savez-vous ? Vous voilà dans une bonne barque, bien à votre aise ; allez-vous la manœuvrer à la voile ou à la rame pour venir me chercher ?

— Premier exercice ! prononça une voix tout auprès de son oreille. Attention, monsieur Badoît !

Le marchef se retourna en jurant un crébleusonore, mais il ne l'acheva pas ; sa tête descendit sous l'eau qui s'agita longtemps, comme si elle recouvrait une lutte.

Pistolet reparut le premier et fit la planche, disant :

— Explication du premier exercice : le marchef pincé par le pied droit et tâchant de m'empoigner, au fond… mais cherche ! Il a dû boire un coup d'une chopine et demie.

— Méfiance ! cria Badoît.

— Pas peur ! On a joué à cacher la baguette avec les poules d'eau de l'étang de Ville-d'Avray, et on a gagné !… Bonsoir, monsieur Coyatier, pas mal et vous ? Qu'est-ce qu'il y avait donc dans votre paquet ?

Le marchef arrivait sur lui impétueusement. C'était un beau nageur. Chacun de ses élans gagnait deux brasses.

— Tiens ! tiens ! fit Pistolet qui l'évita par une culbute à fleur d'eau, vous avez votre couteau dans les dents, marchef, ça doit gêner pour respirer. Moi, je n'ai rien… Second exercice. Eh ! là-bas, monsieur Badoît, regardez voir !

Coyatier plongea pour l'éviter.

— Attention ! dit Pistolet qui coula à son tour.

Le second exercice fut long. Coyatier reparut essoufflé, vomissant des jurons entrecoupés.

— Explication du second exercice, dit le gamin dont le souffle était paisible et net : le marchef contre-pincé par le pied gauche. Pas content. A voulu m'étrangler sous l'eau, mais minute ! A desserré les dents et lâché son couteau que j'ai rattrapé au vol avant qu'il arrive au fond. Êtes-vous prêt pour la troisième et dernière passe, monsieur Coyatier, hé ?

— Je vais te déchirer en morceaux ! hurla le bandit.

— Tâche ! Attention, monsieur Badoît.

Pendant qu'il parlait encore, Coyatier, mettant la moitié de son torse hors de l'eau, tailla une coupe furieuse, et après deux élans qui furent de véritables bonds, sa main tomba d'aplomb sur la tête du gamin.

Les trois agents ne purent retenir un cri de terreur.

Pistolet et le marchef avaient disparu ensemble.

Cette fois leur station sous l'eau fut si terriblement longue que M. Badoît commença à se déshabiller.

— Il l'a mangé ! dit-il.

Et certes, malgré les deux premières victoires de Pistolet, ce n'était pas du marchef que M. Badoît s'inquiétait.

Au moment où il mettait le pied sur le bord du bateau pour plonger, le gamin reparut seul. Il secoua ses cheveux comme un caniche mouillé, sa voix s'étouffait un peu quand il dit :

— Explication du troisième exercice... Ah ! diable, il faut souffler un peu.

Il nagea vers le bateau, dont il était séparé maintenant par une vingtaine de brasses, et reprit à moitié chemin :

— Des fois, j'ai vu des pêcheurs, qui ont le truc, prendre des brochets de douze livres avec une ligne à goujons. Ça dure longtemps, mais la bête finit par venir et ils appellent ça : noyer le poisson. J'ai noyé le poisson, et je l'amène, attaché avec deux liards de ficelle.

Il éleva sa main jusqu'au bord du bateau et ajouta :

— Prenez voir le bout de la ligne, monsieur Badoît.

Badoît obéit. Le gamin se hissa à bord et les efforts réunis des trois agents parvinrent à embarquer une lourde masse complètement inerte. C'était le marchef qui avait un bout de ficelle attaché autour du cou.

— Maintenant, dit Pistolet, en me séchant, car je n'ai pas de rechange, je casserai une croûte avec plaisir chez le père Niquet, ouvert à la vertu jusqu'au lever du soleil.

On fit un brancard de planches pour le corps du marchef.

Au moment où ses vainqueurs l'étendaient sur ce lit de misère, le bandit s'éveilla en un puissant éternuement.

— Où est la mouche ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Quant à ça, dit le gamin, en terre ferme, M. Coyatier est plus fort que moi. Tenez-le bien.

M. Badoît était déjà en train de lui lier les poignets.

— Viens ça ! reprit le bandit qui n'essayait même pas de résister. Pas de rancune. Je suis bloqué, quoi ! ça peut arriver à tout le monde. As-tu des nouvelles de mon paquet, hanneton ?

— Qu'y avait-il dans votre paquet, monsieur Coyatier ? demanda curieusement le gamin.

— Une fillette… Crébleu ! c'est drôle que ça m'occupe. Si tu me la rattrapais, dis donc, petit, à ma prochaine évasion je te paierais quelque chose de bon. J'y tiens.

Sans répondre, Pistolet fit la roue par-dessus le bord du bateau et se mit à tirer sa coupe dans le sens du courant. Il allait aussi vite qu'un cheval au trot. En quelques secondes, on le perdit de vue.

q

Chapitre 17 Le passé de Paul

Antoine Labre, baron d'Arcis, père de Jean et de Paul, était un gentilhomme poitevin, de moyenne noblesse et de médiocre fortune qui, après avoir combattu la république en Vendée et en

Bretagne, jusqu'à la capitulation de la Mabilaie, avait passé en Angleterre, puis gagné les Antilles.

Il avait belle tournure, et se comportait dignement.

Les Labre d'Arcis, en Poitou, passaient pour une race de patriarches.

Vers le milieu de l'Empire, Antoine Labre, par les qualités de son cœur et aussi pour un joli talent qu'il avait comme valseur, obtint l'affection d'une jeune créole de bonne maison, très belle, très riche, très indolente, très charitable et ignorante jusqu'au miracle des choses que nos sœurs et nos filles apprennent en France tout naturellement.

C'est le terroir, paraîtrait-il.

J'ai connu des créoles délicieuses qui seraient mortes de faim, s'il leur avait fallu apprendre à manger.

D'autres, il est vrai, sont étonnamment âpres à l'école, dès qu'il s'agit de cette terrible éducation qui perdit notre mère Ève.

Ce sont d'adorables femmes.

Le ménage d'Antoine Labre fut heureux tant qu'il valsa au gré de sa femme et que vécut son beau-père ; un planteur de beaucoup de bon sens, qui faisait admirablement ses affaires.

Quand ce brave homme de planteur fut mort, le diable entra dans la maison, sous forme d'avocats, d'avoués, d'huissiers et de notaires.

Le planteur laissait trois filles, ce qui donnait trois gendres.

Aux colonies, les hommes de loi n'y vont pas de main morte.

Le partage coûta cinquante pour cent et laissa de très beaux germes de procès.

Vous savez comme toute graine pousse sous ce généreux soleil tropical ; mais aucune autre graine ne grandit si vite et si bien que la semence de procès.

Vous diriez une féerie.

Avec un avocat, un notaire, un avoué, les plantations fondent comme du sucre dans de l'eau.

Antoine Labre avait un fils ; il eut peur, voyant arriver la ruine, et la pensée lui prit de regagner la France où venaient de rentrer les Bourbons. Sa femme, enceinte d'un second enfant, n'y mit aucun obstacle. Elle était vraiment bonne et charmante ; elle ne tenait à rien, pas même à ses amis.

Une fois, pourtant, son mari lui ayant conseillé de ne point passer des nuits entières à jouer, avec quelques jeunes femmes de sa connaissance, un jeu créole où l'on gagnait quelque argent, mais où l'on en perdait beaucoup, la jolie baronne se fâcha et pleura bien plus fort qu'à la mort du planteur, son père.

Je voudrais savoir ce jeu créole pour l'apprendre à quelques chères amies qui s'acharnent au lansquenet, tressé de baccara. Cela varierait leurs plaisirs.

Il est certain que ce jeu créole était pour quelque chose dans le désir qu'Antoine Labre avait de quitter la Martinique.

Ce jeu avait aidé beaucoup à l'œuvre des hommes de loi.

Antoine Labre pouvait avoir raison de fuir ; seulement, il se pressa trop.

Aux colonies, il ne faut jamais rien laisser quand on part ; c'est la règle : non pas du tout que les gens y soient plus malhonnêtes qu'ailleurs, mais parce que la mer est large.

Aussitôt qu'on a laissé quelque chose aux colonies, le rôle des hommes d'affaires commence à prendre de redoutables proportions. Il faut que tout le monde vive.

Que Dieu me préserve de blesser les gens d'affaires des colonies. Parmi eux il peut y avoir des saints.

Mais depuis que j'existe j'entends toujours conter la même sinistre légende : la légende du colon dévoré par son homme de confiance.

À Saint-Domingue les hommes de confiance tuèrent plus de Blancs que les Noirs eux-mêmes.

Antoine Labre avait tant de hâte de revoir son pays qu'après avoir réuni deux cent mille francs, pour une part empruntés, il donna la régie de ses établissements à un personnage aussi habile que sûr et s'embarqua.

Sa femme accoucha de Paul pendant la traversée.

Un fait singulier eut lieu : la naissance de Paul sembla développer ou plutôt faire naître en elle le sentiment maternel.

Elle avait aimé Jean, qui était alors un joli bambin d'une dizaine d'années, dans la mesure de sa paresse morale ; elle adora Paul.

Son mari, étonné et charmé, crut qu'il allait avoir enfin une femme, au lieu de cette gracieuse végétation qui fleurissait dans un coin de sa maison.

Ils arrivèrent à Paris aux premiers jours de la seconde Restauration. Antoine Labre était un digne caractère. Il crut devoir abandonner les bienfaits de la cour à ceux qui en avaient plus besoin que lui et se tint à l'écart de ce fameux gâteau de l'indemnité, dont les partis exagérèrent si adroitement l'importance. Son seul désir fut d'entrer dans l'armée où il obtint un grade honorable.

Et, vraiment, les commencements de sa vie en France furent remarquablement heureux.

Il reçut une fois deux mille louis de son homme de confiance, avec prière, il est vrai, de ne pas oublier les intérêts des sommes empruntées là-bas.

D'un autre côté, ses deux enfants prospéraient : le petit Paul devenait joli comme un amour et cette charmante baronne, trop éloignée désormais des amies créoles qui jouaient avec elle ce jeu dont j'ai oublié le nom, prenait des habitudes d'intérieur et passait ses journées entières auprès du berceau de son dernier né.

Il ne faut pas allonger une histoire de ce genre ; le fond en est par trop connu ; chacun a pu rencontrer en sa vie au moins un colon réintégré et radotant les mérites de son homme de confiance.

Chacun aussi sait bien que ce colon finit par trouver en France un personnage secourable qui prend en main ses intérêts : les colonies n'ont pas le monopole de la vertu.

Alors, c'est entre les deux mandataires habiles et sûrs un duel régulier dont tous les coups passent au travers du corps de leur victime commune.

Le personnage secourable, rencontré par Antoine Labre, fut un jeune praticien, alors fort à la mode et nommé M. Lecoq.

Ce n'était pas un avocat, c'était mieux que cela : un sorcier.

Sa boutique ne désemplissait pas et le meilleur monde parisien s'adressait à lui dans les circonstances délicates.

Ce M. Lecoq en savait long, et bien des gens parlaient de lui avec respect.

Il avait, d'ailleurs, la brusquerie de certains médecins en vogue. Quand un bourgeois s'impose aux gens de qualité, rien ne lui fait une si bonne tenue que son air commun réuni à un quantum sufficitde sans-gêne brutal.

Antoine Labre eut le bonheur de rencontrer M. Lecoq vers 1825, au lendemain d'une grande déception.

Son mandataire colonial venait de lui envoyer un compte définitif très bien fait, selon lequel, lui, Antoine Labre, loin d'avoir quelque chose à réclamer, restait débiteur d'une somme considérable.

En dix années, les peines et soins de l'homme habile et sûr, les procès et les intérêts d'une soixantaine de mille francs avaient produit, grâce à une culture assidue, un déficit d'un demi-million.

M. Lecoq était à ses débuts, il ne dédaignait pas encore les petites affaires ; il aimait d'ailleurs à s'introduire chez les gens titrés et, tout en donnant d'excellents conseils au baron, il devint fort assidu auprès de la baronne, laquelle tout doucement avait trou-

vé à remplacer ce diable de jeu créole, dont j'ai oublié le nom, par d'autres jeux plus connus en France.

Elle n'était plus déjà la bonne dame, de la première jeunesse, et l'avenir de son petit Paul l'occupait. Elle était joueuse jusqu'au bout des ongles, comme beaucoup de natures endormies.

Le jeu est la passion des indolents.

Comme la fortune ne s'était jamais montrée prodigue de caresses envers elle, une idée fixe la tenait : elle se figurait que la veine retardée jaillirait enfin quelque jour avec une miraculeuse abondance.

Et elle jouait tant qu'elle pouvait, à tout et partout ; elle jouait au reversis, au boston de Fontainebleau, au whist, au nain jaune, à l'écarté, à la bouillotte ; elle mettait à la loterie ; elle avait, elle aussi, un homme de confiance qui jouait pour elle à Frascati ; pour elle, M. Lecoq avait la bonté de piquer la carte à la bourse.

Antoine Labre n'était pas aveugle ; néanmoins il ignorait à quelles profondeurs la folie, en apparence paisible, de sa femme avait déjà creusé le précipice.

Quand il l'apprit, il était à la veille d'entreprendre un voyage à la Martinique pour avoir raison de son intendant colonial.

M. Lecoq avait conseillé ce voyage.

Encore une fois, c'est de parti pris que nous abrégeons cette histoire.

Elle est à la fois trop ancienne et trop moderne.

Elle était banale déjà sous la Restauration ; hier, elle emplissait les colonnes des journaux.

Il ne faut jamais aller demander des comptes aux hommes habiles et sûrs qu'on a laissés là-bas.

Dans ce cas spécial on assassine volontiers aux colonies.

Antoine Labre ne revint pas de son voyage.

La pauvre baronne aimait son mari ; elle avait besoin de son mari ; on ne sait où peut aller une femme semblable, privée de guide et de soutien. Si elle se fût mise franchement sous la tutelle de Jean, son fils aîné, qui atteignait l'âge d'homme, tout aurait pu encore être sauvé ; mais, vis-à-vis de Jean, elle était jalouse de son autorité, à cause de Paul, son vrai, son seul amour.

Elles ont des raisonnements bizarres.

La baronne se dit que tant de malheurs devaient user la mauvaise chance. La veine allait être d'autant plus riche qu'on l'avait cruellement attendue.

La baronne vendit, pour jouer, d'abord, son indigent superflu, ensuite ce qui était pour elle et ses enfants le strict nécessaire.

Dieu eut pitié de Jean qui fut nommé élève consul et partit pour une lointaine résidence. Jean aimait son jeune frère Paul tendrement, malgré les maladroites préférences de leur mère. La meilleure part de ses appointements passa en France, dès qu'il eut acquis une petite position.

Cela servit à nourrir des ternes et à engraisser des martingales.

M. Lecoq, cependant, qui grandissait à mesure que tombait la misérable maison Labre, et qui, certes, ne pouvait tirer de la baronne aucun profit important, ne l'abandonnait point ; il lui restait fidèle et flattait complaisamment sa passion.

Pourquoi ?

Nous n'avons pas à recommencer son portrait que nous avons peint en pied dans Les Habits Noirs.Il ne fera que glisser dans ce récit. C'était un philosophe.

Une fois, il avait mis un billet de mille francs dans la main d'un pauvre diable, tout exprès pour troubler une conscience hésitante, se créer un complice involontaire et acheter, à cent mille pour cent de rabais, l'influence qui devait le rendre maître d'un des plus clairs esprits de la finance moderne.

Ces mille francs, semés, devaient fleurir en une gerbe de millions illustres, sous la raison sociale : baron J.-B. Schwartz et compagnie.

Chaque action de Lecoq avait un but. Ici, le but de Lecoq nous échappe en partie, sans doute parce qu'il fut manqué. Encore pouvons-nous deviner.

La baronne cachait Lecoq à son fils : elle avait honte.

Paul Labre a dit dans sa lettre à son frère qu'il ne connaissait pas Lecoq.

Mais Lecoq le connaissait.

Lecoq connaissait tout le monde.

Cet étrange travailleur du mal, populaire dans les bas-fonds de la vie parisienne sous son nom de Toulonnais-l'Amitié, notable parmi les classes aisées sous l'espèce de M. Lecoq de La Perrière, avait encore d'autres noms.

La source où je puise donne à entendre qu'il laissa une trace profonde dans l'organisation mixte, tentée par la police du règne de Louis-Philippe.

On essaya, sous ce roi, de dresser des loups à la chasse pour battre la forêt de Paris.

Entre ces loups, il en est un dont le nom est légendaire.

Avec un peu de bonne volonté, il nous serait facile de croire que M. Lecoq était ce loup.

Paul Labre nous l'a dit dans sa dernière confession :

Pour lui, son mystérieux patron, M. Charles, et M. Lecoq étaient le même homme. Or, M. Charles, de son vrai nom, s'appelait V…

Quoi qu'il en soit, les faits prouvent que M. Lecoq avait cru découvrir en Paul Labre une nature énergique et audacieuse, puisqu'il avait fait effort pour l'engrener dans sa mécanique en qualité de rouage.

Autant que possible, dans toutes les classes de la société, il glissait ainsi un organe appartenant à sa machine. Si Paul Labre avait voulu, il serait devenu un personnage important à la préfecture.

Mais Paul Labre n'avait pas voulu.

Quoiqu'on lui eût appris peu de choses dans son enfance, et que, dès sa petite jeunesse, il se fût éloigné volontairement du monde pour n'entendre point parler de sa mère, il avait trouvé une sauvegarde dans sa fière nature.

On l'avait tué pour le dehors ; on n'avait pas pu le déshonorer dans son propre cœur.

Nous avons rapporté ici toutes ces choses parce que Paul Labre les pensait, ce soir, en suivant la ligne des quais tristement, après avoir dit adieu à Thérèse Soulas.

Il ne songeait certes plus à l'homme qu'il avait croisé dans l'ombre à la descente de l'escalier tournant.

Cet homme lui avait dit :

— Par hasard, ne seriez-vous par M. Paul Labre ?

Et Paul avait répondu : Non.

Ajoutant en lui-même :

— À quoi bon ? Je n'ai plus affaire à personne…

Certes, tandis qu'il marchait tête baissée, il n'avait déjà plus aucun souvenir de cette rencontre. Il allait, perdu dans la suprême rêverie des gens qui veulent mourir.

Le passé renaissait pour lui dans ses moindres détails.

Il faisait l'inventaire de sa vie, qui avait commencé brillante pour se ternir peu à peu et descendre – descendre toujours.

Il voyait ce qu'il n'avait pas vu depuis bien longtemps, peut-être : la mélancolie noble de son père.

Il cherchait un sourire sur ce pâle visage de soldat. Il n'en trouvait point et murmurait :

— C'est vrai, jamais mon père ne souriait. Le malheur est bien vieux chez nous.

Et son frère ? C'était un souvenir confus. Il se disait :

— Jean est heureux. Que Dieu le bénisse.

Mais sa mère. Oh ! sa mère lui emplissait le cœur !

Elle avait été sa ruine, mais elle l'aimait si bien !

Le vice honteux et tout près d'être grotesque qui l'avait perdue disparaissait pour Paul.

Il voyait cette douce figure qui s'animait à son aspect, reflétant un cœur qui n'adorait que lui.

Quand il était tout petit, on appelait sa mère « madame la baronne ». Elle allait en voiture ; elle avait des valets ; elle était élégante et belle.

Puis la voiture disparut. les valets aussi ; on ne disait plus que « madame d'Arcis » dans ce petit appartement du faubourg Saint-Germain, d'où son père était parti pour le dernier voyage.

Puis on loua un « logement ». On fut « madame Labre » tout court.

Puis enfin, on monta à cette mansarde d'une maison mal famée de la rue de Jérusalem, et il y avait des gens qui disaient « la mère Labre ».

Dieu merci ! Elle était morte, et Paul allait mourir.

C'était une belle nuit, un peu nuageuse. La lune, souvent cachée, se montrait tout à coup par intervalles et voguait, paisible, dans des lacs d'azur.

La ville vivait et bruissait encore tout à l'entour ; mais le long des quais il y avait déjà un grand silence.

Le croiriez-vous ? Paul Labre revint par trois fois à cette maison qui touchait par ses derrières à la rue Harlay-du-Palais, la maison à deux étages du quai des Orfèvres, où il avait vu cette silhouette de jeune fille : Ysole.

Quelque chose l'attirait là. Il se laissait aller.

Il n'avait ni peur, ni hâte de mourir.

Il était sûr de lui-même ; il savait qu'il ne faiblirait point au dernier moment.

Il aimait, et il y avait autre chose que cela : c'était son amour pour Ysole qui lui avait dit : « Tu ne peux plus vivre. »

La troisième fois qu'il s'approcha de cette maison où était sa suprême pensée, il vit des ombres le long du quai et dans la rue du Harlay.

Il s'éloigna et ne revint plus.

La vue de ces hommes qui étaient évidemment là en embuscade n'avait, du reste, rien éveillé en lui.

Rien ne lui importait plus.

Il fuyait les hommes.

Il déboucha sur le Pont-Neuf et alla vers le parapet sur lequel il s'assit.

Il regarda l'eau, brillantée par les rayons de la lune.

Il resta là un quart d'heure.

C'était à peu près le moment où Pistolet grimpait sur le mur du jardin de la préfecture pour guetter le marchef.

Paul Labre quitta le parapet et traversa le terre-plein.

Il enjamba la clôture fermée qui défendait, de nuit, l'entrée de l'escalier conduisant aux bains Henri IV.

Il descendit.

Pendant une demi-heure, il se promena lentement sous les arbres de l'île, Puis, à un moment où la lune se voilait, il se dit :

— C'est assez. Finissons.

Et il se mit à l'eau froidement, comme un baigneur.

Il pensait toujours. Le nom d'Ysole lui vint aux lèvres.

Sur la pente douce, il ne perdait pas pied.

Au moment où l'eau lui arrivait aux aisselles, il crut ouïr une rumeur confuse sur le Pont-Neuf et tourna la tête machinalement.

Il ne vit rien ; il était tout à fait à la pointe de l'atterrissement.

Mais il entendit un bruit flasque et doux, comme si un objet enveloppé d'ouate fût tombé à l'eau de la hauteur du parapet.

Il fit deux pas de plus et l'eau toucha sa bouche.

— Adieu ! dit-il.

À qui allait cet adieu ?

Ses lèvres avaient un sourire.

Il perdit plante et ne nagea pas.

q

Chapitre 18 Raisons de vivre

Paul Labre mourait comme on s'endort, par fatigue pure, sans regrets ni colère.
Quand il revint à la surface, comme fait tout corps humain avant de prendre sa position définitive entre deux eaux, il respira et ouvrit les yeux, laissant ses bras inertes le long de ses flancs.

La lune resplendissait au ciel.

Un bruit de chute, tout différent de celui qu'il venait d'entendre, se fit au même endroit, sous le Pont-Neuf.

Et presque immédiatement, ce second bruit fut suivi d'un troisième.

C'étaient le marchef et Pistolet qui commençaient leur pleine-eau.

Malgré lui, Paul fit un mouvement de nageur qui mit sa tête au-dessus du niveau.

Comme la première fois, il n'aperçut rien, parce que l'ombre formait une large bande tout le long du pont ; mais presque aussitôt après, un objet blanc se détacha du noir et flotta, immobile, en suivant le courant.

Paul hésita.

Son parti n'était pas pris à demi : « Il n'avait plus affaire à personne. »

Et néanmoins, son bon cœur se serra à l'idée de laisser périr une créature humaine qu'il pouvait sauver si aisément.

— La nuit est longue encore, se dit-il, je mettrai la pauvre créature à la rive, et j'aurai encore tout le temps d'en finir.

Pour lui, l'objet blanc était une femme, soutenue par sa robe bouffante.

Seulement, il s'étonnait de ne l'entendre point crier.

Il s'allongea sur l'eau et se mit à nager en contrariant le courant qui l'avait porté déjà à cent pas de la pointe de l'île.

L'objet blanc flottait toujours, mais il allait évidemment en diminuant et semblait s'enfoncer avec lenteur.

Comme presque tous les enfants de Paris, Paul était un nageur. Au lieu de l'effort indifférent et paresseux qu'il avait fait naguère, il tendit ses muscles, donna du jeu à son mouvement et surmonta, par une coupe puissante, la dérive qui l'entraînait.

Au bout de dix minutes d'efforts il atteignit, à la pointe même de l'île, l'objet blanc, qui allait sombrant et qui ne laissait plus au-

dessus de l'eau qu'un rond étroit, semblable à un ballon gonflé d'air.

Paul le saisit ; au premier contact, il vit qu'il ne s'était point trompé. C'était une femme – ou un enfant.

Mais si c'était une femme, elle n'avait pas été soutenue par le ballonnement de sa robe.

Il y avait là un crime.

On l'avait jetée à l'eau littéralement empaquetée, et, comme l'enveloppe était de soie, c'était le paquet lui-même qui avait fait ballon, perdant son air avec lenteur, mais enfonçant toujours de plus en plus.

Il n'eût pas fallu trois minutes désormais pour que son contenu devînt le cadavre d'une noyée.

Paul aborda à la pointe de l'île et dénoua vivement le paquet.

Les rayons de la lune frappèrent le pauvre doux visage de Suavita qui avait les yeux fermés et ressemblait à une gracieuse statue de vierge décédée.

— Une petite fille ! murmura Paul qui frissonnait sous ses vêtements mouillés et ne s'en apercevait point. Quel pauvre joli ange ! et ils ont eu le cœur de l'assassiner !

Comme nous le savons, Suavita avait été prise par le marchef sur son lit de repos ; elle était à peine vêtue. Paul, en découvrant sa frêle poitrine, fut pris d'un immense sentiment de pitié.

Puis tout son sang eut froid, parce qu'il la crut morte.

Il tâta ses mains et ne put juger parce qu'il était glacé lui-même. Néanmoins, ces mains si déliées et si douces lui semblèrent inanimées.

Il la pressa contre son sein, afin de la réchauffer ; son cœur à lui battait, mais celui de l'enfant restait immobile.

— Au secours ! cria-t-il sourdement et sans savoir.

L'île était déserte à cette heure de nuit.

Pour réponse, il n'eut que le morne clapotement de l'eau qui murmurait en frôlant la rive.

Il éprouva un moment d'indicible angoisse à l'idée de son ignorance et de son impuissance. Il ne savait que faire. Deux grosses larmes jaillirent de ses yeux.

Puis, tout à coup, il poussa un cri de joie, souleva l'enfant dans ses bras, et se mit à courir de toute sa force en la tenant toujours serrée contre sa poitrine.

— Maman Soulas ! disait-il, je n'avais pas pensé à maman Soulas !

Celle-là était un brave et digne cœur. Elle saurait bien trouver ce qu'il fallait pour secourir la jeune fille.

En une minute, il eut traversé toute l'île et gagné l'escalier qui monte au terre-plein de Henri IV.

La clôture l'arrêta un instant : il avait si grand-peur de blesser sa fillette !

Car elle était à lui, et Dieu sait qu'il vous eût malmené si vous lui aviez parlé de mourir maintenant.

La mort est bonne pour ceux qui n'ont affaire à personne.

Pour ceux qui n'ont rien à défendre ni à aimer.

Il avait cette enfant, lui, Paul, qui s'était résigné à ce que vous savez pour soulager la détresse de sa mère ! Paul, qui était tout dévouement et tout amour. Il avait cette enfant ; elle lui venait de Dieu.

Aussitôt qu'il eut franchi la clôture, il reprit sa course à travers le pont, puis le long du quai des Orfèvres.

Il ne touchait pas terre.

L'escalier tournant de la rue de Jérusalem fut franchi quatre à quatre et il arriva, haletant, à la porte de Mme Soulas.

C'était là qu'était le salut.

Paul ne prit pas même le temps d'appuyer sa main contre sa poitrine révoltée et dans laquelle il sentait un feu. Il frappa à grands coups de poing à la porte de Thérèse en criant :

— Madame Soulas ! ma bonne maman Soulas !

Mme Soulas était en ce moment, sur la route de Saint-Germain, emportée par le trot cahotant de Marion (poison !) qui n'avait pas de mine mais qui allongeait comme une reine.

Paul Labre frappa de nouveau et plus fort.

L'idée ne lui venait pas que Mme Soulas pût être hors de chez elle à cette heure.

Il s'étonnait de n'avoir point de réponse ; la bonne femme connaissait si bien sa voix. Après sa mère, c'était elle qui l'avait le

mieux aimé.

Quand il comprit enfin que frapper était inutile, les bras lui tombèrent, et il fut saisi par une sorte de terreur.

— C'est maintenant qu'elle est morte ! pensa-t-il tout haut. Moi, je ne sais rien, je ne peux rien.

— Vous voulez donc la tuer, à la fin, maman Soulas ! s'écria-t-il avec un désespoir naïf, qui eût fait rire certaines gens, mais qui aurait mis des larmes dans les yeux de bien d'autres.

Toujours le même silence.

Paul prit sa propre clef et entra dans sa chambre.

Il n'avait plus de courage. Ce n'était pas en lui-même qu'il avait espéré.

Il déposa l'enfant sur son lit et alluma un flambeau. Il fut longtemps à faire cela. Ses mains maladroites lui refusaient service.

Il hésita avant de porter la lumière sur les traits de la fillette.

— Si maman Soulas avait été là, murmurait-il, je n'aurais pas peur de la voir si pâle, car elle l'aurait sauvée.

Il avait raison de craindre ; son premier regard rencontra une morte.

La pâleur de la pauvre Suavita avait des tons bleuâtres ; ses chairs, touchées par la lumière, semblaient transparentes.

Partout où le marchef, puis Paul lui-même l'avaient étreinte tour à tour pour la porter, sa peau délicate montrait de larges

meurtrissures, non point rouges mais livides.

Ses cheveux blonds mouillés, collés à ses tempes si frêles, n'en cachaient point entièrement les marbrures sinistres.

Elle avait les yeux demi-ouverts, on n'y voyait plus de prunelles.

Paul rendit un grand soupir.

Il eut le courage de toucher après avoir vu.

La rapidité de sa course l'avait réchauffé jusqu'à la fièvre. Au contact de ce corps humide et froid, il chancela sur ses jambes tremblantes.

— J'ai voulu me tuer, dit-il, Dieu me punit.

Il s'accroupit sur le carreau et resta immobile, tenant toujours son flambeau à la main.

— Pourquoi n'est-elle pas là ! murmurait-il comme un pauvre fou. Jamais elle ne s'absente ! Où peut-elle être ? Et que faire ! que faire !

Son regard éperdu parcourut la chambre, cherchant il ne savait quoi. Dans la chambre il n'y avait rien, pas même un peu d'eau.

Il avait l'habitude de tout prendre chez sa bonne voisine.

Que faire ?

Il se traîna jusqu'au lit, et mit sa main sur le cœur de l'enfant.

Quelque chose battait là, mais si faiblement.

C’en fut assez, il se leva.

Il reprit Suavita dans ses bras, il la réchauffa comme sa mère aurait fait.

Il passait de la terreur à l’espoir, sans cause ; puis l’épouvante revenait en lui plus terrible.

— Froide ! toujours froide ! dit-il avec une soudaine colère. Il me faut quelqu’un ! J’aurai quelqu’un !

Il la déposa sur le lit et s’élança au-dehors.

Ces gens du n° 9, il ne les connaissait pas. Qu’importe ? Il frappa à tour de bras au n° 9.

La maison était donc abandonnée ! Point de réponse non plus de ce côté.

Paul lança un coup de pied dans la porte qui s’ouvrit aussitôt, parce que M. Badoît, en sortant, ne l’avait pas fermée à clef.

Paul entra.

Dans cette chambre triste et vide, il ne vit rien de ce que les autres avaient vu, mais il aperçut du premier coup d’œil une bouteille posée à terre, près de l’endroit où le panneau replacé cachait le trou.

Il prit la bouteille qui était vide mais qui, renversée, laissa tomber dans le creux de sa main quelques gouttes d’eau-de-vie.

Ces gouttes, il les apporta précieusement dans sa chambre et en frotta le visage de Suavita, dont les lèvres blanches donnèrent passage à un léger souffle.

Alors, vous ne l'auriez pas reconnu, ce vaincu de naguère. Il se redressa comme un pauvre qui aurait gagné le gros lot de cent mille francs et prit sa tête entre ses mains pour réfléchir, car une joie désordonnée lui faisait bondir le cœur.

Il se sentait devenir fou d'une autre manière ; un transport d'allégresse montait à son cerveau.

Elle vivait ! elle allait parler ! elle allait sourire !

Le résultat de ses réflexions ne se fit pas attendre.

Il sortit pour la seconde fois sur le palier et y prit à pleines brassées du bois et du charbon qu'il empila dans sa petite cheminée.

Il y avait de quoi mettre le feu dix fois à la maison.

Il introduisit la lumière sous un tas de copeaux qu'il avait amoncelés par-devant, et bientôt une flamme brillante pétilla.

Alors, Paul arracha les draps de son lit et les approcha du foyer au risque de les flamber. Ses mains n'avaient plus de maladresse ; il travaillait bien ; il allait vite.

Ce fut avec un sentiment de respect pieux, mais aussi avec cette volupté dont frissonnent les doigts de la jeune mère, « changeant » l'enfant bien-aimé, qu'il dépouilla ce pauvre petit corps glacé de ses vêtements encore humides pour l'envelopper doucement dans le premier drap chaud.

Il sentait, cette fois, le bien qu'il allait produire, il éprouvait ce bien en lui-même ; son cœur était réchauffé en même temps que ces membres frêles et gracieux où la chaleur allait ramener la vie.

Suavita, en effet, au bout de quelques minutes, poussa un second soupir, bien faible encore, puis ses paupières battirent imperceptiblement.

Paul qui la contemplait en extase crut voir un peu de rose sous la peau diaphane de ses joues.

Il étendit le second drap sur le lit, et, développant sa chère enfant, sa fille, on peut le dire, avec précaution, il la coucha toute moite d'une douce chaleur entre les deux toiles tièdes.

Et il avait déjà des fantaisies d'homme heureux. L'ambition le prenait.

Il se surprit à dire :

— Je donnerais n'importe quoi pour savoir son nom.

N'importe quoi ! voyez ce faste ! n'avait-il pas assez de la voir vivre et de la sentir respirer ?

Elle ouvrit les yeux cependant, et son regard vague se fixa devant elle.

Ses lèvres remuèrent, sans laisser échapper aucun son.

Paul écoutait passionnément, attendant une parole qui ne devait pas venir.

Il hésitait à parler lui-même.

— Vous sentez-vous mieux ? demanda-t-il enfin d'une voix mal assurée.

Il eût mieux fait de ne point oser.

Suavita tressaillit de tous ses membres et une indicible terreur se peignit sur son visage contracté.

Ses lèvres s'agitèrent encore ; on eût dit qu'elle voulait pousser un cri : un appel.

Aucun son ne sortit.

— Je vous en prie, murmura Paul désolé, ne vous effrayez pas…

Elle ferma les yeux, sa pâleur de morte était revenue.

Paul, désormais, retenait son souffle. Il pensait :

— Malheureux que je suis ! c'est l'épouvante qui l'a tuée, et moi, je vais renouveler ses frayeurs !

Pendant plus d'une minute, il resta immobile et silencieux.

Par degrés, Suavita se calmait.

Après une autre minute écoulée, une nuance rose, moins fugitive, monta aux pommettes de l'enfant, qui leva ses deux bras à la fois et appuya ses mains sur son front dans une attitude pensive.

Les pauvres êtres qui ont perdu la raison font souvent ce geste qui trompe. Il est cruel à voir.

Chez Suavita, il était empreint d'une inimitable grâce.

Elle ouvrit les yeux lentement, et lentement elle les tourna vers Paul dont le cœur cessa de battre tant l'émotion le domptait.

C'étaient de grands yeux d'un bleu obscur.

Leur morne prunelle, en se fixant, donnait une sensation de froid.

Paul eut peine d'abord à soutenir ce regard de folle.

Mais bientôt ce regard changea d'expression. Si ce n'eût été là une chose insensée, Paul aurait juré que la fillette le reconnaissait, car il y eut sous les longs cils de sa paupière immobile un rayonnement doux et recueilli.

Une nuance d'étonnement passa parmi cette émotion inexplicable.

Puis l'enfant eut comme un vague sourire.

Ses longs cils retombèrent, la tête pesa davantage sur l'oreiller ; le souffle s'égalisa et devint plus bruyant, tandis que la transpiration amenait des perles de moiteur sur le front ravivé.

Suavita s'était endormie, toujours tournée vers Paul, récompensé au centuple par son dernier regard.

La nuit était désormais fort avancée.

La première fois que Paul écouta l'heure, cinq coups tintèrent à l'horloge de la Sainte-Chapelle.

Au-dehors, les bruits de Paris naissaient.

Paul ouvrit sa fenêtre, parce qu'une odeur de linge brûlé emplissait la chambre. Le feu avait gagné les copeaux jetés tout autour du foyer, puis la chemise de l'enfant que Paul avait mise à sécher sur les chenets.

Il ne donna pas grande attention à l'accident. On pouvait pardonner au feu cette fredaine ; il avait fait tant de bien.

Paul revint s'agenouiller près du lit et n'en bougea plus. Il n'avait pas changé de vêtements.

À vrai dire, depuis son retour, sa pensée ne s'était pas tournée un seul instant vers lui-même. Son linge et ses habits avaient séché sur son corps.

Une heure se passa, puis deux ; le grand jour inondait la chambre de Paul, et Mme Soulas, sa voisine, n'était pas encore rentrée.

Paul songeait à elle quelquefois ; car la bonne dame avait part à ses calculs, c'était sur elle qu'il comptait pour donner à sa protégée ces soins qui n'appartiennent qu'aux femmes.

Mais il songeait surtout à l'enfant.

Dans sa pensée et en attendant qu'elle pût dire son nom, il l'appelait Blondette – depuis que le premier rayon du matin avait fait resplendir l'or de ses admirables cheveux.

Blondette dormait toujours. Elle dormait bien. Son sommeil était calme, presque souriant.

Depuis quelques instants, Paul souriait aussi : il souriait à un rêve.

Au-dessus de cette tête enfantine et blonde, une autre tête se penchait, brune et tout autrement belle.

Le cœur de Paul éprouvait un trouble où il y avait du plaisir et de la souffrance. C'était la première fois que la pensée d'Ysole venait le visiter, depuis qu'il avait voulu mourir, et la pensée d'Ysole amenait toujours en lui cette double sensation d'angoisse et de volupté.

Il murmura :

— Ce pauvre ange serait-il de trop entre nous deux ?

Puis il rougit, songeant avec amertume :

— Que lui importe ce qui se passe dans le grenier d'un inconnu ? Elle aime.

Il eut froid ; de toute la nuit il n'avait pas ressenti ce frisson qui lui perçait les os maintenant.

Il tâta ses vêtements qui étaient secs. En touchant le côté droit de sa poitrine, sa main rencontra, à travers l'étoffe de sa redingote, un papier dans sa poche.

Il le retira sans empressement. C'était la lettre à lui donnée, la veille au soir, par Mme Soulas, et qu'il n'avait pas même regardée, à cette heure où il n'avait plus affaire à personne.

Il poussa un cri aussitôt que ses yeux eurent effleuré l'adresse.

— De mon frère ! s'écria-t-il ; de mon bien-aimé Jean !

Le cachet sauta et Paul poursuivit, le rouge de la joie au front :

— Embarqué pour la France ! Il arrive.

Il se leva tout droit en ajoutant :

— Il est arrivé ! arrivé d'hier soir !

q

Chapitre 19 Maman Soulas

Paris a bien changé depuis 1835. Marion est morte, la pauvre bête, incessamment insultée. M. Flamant, son maître, fit son oraison funèbre vers l'an quarante en ces termes :
— Elle n'avait pas de mine ; mais elle allongeait comme une divinité, la guenon !

M. Flamant est mort aussi. Le Pays latin a maintenant des calèches comme père et mère.

Les guenons vont dedans, dit l'histoire.

Le Pays latin a des boulevards magnifiques, des cafés fastueux. À peine reste-t-il un bout de la rue de la Harpe, comme une traînée de boue oubliée par les balayeuses au beau milieu d'une route impériale bien tenue.

Marion ne s'y reconnaîtrait plus, et M. Flamant, redivivus,s'y refuserait à lui-même une place de garçon d'écurie.

Mais étant donné, M. Flamant et son attelage, tous deux appartenant au quartier de la Sorbonne en 1835, nous ne surprendrons personne en constatant que Mme Soulas, revenant de Saint-Germain, descendit au coin du quai des Orfèvres et de la rue de Jérusalem vers neuf heures du matin.

Il avait fallu le tour entier du cadran pour faire le voyage.

Mme Soulas ne rentra pas tout de suite dans l'établissement du père Boivin, son propriétaire ; elle avait bien autre chose en tête.

Tout le long de la route, ou du moins, depuis que le jour était venu, l'hôtesse de MM. les inspecteurs avait passé son temps à lire et à relire les deux lignes tracées par le général comte de Champmas au moment du départ :

« Ysole, Suavita, mes filles chéries, aimez et respectez celle qui vous portera ce mot, comme vous m'aimez, comme vous me respectez moi-même. »

Bien des fois ses yeux s'étaient mouillés.

— Ysole ! s'était-elle dit, radotant à satiété ce mot délicieux qui jamais ne lasse les mères : ma fille ! Elle était haute comme mon genou la dernière fois que je l'ai embrassée. Ah ! je ne sais pas si j'ai bien fait, mais j'ai bravement souffert pour cette enfant-là… souffert, souffert, souffert !

Elle riait des larmes.

— Mlle de Champmas n'en saura jamais rien, poursuivait-elle. Tant mieux ! Elle doit avoir bon cœur ; ça lui mettrait du triste dans sa richesse et dans sa noblesse.

Le croiriez-vous ? il y avait un grain d'amertume en ceci.

Vous ne pratiquerez jamais aucune amputation sans faire saigner et crier.

Thérèse Soulas s'était opérée elle-même, héroïquement, mais la plaie énorme n'était pas guérie.

Il restait une blessure vive, incurable, à la place où était son bonheur de mère, avant l'amputation.

— Et l'autre enfant, reprenait-elle (mais alors, son bon sourire renaissait tout entier), la fille de la sainte femme ! Y a-t-il assez longtemps que j'ai envie de la voir ! Lui ressemble-t-elle ? Ah ! celle-là était belle sur son visage comme dans son âme !

Et le billet était relu encore, relu cent fois !

— « Celle qui vous portera ce mot… », c'est moi. Il me semble que si on m'avait montré maman, la pauvre chère femme, sans que je la connusse, mon cœur aurait sauté à son cou. Mais bien des gens disent que ce sont des folies. Me devinera-t-elle ?… « Aimez-la ! » Oh ! oui, aimez-la ; elle a fait de son mieux… « Respectez-la », respecter maman Soulas qui cuit la soupe des chiens de garde ! C'est fort ! Mais elles ne sauront pas cela plus que le reste… Hue donc, Marion ! tu n'es pas heureuse non plus, pauvre bête !

Aussitôt qu'elle eut mis pied à terre, au lieu de tourner par la rue de Jérusalem, elle suivit le quai au pas de course et arriva en quelques secondes à la porte de la maison à deux étages.

Son cœur battait, elle se sentait toute faible.

— C'est le besoin, se dit-elle ; je n'ai rien pris depuis hier cinq heures, et j'aurais mieux fait de tremper une croûte de pain dans un verre de vin avant de venir ; mais c'est que j'avais tant de hâte !

Elle s'arrêta pour se demander :

— Ah çà ! qu'est-ce que je vais leur dire en commençant ?

D'ordinaire, la porte de la rue était toujours fermée.

Mme Soulas savait bien cela, parce qu'elle passait devant la maison le plus souvent qu'elle pouvait.

Il n'y avait point de concierge, et le rez-de-chaussée était habité par les domestiques du général.

Aujourd'hui, la porte de la rue était entrebâillée.

Sans autrement s'étonner, Thérèse la poussa et se trouva en face de M. Badoît, qui avait le bras en écharpe, une bande de taffetas noir sur la joue, et qui semblait être là en sentinelle.

Mme Soulas recula à sa vue.

— Tiens, tiens ! fit l'inspecteur d'un air un peu contraint, ce n'était pas vous que j'attendais là !

Une seconde de réflexion suffit à Thérèse pour se remettre.

Selon toute apparence, la police était sur pied à cause de l'évasion du général.

— Comme vous voilà arrangé, monsieur Badoît, dit-elle.

L'agent retint une parole qui était sur sa lèvre et répondit :

— Après ça, vous êtes libre de vos pas et démarches, madame Soulas. On a travaillé cette nuit, rapport à l'arrestation du marchef.

— Ah ! fit Thérèse, il est arrêté le marchef ?

— Vous sauriez ça depuis un bout de temps, madame Soulas, prononça gravement l'inspecteur, si vous aviez été présente à votre domicile, quand les habitués de votre ordinaire sont venus vous demander, sans vous commander, car ce n'était pas dû, un

morceau à manger après la besogne faite. C'est drôle qu'une femme de mœurs comme vous découche, madame Soulas.

— Chacun a ses devoirs à remplir, monsieur Badoît, repartit Thérèse doucement. Feu Soulas était un brave homme et disait : Foin de ceux qui jugent leurs amis !

M. Badoît lui tendit la main et dit avec émotion :

— Celle-là irait au feu comme quoi vous n'êtes pas coupable, madame Soulas.

— Coupable ! répéta Thérèse en riant, comme vous y allez ! mais ça gênerait-il le service de vous demander ce que vous faites ici ?

— Avec vous jamais d'affront, belle dame ! répondit l'agent. Vous êtes de la partie par la bonne soupe que vous lui communiquez et votre discrétion à l'épreuve de l'eau et du feu. Souricière ! Par quoi nous en avons installé une ici de l'autorité privée du commis principal, les chefs et sous-chefs étant absents, vu l'heure indue où elle a commencé… cinq heures du matin !

— Et pourquoi la souricière ?

— Pour contre-pincer les Habits Noirs.

Tant de gens avisés et instruits ont fait l'éducation des lecteurs à l'endroit de la langue savante des bagnes que nous jugeons complètement inutile d'expliquer le mot « souricière ».

Autant vaudrait recommencer l'histoire naturelle des pieuvres et des trichines, ces deux bêtes « pourries de gloire ».

— Les Habits Noirs ! répéta Mme Soulas, vous êtes donc sur leurs traces, monsieur Badoît ?

— On a des motifs majeurs de le supposer. Mais laissez-moi pousser la porte tout contre, pour ne pas nous montrer à ceux du dehors. Voilà la chose en succinct : ma mouche, le jeune Clampin, dit Pistolet, et je vous engage à bien veiller sur votre minet, belle dame, est du bois dont on les fait dans la haute : sang-froid, langue dorée et astuce infernale ; mais pas de prestance physique jusqu'à présent. Il nous a rabattu le Coyatier cette nuit, de dessus le mur où il s'était perché à califourchon, commodément, partisan de ses aises… je vous dirais bien l'affaire de Gautron à la craie jaune, que mon Clampin a gâchée par ses passions de Bobino, mais ça n'en finirait plus ; d'autant que j'ai à vous parler du premier étage, ici dessus, où on a dévalisé le pied-à-terre du général et enlevé ses deux demoiselles.

Mme Soulas s'appuya au mur. Ces derniers mots la frappèrent comme un coup de foudre.

— Je sais, je sais, poursuivit l'inspecteur d'un ton dégagé, les dames, c'est sensible à ce genre particulier de sinistres. Si vous leur mentionnez un vol avec circonstances, ou le meurtre d'un homme établi, ça les amuse ; mais dès que vous arrivez à un enlèvement de jeunesses, elles partent dans la voie de leur sensibilité impressionnable. Il y a donc qu'à l'étage du dessus, les Habits Noirs se sont réunis en propre original, pas plus tard qu'hier soir.

— Mais ces enfants ! monsieur Badoît, fit Thérèse en un cri d'angoisse.

— Une enfant et une qui ne l'est plus, rectifia l'agent. Comme quoi on présoupçonne que l'aînée s'est enfuie avec son chacun,

garnement de la belle espèce, et qu'elle s'est arrangée de manière à mettre l'autre dans l'embarras.

Mme Soulas appuya ses deux mains contre son cœur.

— Ysole ! murmura-t-elle ; c'est un mensonge !

— C'est effectivement le nom de la particulière, poursuivit M. Badoît, et je me suis laissé dire que cette jolie fille-là c'est toute une histoire. Elle appartient au général, si on veut. Le général a connu jadis, au temps des bamboches et cabrioles du jeune âge, dans le militaire, une villageoise qui en savait long. En conséquence de quoi, elle lui a collé Mlle Ysole, sous prétexte de paternité, qu'elle était vraisemblablement le fruit d'un facteur de la poste ou d'un porteur d'eau du pays. Connu.

Mme Soulas laissa échapper un gémissement.

— C'est comme j'ai l'honneur, continua cet imperturbable Badoît, et de fil en aiguille, il arrive toujours malheur quand on introduit comme ça des petits en fraude dans les familles respectables.

— Monsieur Badoît, dit Thérèse, qui faisait effort pour parler, vous calomniez Mlle Ysole de Champmas !

L'agent la regarda en face, puis salua courtoisement.

— Dès l'instant que vous vous y intéressez, murmura-t-il, elle est blanche comme la neige aux yeux de mon cœur. Je vous ai fait le rapport de ce qui se dit, mais l'inspecteur peut se tromper comme le vulgaire, et ce n'est peut-être pas l'aînée qui s'est occupée de la cadette, quoique les insectes, introduits comme ça en contrebande dans les familles… mais je l'ai déjà mentionné ; et

quoique, aussi, la disparition de la petiote augmente juste de moitié la succession de cette mademoiselle Ysole, qui est peut-être une vertu de premier numéro, puisque vous en répondez.

— Mais, objecta Mme Soulas dont le trouble était à son comble, pourquoi parlez-vous de succession ? Le général est bien portant, ce me semble.

— Nous sommes tous mortels, repartit Badoît, le général a eu le malheur d'être assassiné hier soir par le même Coyatier, dit le marchef, la porte en face de chez vous. Dernières nouvelles.

Badoît eut ici de sérieux motifs pour s'endurcir dans sa religion à l'endroit de la sensibilité des dames, car l'annonce du meurtre de M. de Champmas ne fit pas sourciller Thérèse.

— J'avais toujours cru, murmura-t-il, désappointé, que vous aviez des mystères et des attaches de ce côté-là ; mais va te faire fiche ! sonder l'âme de l'autre sexe, c'est la pierre philosophale !

Comme Thérèse, littéralement anéantie dans ses réflexions, gardait le silence, M. Badoît ajouta :

— Je dois spécifier à la décharge de la demoiselle Ysole, car l'équité avant tout, qu'il y a eu fausse clef, petite effraction de rien du tout et un vol partiel, de quoi on peut inférer un malfaiteur mâle. Mais le Coyatier…

— Monsieur Badoît, s'écria ici Thérèse, au nom du ciel, laissez-moi pénétrer dans l'appartement du général. Les femmes trouvent parfois des indices qui échappent aux yeux des hommes.

— Exact, interrompit l'inspecteur, mais pas possible. M. Mégaigne est au premier, et quant aux indices, c'est superflu : on est

fixé. Les oiseaux sont envolés : voilà l'axiome ! Envolés au premier, envolés au second, car il devait y avoir des accointances entre les deux étages, j'en signe mon billet à quatre-vingt-dix jours ! Les oiseaux envolés, ça ne revient pas. Nous gobons ici le marmot, tenant la maison du haut en bas, pour le roi de Prusse. Nous ne reverrons ni les jeunes filles ni les Habits Noirs. Par quoi, madame Soulas, si vous alliez nous en tremper une toute prête pour l'heure de onze heures, j'y serais particulièrement sensible, ayant trimé exceptionnellement depuis la dernière fois que j'ai eu l'avantage de la manger chez vous.

Thérèse se retira sans répondre.

Dans la rue, elle sentait sa tête tourner : elle était ivre.

Ivre de terreur et de douleur, car l'accusation portée contre sa fille répondait à un cri de sa propre conscience.

Non point qu'elle se reconnût coupable elle-même dans le sens ordinaire du mot, mais une parole de M. Badoît l'avait violemment frappée.

M. Badoît avait dit :

« Les enfants étrangers qu'on fait entrer ainsi dans les familles portent malheur. »

Cette pensée préexistait-elle dans l'esprit honnête et droit de Mme Soulas ?

Était-ce pour cela qu'elle aimait, sans la connaître, à l'égal de sa propre fille, la fille de feu la comtesse de Champmas qu'elle appelait la sainte femme ?

Quand elle eut monté les trois étages de l'escalier tournant, elle vit la porte de Paul Labre grande ouverte. Celui-ci la guettait et l'appela.

— Il y a eu bien du nouveau cette nuit, maman Soulas, lui dit-il. Je n'ai pas à me mêler de vos affaires, mais j'aurais donné un doigt de ma main pour vous avoir.

Thérèse lui répondit tout autrement qu'elle n'avait fait à M. Badoît.

— J'ai accompli une besogne dont je ne me repens pas, monsieur Paul, dit-elle. Ça n'empêche pas que je suis bien fâchée de n'avoir pas été là, puisque vous avez eu besoin de moi.

Son regard se fixait sur la petite table où il y avait du pain, du vin, et un reste de fromage de Brie dans un lambeau de journal.

Paul était en train de manger.

— Ce n'est pas pour le déjeuner que j'ai eu besoin de vous, reprit-il. Quand la Renaud est venue pour faire votre ménage, je l'ai envoyée me chercher cela, car je ne pouvais pas sortir, maman Soulas. J'ai quelqu'un à garder ici.

Je ne sais pas pourquoi la pensée d'Ysole traversa l'esprit de Thérèse.

Ce ne fut pas frayeur qu'elle eut, mais bien espoir.

Expliquons-nous clairement et d'un mot : Mme Soulas, ayant à choisir entre deux malheurs, aurait mieux aimé trouver en sa fille une victime qu'un fléau.

Elle regarda Paul et dit, craignant d'interroger :

— Il y a quelque chose de changé en vous, monsieur Labre. Ce matin, vous n'êtes plus le même homme.

— C'est que l'idée de me tuer m'a passé, maman Soulas, repartit simplement le jeune homme.

— Vous tuer ! répéta Thérèse étonnée. Vous vouliez vous tuer !

— Quand je vous ai embrassée hier au soir, je croyais bien que c'était pour la dernière fois. Mais comme je m'en allais mourir, Dieu m'a envoyé plus d'une raison de vivre.

Il se leva et découvrit le lit sur lequel il avait jeté la courte pointe de soie pour garder le visage de Suavita contre les rayons du soleil.

Mme Soulas poussa un grand cri à la vue de l'enfant.

— Est-ce que vous la connaissez ? demanda Paul vivement.

— Moi ? répondit Thérèse comme si on l'eût accusée.

Puis elle ajouta :

— Non, sur ma conscience, monsieur Paul, jamais je ne l'ai vue !

Il y eut un vague soupçon dans le regard du jeune homme : Thérèse aussi était absente, cette nuit.

Mais ce fut l'affaire d'un instant, et il dit :

— Vous êtes la meilleure femme que j'aie jamais rencontrée, madame Soulas.

Celle-ci avait les yeux fixés sur Suavita, dont maintenant le sommeil était paisible.

Elle pensait :

— C'est elle ! je jurerais que c'est elle !

— Étaient-elles deux ? demanda-t-elle brusquement.

— Comment, deux ! fit Paul étonné.

— Quand vous l'avez sauvée ?

— Qui donc vous a dit que je l'avais sauvée, maman Soulas ? demanda Paul presque sévèrement.

Elle releva les yeux sur lui comme une personne qui s'éveille, et il vit deux grosses larmes rouler lentement sur sa joue.

— Monsieur Paul, dit-elle, au nom de votre mère, ne croyez jamais du mal de moi. Il y a quelqu'un ici-bas que j'aime plus que moi-même, oh ! cent fois ! et mille fois aussi ! j'ai bien souffert pour elle ; je souffrirai peut-être davantage encore. Dites-moi ce qui vous est arrivé, je vous en prie, sans rien omettre, sans rien cacher. Dieu m'est témoin que je lui crois un bon cœur, à celle que j'aime et à qui j'ai donné plus que mon sang. Elle ne peut être que malheureuse. Si je la croyais coupable, je mourrais.

Paul Labre lui prit les deux mains.

— Vous parlez comme les paraboles, maman, murmura-t-il : c'est égal, je l'ai dit et je le répète : je ne sais point au monde une meilleure femme que vous. Je ne vous demande pas vos secrets, et je vais vous dire les miens.

— Ah ! fit Thérèse souriant dans ses larmes, vous êtes un cœur, vous ! J'ai pensé à cela bien souvent. J'aurais mieux fait…

J'aurais mieux fait ! Deux jeunes mariés autour de moi. Le bonheur dans ma pauvre maison…

Elle s'interrompit brusquement et essuya ses yeux mouillés d'un revers de main.

— Quel ange d'enfant ! murmura-t-elle en regardant Suavita.

Puis elle dit :

— Ne me croyez pas folle, monsieur Labre. Voilà qui est fini. Parlez, je vous écoute.

q

Chapitre 20 Papier à fromage

Paul Labre raconta tout ce qui lui était arrivé, sans rien cacher, sans rien omettre ; Thérèse Soulas l'écoutait avec une avidité étrange.
Évidemment, elle voyait dans son récit des choses que lui-même n'y découvrait point.

Plusieurs fois, pendant que Paul disait les soins donnés par lui à l'enfant, Thérèse se pencha sur le sommeil de Suavita, effleurant son front d'un baiser de mère.

Son regard aussi était d'une mère, mais d'une mère inquiète.

Il y avait dans sa pensée autre chose que le présent. Elle songeait laborieusement.

Paul Labre glissa sur l'incident relatif à la lettre de son frère qu'il avait trouvée et lue vers six heures du matin.

Il la mentionna pourtant et promit d'y revenir.

— Je lui ai donc donné ce nom de Blondette, poursuivit-il, en attendant que je sache son vrai nom, car je le saurai, fallût-il retourner Paris comme un gant ! Et n'est-ce pas que ça lui va bien, Blondette ? Vers sept heures, sept heures et demie, elle s'est éveillée, mais là, tout à fait. Son premier regard a encore été bien effrayé ; mais tout de suite après, elle m'a souri.

« Je ne sais pas comment vous dire cela, maman, vous le verrez bientôt vous-même, son sourire fait mal. Il y a dedans quelque chose de vague et de troublé. On croirait qu'elle cherche sa raison perdue, et j'ai peur…

Paul n'acheva point, mais son doigt toucha son front.

Thérèse le regardait fixement.

Au lieu de répondre, elle pensait :

— Je n'ai jamais ouï-dire que la petite demoiselle de Champmas fût une innocente ou une folle. Le général m'aurait parlé de cela. Et ne lui a-t-il pas adressé la lettre, ma lettre, comme à sa sœur ? On n'écrit pas, quand il y a une folle : « Ysole, Suavita, mes filles chéries. »

Ce nom de Suavita, prononcé en elle-même, la fit tressaillir.

Son regard semblait demander à l'enfant : Es-tu Suavita ?

Mais sa pensée poursuivait :

– Ce n'est pas elle ! je suis sûre que ce n'est pas elle !

— À quoi songez-vous, maman ? demanda Paul.

— À elle, répondit Thérèse. Pauvre fillette.

— C'est bien triste, n'est-ce pas ? Mais il y a quelque chose de plus triste encore. Quand la Renaud est venue, j'ai demandé à Blondette si elle voulait manger. Elle m'a fait signe que non. Je lui ai demandé si elle voulait boire, elle a répondu oui, toujours par signe. Cela ne m'a pas étonné, car elle n'avait pas encore donné de pareilles marques d'intelligence.

« C'était un progrès, et je guettais chèrement le réveil complet de ses facultés.

« Avec du vin, du sucre et de l'eau, je lui ai composé un breuvage qu'elle a bu à longs traits jusqu'à la dernière goutte. Après avoir bu, elle m'a jeté un clair regard où il y avait presque un sourire ; puis ses lèvres se sont entrouvertes et j'ai cru, cette fois, qu'elle allait parler.

« J'étais heureux d'entendre enfin sa voix ; mais je devais éprouver ici une déception cruelle. Elle a fait un effort qui a contracté tous les muscles de son visage ; ses yeux se sont égarés et, au lieu de la parole espérée, sa gorge n'a rendu qu'un son rauque…

— Elle est muette ! s'écria Mme Soulas.

Paul la regarda stupéfait.

C'était une sorte de triomphe qu'il y avait dans cette exclamation.

— Elle est muette, répéta-t-il douloureusement.

— Pauvre, pauvre enfant ! murmura Thérèse, qui mit ses lèvres sur la petite main de Blondette.

Elle pensait :

— Cela se dit ! cela ne peut manquer de se dire. J'ai parlé d'elle si souvent : on m'aurait répondu : Elle est muette. Et le général ! quand il m'a donné la lettre, il m'aurait dit : Suavita est muette !... Ce n'est pas elle, ce n'est pas Suavita !

— Vous êtes bonne, maman, reprit Paul qui suivait les caresses de Mme Soulas d'un œil attendri, mais vous avez quelque chose, ce matin. Quand vous avez dit : Elle est muette, on aurait juré que vous étiez contente.

— Moi ! s'écria Thérèse, la chère petite créature ! Vous ne pouvez pas soigner cet ange-là comme il faut, monsieur Paul. C'est moi qui lui servirai de mère.

— J'y compte bien, dit Paul en lui serrant la main, d'autant que je vais être obligé de travailler, maintenant. Depuis qu'elle est là, l'idée m'est venue que je peux louer mes bras dans un atelier ou une fabrique, comme tant d'autres.

— Vous ! monsieur Paul, fit Thérèse, travailler de vos mains !

Paul se mit à rire.

— À moins qu'un héritage ne me tombe des nues ! dit-il gaiement. Mais voyons, maman, parlons un peu de moi. Je vous ai dit que j'avais désormais plus d'une raison pour vivre ; je ne serai peut-être pas forcé de me faire ouvrier tout à fait ; je vais avoir un appui, un mentor ; mon frère Jean est arrivé.

— Bravo ! s'écria Mme Soulas ; voilà une vraie nouvelle ! Quand le verra-t-on, ce beau M. Jean ? C'est un baron, savez-vous ?

Paul regardait avec distraction l'adresse de la lettre.

— Il m'étonne de ne l'avoir pas encore vu, répondit-il. Certes, je n'ai pas d'inquiétude ; du Havre à Paris on ne rencontre pas de sauvages ; mais, enfin, sa lettre était datée d'avant-hier, et il m'y disait : « Demain soir je t'embrasserai. »

— Demain, c'était hier, fit l'hôtesse. Il est peut-être venu.

— Peut-être… prononça Paul d'un air pensif.

— En tout cas, il reviendra.

— Oh ! certes. Voulez-vous que je vous lise sa lettre, maman Soulas ?

— Je crois bien ! répliqua la bonne femme, je suis tout oreilles.

Paul déplia la lettre dont le papier mouillé, puis séché, criait sous sa main.

Grâce au bain prolongé de cette nuit, l'encre avait pâli. Cela ressemblait à quelque vieille missive à demi effacée par le temps.

Et l'apparence des choses frappe, car Paul dit :

— Je ne saurais exprimer nettement ce que j'éprouve ; je sais d'où cela vient et de quand c'est écrit. C'est tout près et c'était hier. Mais hier me fait l'effet de longtemps, et Le Havre me paraît comme le bout du monde. Ce n'est pas triste, cependant, voyez plutôt.

Il commença :

« Mon vieux Paul, quand tu vas recevoir « la présente », comme on dit dans le noble style des conscrits et des millionnaires, voici ce que tu penseras en voyant le timbre.

« Tu penseras : Maître Jean est un garçon économe et rangé. Pour ne pas payer la poste de Montevideo, il a confié ce message à un monsieur partant de l'Uruguay pour la Syrie ou pour Pontoise, et il lui a dit : Mon cher monsieur, au nom de la patrie, rendez-moi le service de jeter ce pli à la boîte au Havre-de-Grâce, situé à l'embouchure de la Seine ; je vous en garderai une reconnaissance éternelle.

« Les Parisiens sont comme cela. Ils devinent tout à l'envers. Ce sont des sorciers brevetés pour se tromper douze fois sur dix.

« Caramba ! mon fils, je séchais de regret, là-bas, à ne plus entendre leurs adorables balourdises ; il n'y a qu'un Paris, vois-tu, qui est bête comme tout le reste de l'univers ensemble. Là-bas, en Amérique, on manque de sornettes ; les gens parlent raison, c'est sinistre. Je n'ai pas pu me passer plus longtemps de Paris. Des nigauderies ou la mort ! C'est moi qui suis au Havre, c'est moi qui mets ma lettre à la poste ; moi, moi-même, moi seul… »

— Il est drôle, le frère Jean ! dit Mme Soulas, Mais ces choses-là, quand ça vient de plus loin que la barrière, ça sent le ranci.

— Il a de l'esprit comme quatre, commença Paul.

— Je ne dis pas, mais…

— Etvous avez raison, maman Soulas ; ce n'est plus ça, quoi ! Jecontinue :

« Plaisanterie à part, car je ne suis pas revenu pour m'amuser, petit frère, voici déjà du temps que je vis inquiet, là-bas. Ma bonne mère ne m'écrit qu'une ligne à la fin de chacune de tes lettres, et tes lettres elles-mêmes ne me disent rien de ce que je voudrais savoir. Le soir, en me couchant, je me suis demandé pendant deux ans : Que font-ils là-bas ? Quelle est la situation vraie de ma mère ? A-t-elle renoncé à la passion qui fit son malheur ? Surveille-t-elle dignement la jeunesse de Paul ? La mort de quelque parent lui a-t-elle fait des ressources ?… »

— Ah çà ! interrompit encore Thérèse, il ne sait donc pas que la pauvre Mme Labre est morte ?

— Ma lettre et lui se sont croisés, répondit Paul. Il ne sait pas, il ne peut pas savoir.

— Savez-vous qu'il parle comme un livre, monsieur Paul ?

— C'est un digne et cher cœur. Je reprends :

« Certes, bon petit frère, je ne vais pas jusqu'à t'accuser de manquer de franchise ; mais qu'est-ce que c'est que cette place dont vous vivez et que tu ne désignes pas ? À ton âge, on ne peut avoir encore de bien gros appointements. Moi, j'ai toujours fait ce que j'ai pu vis-à-vis de vous, mais je pouvais si peu !

« Je reviens pour savoir et pour voir. Nous sommes les Labre d'Arcis, après tout, et je n'ai rien connu de si haut que la conscience de mon père.

« Je veux voir et savoir ; j'ai droit : voir votre vie, savoir vos affaires. Tu me diras peut-être ce que tu n'as pas voulu – ou osé m'écrire.

« Faut-il l'avouer ? le quartier où vous êtes me fait peur. La rue de Jérusalem…

« Du reste, tout me fait peur.

« Assurément, je ne suppose pas que le fils d'Antoine Labre se soit fait agent de police, mais… Enfin, tu vois bien que je devenais fou.

« Un matin, je me suis embarqué. J'ai dû bien faire, puisque depuis ce matin-là, j'ai le cœur léger.

« Je n'apporte pas beaucoup d'argent, petit frère, mais j'apporte beaucoup de tendresse et un courage à toute épreuve, qui ne reculera devant rien. Si je vous trouve heureux, tant mieux ! je redeviendrai libre de faire à ma fantaisie. Si je vous trouve malheureux, comme je le crains, je suis jeune encore, te voilà devenu un homme, morbleu ! ce serait bien le diable si, à nous deux, nous ne nous tirions pas d'affaire !

« Tu m'as compris. Prépare notre mère. Je vais me coucher ; demain, à quatre heures du matin, je serai dans la malle-poste. Demain, sur les huit à neuf heures du soir, je frapperai à votre porte.

« Je t'embrasse,

« Jean »

Il y eut un silence après la lecture de cette lettre. Mme Soulas le rompit la première et dit :

— Voilà déjà treize heures de retard.

— Avant de m'en aller dans l'autre monde, murmura Paul au lieu de répondre, je lui avais écrit, moi aussi. Il n'aura pas ma lettre. Ce sera plus dur à dire qu'à écrire.

« Mais, après tout, s'interrompit-il en relevant la tête, si j'ai de la peine, je n'ai pas de remords.

— Treize heures ! répéta Thérèse ; à votre place, moi, je m'informerais.

Disant cela, elle avança la main vers le papier où était le fromage et ajouta :

— La tête me tourne, j'ai besoin, voulez-vous me donner à déjeuner, ce matin, monsieur Paul ?

Paul lui tendit du pain ; mais, au lieu de manger, elle s'écria :

— Tiens, tiens ! voilà votre nom, imprimé sur ce chiffon !

— Je n'en ai jamais tant vu, dit le jeune homme en riant. Mon nom imprimé !

— Et celui de votre frère aussi ! continua Thérèse, qui enlevait le fromage avec son couteau pour mieux lire.

— Mon frère ! répétait Paul, dont l'inquiétude, vaguement excitée, n'avait besoin que d'un prétexte pour se faire jour. Est-ce qu'il lui serait arrivé, malheur ?

— Pas depuis son retour en France, toujours, repartit l'hôtesse, car ceci a l'air d'un bien vieux journal. Tenez ! voyez au dos : « Bourse du 23 décembre… » et nous sommes à la fin avril.

Elle acheva d'enlever le fromage.

Paul continuait :

— Vous trouvez que je ne m'occupe pas assez de ce retard, maman Soulas ? Treize heures ! c'est long, en effet ; mais j'ai mon idée. Hier soir, en descendant, j'ai croisé un homme dans l'escalier. L'homme m'a demandé si je n'étais point Paul Labre.

— Bien sûr que c'était lui ! s'écria Thérèse ; mais comment n'a-t-il pas frappé à ma porte ?

Elle s'interrompit pour dire encore :

— Tiens, tiens !

Chose singulière, tout en examinant le papier avec une sincère surprise, elle regardait du coin de l'œil la fillette endormie.

Son attention était pour le moins partagée.

— Montrez, fit Paul. Est-ce une injure ?

Car il venait de songer à son aventure avec le général.

En ce temps-là, les journaux parlaient de tout et ne ménageaient point les hommes de police.

— C'est une fortune peut-être, répondit Mme Soulas.

En même temps, elle se mit à déchiffrer le lambeau de journal, rendu transparent par l'humidité.

« Les sieurs Labre (Jean) et Labre (Paul), tous deux fils du sieur Labre d'Arcis (Antoine), sont invités à se présenter immédiatement en l'étude de maître Hébert, notaire, rue Vieille-du-Temple, 22, pour affaire qui les intéresse. »

Elle passa le chiffon de papier à Paul, qui essaya de railler.

— Je ne me connais pas d'oncle en Amérique, dit-il.

Il lut à son tour et ne réussit pas complètement à cacher son trouble.

Entre toutes les choses qui peuvent exciter chez un homme l'espoir ou la crainte, il faut placer au premier rang les communications du genre de celle-ci.

Elles ne disent rien, et c'est pour cela qu'elles émeuvent.

Ce peut être un coup douloureux, ce peut être une aubaine inespérée.

Paul avait honte des battements de son cœur. Il dit :

— Du 23 décembre à la fin d'avril, il y a de la marge. Puisque le notaire a bien attendu quatre mois, il peut attendre encore.

S'il ne disait pas sa pensée franchement et complètement, Thérèse, au contraire, exagéra la sienne, de parti pris, en répondant :

— Monsieur Labre, vous allez me faire le plaisir de prendre tout de suite une voiture et de courir au n° 22 de la rue Vieille-du-Temple. J'ai idée que vous voilà riche !

Son regard glissa encore vers le lit où dormait la jeune fille.

Il eût été malaisé d'analyser l'expression de ce regard.

Le fait qui eût été deviné aisément par un observateur était celui-ci : pour une raison ou pour une autre, Thérèse avait désir d'éloigner Paul Labre.

Et ce désir augmentait à chaque instant.

Paul hésita.

— Ce n'est pas que je craigne de la laisser seule avec vous, maman… commença-t-il.

— Il ne manquerait plus que cela ! interrompit-elle.

Puis, elle ajouta gaiement :

— Eh ! grand enfant, tout ce que je vous en dis, c'est justement à cause d'elle ! Maintenant que vous avez cette charge-là sur les bras, il vous faut des ressources. Cette petiote, quand nous l'aurons remise sur pied, ne vivra pas de l'air du temps.

Paul prit son chapeau vivement.

— C'est juste ! fit-il. Je me reprocherais de n'avoir pas fait le nécessaire.

Il sortit.

Mme Soulas resta un instant immobile, écoutant le bruit de ses pas qui descendaient l'escalier tournant.

Quand elle n'entendit plus rien, elle alla vivement vers le lit où était l'enfant. Ses sourcils étaient froncés, et une mate pâleur couvrait sa joue.

— Ysole ! murmura-t-elle. Ysole ne peut avoir rien fait de mal !

Elle se pencha au-dessus du lit et regarda attentivement le visage de la fillette.

— J'ai beau regarder, je ne sais pas ! pensa-t-elle tout haut ; je ne vois pas ! Quand on a le cœur bouleversé comme je l'ai, on trouve des ressemblances partout. Et pourtant, c'est bien sûr :

elle n'a ni les traits du général ni ceux de la comtesse. C'est sûr, sûr !

Elle approcha sa main de celle de l'enfant ; sa main tremblait violemment.

— Je veux tenter l'épreuve ! fit-elle. Mais, auparavant, je veux l'embrasser.

Ses lèvres, blêmies par une indicible frayeur, effleurèrent le front de la fillette endormie.

Il y avait dans ce baiser une tendresse passionnée, mais pleine d'angoisse.

L'enfant eut un tressaillement faible.

Mme Soulas lui donna une seconde caresse qui l'éveilla doucement.

En voyant ses paupières s'entrouvrir, Mme Soulas chancela ; mais elle dit tout bas, penchée qu'elle était sur l'oreiller :

— Suavita !

L'enfant lui jeta un regard farouche, et sembla chercher dans la chambre, un protecteur absent.

— Suavita, ma chérie, reprit Thérèse, j'ai une lettre de votre bon père qui vous dit d'avoir confiance en moi et de m'aimer. La voici, lisez.

Les traits de la fillette se contractèrent, et sa bouche rendit ce son rauque que nous avons décrit.

En même temps, ses yeux se refermèrent.

Mme Soulas tomba sur ses deux genoux et joignit ses mains avec ferveur.

— Non, non, mon Dieu, dit-elle, celle-là n'est pas Mlle de Champmas, et je peux chercher ceux qui l'aiment !... ceux qui la pleurent sans doute... sans trouver sur ma route le crime de ma propre fille !

q

Chapitre 21 Étude de notaire

Les appartements sont vastes, rue Vieille-du-Temple. C'était une grande pièce, haute d'étage et tapissée de vert sombre. On y respirait une véhémente odeur de papier renfermé.
Entre toutes les méchantes odeurs, celle-là est la plus haïssable.

Il y avait trois tables, disposées régulièrement et tenant presque toute la longueur de la pièce.

Chacune de ses tables portait à son centre un double casier, ce qui faisait six bureaux alignés.

Une seconde chambre, plus petite, montrait par sa porte ouverte un septième bureau.

Toutes les tables étaient occupées, excepté l'un des bureaux de celle qui touchait à la porte d'entrée de la grande chambre.

Nous avons pu voir des études de notaires qui étaient des salons ou des cabinets ministériels. Les choses marchent. Mais nous sommes ici au Marais en 1835.

Sur la porte ouverte de la seconde chambre, on lisait au milieu d'une plaque de cuivre : Maître-clerc.

Sur une autre porte, située à l'autre bout de la principale chambre et qui était fermée, on lisait : Cabinet.

Dans ce dernier sanctuaire respirait habituellement maître Hébert de l'Étang des Bois (Marie-Pierre), successeur de Maître Souëf (Isidore), trésorier de la Chambre, sous-lieutenant dans l'artillerie de la garde nationale, et membre de plusieurs sociétés chantantes.

C'était un homme important, bien posé, ayant des opinions politiques et doué d'un grand estomac.

M. Souëf (Constance), neveu du précédent titulaire et premier clerc, était un jeune homme d'avenir, portant lunettes et garde-vue vert. Il avait des fausses manches en lustrine jaune qui lui allaient bien et louchait des deux yeux.

Le second clerc Mahoudeau frisait la quarantaine. Il avait du ventre et une figure à pipe ; fausses manches vertes, avenir nul.

Le troisième clerc, Dieulafoy, suivait les modes de l'an passé avec orgueil. Il se pommadait et séparait ses cheveux sur le front : demi-avenir, non garanti.

Trois autres clercs dont l'histoire ingrate n'a point gardé les noms, tous ornés de fausses manches et dont les appointements réunis n'auraient pas nourri un cheval sobre, complétaient les cadres de cette pacifique armée, où un seul grade restait inoccupé, celui de petit clerc ou saute-ruisseau, dont la place restait vide auprès de la porte.

Il était onze heures du matin.

L'étude déjeunait, moitié aux frais du patron qui fournissait du bon pain et du mauvais vin, moitié aux frais des divers employés qui contentaient leur appétit selon leurs ressources.

Souëf (Constance) avait une fine côtelette, Mahoudeau dévorait du veau froid, apporté dans son foulard, Dieulafoy broutait déjà de la charcuterie, les autres se réduisaient au gruyère.

— Quel âge a-t-elle bien, cette blonde-là ? demanda le maître-clerc du fond de son réduit.

— Heu ! heu ! répondit Mahoudeau, l'âge des grâces, plus une fraction.

— Et jolie ? interrogea Dieulafoy.

— Pas tant que les lithographies de Grevedon ; mais assez pour que la patronne mette le feu à la maison, si elle la rencontre dans le petit escalier du patron.

— Quand je serai en titre, dit Souëf, le petit escalier sera essentiellement privatif. Est-ce que ce M. Labre a dit qu'il reviendrait ?

— Entre onze heures et midi, oui, répliqua Mahoudeau.

— C'est drôle, fit observer le premier clerc, qu'il ait attendu quatre mois pour donner signe de vie. Cinquième, voulez-vous me faire l'amitié de porter cela au n° 14 ?

— Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, magasin de modes, ajouta Mahoudeau. A-t-on dépassé les préliminaires ?

Souëf (Constance) ne daigna pas répondre. Il dit seulement au « cinquième » en lui donnant une assez jolie lettre qui sentait bon :

— J'espère que nous aurons bientôt un petit clerc qui vous évitera ces courses.

Le cinquième répliqua d'un ton aigre-doux :

— Je l'espère aussi, monsieur Souëf.

Quand il fut parti, Souëf murmura :

— En voilà un qui ne pourrira pas à l'étude. Il raisonne.

— Il est venu un petit clerc ce matin, dit Mahoudeau.

— Comment fait ?

— Affreux et coiffé de chiendent… comme Dieulafoy sans pommade.

— C'est tout au plus si vous êtes agréable, monsieur Mahoudeau, dit Dieulafoy, le troisième.

— Quel nom ? demanda encore Souëf (Constance).

— Clampin.

— Beau nom de saute-ruisseau !

— Il reviendra. À notre besogne, messieurs, s'il vous plaît, j'entends le patron dans son cabinet.

Presque au même instant, la porte du cabinet s'ouvrit, donnant passage à un homme rubicond, rond, propre jusqu'à être luisant, et portant la cravate blanche d'uniforme avec conviction.

— Et dire que ce gros poupard-là a trouvé deux cent cinquante mille francs de femme pour payer son étude ! grommela Souëf (Constance). Serviteur, patron. Rien de nouveau ?

— À l'horizon politique, des points noirs, répondit le notaire en titre d'une voix d'orateur ; au sein de la nature, le printemps et les fleurs.

— Sans compter les navets, pensa Mahoudeau. T'es trop bête ; ça dépasse la moyenne, ô mon âme !

Le patron traversa l'étude d'un pas grave et presque majestueux ; il entra chez le maître-clerc et ferma la porte.

— Affaire privée ! dit Dieulafoy. On va parler de la blonde, à fond.

— Mon cher monsieur Souëf, dit M. Hébert de l'Étang des Bois très amicalement, il me faudrait, aujourd'hui ou demain, une centaine de louis pour « le dehors ». Des choses tout à fait imprévues mais avouables au premier chef. Vous connaissez mes mœurs…

Et sans attendre la réponse, il ajouta :

— J'ai peur que nous ayons ici une méchante histoire. Cette affaire Labre me trotte dans la tête.

— Il est venu, dit Souëf (Constance).

— Comment ? Qui ? Je croyais être seul à l'avoir vu ! s'écria M. Hébert, étonné.

— Le nommé Paul Labre.

— Ah ! Paul ! C'est Jean que j'ai reçu, moi. À quelle heure est-il venu ?

— Dix heures ; dix heures et demie. Il doit revenir entre onze heures et midi.

Le patron était tout pensif.

— Il faudra prévenir le commissaire de police, murmura-t-il enfin. L'homme que j'ai vu m'a fait l'effet… mais là, j'en ai encore la migraine ! Et c'est si étonnant, mon cher monsieur Souëf, qu'après quatre mois de silence, on entende parler d'eux le même jour… et séparément.

Il posa sur la table, sans affectation, une très belle tabatière d'or, auprès de la boîte de buis dont Constance Souëf se servait, malgré son jeune âge.

Constance recula sa boîte et repartit sèchement :

— On a vu des choses comme ça. Tous les héritiers des successions ouvertes à l'étude ne sont pas forcés d'avoir le don de vous plaire, monsieur Hébert.

Le patron ne se fâcha pas et chantonna rondement :

Moi, j'aime les bons enfants,

Les bons vivants,

Bien mangeants,

Bien buvants :

La faridondaine !

Et j'entends :

La faridondon !

Quand viendra mon temps :

Qu'on mette sur ma bière

Ma bouteille et mon verre

Avec un gras chapon

La faridondon

Mahoudeau frappa à la porte et dit sans ouvrir :

— C'est le gamin qui vient pour être saute-ruisseau.

— Trop tard, répondit le patron ; la place est donnée depuis ce matin à un protégé de Mme la duchesse.

— As-tu entendu ? demanda Mahoudeau à notre ami Pistolet qui restait debout près de la porte d'entrée.

Pistolet avait fait un bout de toilette, et son bain nocturne n'était pas sans avoir un peu nettoyé ses habits.

— J'entends que je n'ai pas de chance, répondit-il avec un gros soupir. J'avais idée de me ranger, mais il paraît que c'est difficile à Paris.

— On fait la connaissance d'une duchesse, insinua Dieulafoy, et on attrape ainsi une place de trente francs : quinze francs de chaussures à défalquer.

Pistolet le salua sans rancune.

— Enfin, dit-il en prenant la porte, bien des remerciements. J'essaierai de me ranger tout de même. Serviteur, la compagnie.

Dans le bureau du maître-clerc, M. Hébert reprit les derniers vers de son refrain et laissa ensuite échapper cet aveu :

— Le couplet ci-dessus est un peu de moi, mais j'en fais mystère : ne me vendez pas !

— M. Paul Labre ! cria Mahoudeau à travers la porte.

— Très bien, répondit le notaire, faites entrer M. Paul Labre.

Il ajouta confidentiellement :

— Si celui-là ressemble à l'autre, je ne suis pas fâché d'avoir quelqu'un près de moi…

— Mais non, s'interrompit-il au moment où la porte s'ouvrit, celui-là ne ressemble pas du tout à l'autre ! C'est même étonnant que deux frères puissent être si différents… Monsieur, prenez donc la peine de vous asseoir. C'est à monsieur Labre (Paul) que j'ai l'avantage de parler ?

— Oui, monsieur, répondit le nouvel arrivant.

— Très bien. Vous ne vous formaliserez pas, monsieur, si je vous dis que vous avez montré peu d'empressement à vous occuper d'une affaire qui…

— Je ne lis jamais les journaux, interrompit Paul, et je suis pressé. Veuillez me dire ce dont il s'agit.

— Monsieur Labre, prononça sentencieusement le patron, moi aussi, je suis pressé. Le notariat n'est pas une sinécure. Avez-vous vos papiers ?

— Je n'ai aucun papier, monsieur.

— Monsieur, c'est fâcheux.

— Mais, reprit Paul, en cas de besoin, je puis vous les présenter avant une demi-heure.

— Très bien ! Alors, monsieur Labre, vous êtes venu chercher un simple renseignement ?

— En venant, je réponds à votre invitation.

— Très bien, très bien ! Vous formaliserez-vous, monsieur Labre, si je vous demandais quelle différence d'âge il y a entre vous et monsieur votre frère ?

— Dix ans.

— Parfait… j'ai eu l'avantage de voir ce matin monsieur votre frère.

— Déjà ! s'écria Paul.

Le notaire et son maître-clerc échangèrent un regard.

— Ce n'était pourtant pas trop tôt ! dit Souëf (Constance).

— Dans ma bouche, répliqua Paul, ce mot « déjà » n'a pas la signification que vous lui donnez.

— Oh ! s'empressa de dire le patron, ne vous reprenez pas, monsieur Labre, ce n'est pas ici un interrogatoire judiciaire.

Paul releva sur lui un regard étonné.

— Je me hâte d'ajouter, poursuivit M. Hébert de l'Étang des Bois, que vous avez l'air d'un fort honnête jeune homme. Voilà, car il faut parler net, monsieur, votre frère que j'ai eu l'avantage de voir ce matin, a pour le moins vingt ans de plus que vous. Il

n'est pas dans la même position que vous ; il a ses papiers, tous ses papiers, parfaitement en règle… et je vous le répète que je ne suis pas un juge d'instruction, monsieur Labre, je crains les machines criminelles comme le feu. Si vous vous êtes un peu trop avancé, l'imprudence est de votre âge. Eh bien ! retirez-vous purement et simplement ; ce sera comme si je ne vous avais jamais vu. Vous comprenez ?

Au lieu d'obéir à cette insinuation où, en définitive, il y avait quelque apparence charitable, Paul se laissa tomber sur une chaise qui était auprès de lui.

Ses jambes défaillaient, et il appuya ses deux mains contre sa poitrine. M. Hébert, qui se méprit, voulut dire :

— N'ayez pas peur…

Paul l'interrompit d'un geste nerveux et murmura :

— J'ai peur… J'ai horriblement peur ! J'attends mon frère depuis hier au soir. Répondez-moi : mon frère est grand, beau, bien fait, brun. Comment est l'autre ?

— Blond, tirant sur le roux, répondit le notaire ; petit, gros, laid… et, s'il faut dire la vérité, l'air d'un coquin depuis les pieds jusqu'à la tête.

Paul se dressa sur ses jambes chancelantes.

— Si cet homme-là a les papiers de mon frère, dit-il d'une voix rauque, c'est que mon frère a été assassiné.

— Ou volé, monsieur Labre, ou volé, rectifia le notaire. Je vous prie d'être persuadé que je prends bien part à votre situation douloureuse.

Paul recouvrait déjà son calme. Il demanda :

— L'homme qui s'est présenté vous a-t-il laissé son adresse ?

— Naturellement, répliqua le patron qui feuilleta son carnet ; M. Jean Labre, baron d'Arcis, rue du Pont-de-Lodi, 3.

Paul se dirigea vers la porte.

— Du sang-froid, monsieur Labre, lui dit le notaire en le suivant. Quand vous aurez vos papiers bien en règle, j'aurai l'avantage de vous communiquer le testament de Mme veuve de Grandlieu, née Labre, décédée sans enfant à Mortefontaine, canton de La Ferté-Macé (Orne), et qui vous laisse, indivis entre monsieur votre frère et vous, douze bonnes mille livres de rentes en terres, plus dix-sept mille francs d'argent comptant. Le mobilier n'est pas mauvais et la succession n'a pas un sou de dette. C'est gentil.

Paul n'écoutait plus. Le notaire ajouta en se penchant sur la rampe de l'escalier :

— Pour l'affaire criminelle, si vous vous portez partie civile, comme je le pense, j'ai mon beau-frère, M. Bellamy, avoué, rue Saint-Honoré, 212. Vous serez content de lui… j'ai l'avantage de vous saluer, monsieur Labre. Vous direz à Bellamy que c'est moi…

Paul s'élança dans sa voiture et se fit conduire au n° 3 de la rue du Pont-de-Lodi.

C'était une maison en reconstruction, où il n'y avait pas un seul locataire.

— À la poste ! ordonna-t-il à son cocher.

Il avait sur lui quatre ou cinq louis et sa montre ; tout ce qu'il possédait.

Une demi-heure après, et sans même avoir pris le temps de revenir à sa maison, il galopait sur la route du Havre.

q

Chapitre 22 Pistolet commence à se ranger

Le trois-mâts le Robert-Surcouf,de Saint-Malo, capitaine Legoff, arrivé depuis quatre jours seulement, était en partance dans le port du Havre.
Il venait du Rio de la Plata avec des passagers pour la France et un tiers de fret à même destination ; deux tiers de fret pour Liverpool, où il devait effectuer son chargement de retour.

Le capitaine Legoff, large petit Breton, bien campé sur ses jambes courtes, trapu, barbu, fort comme un de ces bœufs nains du Morbihan, dont les aloyaux sont célèbres dans l'univers entier, allait et venait sur son pont, les pieds dans des espadrilles et les mains dans ses poches jusqu'au coude. Il portait un pantalon de peluche et un norouâsà longs poils roussâtres qui en avait vu de rudes.

Il fumait sa pipe en attendant la marée.

Le norouâs,ainsi nommé à Saint-Malo et aussi en Normandie parce que sa solide étoffe combat assez bien les froides rafales des vents de nord-ouest, est un vêtement du genre paletot qui donnerait l'apparence d'un ours au dandy le mieux efflanqué.

Le capitaine Legoff avait l'air d'un ours, même quand il mettait bas son norouâs.

Beau temps, bonne brise de l'est, jolie mer ; on allait sortir de cette terrible passe du Havre en se baladant.Le capitaine Legoff était de joyeuse humeur.

— Sans vous commander, marinier, dit à l'arrière une voix grêle et à la fois enrouée, je voudrais parler en particulier au patron de ces lieux.

L'aide timonier à qui s'adressait ce discours se pencha vivement sur le plat-bord.

Évidemment, il avait hâte de contempler la bête curieuse qui pouvait entasser dans une seule phrase tant de hardis solécismes contre la grammaire matelotesque.

Il vit dans l'embarcation amarrée à la traîne un petit homme maigre et nu comme un ver, qui était en train de dénouer un paquet où étaient ses habits.

Tout son corps ruisselait, mais les cheveux jaunes et crépus qui se hérissaient sur son crâne étaient parfaitement secs.

— Un vilain oiseau tout de même, pensa le matelot.

— Qu'est-ce que tu veux au capitaine, moucheron ? ajouta-t-il tout haut.

Le petit homme maigre passait lestement son pantalon.

— Moucheron, répondit-il, n'est pas un terme qu'on s'entrecolle dans la conversation des gens comme il faut. Ce que j'ai à dire au capitaine, c'est des secrets d'importance de l'autorité.

Le matelot se mit à rire. Le petit homme chaussa ses souliers éculés à l'aide de son doigt en guise de corne, puis il revêtit sa blouse.

Sa toilette était achevée.

Les chaussettes, la chemise et le chapeau avaient peut-être existé autrefois.

— Là ! fit-il. Me voilà en grande tenue et prêt à parler au capitaine.

— Qui est-ce qui bavarde dans l'embarcation ? demanda justement celui-ci.

Le matelot toucha une mèche de ses cheveux et répondit :

— C'est un petit ouistiti de pâlot d'enfant de troupe ou pas grand-chose qui veut vous causer de la part des commissaires, à ce qu'il dit.

M. Legoff se pencha sur la balustrade à son tour. L'apparence du petit bonhomme ne lui inspira aucune confiance.

— Comment es-tu venu dans mon embarcation, failli merle ? demanda-t-il brusquement.

— Par mer, mon commandant, répliqua l'autre, avec mes effets sur ma tête, n'ayant pas les moyens de payer un bateau à volonté.

— Et que fais-tu là ?

— J'attends qu'on me dise : Montez un peu voir, qu'on cause !

— Est-ce que tu saurais monter ?

— J'ai idée que oui, mon capitaine.

— Essaye voir !

Ces mots furent prononcés d'un ton de défi moqueur.

L'arrière du trois-mâts était carré et dépourvu de toute saillie qui pût faciliter l'ascension. Le petit homme se prit au gouvernail et grimpa le long de sa tige. Dès qu'il put mettre la main sur la base du couronnement, ses bras se raccourcirent, ses reins donnèrent, et par un temps de gymnastique qu'un clown du cirque n'aurait point désavoué, il se trouva assis en équilibre sur la balustrade.

M. Legoff ôta sa pipe de sa bouche.

— Je n'ai vu faire ça qu'au Parisien de M. Surcouf, dit-il avec admiration.

— Commandant, repartit le petit homme avec fierté, j'ai pareillement l'honneur d'en être indigène de cette même capitale de l'Europe et de l'univers !

— Comment t'appelles-tu ?

— Clampin, dit Pistolet.

— Et tu viens de Paris ?

— En malle-poste.

M. Legoff fronça ses gros sourcils.

— C'est-à-dire, répliqua le gamin sans rien perdre de son aisance, derrière la malle-poste, que j'ai eu beaucoup de peine à

m'y maintenir pendant cinquante-trois lieues et un kilomètre, malgré l'entêtement du conducteur et de son fouet.

— Que faisais-tu à Paris ?

— Je chassais.

— À Paris, tu chassais ?

— Des matous pour les restaurants qu'ont la renommée des gibelottes, oui, commandant, c'est un état numéroté.

Ici, M. Legoff montra tout le chapelet de ses bonnes dents jaunies par la pipe, en un vaste éclat de rire.

— Et que veux-tu faire ? demanda-t-il.

— Me ranger et faire la fin de ma jeunesse, perdue dans les plaisirs de l'amour.

Encore une fois le front de M. Legoff se rembrunit.

— À bord, on ne plaisante pas, méchant singe, dit-il.

— Commandant, répondit Pistolet, je lève la main comme quoi je ne plaisanterai plus jamais.

— Accoste à bâbord ! cria une voix dans la lune de misaine.

— Capitaine, dit un maître le chapeau à la main, c'est un bourgeois d'âge et bien mis qui vous demande.

— Mets-moi ce capelan-là à fauberder ici ou là, ordonna Legoff en montrant Pistolet. C'est mon mousse.

Pendant que le capitaine s'éloignait, le maître regarda Pistolet à son tour.

— Pour avoir une touche de vermine, déclara-t-il, ça y est.

Le gamin se mit debout et le salua respectueusement.

— C'est la première fois, dit-il, que je viens dans un port de mer. Quand on revient au rivage, a-t-on la faculté de communiquer une tripotée aux supérieurs qui ont manqué à la politesse envers moi ?

— Quand on n'a pas eu les reins cassés en chemin, mon bonhomme, repartit le maître. Tu es peut-être un bon petit tout de même, malgré ta physionomie. Va droit, travaille proprement, et on te parlera comme à un chrétien qu'est pas cause de son physique désavantageux.

M. Legoff venait de rejoindre au pied du grand mât un visiteur d'aspect distingué et vraiment respectable qui l'aborda en lui disant :

— Permettez que nous causions dans votre cabine.

Legoff lui en montra aussitôt le chemin.

Pistolet passait, le long de l'autre bord, suivant le maître qui allait l'installer dans ses fonctions.

Les yeux gris de Pistolet ne perdaient jamais rien. Il aperçut l'étranger et ses maigres joues s'enflèrent, tandis qu'il murmurait :

— Ah ! bah ! Je ne me trompe pas ! Qui donc ont-ils tué, alors, chez Gautron à la craie jaune ?

L'étranger et le capitaine avaient déjà disparu.

Ils restèrent ensemble environ dix minutes.

M. Legoff ressortit seul. Sur le pas de la cabine, il dit à demi-voix :

— Ces affaires-là sont dangereuses, je me mets en contravention, mais vous m'allez, quoi ! Ne vous montrez pas avant d'avoir doublé la Hève.

« Encore ! s'écria-t-il en répondant à un matelot qui lui annonçait la visite d'un étranger. C'est donc une procession, aujourd'hui, à la fin !

— C'est le frère de M. Labre, dit le matelot.

Pour le coup, la bonne figure de Legoff se dérida en grand.

— Cara ! s'écria-t-il, le frère de M. Jean Labre ! La perle des messagers ! Ce doit être un joyeux camarade ou que le diable m'emporte !

Paul venait à lui lentement ; il était si pâle et si défait qu'on eût dit un malade sortant de son lit.

— Beau gars ! grommela Legoff en le regardant s'approcher, mais pour joyeux, fichtre non !

Il tendit la main à Paul qui resta un instant muet devant lui. Sans savoir pourquoi encore, Legoff partagea bientôt cette émotion, et ce fut d'un ton tout troublé qu'il demanda :

— Eh bien ! monsieur Labre ! le frère a dû être bien heureux de vous embrasser. Avons-nous assez parlé et reparlé de vous, depuis le Rio de la Plata ! J'espère que monsieur Jean a fait un bon voyage de Paris ?

Pour répondre, Paul fit un grand effort. Il ne put prononcer que ces mots :

— Il est donc bien vraiment parti pour Paris !

Si Legoff ne l'avait point soutenu, il serait tombé à la renverse.

Il ajouta, pendant qu'on l'asseyait sur un banc :

— C'était mon dernier espoir. Il était bien faible ; mais je me disais : Peut-être mon pauvre Jean aura-t-il eu un empêchement, après m'avoir écrit sa lettre ; peut-être le retrouverai-je encore au Havre !

Legoff comprenait à demi ; il voulut tout savoir. D'une voix entrecoupée, Paul lui raconta sa visite au notaire de la rue Vieille-du-Temple.

— Ah çà ! s'écria le capitaine, je crois rêver, moi, voyez-vous, monsieur Labre ! Il n'y a pas de preuves de mort, après tout, et vous auriez grand tort de jeter le manche après la poignée. Et pourtant, ces papiers qu'on lui a volés… Ah çà ! ah çà ! en France, à Paris, en 1835, il y a donc des endroits plus dangereux que les pampas de l'Amérique du Sud ! Cara ! j'ai navigué dans toutes ces eaux pleines de pirates et de crocodiles, j'ai traversé toutes ces savanes où les diables rouges rôdent la nuit et le jour, et je ne suis pas mort, tonnerre de Brest ! Si je n'étais pas forcé de repartir, j'irais avec vous et je promets bien que nous le retrouverions.

Le second du navire vint, le chapeau à la main, et dit :

— Onze heures trente-neuf minutes. Le bon de l'eau, capitaine !

Toutes les manœuvres étaient préparées depuis longtemps pour attendre la marée étale.

Legoff prit son porte-voix.

Avant de lancer son premier commandement, il pressa Paul contre sa poitrine.

Tous les matelots du Robert-Surcouf étaient déjà au cabestan et dans les agrès, quand Paul Labre revint à l'embarcation qui l'avait amené. Comme il descendait l'échelle à reculons, une tête crépue mit ses cheveux jaunâtres à la hauteur du bastingage, et il entendit une voix qui disait :

— Monsieur Paul, si je ne me plais pas dans la marine, je sais des choses que je vous conterai entre quatre-z-yeux. Mme Soulas est une brave femme ; je vous revaudrai son matou quelque jour, vous pouvez lui assurer ça.

Le bruit de l'appareillage étouffa les dernières paroles.

Paul Labre ne savait pas ce qu'il avait entendu.

Il s'assit, accablé, à l'arrière de son bateau et mit sa tête entre ses mains.

Pistolet continua de parler pour lui tout seul, disant :

— Si ça consiste à balayer, l'art du marin, ça ne me va pas ! v'là trois soirées que je n'ai pas mis les pieds à Bobino. Mèche a dû pleurer toutes les larmes de son corps sur la chose de mon absence. Si ça n'avait pas été l'ambition de me ranger, jamais je ne l'aurais quittée. C'est égal, ça me ferait plaisir de rendre service à M. Paul !

Le Robert-Surcouf,portant à fleur d'eau ses ancres dégagées, glissait lentement avec le jusant vers la tour de François Ier qu'il dépassa. On hissa les basses voiles, aussitôt qu'il entra en Seine. Un quart d'heure après, il courait vent largue et couvert de toile sous la falaise de la Hève.

L'étranger sortit alors de la cabine du capitaine et vint s'accouder tout rêveur au bastingage pour regarder les côtes de France qui déjà fuyaient au sud-est.

Il tressaillit et se retourna parce qu'une voix disait derrière lui :

— Ça va bien, général, et vous ?

L'étranger, qui était en effet le général comte de Champmas, ne se souvint point d'avoir vu jamais le visage mièvre et bizarrement effronté que ses yeux rencontrèrent. Son premier mouvement fut de chercher sa bourse.

Pistolet s'arrêta d'un geste plein de dignité.

— Ce n'est pas que j'en regorge de monnaie, dit-il, au contraire ; mais je suis en train de me ranger, pas de bêtise ! C'est tout bonnement à la cour d'assises que j'ai eu l'honneur de vous contempler, général ; je vous dis ça pour que vous ne vous cassiez pas la tête à vous demander : Où donc ai-je rencontré ce paroissien-là ? Et discret comme la tombe, vous savez, incapable d'abuser d'un secret que la Providence m'a confié par hasard. En résumé, manquant d'argent et n'en voulant pas, j'accepterai volontiers çà et là un peu de tabac ou des bouts de cigares qui peuvent passer pour un cadeau d'amitié loin de la patrie.

— Au faubert, moucheron ! ordonna le maître. Avec de l'instruction, du zèle et de la capacité, tu deviendras un matelot comme père et mère. Marche !

Les blanches falaises de la Normandie s'affaissaient déjà dans le lointain.

Ce même jour et vers cette même heure, dans le salon austère et simplement meublé de son hôtel de la rue Thérèse, le vieux patriarche des Habits Noirs – le colonel – était en conférence intime avec ce jeune homme au teint blanc, aux cheveux bouclés, au profil aquilin, que la pauvre Ysole appelait « monseigneur », et vers qui son cœur, tendre en même temps qu'ambitieux, s'était élancé si ardemment.

Le Père-à-tous, assis dans une bergère, avait toujours cet aspect vénérable qui trompait parfois jusqu'à ses associés eux-mêmes. À chacun d'eux, en effet, il avait promis son héritage, à l'exclusion de tous les autres, et chacun d'eux le croyait.

C'était là le secret de leur obéissance.

Aujourd'hui les rides de son front se creusaient profondément ; il avait l'air soucieux.

— Une affaire si bien combinée ! disait-il, un rapport si joliment fait. Mais qui donc ont-ils tué à la place du général ?

— Qu'importe cela ? répondit sèchement le prince. Le général est vivant, voilà le fait. Ma belle Ysole n'est plus qu'une demoiselle riche, qui peut attendre vingt ans son héritage.

— Qu'as-tu fait d'elle, mon fils ? Ah ! comme tu calcules !

— Je l'ai laissée endormie dans une chambre d'hôtel, et me voici.

— Et dire, soupira le colonel, que j'ai donné ma petite Fanchette à ce Corona ! et qu'il la rend malheureuse ! Quel gendre tu aurais été !

— Père, cela ne me donne pas de rentes ! Il est temps.

— Ingrat ! je n'aime que toi ! je ne m'occupe que de toi. Voyons, écoute ! veux-tu essayer un coup énorme ? Ce sera ma dernière affaire. Veux-tu épouser cette paysanne du département de l'Orne qui est plus riche qu'une reine ?

Le prince fit la grimace.

— Une vieille femme ! dit-il.

— Les vieilles femmes, prononça doucement le colonel en humant trois ou quatre grains de tabac sur le bout de son pouce étique, selon la loi de nature, sont sujettes à des accidents mortels.

Paul Labre revint dans sa mansarde après quatre jours d'absence.

Il y trouva Mme Soulas, veillant au chevet de la pauvre enfant qu'il appelait Blondette.

Il était si changé que Thérèse eut peine à le reconnaître.

— Maman, dit-il après avoir embrassé Blondette, je comptais donner à ce petit ange ma vie, toute ma vie, mais j'ai un autre devoir, maintenant. Mon frère est mort assassiné : je veux le venger. C'est à vous que je confie le soin de chercher les parents de

Blondette. Moi, dussé-je me faire agent de police, cette fois volontairement, je fouillerai Paris, la France, le monde entier, jusqu'à ce que j'aie trouvé l'assassin de mon frère !

q

Chapitre 1 Une rencontre

Par une chaude matinée de septembre, en l'année 1838, un chiffonnier et un gamin de Paris jouaient au bouchon commodément et bien à l'ombre, sous la voûte monumentale qui rattachait la rue de Jérusalem à la rue de Nazareth.

Il vient là quelquefois des curieux visiter les sculptures murales qu'on attribue à Jean Goujon, mais ni le gamin ni le chiffonnier ne paraissaient tourmentés par la passion des arts.

Ils se souciaient de Jean Goujon un peu moins que du roi de Prusse.

Le chiffonnier avait la barbe épaisse et ses cheveux incultes lui tombaient jusque sur les yeux.

Sa hotte, adossée à la paroi de la voûte, était plus haute et plus large que l'habitude ne le comporte.

Le gamin, qui, à le regarder de plus près, avait atteint l'âge d'homme depuis longtemps, gardait cette figure glabre et pâlotte qui fait de certains sauvages parisiens une race aussi nettement caractérisée que les Peaux-Rouges d'Amérique ou les Tziganes d'Europe.

On a remarqué que l'influence de climats étrangers est presque nulle sur ces peaux dures et neutres à la fois qui sont une provenance spéciale des bas quartiers de Paris. Le soleil africain les respecte, et ils pourraient garder les tons fades de leur cuir au milieu des Noirs de l'Équateur.

Le chiffonnier et le gamin jouaient bien tous les deux, et avec une animation égale : il y avait une haute pile de sous sur le bouchon et une demi-douzaine de vagabonds suivaient avidement la partie.

C'était un match.On pariait comme au champ de courses.

Nous l'avons dit et nous le répétons : en aucun lieu de Paris vous ne trouverez tant d'oiseaux du violon qu'aux alentours de la Préfecture de police. Ce serait à croire que ce monument où se fabrique la glu qui doit les prendre un jour ou l'autre a pour eux un irrésistible attrait.

Le gamin, comme presque tous les Parisiens, était un coupeurhardi et précis. Son décime en métal blanc, portant d'un côté la tête de Louis XVI, de l'autre un faisceau, surmonté du bonnet phrygien, était arrondi aux arêtes et semblait avoir subi le poli de l'émeri. C'était une merveilleuse pièce de coupage,glissant dans la poussière, droit et roide, comme un galet sur l'eau.

Un amateur en aurait donné cinq sous, haut la main.

Le chiffonnier, au contraire, avait le jeu prudent des galochiersde l'Ouest. Il piquaitet abattait en piquant, de sorte que son gros sou de la République, épaissi à la tranche par le marteau et limé en scie par-dessus le marché, restait toujours en place, fidèle gardien des sous qui pouvaient tomber du bouchon.

Le gamin, dont l'adresse évidemment supérieure était vaincue par la prudence calme de son adversaire, se vengeait par des quolibets.

— Dis donc, Landerneau de ton pays, demanda-t-il au moment où le chiffonnier enlevait proprement une belle pile de douze sous, pourquoi donc que tu as une si grande hotte ?

— Je fais les enterrements, répliqua l'autre, dont l'œil sournois n'annonçait rien de bon. Quand tu l'auras avalée, ta langue, je t'emporterai à l'amphithéâtre, en première classe, et ça ne te coûtera pas cher pour être disséqué.

La galerie fut pour Landerneau. Le gamin enrageait.

— Chargeons, dit-il, douze sous chaque, veux-tu ?

— Va ; si tu manques, ils sont dans le sac.

La pièce blanchâtre du gamin prit le bouchon au milieu et le lança à dix pas. Les vingt-quatre sous tombèrent si parfaitement d'aplomb que la pile resta debout.

La galerie applaudit. Le gamin triomphant s'écria :

— Dis donc, Landerneau, pourquoi donc qu'on t'appelle comme ça : Trente-troisième de ton sobriquet de petit nom ?

— Ça, c'est des mystères, répondit le chiffonnier gravement. Relève et tais ton bec !

À l'angle de la rue de Jérusalem, un homme en costume bourgeois, propre et cossu, s'était arrêté, juste au moment où le gamin ramassait son gain.

La casquette du gamin avait glissé, montrant une tête crépue, où se hérissait une véritable forêt de cheveux jaunâtres.

L'homme en costume bourgeois s'approcha tout doucement. Il avait la figure d'une bonne personne qui va faire une niche à un ami.

Comme le gamin se penchait pour relever le bouchon, l'homme le saisit par l'oreille.

La moitié au moins des membres composant la galerie fila à droite et à gauche. Le chiffonnier endossa précipitamment sa grande hotte.

Le gamin, lui, se redressa vivement, en disant :

— Qu'est-ce que c'est ? Faut-il allumer le gaz ?

Et avant même d'avoir regardé le mauvais plaisant, il lui passa la jambe avec une inimitable prestesse.

Ce fut comme le coup qui avait fait sauter le bouchon, sans déranger la pile de sous. Le bourgeois s'assit, mais si rudement que son séant rendit un son de coussins qu'on fouette.

Le restant de la galerie s'éparpilla en riant de tout son cœur.

Le chiffonnier avait déjà disparu.

— En a-t-on assez ? demanda le gamin. Ou souhaite-t-on la suite au prochain numéro ?

Mais il s'interrompit pour dire avec une expression de sincère regret :

— Tiens ! c'est M. Badoît que j'ai rissolé ! pas possible !

Et il tendit ses deux mains avec empressement pour relever son ancien patron.

M. Badoît, remis sur ses pieds, frotta sans rancune la place meurtrie et dit :

— Tous ces temps-ci, j'aurais donné gros pour te rencontrer, Pistolet, ma vieille. Je n'ai jamais retrouvé d'insecte pareil à toi, malgré tes défauts et ton tempérament dissolu. Tu n'as pas changé du tout depuis trois ans, sais-tu ?

— Trois ans et quatre mois, patron, repartit Pistolet, qui contemplait son ancien chef avec un sincère plaisir. C'était fin avril 35 que je fis la fugue en question pour un bon motif de me ranger et d'acquérir une position dans le monde par mon assiduité et mon travail de n'importe quel genre. Vous, je vous trouve encore embelli et gras comme une loche… Ah ! dame, ça me fait quelque chose de vous revoir, par exemple ! Payez à déjeuner, voulez-vous ? J'accepterai sans rancune.

— Et à dîner aussi, Clampin, ma vieille. J'ai besoin de toi.

— Je vous appartiens, patron. Un poulet sauté, hé ? champignons ?

— Marengo, si tu veux. Ah çà ! où diable étais-tu donc passé depuis le temps ?

— Partout, patron. J'ai fréquenté les diverses parties du globe, en me promenant ou pour affaires. J'en ai vu, des pays ! Et mon expérience actuelle est le fruit de ces différents voyages autour de l'univers.

Ils avaient traversé la rue et se trouvaient devant la porte du père Boivin.

— Est-ce que nous allons entrer là ? demanda Pistolet non sans dédain.

— Oui ; pourquoi pas ?

— Un inspecteur comme vous, fi donc !

M. Badoît l'interrompit.

— Je ne fais plus partie du gouvernement, dit-il. Je suis dans une entreprise particulière et bien payée.

Pistolet fit la grimace.

— Chez M. Vidocq ? grommela-t-il. Oh ! patron !…

— Plutôt mourir ! s'écria Badoît. L'honneur avant tout ! Tu connais bien celui qui m'emploie, petiot, et tu honores son caractère. Entre. Nous allons prendre le cabinet de la tour, au second étage, et nous causerons tout à notre aise en tête à tête.

Pistolet passa le premier, longea l'allée étroite et noire, et s'engagea dans l'escalier tournant.

— Est-ce que Mme Thérèse Soulas demeure toujours ici, monsieur Badoît ? interrogea-t-il d'un ton où perçait un vague remords.

— Non, répondit l'agent. Pourquoi ?

— Pour rien. Vous souvenez-vous du minet qu'elle aimait tant ?… Mou ! mou ! mou !

— C'est toi l'auteur de sa catastrophe, gredin ! fit Badoît en riant.

— Hélas oui ! je le piquai le dernier jour… avant de me ranger… et c'est en le guettant que je reconnus le marchef qui écrivait ce nom de Gautron, sur la porte du n° 9, avec de la craie jaune. C'est drôle ! toutes ces choses-là m'avaient passé, depuis trois ans, et maintenant que je suis ici, voilà qu'elles me reviennent en grand !

— Il faut qu'elles te reviennent, prononça tout bas M. Badoît. Nous sommes dans ces affaires-là jusqu'au cou, présentement.

— Ah bah ! fit le gamin. Est-ce qu'il s'agit encore du marchef ?

— Un peu.

— Et de l'homme assassiné en haut ?

— Beaucoup.

— Eh bien ! dit Pistolet en mettant la main sur le bouton de la porte, pour parler de la chose, on sera bien là, aux premières loges, c'est sûr ! Mais pour déjeuner… Après ça, il y a si longtemps ! et le père Boivin cuisine pas mal. Seulement, pas de gibelotte, rapport au matou de maman Soulas ! Je l'entends toujours, la pauvre femme : Mou, mou, mou ! Elle avait une polissonne de voix si douce ! La gibelotte me ferait mal à l'estomac, ayant conservé toute ma sensibilité d'autrefois.

Il entra et son regard fit le tour des murailles.

— En haut, c'est boisé, dit-il. Êtes-vous quelquefois retourné en haut, monsieur Badoît ?

— Jamais, répondit l'ancien inspecteur, qui était pâle.

— Et le marchef n'a rien eu pour cette chose-là ?

— Rien.

— Et pour le reste ?

— Évadé entre les deux sessions. Jamais repris. C'était un fort.

Pistolet s'assit.

— On lui avait pourtant fait voir le tour, dit-il. Il nageait assez joliment, c'est vrai, mais je le tirais toujours par les pieds : ça l'agaçait. Quant au paquet de soie blanche où il avait mis une petite fille, j'allai jusqu'au pont de la Concorde en suivant le courant. Pas plus de paquet que dans mon œil. J'y ai pensé longtemps.

— Un autre avait trouvé le paquet, dit Badoît qui s'assit à son tour.

— Contez-moi donc ça, patron ! s'écria vivement le gamin.

Badoît répondit :

— Plus tard.

Pistolet retourna son verre et frappa dessus avec son couteau.

— Il y a des histoires, vois-tu, reprit Badoît, en veux-tu, en voilà ! J'ai prodigué des pas et des démarches depuis trois ans, ça fait frémir. Mais on a affaire à des premiers sujets qui savent jouer à cache-cache ; on dirait qu'ils m'ont jeté un sort, et depuis que je travaille pour M. le baron d'Arcis…

— Qu'est-ce que c'est que ce baron-là ? interrompit Clampin.

— Un vrai baron, et un vrai homme : l'ancien Paul Labre.

Clampin souffla dans ses joues.

— Ça s'éclaircit ! dit-il. J'étais au Havre, sur le Robert-Surcouf,un joli trois-mâts, capitaine Legoff, quand M. Paul Labre vint voir si son frère... Ah ! Dieu de Dieu ! c'est ce matin-là qu'il était blême !

Un garçon entra :

— Poulet marengo ! commanda Pistolet, c'est promis ; pieds à la rémoulade et omelette au lard : l'appétit viendra. Joigny première et de l'oignon dans la salade. Apportez le pain, le vin et le saucisson : le reste tout ensemble. On est des personnes qui n'aiment pas être dérangées dans leur conversation secrète et particulière.

— Patron, reprit-il quand le garçon fut sorti, dans le temps, il y avait quelque petite chose entre vous et maman Thérèse, en tout bien tout honneur, s'entend.

— Ça fait intégralement partie de l'histoire, répondit Badoît avec un gros soupir. Une affaire de délicatesse et de sentiment ; elle avait des restes agréables. Ça n'a pas réussi, rapport à son changement de position, mais on continue de s'entre-estimer.

— Elle est remariée ?

— Elle a refusé pareillement M. Chopand et M. Megaigne, par suite d'un souvenir ou autre. Elle est dans du coton à présent, heureuse et bien casée, en province, maison du général de Champmas.

— Ah ! ah ! fit Pistolet. Celui qui devait y passer là-haut, à la place de M. Jean Labre ? Encore un que j'ai rencontré à bord du Robert-Surcouf.Bon tabac. Est-il revenu ?

— Après qu'il a eu sa grâce, oui ; mais à la condition de vivre comme un ermite à sa campagne, dans le département de l'Orne, Normandie.

— Et c'est là qu'est maman Thérèse ? À quoi faire ?

— C'est là. À rien faire.

Pistolet parut réfléchir. Cela ne lui arrivait pas souvent.

Le garçon rentra et servit.

— À ta santé, Clampin, ma vieille, dit M. Badoît en versant le premier verre. Quand on te regarde bien, on voit tout de même que la barbe aurait pu te pousser si elle avait voulu. Quel âge as-tu, au vrai ?

— L'âge des amours, patron. À la vôtre ! et chiquons !

Il reprit, la bouche déjà pleine :

— Ça n'est pas pour cacher ma vétusté ; au contraire, je m'en fais gloire. Tout le monde a de la barbe. Les dames savent qu'on peut me respirer sans danger, comme les fleurs. Quoi donc ! je les aime depuis longtemps, en ma qualité de singe Cupidon. Succès partout, jamais de cruelles. Je parierais pour moi contre don Juan.

— Tu as donc été au Théâtre-Français, toi, Clampin ?

— Le plus souvent ! J'ai vu Don Juanà Bobino. Est-ce qu'on en parle aussi dans les autres théâtres ? Mais, dites donc ! savez-

vous avec qui je jouais tout à l'heure à la pigoche, monsieur Badoît ?

— Non ; dis-le.

— Un curieux lapin ! ce qui me fait penser à lui c'est l'idée que je n'ai jamais tiré à la conscription. Trop jeune, depuis quinze ou vingt ans ! lui, le Landerneau, dit Trente-troisième, eut l'honneur de faire ma connaissance, le jour de son conseil de révision. Il avait eu le n° 1. Sonnez, clairons ! J'étais alors la récréation de la servante à tout faire d'un herboriste et je donnais des consultations gratuites dans le quartier, moyennant vingt-cinq centimes de pourboire. J'en ai sauvé des chevaux de citadines ! Landerneau vint me demander combien lui coûterait une maladie d'yeux incurable. Je demandai à la bonne, qui demanda à son marchand de fleurs de tilleul, et mon Landerneau eut sa maladie : à preuve qu'il est resté deux ans aveugle. Le soir du matou, il était avec Coyatier, vous savez ?

— Ici ? dit M. Badoît en tressaillant.

Pistolet regarda le plafond et répéta :

— Ici.

— Et tu sais où le retrouver ?

— À peu près. Il est riche et fait semblant de ramasser des chiffons. Je connais Mme Choufleur, son épouse actuelle, qui voiture les quatre-saisons.

Il s'interrompit pour crier d'une voix de rogomme :

— À deux sous, le gros tas, à deux sous.

Puis il reprit gravement :

— Un amour de femme !

Badoît lui versa à boire avec enthousiasme.

— Tu vaux ton pesant d'or ! s'écria-t-il.

— Garçon ! des balances ! fit Pistolet qui but après avoir salué.

Il reprit encore :

— Et je connais aussi le frère de sa première femme, Coterie, dit le Réveil de Pantin-la-Galette, ancien compagnon maçon qu'on a chassé du Devoir et qui balaie en chef à la Chambre des pairs.

— Pourquoi me parles-tu de celui-là ?

— Parce qu'il était aussi avec M. Coyatier, le soir du matou – là-haut.

— Ah çà ! fit Badoît, ils étaient donc une douzaine ?

— Ils étaient trois, répliqua Pistolet : Coyatier, Coterie qui était maçon, et Landerneau qui était menuisier. Coyatier avait un pic d'ouvrier terrassier, Coterie avait un marteau, sa truelle et son auge, Landerneau avait sa boîte d'état. Quand ils sortirent, Landerneau portait une valise.

Badoît le regarda en face.

— Alors tu sais ce qui s'est passé ici dessus ? prononça-t-il à voix basse.

— Vous aussi, patron.

— J'entends : tu sais les détails ?

— Non, mais je les saurai quand je voudrai.

Badoît baissa encore la voix.

— Lequel des trois, demanda-t-il, est allé, le lendemain, chez le notaire de la rue Vieille-du-Temple ?

— Quant à ça, répondit Pistolet, ni vu ni connu ! j'ignorais ce détail, quoique j'y suis allé, moi aussi, le lendemain du fameux soir, dans cette même boutique du notaire de la rue Vieille-du-Temple, et que ça m'étonna d'entendre les clercs qui parlaient de M. Labre. Moi, j'étais là pour me ranger. Mais nous ne mangeons plus, patron ! Au diable les Habits Noirs, jusqu'après le café ! Une idée ! je vas vous raconter mes voyages, et nous reprendrons votre commerce au dessert.

q

Chapitre 2 Aventures de Pistolet

M. Badoît regardait son ancienne mouche avec une admiration croissante.
Il murmura :
— Dire que nous avons cherché pendant trois ans !

— Et quatre mois, patron ! C'est que je n'étais pas là. Et pendant ces trois ans et quatre mois j'ai cherché aussi quelque chose que je n'ai pas trouvé : une position sociale pour me ranger ; mais là, à fond, avec femme légitime, enfants, table ouverte, rentes sur l'État, décoration et autres. À Paris, je m'étais déjà coupé en

quatre, à votre insu, j'avais remué ciel et terre. Néant. Ma dernière visite fut pour le notaire de la rue Vieille-du-Temple qui ne voulut pas de moi pour saute-ruisseau. La machine de la veille m'avait un peu fatigué, et les dames que je fréquentais à Bobino n'aimaient pas la police.

« Voyez-vous, patron, dans le monde, je n'ai jamais avoué que je tenais à la préfecture par un petit bout de bricole. Ça m'aurait ravalé. J'avais dit à Mèche… Vous savez, Mèche, Mme Pistolet ? Je ne l'ai pas retrouvée à Paris. Je lui avais dit, et aux autres aussi, que j'étais employé dans les Habits Noirs, pour me faire un peu mousser avantageusement.

— On aime donc mieux les voleurs que les archers, dans ton monde, Clampin ? demanda Badoît.

— Parbleu ! répliqua le gamin. Mèche me regardait avec respect. Elle aurait bien voulu que je la présente aux Habits Noirs, et les autres aussi, ça plaît aux dames. Alors donc, ayant honte de l'état, je me dis : Faut se nettoyer !

« Faut être par exemple officier de marine, remarquable par l'uniforme, la bravoure et l'instruction. J'allai donc attendre la malle-poste du Havre hors barrière, et j'y montai par-derrière.

« En route, je mangeai ma chemise et mes chaussettes : pas gras.

« Au Havre, je tombai justement sur un navire en partance : celui qui avait amené d'Amérique le frère de M. Paul, et celui qui emmenait le général de Champmas en Angleterre. Est-ce curieux ?

— Alors ! fit M. Badoît, tu dois en savoir long, petit !

— Je sais que le général avait du bon tabac, et qu'il n'était pas fier. Je sais que le Bas-Breton de capitaine Legoff n'avait jamais vu, disait-il, un si joli passager que M. Jean Labre.

« Je ne restai pas longtemps dans la marine, voyez-vous, patron. Il y avait un polisson de maître qui m'aimait comme ses yeux, et qui voulait faire mon éducation. Je lui passai la jambe, un jour qu'il m'avait allongé un coup de filin.

« Dans la marine, faut jamais plaisanter. Au bloc !

« On m'avait dit que je serais obligé d'attendre cent sept ans avant d'être nommé amiral, et je n'avais mis que trois jours à me faire flanquer au cachot. Vous concevez ? J'étais venu à bord du Robert-Surcouf à la nage, à la nage je m'en allai, entre deux eaux, bien gentiment, et j'abordai à Liverpool, où je m'engageai comme déchargeur de charbon, à trois shillings la journée.

« Ça paraît bon : 3 francs 15 sous, mais dans ce pays-là, la soupe coûte aussi cher qu'ici le pâté de foie gras : en plus que j'eus des raisons avec un camarade qu'était boxeur de son état.

« Il avait dit que Wellington avait plus de jugeote que Bonaparte. Moi, au fond, ça m'est inférieur, mais y a la patrie, pas vrai ? Je répondis : Des choux ! Votre Wellington, c'est deux sous le tas, à Paris, dans la saison des primeurs. Il me fit cadeau d'un coup de poing à tuer le rhinocéros du Jardin des Plantes. Je l'éborgnai d'un coup de talon.

« – 'Tis to be sold-out, boys ! regular fun indeed !Qui veut dire en français : « Garçons, faut y aller ! invitez vos dames ! »

« On nous entoura. Ils avaient tous une envie rouge de voir comment le boxeur allait m'assommer. Tâche ! C'était son œil

droit et mon talon gauche qu'avaient travaillé ; je lui fourrai mon talon droit dans son œil gauche et ça fut fini.

« En France, on m'aurait mis au violon. Voilà la supériorité des Anglais. Je fus porté en triomphe et on m'offrit vingt-cinq guinées, qui fait six cent vingt-cinq francs, pour aveugler un boxeur noir qu'arrivait de Londres en représentations. Ça me dégoûta dans ma fierté. Je voyais pour me ranger, pas vrai, et que non point pour servir de pâture aux spectacles publics de l'ennemi.

« En conséquence de quoi, j'entrai dans le commerce des cotons, où je mis le feu en m'y endormant dessus avec ma pipe.

« C'est la chance qui manque.

« Heureusement, c'était assuré à une compagnie qui voulut me faire pendre. Je m'y opposai par la fuite. En chemin, je plus à une demoiselle anglaise qui buvait cent sous de madère à son déjeuner. Elles n'aiment pas la barbe chez notre sexe. J'étais son fait, mais je fus chassé pour avoir dit le nom de mon pantalon, sans ajouter révérence parler et me voilà jouant la tragédie française à Manchester.

« J'apportais les lettres, en vers, sur la scène.

« L'acteur à mille francs par soirée m'appela imbécile et je l'assis sur les planches au milieu du rôle d'Hippolyte qui causait d'amour avec Aricie. Ça déplut. On me logea au pénitencier : vous voyez, je ne me rangeais toujours pas.

« Dans la prison, on me demanda si je voulais aller voir l'Inde et les bayadères. Avec plaisir. C'est pas l'embarras, en route, j'es-

sayai le chausson habituel, mais on me donna la cale qui fait drôlement le caractère de la marine anglaise !

« Les bayadères, c'est la pluie : ça danse dans un sac avec des dents noires comme du café.

« Ah ! par exemple, j'eus du bon temps quand je fus pirate, là-bas, sur les brasses du Bengale ; mais j'ai le naturel trop doux, la vue du sang m'incommode, et puis on ne se range pas dans cet état-là.

« J'entrai donc au service d'un lord qui voulait grimper au sommet de l'Himalaya ; je le lâchai à mi-côte pour suivre des marchands d'opium.

« Parole, si je voulais retrouver tous les chemins par où j'ai passé, je m'égarerais !

« La Chine n'est pas mal. Un mandarin et sa femme se battirent pour moi dans la banlieue de Canton. J'aurais pu rapporter bien des bagatelles.

« Mais ce qui est long, c'est la route royale de Pékin à Saint-Pétersbourg. Et pas d'auberges ! Je vivais à Moscou en vendant des cigarettes. Il y fait froid ; les fiacres n'ont pas de roues. Je sus m'y concilier comme partout la faveur des dames, mais j'avais l'idée de me ranger, ça m'a perdu.

« L'Allemagne n'est pas un vilain pays pour la bière et les Tyroliennes. Mais concevez, monsieur Badoît, le temps se passait et je me disais : Tu n'as plus qu'un moyen de te ranger, c'est la gloire militaire. Dans ton pays, le soldat a un bâton de maréchal au fond de son sac.

« J'abrège, pas vrai, ça m'étouffe.

« Je tombe donc en Alger où j'obtins le grade de fantassin. Quinze jours après, je passe, au choix, dans une compagnie de discipline. Oui, monsieur Badoît, j'ai le droit de mettre sur mes cartes de visite : Ancien zéphyr.

« Ça ne dura pas tout à fait trois semaines. Je n'avais jamais eu de sabre ; le mien me démangeait. Mon sous-lieutenant me regarda de travers un jour qu'il faisait chaud. Je lui dis qu'il avait le nez plein de lait. Il tira son épée, je le désarmai, et puis…

« N'ayez pas peur, monsieur Badoît. Toujours la douceur ! Je lâchai mon coupe-choux quand il n'eut plus rien dans la main, et je me bornai à le piétiner, j'entends mon sous-lieutenant… un petit peu trop, car le conseil de guerre me condamna à mort.

« Va te faire fiche ! cette façon-là de me ranger ne m'allait pas. J'entrai Bédouin dans la troupe d'Abd-el-Kader, qui voulut me couper la tête, parce que j'avais bu la part de mon chameau.

« C'est des vilaines bêtes, mais fidèles à l'amitié et qui gardent une poire pour la soif dans l'intérieur de leur tempérament… Est-ce que vous dormez, papa Badoît ? Hé ! là-bas ! Mon narré n'est pas de votre goût, peut-être ?

— Quand tu auras fini tes menteries, petiot, nous causerons, répondit l'ancien inspecteur paisiblement. Je connais les couleurs.

Pistolet le regarda avec indignation.

— Patron, dit-il, ma parole d'honneur la plus sacrée, j'ai passé sous silence 75 pour 100 de mes malheurs les plus romanesques.

C'est pas vous que je voudrais teindre jamais. Et alors, je revins à Alger avec une caravane et je sus obtenir passage pour ma patrie comme marchand de nougat rouge, dont j'ai fait effectivement le commerce dans une boutique à louer du boulevard, avec l'accent du pays, un burnous, et un turban d'occase.

« On pouvait s'y ranger, quoique ça manque de stabilité, étant impossible d'avoir un bail sans payer six mois d'avance. Mais Paris m'a monté tout d'un coup à la tête avec ses voluptés brillantes et ses entraînements pour toutes nos passions.

« La première fois que j'ai vu une affiche de Bobino, j'ai été perdu.

« J'ai mis mon turc au mont-de-piété pour acheter le vrai costume du jeune Parisien populaire, et je me suis élancé vers mon théâtre ! Ah ! patron ! Mèche était partie, et bien d'autres, mais c'est égal, celles qui restaient m'ont toutes reconnu. Les anciennes avaient parlé de moi aux nouvelles. On m'a fait une rentrée… un triomphe ! et je me suis replongé dans ma vie d'artiste, composée du jeu, du vin, des belles, avec quoi je la passe douce, piquant les matous qui se sont reproduits à foison dans le quartier, car mon absence a valu une loi sur la chasse, et racontant mes malheurs périodiques avec plaisir aux amis.

Pistolet se tut et avala une bonne lampée de Joigny. Badoît lui dit :

— As-tu fini ?

— Pour le moment, oui, patron.

— Veux-tu parler sérieusement ?

— Si ça vous va, j'y consens. Faites monter le café… quoique j'en ai humé de meilleur qu'ici dans l'Arabie heureuse, capitale Moka-Corcelet.

Quand le café fuma dans les demi-tasses, M. Badoît se leva et ferma la porte au verrou. Après quoi, il reprit sa place et mit ses deux pouces sur la table.

— Petiot, dit-il, tu as une grande capacité et beaucoup de défauts ; on te prend comme tu es. Ne rions plus. Tu avais quelque chose dans le temps pour M. Labre ?

— M. Paul ! s'écria Pistolet. Un brave jeune homme ! Je me mettrais au feu pour lui, si j'étais l'homme incombustible !

— Voilà qui est bien, mais M. Paul est comme toi, il a ses défauts, et il est difficile à servir.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il ne dit pas tout ce qu'il sait. Tu comprends qu'il m'a fallu des obstacles de plus d'une sorte pour m'empêcher, pendant trois ans, de trouver ce que je cherchais.

— Dites ce que vous cherchez, patron.

— La question a l'air bien simple, repartit Badoît qui semblait soucieux, et pourtant on n'y peut répondre d'un mot. Quand Mme Soulas m'a embauché pour le service de M. le baron, car c'est elle qui m'a fait quitter ma place d'inspecteur, c'était droit comme un I. M. le baron, qui venait de faire un bon héritage, n'était pas millionnaire, mais il avait de quoi payer.

— Quand les choses me gantent, fit observer Pistolet, je me moque pas mal d'être payé, moi.

— Moi, continua l'ancien agent doucement, je vis de pain et de viande. J'ai besoin d'un fixe pour solder le boucher et le boulanger.

— Est-ce que M. Paul ou M. le baron demande du crédit ? questionna Pistolet.

— Jamais. Ne me coupe pas le fil, petit. M. le baron paie recta ; mais ce que j'ai à te dire n'est pas déjà si facile à détailler. Fais le mort. J'en étais à te spécifier qu'au début tout ça était clair comme de l'eau de roche. Mme Soulas, pour qui tu connais mes sentiments affectueux, me disait de marcher, je marchais. Depuis, Mme Soulas a changé pas mal.

— Ah ! ah ! fit le gamin. Mme Soulas est-elle maintenant contre M. Paul ?

— Ni pour, ni contre, mon bonhomme. Mme Soulas a un chagrin, un secret, je ne sais pas quoi. J'ai cessé de la comprendre, il y a déjà du temps.

— On tâchera de vous le déchiffrer, patron.

— M. le baron a changé d'avis.

— Et vous ne le comprenez plus ?

— Pas si bien qu'autrefois.

— Présent. Nous essuierons vos lunettes.

— Au début, il voulait deux choses : trouver les parents d'une jeunesse qu'il a autant dire adoptée, et mettre la main sur les assassins de son frère.

— Et au jour d'aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, on ne parle plus de la jeune personne.

— Pourquoi ?

— C'est là le hic. Pourquoi ?

— Est-ce sa maîtresse, patron ?

M. Badoît rougit, tant il était éloigné de cette idée, qui fit naître en lui une sorte d'indignation.

— On te dit : C'est sa fille d'adoption, répliqua-t-il. M. le baron est un honnête homme des pieds à la tête. Et d'ailleurs…

— Et d'ailleurs ?

— M. le baron est amoureux fou de Mlle Ysole de Champmas.

— Ah ! bigre ; une belle fille, celle-là ! fit Pistolet d'un ton de connaisseur ; je parle de trois ans. Si Mèche n'avait pas rempli mon âme tout entière à l'époque…

— Depuis trois ans, elle a embelli, interrompit M. Badoît.

— Bravo ! Mais quand vous avez dit pour la première fois : d'ailleurs,ce n'était pas de Mlle Ysole de Champmas que vous vouliez parler, patron.

— C'est vrai, petiot. On ne peut rien te cacher. Je voulais parler de Blondette.

— Blondette, c'est la fille d'adoption ?

— Blondette, c'est le mystère ! Je voulais ajouter : d'ailleurs, quoiqu'elle soit plus jolie que les anges, Blondette ne peut pas inspirer d'amour à M. le baron, ni à personne.

— Trop jeune ?

– Quinze à seize ans.

— Hé ! hé ! s'il n'y a que cette raison-là…

— Il y a une autre raison bien triste : Blondette est, à ce qu'il paraît, un malheureux être privé d'intelligence, et, de plus, elle est muette.

Pistolet garda un instant le silence.

— Vous la connaissez, patron ? reprit-il ensuite.

— Jamais je ne l'ai vue.

— Alors, qui vous a dit qu'elle était idiote et muette ?

— Mme Soulas.

Pour la seconde fois, Pistolet resta un instant sans parler.

— Celle-là était une bonne personne autrefois, murmura-t-il. Je veux vous conter un détail, pendant que j'y pense, patron. Le lendemain du grand jour, car, en définitive, pour nous, tout part de ce jour-là, je rencontrai Mme Soulas, vers les dix heures du matin, sur le quai des Orfèvres. Elle avait l'air d'une folle. Vis-à-vis de la maison au foulard rouge, vous savez bien ce que je veux vous dire, elle rencontra une autre folle : la vieille Jeannette, servante des demoiselles de Champmas…

— Jeannette sortait de me parler, interrompit ici Badoît, et je venais lui dire que la fille cadette du général avait disparu. Elle s'était écriée, je m'en souviens comme si j'y étais encore : C'est la fille naturelle qui a fait cela !

— Possible. Voici mon anecdote. Mme Soulas accosta Jeannette et lui demanda :

« – Est-ce que Mlle Suavita de Champmas était ?…

« Elle n'acheva pas, mais elle planta son doigt au milieu de son front.

« Jeannette l'écarta violemment et comme si elle eût voulu repousser une insulte adressée à la fille de son maître.

« Mais Mme Soulas s'attacha à ses vêtements et lui demanda encore :

« – Est-ce que Mlle Suavita de Champmas était muette ?

« La vieille Jeannette déchira sa robe en l'arrachant de ses mains, et s'éloigna d'elle avec horreur.

« Mme Soulas, et c'est ce qui me frappa, murmura en passant près de moi :

« – Non, non ! ce n'est pas elle !

M. Badoît secoua la tête et dit avec découragement :

— J'ai cherché assez de ce côté. Mme Soulas avait raison : Blondette ne peut pas être la fille du général. M. le baron habite à quelques lieues du château de Champmas, là-bas, dans l'Orne. D'ailleurs, pourquoi la cacherait-il ?… Non. Il y a là un mystère, et je sais bien que Mme Soulas pourrait le dire. Ce que j'ai pensé, le voici : les Habits Noirs ont essayé d'assassiner cette enfant-là, c'est un fait. Quelle qu'elle soit, ils ont un intérêt à cela. Le baron la cache pour la soustraire à quelque danger dont il connaît mieux que nous la nature.

— Ainsi soit-il, dit Pistolet. Alors, cette Blondette est bien mon petit paquet de soie blanche ?

— Il y a des motifs pour le croire.

— Après ?

— La chose certaine, c'est que le baron semble ne plus chercher les parents. De deux choses l'une : ou il les a trouvés, ou il désespère de les trouver. Désormais, ma besogne unique auprès de lui est d'éventer la piste des assassins de son frère.

— Et vous voulez m'embaucher, patron, pour courir sus à Coyatier, à Landerneau et à Coterie ?

M. Badoît semblait rêver.

— Quant au marchef, reprit Pistolet, je l'ai assez malmené pour une fois. Landerneau est un pauvre diable, Coterie ne vaut pas la corde pourrie qui le pendrait. Vrai, ça ne me va pas. C'est trop facile. J'aime mieux me ranger.

— Petiot, reprit Badoît, moi je me plains que c'est trop difficile. Coterie, Landerneau et le marchef n'ont été que les instruments du crime.

— Bravo ! fit le gamin. Montons ! ça va devenir intéressant. Causez.

— Landerneau, Coterie et le marchef doivent nous servir seulement à trouver le véritable auteur du crime : la tête qui a mis en mouvement ces trois paires de bras.

— Les Habits Noirs, parbleu ! s'écria Pistolet, pourquoi mâcher les mots ! Ils ne me font pas peur. Mon tic est de me ba-

tailler avec ceux qui sont plus forts que moi. Va comme je te pousse ! L'affaire me plaît d'autant plus que je n'aurai pas besoin de quitter Paris, mes amours.

Badoît l'arrêta ici.

— C'est ce qui te trompe, petiot, murmura-t-il. Ta première expédition aura lieu à la campagne.

— Parce que ?

— Parce que si le fretin est à Paris, le gros gibier voyage en ce moment. Regarde-moi ça.

Il avait tiré de sa poche un papier écrit au crayon.

C'était un extrait des talons du bureau des passeports. Le gamin lut : « 21 septembre 1838… »

— C'est aujourd'hui, dit-il.

— Oui, c'est aujourd'hui, va toujours.

« … Le colonel Bozzo… M. Lecoq de La Perrière… Mme la comtesse de Clare… » connais pas celle-là.

— Si fait, répliqua M. Badoît ; l'ancienne Marguerite de Bourgogne de la rue de l'École-de-Médecine : Mme Joulou du Bréhut.

— Oh ! oh ! s'écria Pistolet, la particulière à Lecoq ! Ça se dessine. Ils sont partis ensemble ?

— Tous les trois, ce matin.

— Et ils vont ?

— Au Château-Neuf-Goret, en Mortefontaine, par La Ferté-Macé, département de l'Orne.

— Qui est-ce qui demeure là ?

— Un homme qui envoie chaque mois trois mandats de 100 francs sur la poste de Paris : un à Maclou, chiffonnier…

— C'est le faux nom de Landerneau, interrompit le gamin.

— Un au nommé Boitard…

— C'est Coterie !

— Un troisième à Joseph Moynet, cabaretier, passage Saint-Roch.

— Ce doit être le marchef ! s'écria Pistolet. Je m'amuse comme un cœur ! Je parie que l'homme du château est…

— Si je savais cela aujourd'hui, nous partirions ce soir, dit M. Badoît.

Pistolet se mit sur ses pieds.

— Zéphyr ! à la baïonnette ! se commanda-t-il à lui-même : Chargez !

Il sortit en courant sans dire gare.

q

Chapitre 3 Zéphyr ! à la baïonnette !

Un quart d'heure après, on aurait pu rencontrer Pistolet flânant, le nez au vent, dans la rue de la Monnaie et regardant les dames à travers la fumée de son cigare à paille.
Il pensait :

— L'homme a sa destinée, selon la croyance des contrées fatalistes où j'ai voyagé en Musulmanie. Me voilà encore lancé malgré moi dans une affaire de surveillance et de découvrez-moi-ça. C'est drôle que j'y vas avec plaisir, malgré ma crainte du déshonneur, auprès des femmes, qui ne peuvent pas souffrir la police. Mèche, ma Calabraise, l'abominait… et dans tout le sexe qui passe aux alentours on n'en trouverait pas une qui ait de l'œil comme Mèche ! Elle me coûtait bon, avalant des six et dix sous de bière et gâteaux par soirée, mais je ne la remplacerai pas pour la séduction et l'atout. Qué gale ! c'était le chic des chics ce monstre-là, y a pas à dire, je l'idole encore !

— À deux sous le gros tas, à deux sous ! cria en avant de lui une voix éraillée.

— Domino ! fit Pistolet qui cambra aussitôt avec plus d'élégance encore sa taille dégingandée. Voilà Mme Choufleur ! je ne serai pas obligé d'aller jusqu'à la halle !

Mme Choufleur, qui s'appelait de son nom Clémentine, était une bonne grosse marchande des quatre-saisons, jeune encore, mais ne portant déjà plus d'âge sur sa figure bronzée. Elle traînait sa charrette lourdement, jetant son cri d'une voix rauque et laissant échapper de son madras posé à la diable des cheveux qui ressemblaient à une broussaille.

Chose singulière, ce Pistolet, malgré son incontestable laideur, plaisait réellement aux dames. Aussitôt que Choufleur l'aperçut, elle donna un coup de main à son madras, lissa ses cheveux révoltés et rétablit de son mieux les plis terriblement désordonnés de son corsage.

Ce fut d'une voix presque douce qu'elle chanta :

— À deux sous le gros tas, à deux sous !

— Bonjour, mame Landerneau, lui dit Pistolet, qui se découvrit avec galanterie ; comment vous va aujourd'hui ? Je vous cherchais justement dans le quartier.

Choufleur devint rouge comme une pivoine et montra les dents saines et assez blanches qu'elle avait, en un énorme sourire.

— Vraiment, monsieur Clampin ? répondit-elle. Vous n'en manquez pas, de personnes à fréquenter, pourtant, dans tous les quartiers.

— Je vas vous dire, mame Landerneau, c'est des bêtises. Un jeune homme n'est pas né pour courir, ou du moins faut une liaison pour l'âme. J'avais Mèche…

— Ah ! oui, la grande, marquée de la vérette ?

— Pas beaucoup, mame Landerneau, et de l'œil ! approchant comme vous.

La marchande baissa les yeux avec coquetterie en murmurant :

— Vous êtes bien honnête tout de même, monsieur Clampin.

— Enfin, je l'avais, reprit Pistolet, et je veux voir à la remplacer pour me fixer fidèlement jusqu'à la mort.

— Quoi qu'elle est donc devenue, au fait, c'te grande Mèche ? demanda Choufleur, qui oubliait désormais d'offrir ses légumes aux passants.

Pistolet minauda d'un air modeste.

— M'ayant absenté pour un voyage de long cours, répondit-il, on présuppose qu'elle en est périe naturellement ou suicidée. Sa tendresse pour son amant ne connaissait pas de bornes.

— Pauvre fille ! soupira Choufleur, dont les paupières sensibles se mouillèrent. Est-ce que vous accepteriez n'importe quoi sur le comptoir, monsieur Clampin ?

— Je paye pour les dames, répondit noblement le gamin ; c'est mon caractère, Clémentine.

Il offrit en même temps son bras.

— Attendez voir ! dit la marchande, qui empoigna vigoureusement les deux bras de sa charrette et la poussa sous une porte cochère. Les sergents de ville, ça ne pense qu'à faire de la peine au monde.

Le couple entra chez le marchand de vin voisin : Pistolet un peu honteux, Clémentine heureuse et fière.

On prit une prune et on causa.

Pistolet, dès qu'il lui était permis de causer, apprenait bien vite ce qu'il voulait savoir ; mais il se trouva que Clémentine, la

pauvre femme, qu'elle fût ou non légitimement mariée à Landerneau, ignorait la principale industrie de ce dernier.

Elle ne connaissait ni Coterie, ni Coyatier.

Un instant, le gamin resta déconcerté, mais son imagination fertile aidant, il improvisa un autre plan.

— Je vas vous dire, Clémentine, murmura-t-il à l'oreille de la marchande en trinquant pour la troisième fois, mon inclination vous a choisie, quoi donc, on reparlera de ça dans le mystère, cabinet et tout ; mais il s'agit présentement d'une délicatesse. Soyez muette comme la tombe avec vot'époux. C'est tout ce qu'il y a de plus affaire de confiance. Voilà l'histoire en succinct : Un jeune homme, enlevé à sa famille éplorée… passage Saint-Roch : pas les parents de la victime, mais bien le tyran qui l'opprime, rapport à ce qu'il est payé par les oncles qui comptent hériter du père. Je ne dirais pas ça à mon notaire ! Vous seule au monde en avez le secret. Et que c'est dangereux pour moi de me montrer aux alentours de l'établissement parce qu'on m'y connaît… Alors, dans le besoin pressant que j'ai d'y jeter un coup d'œil, j'ai songé à vous.

— À moi ! répéta la marchande étonnée.

Pistolet se compromit jusqu'à lui toucher le menton.

— Farceuse de petite mère ! dit-il, vous l'avez encore plus coquin que Mèche : j'entends l'œil ! M'aimera-t-on un petit peu, Clémentine ?

Clémentine éclatait d'orgueil et de joie.

— Alors, en route ! commanda le gamin. Zéphyr ! Pas accéléré ! On va vous expliquer la chose à la maison.

— Chez vous, monsieur Clampin ?

— Chez vous, mame Landerneau. Vous y possédez les moyens de me tirer d'embarras en sauvant la jeune victime, duquel la famille vous en aura une reconnaissance éternelle.

Clémentine reprit ses brancards et roula vers la rue Aubry-le-Boucher où était son domicile. Tout le long de la route, dans son triomphe sentimental, elle rebutait les acheteurs.

— Vous repasserez, ma poule, disait-elle ; une autre fois, mon bijou ! Au jour d'aujourd'hui je n'arrête pas, le feu est à la maison.

L'établissement de Mme Landerneau se composait d'une chambre sous les toits, et, au rez-de-chaussée, d'un hangar couvert où elle remisait sa voiture.

Pistolet la rejoignit à la porte du hangar et lui dit :

— Entrons, la petite mère, c'est ici qu'on va vous révéler le secret des secrets.

Mme Landerneau entra, laissant la voiture à la porte.

Pistolet ajouta :

— La voiture aussi ! Elle fait partie intégrante des mystères. Allez-y, Clémentine.

Clémentine, modèle d'obéissance, y alla et introduisit la charrette au milieu des légumes amoncelés.

— Les salades y auront part aussi, au secret, dit Pistolet, et les carottes. On va monter une mécanique qu'aurait du succès au théâtre. Courez me chercher une vrille et un paillasson, amour

que vous êtes, pendant que je vas décharger tout ça. En avez-vous des attraits, bijou de femme !

Clémentine resta un instant indécise.

— Une vrille ! murmura-t-elle. Un paillasson ?…

— Demain, répliqua Pistolet, on échangera les serments de s'aimer jusqu'à l'éternité aux Barreaux-Verts. Aujourd'hui, c'est l'ouvrage du dévouement. Allez-y, idole de Clémentine ! C'est pour le malheureux jeune homme, ravi à ses parents !

— Faut faire tout ce qu'il veut, ce démon-là ! grommela la marchande.

Pistolet déchargeait déjà la charrette. Quand Mme Landerneau revint, la charrette était vide.

Pistolet prit la vrille et pratiqua cinq ou six trous à la paroi gauche, après s'être couché au fond bien commodément et avoir pris la mesure de l'endroit où portait sa tête.

La marchande le regardait faire et demandait de temps en temps avec une curiosité croissante :

— Quoi que vous allez brocanter, monsieur Clampin ? C'est trop drôle !

— Pas de secrets pour vous, la petite mère, répondit Pistolet. Vous en êtes une moitié de moi-même, quoi ! C'est le commencement de l'opération. Est-ce qu'on voit les trous en dehors ?

— Pas beaucoup.

— Virez un petit peu l'embarcation, qu'on juge l'effet.

Quand les trous, pratiqués à la vrille, se trouvèrent en face de la porte, Pistolet commanda halte, et y appliqua ses yeux en dedans.

— On sera là en loge grillée, dit-il joyeusement. Au paillasson, maintenant !

— C'est pour mettre sous vous, le paillasson, monsieur Clampin ?

— Non, idole, c'est pour mettre sur moi.

— Et pour quoi faire, monsieur Clampin ?

— Pour empêcher les différents légumes de m'étouffer à la fleur de mon âge, ma compagne.

— Des légumes ! fit Clémentine. Ah çà ! ah çà ! expliquez-vous ! je suis sur le gril, moi, dites donc !

— Mame Landerneau, prononça gravement le gamin, vous allez participer à une anecdote curieuse, et ça vous fera plaisir, plus tard, de vous rappeler ces instants. Les commencements de notre connaissance que nous allons nouer ensemble indélébile se mélangent à un travail honorable. Ça portera bonheur à not'félicité. Voilà l'ordre et la marche du secret : ayez la bonté d'écouter attentivement.

La marchande était tout oreilles. Pistolet reprit en lui envoyant un baiser :

— Moi, dessous, pas vrai ! Dessus, le paillasson ; et encore par-dessus, les légumes. Est-ce clair ?

— Et après ?

— Après, vous prenez vos brancards et la rue Saint-Honoré jusqu'au passage Saint-Roch, dont il a été mention, vous entrez dans le passage et vous stationnez devant la porte de la Grande-Bouteille, qu'est un cabaret, tenu par un citoyen nommé Joseph Moynet, en ayant soin que le côté gauche de votre voiture soit tourné vers l'entrée du marchand de vins, à cette fin, que moi, dans mon confessionnal, je puisse y jeter, à l'intérieur, le coup d'œil de l'amitié… comprenez-vous ?

— Oui, répondit la marchande.

— Et qu'en dites-vous ?

— Que vous êtes rudement malin, mais…

Clémentine hésitait.

— Mais, quoi ? demanda Pistolet.

— C'est que… on dit comme ça que vous flânez pas mal autour de la rue de Jérusalem, monsieur Clampin.

Le gamin sauta hors de la voiture et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Clémentine, dit-il avec une noble tristesse, adieu pour toujours ! Ma tendresse au vis-à-vis de vous égalait vos attraits : je m'en prive, prêt à tout, excepté d'être insulté dans mon honneur par les femmes !

Il se dirigea vers la porte.

Mme Landerneau se lança sur lui et l'entoura de ses robustes bras.

— Je n'y ai pas cru, monsieur Clampin ! s'écria-t-elle. C'est les mauvaises langues. On fera tout ce que vous voudrez !

Pistolet résista un instant, mais enfin l'émotion l'emporta et il remonta dans la charrette en disant :

— Vous l'emportez, idole, mais souvenez-vous que je préférerais la mort à être méprisé par celle qu'on aime !

Il se coucha ; Clémentine, repentante et zélée, lui étendit le paillasson sur le dos. Au moment où les légumes amoncelés cachaient déjà le paillasson, une voix avinée cria dans la cour :

— Mame Landerneau ! oh hé !

— Tiens ! fit Pistolet, voici Trente-troisième. Je lui ai gagné dix-huit sous au bouchon, ce matin. Amour, dites-lui qu'il se donne la peine d'entrer.

— Je vais me coucher, femme, dit le chiffonnier à la porte du hangar. Tu sais, le Pistolet en est,décidément ; je l'ai surpris, ce matin. Fais-lui bonne mine, on lui jettera une boulette, un soir, au clair de la lune.

— C'est bon, gronda la marchande. N'y a que les voleurs qu'en veulent aux gendarmes.

— Ayez pas peur, monsieur Clampin, ajouta-t-elle quand le chiffonnier eut disparu, Je ne veux plus de cet homme-là ; il me fait peur... et si vous en étiez,après ? Je m'y mettrais, quoi ! jusqu'au cou, pour pas me séparer d'un jeune homme, que je me sens capable de le suivre partout, comme Orphée aux Enfers !

— Pas besoin, répondit le gamin à travers ses trous de vrille. Allons sauver la victime du tyran ! En route !

Clémentine, entièrement subjuguée, s'attela et l'équipage partit.

Il s'arrêta, selon les instructions de Pistolet, juste devant la porte du cabaret de la Grande-Bouteille, et Clémentine se mit à ranger ses choux en criant :

— À deux sous les gros tas d'escarole ! navets, poireaux, carottes !

Pistolet était à son poste.

Il pouvait voir l'intérieur du cabaret, sombre et sale où trois ou quatre couples de joueurs battaient des cartes noirâtres en buvant du vin violet.

Au comptoir, il y avait une femme de mauvaise mine qui ravaudait une paire de chaussettes en loques.

Sans faire semblant de rien, Clémentine regardait aussi de tous ses yeux.

Jusqu'à présent, elle n'apercevait ni le tyran ni la victime.

Il régnait dans le cabaret une sorte de crépuscule, incessamment assombri encore par la fumée des pipes. Au-dessous de la fenêtre principale, un soupirail vitré laissait sourdre une lueur.

L'attention de Pistolet fut attirée tout de suite par cette lueur.

À force de regarder, il distingua à travers les vitres enfumées du soupirail des ombres qui se mouvaient.

La véritable industrie du maître de la maison devait être là et non point dans la salle du rez-de-chaussée à demi vide.

Pistolet se demandait déjà comment il pourrait pénétrer dans cet antre. Son imagination travaillait.

Il fut distrait par l'entrée en scène d'un personnage qui sortit lentement de l'ombre au fond de la salle commune et se dirigea vers la porte.

Tout d'abord, Pistolet se dit :

— C'est le marchef.

Mais, à mesure que le personnage avançait, le doute venait et Pistolet pensa :

— Si c'est le marchef, il est rudement changé.

Quand le personnage atteignit le seuil et parut en pleine lumière, Pistolet affirma :

— Ce n'est pas le marchef.

C'était un vieillard, non pas chétif, mais voûté, cassé et marchant avec une peine extrême. Il portait des lunettes vertes, habillées de soie sur le côté, et un large garde-vue de la même couleur.

Les lunettes garnies et la visière pouvaient être un déguisement, mais il était bien difficile de feindre cette décrépitude.

Le vieillard descendit les deux marches qui étaient au-devant de la porte et s'approcha de la charrette pour tâter les salades.

Pistolet cessa de le voir parce que, désormais, il était trop près.

Mais il l'entendit qui disait à une femme entrant dans le cabaret :

— Bonjour madame Mahuzé, vous êtes en retard aujourd'hui.

Ce n'était pas la voix du marchef.

Mme Mahuzé avait cette tournure indéfinissable et souverainement malheureuse de la femme qui boit. C'est assez rare dans nos mœurs ; du moins, cela passe pour être assez rare.

La femme qui boit n'est pas la femelle de l'ivrogne. C'est un être à part, maussade, solitaire, lugubre.

Mme Mahuzé sauta aux yeux de Pistolet comme une révélation. Il se souvint d'avoir vu passer, depuis dix minutes qu'il était là, deux ou trois autres femmes, marquées au même cachet, odieux et navrant.

La destination de la salle souterraine, éclairée par le soupirail vitré, ne fut plus un mystère pour lui, et il se dit :

— C'est une licheriepour dames.

En ce moment le vieillard marchandait des laitues d'une voix faible et cassée qui, certes, ne pouvait appartenir à ce robuste coquin, Coyatier, dit le marchef.

q

Chapitre 4 La « licherie »

Ceci n'est pas un mot d'argot ; nous nous sommes promis à nous-même de n'en pas introduire un seul dans ces pages : c'est une expression technique, désignant à la fois un vice d'espèce particulière et une industrie protégée par la loi.

Il y a quelques années, un haut fonctionnaire obtint un succès de vogue dans Paris en introduisant dans la langue officielle le mot caboulot.Caboulot est un mot d'argot. Le temps viendra peut-être où ce langage passera dans la poésie bureaucratique.

Mais licherieest tout uniment une locution populaire.

Licher,dans nos faubourgs, veut dire : être gourmand. Ce verbe s'applique surtout aux femmes. L'adjectif licheuseest éminemment parisien et désigne souvent, parmi les ouvriers, une jeune personne prédisposée à ne point assez mouiller son vin.

Employé euphémiquement, il stigmatise celles qui, allant déjà plus loin, ont été surprises en flagrant délit de gaieté trop violente.

Il est d'usage d'affirmer que Paris reste à l'abri de cette grande honte, l'ivrognerie des femmes. Je ne voudrais pas contredire une si consolante affirmation.

Cependant, je connais dans Paris plusieurs licheries(licherie étant pris dans son sens technique qui désigne un cabaret spécial aux femmes) dont les maîtres font un chiffre d'affaires fort important.

La mode de l'absinthe a donné un élan à cet effrayant commerce.

Naguère encore, dans la rue du Rempart, détruite par le dégagement du Théâtre-Français, il existait une licherie où l'on faisait fortune en quatre ans, régulièrement, comme au bureau de tabac de la Civette.

Et je déclare que l'intérieur de cette licherie offrait un des spectacles les plus curieux et les plus navrants qu'il soit donné à un observateur de surprendre.

Il y avait là des licheusessombres qui s'enivraient résolument chaque jour, buvant en dix minutes ce qu'il leur fallait – et qu'on n'avait jamais entendu prononcer une parole.

Chez la femme, cette passion a presque toujours couleur de folie et ressemble parfois à la manie du suicide.

Je ne sais pas si Pistolet avait à l'égard de cette lèpre, endémique à Londres et que Paris nous paraît gagner lentement, des idées particulièrement philosophiques, mais il fit grande attention à ces trois ou quatre femmes qui venaient de passer le seuil du cabaret.

Il connaissait son Paris sur le bout du doigt. Ces trois ou quatre femmes portaient le même cachet de tristesse et de dégradation : une tristesse à part, une dégradation sui generis.

Le plan de Pistolet était tracé, avant même que le vieillard au garde-vue eût conclu son marché de salade.

Ce n'était pas du dehors qu'il fallait voir cette maison muette et noire, il s'agissait d'en franchir le seuil à tout prix.

Le bonhomme marchandait toujours ; Pistolet, impatient, l'envoyait au diable de bon cœur lorsqu'il crut entendre sa voix

chevrotante se raffermir tout à coup dans un accès de colère.

— Ma grosse, disait le vieillard à la marchande, il y en a de plus huppées que toi qui fréquentent mon établissement.

— De quoi ! de quoi ! vieux Rodrigue, ripostait la vaillante Clémentine, faut-il appeler un sergent de ville pour qu'on fouille ta caverne ? Où as-tu mis le fils de ce monsieur et de cette dame que tu as détourné ? Si tu ne vas pas te cacher, je fais une émeute à ta porte, voleur d'enfants ! traître ! tyran ! vampire !

Elle repoussa en même temps le bonhomme qui recula d'un pas et se trouva en face des trous de vrille.

La visière verte de son garde-vue s'était un peu dérangée ; le regard de Pistolet glissa dessous.

Il oublia sa position et fit un tel soubresaut que l'échafaudage de légumes chancela comme une maison tourmentée par un tremblement de terre.

Clémentine se mit à rire bruyamment et reprit ses brancards en disant :

— Vieux coquin ! tu entendras parler de nous… deux sous, le gros tas !

Le vieillard, tout confus, avait repassé le seuil de sa porte.

Dès que la voiture eut tourné le coin du passage, Pistolet commanda :

— À la maison ! et vite, ça brûle !

— Est-ce votre ogre, monsieur Clampin ? demanda Clémentine quand on fut sous le hangar.

— Idole, répondit le gamin en sortant de sa cachette, j'étais mal là-dessous. C'est un moyen hardi, mais gênant, et vous avez failli tout gâter par votre bavardage.

— Ne voulait-il pas m'embaucher licheuse, s'écria la marchande indignée, moi qui n'en prends jamais qu'en société, par occasion ! Ces chrétiennes-là, voyez-vous, c'est des monstres. Oh ! le coquin !

— Montons, trésor, interrompit Pistolet. Y a de l'ouvrage.

— Mais Landerneau est à la maison, objecta Clémentine.

— Il dort, amour ; c'est son heure, puisqu'il travaille la nuit.

— S'il allait s'éveiller ! il est méchant !

— On lui dirait : Tu rêves ! Montons.

Comme Mme Landerneau n'était pas convaincue, Pistolet lui ravit un baiser en guise de suprême argument et conclut :

— On m'aime ou on ne m'aime pas, la jolie des jolies ! montons.

— On vous aime, monsieur Clampin, soupira la marchande, mais on aurait préféré les Barreaux-Verts, Ramponneau ou les Mille-Colonnes.

Elle monta et ouvrit la porte de sa mansarde bien doucement.

Landerneau ronflait comme un juste, couché tout habillé sur son lit.

C'était son heure.

Avant d'entrer, Pistolet dit :

— Pour l'affaire de l'enfant arraché à la tendresse de ses proches, j'éprouve la nécessité de m'habiller en femme. À demain les plaisirs. Prêtez-moi une de vos robes et le reste. La famille éplorée vous bénira.

— Et vous allez faire votre toilette ici, monsieur Clampin ? demanda Clémentine, effrayée pour le coup.

— Vous vous mettrez devant le lit, trésor. J'en ai bravé bien d'autres dangers extravagants dans mes voyages au long cours. J'ai l'adresse et l'audace du Barbier de Séville.

— Quel démon ! murmura Clémentine, folle d'admiration.

— S'il bouge, d'abord, je l'étrangle ! ajouta-t-elle en jetant un mauvais regard du côté de Landerneau.

— C'est ça ! fit Pistolet, je m'amuse. Tournez-vous, je commence.

La toilette ne fut pas longue. Le gamin, ami des dames, semblait familiarisé avec tous les détails du harnais féminin. Il s'habilla plus vite que n'eût fait la marchande elle-même.

— Vous pouvez regarder, idole, dit-il bientôt, la morale le permet désormais.

— Est-il assez mignon ! soupira Clémentine avec langueur.

L'amour est aveugle. Pistolet était affreux.

Mais voici une terrible alerte.

Tout à coup, on frappa rudement à la porte, et Landerneau s'éveilla en sursaut.

Le gamin avait eu le temps de lancer ses hardes sur le haut de l'armoire.

— Qui est là ? demanda Landerneau.

— C'est moi, Coterie, fut-il répondu, ouvre vite.

— On n'entre pas, dit Clémentine, qui avait délacé précipitamment son corsage. Je suis en train de m'habiller ; on me laissera finir, je suppose !

— Tiens ! tu es revenue, toi ? gronda le chiffonnier en frottant ses yeux gros de sommeil… Dis ce que tu veux, Coterie.

Pistolet était collé à la muraille, derrière l'armoire.

Coterie répondit à travers la porte :

— Rendez-vous, dans une heure, passage Saint-Roch, à la Grande-Bouteille.

— On y sera. Ça suffit. Va devant.

Landerneau se retourna sur son lit.

Clémentine entrebâilla la porte, et Pistolet se glissa dehors comme un serpent.

En descendant, il se disait :

— Je parviendrais à tout, si je voulais, à l'aide des dames ! Il s'agit maintenant d'enlever la fin. Méfiance ! on risque sa peau !

Il avait choisi dans le trousseau de la marchande une robe des dimanches très voyante et qui n'était pas d'une entière fraîcheur, un châle tapis, venant du Temple, et un bonnet tout panaché de fleurs fanées.

Il était laid à faire plaisir.

Dès ses premiers pas dans la rue, un porteur d'eau l'appela ma chatte et lui offrit son âme.

Cela le flatta, mais il n'avait pas le temps de s'attarder aux aventures.

Il gagna les halles, puis la rue Saint-Honoré, étudiant sa démarche et se regardant aux miroirs des boutiques. Il ne se trouvait pas mal du tout.

— Si je rencontrais un roquet errant, pensait-il, je le prendrais dans mes bras. Ça complète la touche… quoique tous les hommes me font de l'œil et que l'illusion… passez votre chemin, malhonnête ! as-tu fini !… et que l'illusion est poussée jusqu'au délire, chez le sexe auquel j'appartiens, en ma faveur.

Il s'interrompit pour dire à un vieux monsieur :

— À votre âge, bon papa ! Je vais appeler la garde !

En arrivant dans le passage Saint-Roch, il alourdit son pas, baissa le nez et prit une physionomie triste. C'était un observateur, et il connaissait le monde.

Dans le rôle qu'il jouait, la gaieté n'est jamais de mise.

Il entra à la Grande-Bouteille et marcha droit au comptoir.

— Une personne très comme il faut, dit-il d'un accent morne et sans flûter sa voix, m'a assuré qu'il y avait ici un salon pour dames.

— Sûr que ça doit être une personne de bien bon genre, répondit la femme du comptoir, au milieu des rires des habitués.

— Ohé ! La Tanche ! fit un homme à blouse, viens t'asseoir ici, je te paye un demi-setier au poivre long.

— Madame, reprit Pistolet avec dignité, vous ne m'avez pas fait l'honneur de me répondre et vous êtes cause qu'on me manque de respect.

C'était bien dit. Ces misérables créatures n'ont qu'un vice. Il est énorme et tue les autres.

— Descendez par là, dit la femme du comptoir en montrant l'escalier de la cave, une autre fois vous prendrez l'allée. Celles qui vont en bas n'entrent pas ici.

— Madame, répliqua Pistolet, qui fit une raide révérence, j'ai l'honneur de vous remercier.

— Pas de quoi !... Va échauder ton bec, vieille pie, cria la blouse. C'est crispant, quoi !

— Ohé ! La Tanche ! ohé ! à la cave !

Pistolet passa digne et fier. Ayant de descendre l'escalier, il dit :

— Si vous connaissiez les positions sociales que j'ai occupées, vous sauriez qu'on peut chercher l'oubli de ses malheurs !

En bas de l'escalier, c'était ce cellier, dont le soupirail jetait une lueur terne au-dehors.

Il y faisait presque nuit, malgré une lampe fumeuse qui était censée l'éclairer.

Au comptoir, le vieillard à lunettes garnies et à visière verte s'asseyait.

Il faut avoir vu ces choses pour les dire.

Quand on les a vues, il faut les peindre telles qu'elles sont, sans ménagement ni exagération.

Le vieillard était là seul de son sexe. Elles ont des mœurs.

En voyage, elles prennent le wagon réservé aux dames.

On se tromperait si on les confondait avec ces luronnes qui boivent et fument à Asnières, en compagnie des joyeux canotiers. Elles ne fument pas ; elles détestent l'orgie qui chante et rit ; elles craignent les hommes ; elles se respectent.

Elles forment, à n'en pas douter, une classe à part, une classe d'aliénées : la plus sinistre de toutes.

Elles se divisent en deux catégories : celles qui boivent ensemble ou deux à deux, et celles qui boivent seules.

Les premières sont les moins nombreuses, les moins curieuses aussi, puisqu'elles vivent en buvant et peuvent se ranger parmi les esclaves d'un vice connu.

Celles qui boivent seules sont les vraies « Anglaises », les « tanches solitaires », les pratiques de fond de la licherie : les mortes.

Celles-là ont un type singulièrement accusé : elles se ressemblent toutes, portant l'ivresse avec gravité, et tombant, comme les soldats russes, avant d'avoir chancelé.

Elles sont d'une politesse affectée, réclamant à tout propos la considération due à leur sexe ; elles ont des prétentions aux

belles manières ; on ne sait jamais d'où elles viennent, mais elles disent toutes venir de haut.

C'est quelque chose de froid et de résolu, qu'on prendrait pour une mortelle médication. Elles entonnent la ruine alcoolique comme les baigneuses, dans les villes d'eaux, affrontent les rudes émanations de la piscine – ou mieux encore comme les Chinois fument l'opium.

Leur ivresse est sépulcrale, mais elle n'a peut-être pas les dégradations de l'autre ivresse. Elles savent où elles vont. Et qui pourrait dire quelles souffrances elles essayent de tuer ainsi dans l'abrutissement !

J'ai plus réfléchi et plus rêvé à l'aspect de ces terribles femmes qu'en visitant les asiles de l'Angleterre, cette morne patrie de la démence furieuse.

Parmi les deuils mystérieux, cachés sous le manteau bariolé de notre civilisation, celui-ci est le plus étrange peut-être, et assurément le plus noir.

Pistolet connaissait tout cela et Pistolet ne s'étonnait jamais de rien. Son premier coup d'œil traça le plan de la cave et trouva le second escalier qui devait communiquer avec l'allée, entrée ordinaire de cet enfer.

Au-delà de l'escalier, il y avait une petite porte à laquelle Pistolet jeta une rapide œillade. Cette porte était fermée.

La cave contenait une douzaine de femmes, dont quatre étaient groupées et causaient en prenant du punch.

Deux autres jouaient aux dominos le prix d'un carafon de rhum.

Les six restantes étaient assises assez loin les unes des autres, dans un complet mutisme.

L'une d'elles lisait un livre abondamment souillé et qui portait l'estampille du cabinet de lecture.

Deux autres dormaient, la tête appuyée sur leurs mains, auprès de leurs carafons vides.

Une quatrième, vêtue de haillons, comptait des sous dans un sac de toile.

L'avant-dernière était une femme encore jeune et belle qui pleurait.

La dernière avait une figure osseuse et sèche, dont le profil parlait de noblesse. Elle portait une vieille robe de soie noire très propre et ses cheveux gris étaient lissés avec soin sous un antique chapeau de velours.

Joseph Moynet, le cabaretier, l'appelait Mme la marquise, et cela faisait sourire parfois tous ces êtres qui ne souriaient plus.

Pistolet alla s'asseoir à une table vide entre la marquise et l'escalier.

On le regarda passer.

Les quatre commères dirent :

— C'est une nouvelle.

— Un demi-litre de marc, dit Pistolet en s'asseyant.

Il y eut un mouvement, un effet, comme on dit au théâtre.

Une des joueuses de dominos grommela :

— Paraît qu'elle a du fond, la nouvelle : un demi-litre du premier coup !

Le cabaretier servit et tendit la main.

On payait d'avance.

Pistolet lui donna le prix juste de l'eau-de-vie de marc, après quoi, il but coup sur coup trois verres, sans se presser, avec méthode.

— Elle fait par trois, dit encore la joueuse.

C'est déjà joli. Néanmoins, il y en a qui « font par six ».

Pistolet se renversa, le dos contre le mur, et ferma les yeux.

Au bout de quelques minutes, il avala trois autres verres – dont le contenu passa fort adroitement dans le corsage de la robe de Clémentine.

Un pas se fit entendre dans l'escalier. Pistolet ne bougea pas. Le nouvel arrivant était un homme qui n'entra même pas dans la licherie.Il poussa la petite porte du fond et disparut, après avoir échangé un signe avec Joseph Moynet.

— Côterie ! pensa Pistolet qui entonna, par son corsage, une troisième tournée de trois verres.

Quelques minutes après, second bruit de pas dans l'escalier. La petite porte fut poussée de nouveau, et le corsage de Pistolet but trois coups.

Joseph Moynet quitta le comptoir et se dirigea vers la petite porte en disant :

— Mesdames, si quelqu'un vient, je suis là, on peut appeler.

Et il disparut à son tour.

Pistolet versa le dernier petit verre de son demi-litre et le siffla. Immédiatement après, il chancela sur sa banquette.

— Paraît que c'est sa mesure, dit la joueuse. Complet !

Pistolet glissa de la banquette par terre. La marquise releva sa vieille robe de soie par crainte d'accident, et ce fut tout. Personne ne s'occupa plus de Pistolet, qui resta couché devant la dernière marche de l'escalier.

Il ronflait, le coquin, mais, tout en ronflant, il rampait vers la porte que sa tête entrouvrit d'un effort insensible.

Il put voir et il put écouter.

Le soir, quand il retourna près de M. Badoît, il lui dit :

— Au rapport, patron ! J'ai parvenu à la vérité par le canal de l'amour : premièrement, que les susnommés Coyatier, Coterie et Landerneau sont retirés des affaires et vivent honorablement d'un tas de vilenies, en plus de la pension de cent francs par mois qu'on leur sert pour payer leur silence… Quand je pense que la pauvre Clémentine m'attendra demain ! En ai-je fait poser dans ma vie ! La parenthèse n'est pas pour vous, patron… Deuxièmement, que l'oiseau qui sert ces cent francs mensuels demeure bien au Château-Neuf-Goret, là-bas, de l'autre côté de La Ferté-Macé : ils l'appellent M. Nicolas, et quelquefois « le prince ». Troisièmement, que le colonel et Toulonnais-l'Amitié sont partis

ce matin pour une monstrissime affaire de milliasses de millions, en conséquence de laquelle Coyatier et les deux autres veulent avoir chacun dix mille francs comptant, sous peine de vendre la mèche. Quatrièmement, qu'on va expédier cette nuit, au même Château-Neuf, un gaillard du nom de Louveau, dit Troubadour, qui travaille dans le rouge… Cinquième et dernièrement, que le Nicolas, fils de roi, va épouser une bergère de soixante-neuf ans, propriétaire des millions de milliasses. Moi, ça m'amuse. Quand partons-nous !

M. Badoît appela un fiacre qui passait, et dit :

— Aux Messageries !

q

Chapitre 5 La fermière de Carabas

Nous arrivons à l'histoire du fils du roi qui voulait épouser la vieille bergère normande et ses millions.
Ceci n'est point un conte de fées, et Jules Sandeau, dans son admirable comédie : Mademoiselle de La Seiglière,a eu bien raison de placer ce paysan chevaleresque qui se dévoue si simplement, mais si magnifiquement, à sauvegarder l'héritage de son maître.

Le fait est vrai, il y a eu nombre de faits du même genre qu'il est bon de livrer à la publicité pour réhabiliter l'honneur campagnard, un peu compromis par les révélations des observateurs modernes, qui semblent avoir regardé l'homme des champs de très près et à un autre point de vue.

Je suis bien sûr qu'il y eut jadis une Arcadie où les bergers paresseux se renvoyaient, au flageolet, les adorables distiques du poète. Ces bergers, vivant de châtaignes et de lait, avaient des mœurs blanches comme un fromage à la crème.

J'ai vu de mes yeux les choses que je vais dire, sans intention aucune d'insulter l'Arcadie ni d'amoindrir les mérites du généreux villageois de Jules Sandeau.

Mathurine Hébrard, née Goret, et qu'on appelait dans le pays « la Goret », était une paysanne du hameau des Nouettes, en la paroisse de Mortefontaine, qui possédait, en 1838, environ deux millions cinq cent mille francs de revenus, en terres au soleil, sans compter une masse véritablement énorme de valeurs mobilières.

Elle savait lire sa messe et signer son nom à peu près.

Il y avait à peine cinq ou six ans que ses plus proches voisins avaient deviné, non pas sa fortune invraisemblable, mais une humble aisance dont elle avait laissé sourdre les symptômes après le décès de son mari.

Son mari était mort dans une misère noire. Il ramassait habituellement du crottin sur les grandes routes et faisait à pied le chemin de La Ferté pour y vendre des hottées de dix sous.

Les gens du voisinage lui envoyaient du bouillon et du pain ; jamais on ne l'avait vu rien dépenser, même au cabaret, et pourtant, certains disaient qu'on l'avait trouvé ivre plus d'une fois dans les bas chemins qui entouraient sa loge.

La Goret aussi était de temps en temps « gaie de boire », ou, du moins, elle en avait la mine.

Leur loge, perdue au fond d'un trou, présentait l'image de la plus parfaite détresse.

Et pourtant, dès cette époque, ils auraient pu acheter la moitié du canton et la payer comptant, haut la main.

Ils étaient laids à voir tous les deux, pour ne pas dire repoussants ; la femme, qui se trouvait être de beaucoup la plus forte, battait l'homme cruellement.

Ils avaient l'air alors de deux terribles amoureux.

Ceux qui les avaient écoutés, par hasard, derrière les haies, riaient bien en racontant qu'ils parlaient argent, les deux mendiants sordides, et or aussi, par cent mille francs… par millions !

Leur fils, ils avaient un fils, qui était le plus vilain gars à dix lieues à la ronde, avait été exempté de la conscription pour cause de mutilation. Un commencement de procédure avait établi que le père et la mère l'avaient estropié de parti pris avec un merlin à fendre le bois, pour éluder la loi.

L'instruction s'était arrêtée par pitié ; ils étaient si misérables !

Pour ces sortes de crimes, les paysans ne sont pas sévères entre eux. On n'en regardait les Goret ni mieux ni plus mal.

Le mari mourut vers 1831, faute d'une potion de quelques sous que le médecin des pauvres avait ordonnée et que sa femme ne voulut point lui acheter.

Il fut enterré par charité.

Quelques jours après son décès, Mathurine fut trouvée ivre au pied d'une borne de la route. À ceux qui lui firent des reproches,

elle répondit qu'elle était assez grande pour se conduire et que, si elle voulait, elle aurait quarante sous à dépenser tous les jours, et cinquante aussi, et un écu de trois francs, et…

On la crut folle.

Le lendemain, elle demanda ostensiblement l'aumône aux portes des maisons.

Sa fortune, ou, si mieux vous aimez, la vérité au sujet de sa fortune, éclata violemment comme un canon trop bourré qui crève.

En 1833, il y eut un travail commandé dans les départements par le ministre des Finances. À peine avons-nous besoin de dire que la conversion des rentes n'est pas une idée nouvelle. Dès le temps dont nous parlons, plusieurs États avaient consolidéleur dette publique, à la grande édification de leurs créanciers battus.

Admirons, en passant, la politesse exquise de ce mot « consolider une dette ».

Le travail commandé par le ministre était à la fois statistique et politique. Les agents financiers du gouvernement avaient mission de dénombrer les porteurs et de s'assurer – en cas de besoin – le concours des rentiers principaux pour la conversion.

Il fut trouvé deux cent trente-trois inscriptions diverses, au nom de Mathurine Hébrard, formant ensemble près de quatre cent mille livres de rentes !

Qui était cette Mathurine Hébrard ? On vint aux informations. Il n'y avait qu'une Mathurine Hébrard.

Mais comme on s'amusa, les premiers jours, des quatre cent mille livres de rentes de la bonne femme !

La bonne femme qui avait laissé son mari aller en terre, faute d'une médecine de quinze sous ! La bonne femme qui avait haché la main droite de son petit gars pour qu'il restât à lui biner son étroit carré de pommes de terre.

Ah ! c'était trop drôle aussi, les gars et les filles en riaient tout le long des chemins en se tapant mutuellement dans le dos à grands coups de poing pour se témoigner leur tendresse.

C'était bien elle, pourtant, madegoy ! c'était bien Mathurine qui était la rentière de ces rentes.

On mit huit jours à se fourrer cela dans la tête.

Une fois que cela fut dans les têtes, les choses changèrent comme par enchantement. Il ne s'agit pas de plaisanter avec l'argent. Le pays s'agenouilla devant Mathurine.

Et Mathurine se redressa du même coup.

Ceci et cela tout naturellement, sans bassesse d'un côté, sans faste de l'autre.

L'argent est Dieu. Les choses de la religion gardent toujours une certaine tournure simple et grande.

Mathurine s'habilla de neuf des pieds à la tête et donna des souliers à son vilain gars qui fuma du tabac de la régie dans une pipe à couvercle de cuivre, comme les huppés de la foire. Ce fut pour lui le bon temps.

Mathurine abandonna son trou pour venir habiter une ferme qui se trouva être à elle, comme beaucoup d'autres aux environs.

Elle prit un banc à l'église et donna un gros sou à la quête.

Du passé, personne ne parla : au moins tout haut.

Il y avait autour d'elle un vague rempart de respect. Elle faisait peur et admiration comme ces incroyables histoires qu'on ressasse aux veillées.

Mais elle était longue, l'histoire de Mathurine : elle ne finissait pas en une fois.

Pendant des mois et des années, ce fut chaque jour quelque surprise nouvelle ; on apprenait, on apprenait sans cesse. Mathurine était bien riche, la veille ; le lendemain, elle était toujours plus riche encore. Ceux qui aiment rire l'appelaient tout bas la marquise de Carabas, mais ce n'était point pour se moquer.

Dieu du ciel ! qui donc serait assez impie pour se moquer du saint argent !

Seulement, à force d'apprendre, il y avait des gens qui redevenaient incrédules. Peut-on posséder tant que cela ? Il y a des richesses impossibles !

Elle traversait, la Goret, d'un pas majestueux et calme, ces admirations et ces doutes. Du moment qu'elle avait laissé voir sa fortune, elle sentait qu'elle avait droit à la publique dévotion. Son genre de vie était à peu près le même qu'autrefois, sauf qu'elle mangeait abondamment et buvait sans se gêner.

Au presbytère et à la mairie on commençait à dire qu'elle « faisait beaucoup de bien ».

Et certes, cela ne lui coûtait pas cher.

Quant aux paysans, ses anciens bienfaiteurs, elle leur disait bonjour, quand elle était en belle humeur, et même, elle leur tendait parfois sa boîte d'argent qui avait la forme des tabatières en corne du pays.

Pensez-vous qu'il en faille beaucoup davantage pour conquérir une solide popularité ?

Autour de la tête brutale et vulgaire qui surmontait le gros corps de la Goret, il y avait des rayons d'or. Elle était adorée, à la façon des divinités qu'on déteste.

Les jalousies respectueuses qui l'environnaient s'élevaient à la hauteur de Pélion, entassé sur Ossa.

Mais comment s'était faite et agglomérée cette fortune prodigieuse dont nul ne connaissait bien le chiffre et à laquelle les poètes du canton prêtaient des proportions extravagantes ?

C'est simple et c'est éternel : aussi simple que la fondation de n'importe quel empire ou de n'importe quel comptoir monumental.

Il faut d'abord un conquérant, un homme de génie, qui de rien fasse quelque chose : Romulus ou le premier Rothschild.

Il faut ensuite des successeurs prudents et âpres à la besogne : non point Charles le Chauve ou Louis le Débonnaire ; c'est trop descendre, mais non plus des hommes d'initiative.

Tibère n'est pas mauvais, quand César a bien commencé et Auguste pompeusement achevé.

Le conquérant avait nom Mathau Goret.

Il était valet du chenil chez M. Gobert des Nouettes, ancien fermier des sels, retiré aux environs de La Ferté avec de belles rentes.

Nous parlons ici des commencements de la Révolution française.

En 92, M. Gobert des Nouettes émigra.

Pour émigrer, il monta, avec sa famille ; dans cette fameuse berline, derrière laquelle on ficelait la malle qui contenait tant de louis d'or ! Quelle imprudence !

Mathau Goret était avec la malle. Il avait un couteau de six liards. Les cordes étaient bonnes, et il eut bien de la peine à les couper, le pauvre garçon.

Mais enfin, il les coupa.

Et avec le quart des louis d'or que contenait la malle, il acheta tous les domaines de son maître devenus biens nationaux.

Un tel point de départ donne tout d'abord le motif de cette préoccupation de mystère qui tint pendant quarante ans la famille Goret à la gorge.

Il y a différents caractères : nous avons connu de ces conquérants qui ne se cachaient pas.

Les Goret se cachaient ; chez le père Goret qui étaient déjà vieux à l'époque de la conquête, chez Goret II, son fils et successeur, et chez « la Goret », femme Hébrard, notre héroïne, il y eut pendant près d'un demi-siècle la vague terreur d'être lapidé.

Je songe toujours à Jules Sandeau, mon illustre ami, en écrivant ces lignes, et voici un détail que je note spécialement pour lui.

En 1815, le fils Gobert des Nouettes revint et trouva close la porte de l'ancienne maison de son père. Goret II, un juif normand, Tibère, moins Caprée, qui avait déjà des millions et qui pourrissait dans une indescriptible crasse, le rencontra au fond d'un bas chemin et lui demanda un sou pour acheter du pain.

Le fils Gobert lui en donna deux.

C'est comme cela qu'on dissimule son jeu, et, en outre, il y a les deux sous qui sont bénéfice.

Et plus on cache son jeu, notez bien, plus on gagne. Tout est gain, absolument tout.

On ne dépense rien ; bien mieux : on ne peut rien dépenser. Les revenus s'accumulent, enflant démesurément le capital.

Il y a ici une véritable fatalité qui gonfle la fortune.

Seulement, le difficile est d'enfouir ce monstrueux amas de richesses. Il ne faut point hésiter à le dire : les successeurs ont besoin d'un talent plus grand que le fondateur lui-même. L'esprit s'étonne à compter la multitude insensée des actes à double face ; des fidéicommis, des contre-lettres et autres échappatoires de chicane que doit produire un pareil travail.

Et tout cela solide, bien établi, maçonné à la normande et défiant la mauvaise foi des dépositaires !

On admire, on s'effraie. Ces trois générations de Goret ne savaient pas lire.

Mais ils avaient le sens inné de la ruse ; ils savaient se faire servir, et payer au besoin grassement leurs serviteurs, eux qui se refusaient le nécessaire. Ils achetaient au loin de préférence. Du fond de leur ignorance, ils connaissaient par une intuition particulière aux juifs de toutes les religions le fort et le faible des valeurs.

Ils faisaient l'usure à Paris, à travers une demi-douzaine d'intermédiaires.

Chacun des louis d'or volés par Goret Ier valait une métairie maintenant.

Il faudrait ce qu'on appelle des nombres de raison pour chiffrer les produits possibles d'une pareille mécanique dans le cours d'un autre demi-siècle.

Et la mémoire de la Goret, réglée comme un livre de commerce aux mille pages, multipliées, chacune, par dix colonnes, contenait tout, ne mêlait rien. Elle refusait les pièces de deux sous faussés, même quand elle était ivre.

En 1835, au mois de juin, un homme vint dans le pays : un gros gaillard de bonne humeur qui achetait les écus de six livres vingt sous les douze.

C'était un bénéfice d'autant plus clair que, dans le commerce, les mêmes pièces de six livres ne passaient que moyennant quatre sous d'appoint.

On parlait de les démonétiser. L'homme s'appelait M. Lecoq. Il faisait pour la maison de banque J.-B. Schwartz et Co, de Paris.

Les gens comme Mathurine Goret n'existent qu'à la condition de brocanter toujours et sur tout. Aussitôt qu'elle entendit parler de M. Lecoq et de son trafic, elle prit les devants et rassembla une quantité considérable de pièces de six livres qu'elle lui offrit sous main à quarante sous les douze.

M. Lecoq arriva, marchanda, causa. On but ensemble, on jura de compte à demi, on fit affaire, et, trois jours après, M. Lecoq tapait sur le ventre de la Goret qu'il appelait par son petit nom.

C'était en vérité un bon vivant, et il apportait toujours une bouteille de quelque chose.

Le dimanche suivant, autour de l'église, dans le cimetière de Mortefontaine, les paysans disaient que si ce M. Lecoq n'avait pas été si jeune, Mathurine aurait peut-être bien fait la bêtise de l'épouser.

Ce M. Lecoq pouvait avoir quarante ans.

Au bout d'une semaine, il amena très mystérieusement chez la richarde un jeune homme d'une trentaine d'années qui coucha à la ferme, et, le lendemain, une des dames les plus huppées du pays, Mme la comtesse du Bréhut de Clare, vint rendre visite à ce même jeune homme, chez Mathurine.

Le fils Goret, qu'on traitait à la maison un peu moins doucement qu'un chien, dit dans le hameau que le jeune homme avait reçu la dame couché sur son lit, et que la dame lui avait baisé la main.

Or, nous allions omettre de le mentionner, il y avait dans la famille Goret une histoire romanesque et même invraisemblable : une fois en quarante-deux ans, les Goret avaient fait l'aumône.

C'était du temps de Goret Ier, le conquérant.

Un homme et un enfant étaient venus de nuit frapper à la porte de son taudis.

L'homme s'était donné pour un duc et pair fugitif ; l'enfant était le dauphin, fils de Louis XVI, échappé de la tour du Temple miraculeusement.

Je ne sais pas si Goret I eût secouru une sincère infortune, mais l'idée qu'il était en face d'un fils de roi le frappa. Il se dit :

— J'aurai bon, s'il remonte jamais sur son trône.

Et il alla marauder une poule dans le voisinage pour lui faire à souper. Bien plus, quand Louis XVII s'en alla, le lendemain matin, Goret Ier lui prêta une pièce de 30 sous.

Goret II avait transmis cette légende à la Goret, qui ne connaissait pas de plus étonnant trait de munificence.

Le jeune homme, amené par M. Lecoq, resta trois jours à la ferme.

Chaque matin, Mme la comtesse de Clare vint le visiter et lui baiser la main.

Il était beau garçon, blanc de teint, châtain de cheveux et coiffé comme les têtes de Louis XV sur les monnaies de 24 livres (on en voyait encore alors). Le fils Goret disait que sa mère et M. Lecoq s'étaient amusés tout un soir à comparer la figure du jeune homme avec l'empreinte d'un de ces louis de 24 francs.

La Goret, qui avait bu beaucoup de cassis, s'était mise à genoux devant le jeune homme et lui avait donné son chapelet à

toucher, comme s'il eût eu pouvoir de le bénir.

Il s'appelait M. Nicolas, et quand il parlait de son père qu'il nommait tantôt Saint-Louis, tantôt Naundorff, il faisait le signe de la croix.

Il partit après les trois jours écoulés, mystérieusement, comme il était venu.

Le fils Goret raconta que sa mère lui avait offert une bourse pleine d'or, au moment du départ, et qu'il s'en était allé, de nuit, dans la voiture de Mme la comtesse de Clare, escorté par quatre messieurs à cheval ; qui s'appelaient entre eux monsieur le colonel, monsieur le comte et monseigneur l'archevêque.

q

Chapitre 6 Maintenon normande

Mathurine Goret fit blanchir à la chaux l'intérieur de sa petite ferme ; elle mit Vincent Goret, son fils unique, valet de charrue, pour le pain, à cinq lieues de là, et le menaça de lui casser les deux bras s'il ne se coupait pas la langue au ras de la gorge.

On la vit à la messe de Mortefontaine avec une grosse bague d'or où il y avait des fleurs de lys ; elle avait une tabatière toute neuve, ornée d'un portrait. Quand elle buvait, elle s'enfermait pour ne point parler trop.

Elle n'était plus reconnaissable : elle alla une fois jusqu'à se laver les mains devant la misérable servante qui mourait de faim chez elle. Une autre fois, elle fit venir le maréchal qui lui arracha,

avec ses tenailles, de gros poils de barbe grise qu'elle avait au menton.

Elle devenait coquette à vue d'œil, Mathurine Goret.

Et prodigue aussi, car elle fit dire des neuvaines à la paroisse ; on ne sut jamais pour qui ni pour quoi.

Dieu sait qu'on s'occupait de cela aux alentours, depuis le matin jusqu'au soir.

Mais l'étonnement public devait avoir bientôt de bien autres aliments.

La ferme de la Goret, située au fond d'une gorge où roulait le Husseau, petit affluent de la Mayenne, était dominée par une montagne rocheuse d'un aspect véritablement sauvage et que les gens du pays montraient volontiers aux touristes de Paris.

La gorge elle-même avait de curieux aspects avec ses grands plans de pierres rougeâtres, tranchant dans la verdure et sa croupe large, couverte de moissons, qui remontaient vers la forêt de La Ferté.

La Goret accosta un soir le curé de Mortefontaine qui lisait son bréviaire par les chemins, et lui demanda combien il en coûterait pour avoir un chapelain.

— Avez-vous donc une chapelle où le mettre, bonne femme ? interrogea le prêtre.

Mathurine était orgueilleuse outre mesure, comme tous les êtres de sa sorte.

— J'en aurai une quand je voudrai, monsieur recteur,répondit-elle, et deux aussi, et vingt, et si l'idée me prenait d'avoir une cathédrale, faudrait que j'en aie une, ou pas de bon Dieu !

— Ne jurez pas, bonne femme, dit paisiblement le curé.

Mathurine fit aussitôt le signe de la croix et croisa ses mains sur sa poitrine.

Ces gens ont la religion de Louis XI, qui était un roi normand.

— Pas moins, reprit-elle, je voudrais savoir ce qu'il m'en coûterait pour avoir mon monsieur prêtreà moi toute seule, censément, puisque c'est mon plaisir.

Mathurine mit ses deux poings sur ses hanches.

— Une douzaine de cents francs, bonne femme.

— Pas de bon Dieu ! s'écria-t-elle en colère. Aussi cher qu'un maître jardinier à la ville ! Alors, j'en ferai venir un de Saint-Maurice-du-Désert, monsieur recteur, et je l'aurai à six cents francs, sans pourboire !

Quelques jours après, on vit arriver toute une armée de maçons étrangers au pays. Un quidam à bottes pointues, le chapeau en pain de sucre, avec de larges bords, et portant toujours un grand carton sous le bras, les accompagnait. On dessina sur la croupe de la colline, juste au-dessus de la ferme, une enceinte assez grande pour contenir une forteresse.

Le quidam à barbe pointue fumait des pipes en quantité.

Les maçons mirent à mal quelques pâtourettes du voisinage.

Et une grande vilaine bête de maison s'éleva, qui avait la prétention de ressembler à un château Renaissance.

Le quidam à chapeau en pain de sucre la trouvait supérieurement belle.

À l'angle nord de la maison, une autre maison plus petite et pareillement hideuse sortit de terre.

C'était la chapelle.

La chapelle, le château et leurs dépendances furent bâtis en trois ans, après quoi, le quidam au grand carton alla fumer sa pipe ailleurs.

Il avait conscience de ressusciter l'art des jolis siècles. C'était un romantique de deux sous : précisément un de ceux qui ont tué le romantisme, cette belle chose, sous le poids écrasant de leur immense stupidité.

Mais pendant ces trois ans, que d'événements avaient eu lieu !

La Goret n'avait plus de barbe au menton, pas un poil : elle se rasait. Elle lavait ses mains jusqu'à des trois et quatre fois par semaine, bien qu'il n'y parût point. Elle portait des coiffes à broderies et des jupes de mérinos ; elle avait des souliers, elle s'enivrait avec du vin de Madère qu'elle mélangeait avec de l'anisette pour le rendre encore meilleur.

Dans sa ferme où les maçons avaient fait des réparations, il y avait un lit d'acajou plaqué.

On avait bouché le trou punais où mûrissaitle fumier.

Deux paires de persiennes, peintes en bleu perruquier, ornaient sa chambre à coucher. C'était splendide. Goret I et Goret II se seraient pendus à voir cela.

Feu Hébrard, décédé faute de quinze sous, en aurait eu une seconde attaque de mort subite.

Et les mystères ! Il y en avait à boisseaux !

Des allées, des venues ! M. Lecoq, qui paraissait être décidément un important personnage, malgré son déguisement de commis voyageur ; M. Lecoq de La Perrière, s'il vous plaît ! Un vieillard de cent ans, vénérable comme une relique et qu'on appelait le colonel, un docteur célèbre à Paris, qui avait fait passer la sciatique de Mathurine, de la jambe gauche dans la jambe droite, un comte, décoré sur toutes les coutures, voilà les gens qui venaient voir la Goret, maintenant !

Et ils lui parlaient chapeau bas.

Car la conspiration marchait… chut !

Nous n'avons rien dit encore de la conspiration. En province, les choses les plus bouffonnes prennent parfois de grands airs sérieux. La conspiration était, s'il est possible, encore plus drôle et plus invraisemblable que la fortune Goret.

Mais elle ne la valait pas, à beaucoup près.

Avant d'arriver à la conspiration, nous avons besoin de donner au lecteur quelques détails sur le pays où vont avoir lieu deux ou trois scènes de notre drame.

Les environs immédiats de La Ferté-Macé sont riches à l'égal des meilleures zones de la riche Normandie, mais en redescen-

dant vers le sud et l'ouest, on trouve un quartier assez vaste qui semble avoir porté autrefois ce nom générique : le Désert. En effet, dans le parcours des deux forêts d'Andaine et de La Ferté, nombre de villages ont conservé ce nom : Saint-Maurice-du-Désert, Saint-Patrice-du-Désert et autres.

L'aspect de la contrée est pittoresque et très mouvementé.

Il y a tel vallon, comme celui où se sont établis les bains de Bagnoles, qui forme une petite Suisse en miniature, et les gorges d'Antoigny auraient une considérable réputation si elles étaient seulement situées dans le Tyrol.

C'est déjà l'Ouest ; les hobereaux ne manquent pas ; ils disputent le haut bout à quelques industriels. Aucune haine bien tranchée ne sépare les deux camps. La politique n'arrive pas là, comme en Bretagne, à l'état de fléau.

Il ne serait pas facile d'y trouver les éléments d'une chouannerie. Là, l'idée des dévouements à quoi que ce soit n'existe pas.

C'est la Normandie qui économise, maquignonne et pelote.

La féodalité a dû mourir là cent ans avant son heure.

Mais une conspiration où, par impossible, il y aurait de l'argent à gagner, y pourrait trouver des recrues.

Les deux maisons nobles les plus considérées, c'est-à-dire les plus riches du pays, étaient le château de Clare, situé vers Antoigny, et le château de Champmas, appartenant au général comte du même nom.

Ce dernier manoir avait été inhabité pendant des années.

Le château de Clare était en plein dans la conspiration. On affectait de compter aussi sur le château de Champmas, dont le maître autrefois avait subi une condamnation politique ; seulement le général était absent.

À défaut du général, on avait le directeur des hauts fourneaux de Cuzay, ancien élève de l'école Polytechnique, qui avait commandé une barricade à Paris en 1830, et ses cinquante-deux ouvriers – des lapins ! au dire du chevalier Le Camus de La Prunelaye, pêcheur de truites à la mouche.

Après la révolution faite, le chevalier de La Prunelaye devait être préfet de l'Orne, et M. Lefébure, l'ancien élève de l'école, avait bien voulu accepter le ministère des Travaux publics.

Les deux fils Portier de La Grille et le neveu du Molard y étaient jusqu'au cou, ainsi que la vieille demoiselle Des Anges, qui souhaitait cinq bureaux de tabac, pour les affermer très cher.

Deux beaux gars, ces Portier de La Grille ! Louches tous deux, mais non pas du même œil.

Ils en voulaient au gouvernement à cause d'un cantonnier qui ne leur tirait pas son chapeau.

Le neveu du Molard désirait du vin à discrétion et le droit de braconner dans la forêt d'Andaine.

Poulain, l'affûteur, faisait aussi la révolution expressément contre les gendarmes et les gardes champêtres. Il n'était pas méchant quoiqu'on l'accusât d'avoir tué sa femme d'une ruade.

Les dénombrements sont bons dans les poèmes épiques. Il nous faudrait des pages entières rien que pour inscrire les noms

des conjurés.

Leur plan était bien simple : s'emparer de La Ferté-Macé où l'on devait proclamer le nouveau gouvernement.

Le chevalier de La Prunelaye avait promis que tout irait comme une lettre à la poste.

Et il y avait les cinquante-deux lapins de M. Lefébure !

Vous souriez. – Avez-vous bien regardé l'œuf d'où sort une révolution ?

Si quelque lecteur objectait que les révolutions se font à Paris d'ordinaire, et que la paroisse de Mortefontaine n'est pas précisément le cœur de la France, nous répondrions que la routine tend à disparaître. Paris est un préjugé. Nous décentralisons, en province, tant que nous pouvons.

D'ailleurs on n'avait point négligé Paris.

Le colonel travaillait Paris. M. Lecoq aussi, ainsi que deux jeunes gens pleins d'avenir, MM. de Cocotte et de Piquepuce.

Le chevalier Le Camus de La Prunelaye évaluait à cent cinquante mille combattants les ébénistes qu'on aurait pu armer du jour au lendemain, dans le faubourg Saint-Antoine, si on avait eu des fusils, et, s'ils avaient voulu les prendre.

M. Lefébure tenait l'armée par l'école Polytechnique dont les anciens élèves forment un faisceau extrêmement dangereux.

On avait le vicaire de Mortefontaine pour le clergé. Les deux fils Portier de La Grille répondaient d'un gendarme retraité, à

Domfront, et le neveu du Molard pesait sur la maîtresse de poste d'Argentan.

Quant à Poulain, il allait déjeuner tous les lundis chez l'adjoint de Couterne.

Vous voyez que le fils de saint Louis était bien près de remonter sur le trône de ses aïeux.

Il y avait déjà des mois que ces choses comiques s'agitaient aux environs de La Ferté-Macé, et, sous ces choses comiques, un gros drame bien noir rampait à pas de loup.

Le drame était mené par des gens qui savaient leur monde et qui ne prenaient point, pour jouer la comédie en grange, l'accent qui conviendrait au Théâtre-Français.

Ils taillaient en plein dans le grotesque, bien sûrs qu'ils étaient de ne pouvoir aller trop loin sur cette route.

La conspiration, du reste, était le côté grossier de leur trame.

Une autre pièce se jouait auprès de celle-là, qui avait au moins le mérite de l'originalité.

La chapelle était achevée, elle avait son chapelain.

Une aile entière du grand vilain château Renaissance avait été rendue habitable pendant qu'on installait dans le corps de logis et dans l'autre aile de somptueux appartements.

Cette aile habitable avait un hôte, M. Nicolas.

Dès qu'on avait franchi le seuil de son antichambre, M. Nicolas changeait de nom : il s'appelait « le Roi ».

Pas davantage.

Et soit que le secret le plus absolu eût été gardé par toutes les queues-rouges ayant des rôles subalternes dans cette farce, soit que l'autorité fermât les yeux, le roi vivait paisiblement, entouré de ce qu'il fallait de mystère pour rendre la momerie intéressante.

Le roi mangeait bien, buvait mieux et dirigeait de très haut la conspiration, dont les membres indigènes n'étaient point admis à contempler sa personne sacrée tous les jours.

Il avait sans cesse avec lui quelqu'un des gens de Paris qui semblaient non seulement le servir avec beaucoup de respect, mais encore le surveiller d'assez près.

La Goret, outre les frais de construction et d'aménagement du château, avait déjà fourni de très grosses sommes pour le bien de la conspiration. On l'avait prise par ses faibles : l'ignorance et l'égoïsme.

La Goret donnait de l'argent pour être reine de France.

Inutile d'insister : le mot est dit dans sa sincère énormité.

Ceux qui ne connaissent pas les paysans hausseront les épaules ; ceux qui connaissent les paysans seront à peine étonnés.

Singulier peuple, près de qui l'éloquence même perd sa peine quand elle n'a qu'une vérité grande, claire, profitable à enseigner, mais à qui vous ferez croire, si vous faites l'imposture bien absurde et bien grossière dans son expression, n'importe quelle bourde monstrueuse.

L'imposture, ici, avait été savamment calculée ; on l'avait entourée d'une mise en scène enfantine. La Goret était dans le piège jusqu'au cou.

Elle demeurait toujours à la ferme, mais on lui avait donné « une maison » parce que, en attendant mieux, elle avait déjà rang de « duchesse à tabouret ».

Ces mots, qu'ils ne comprennent pas, ont sur les paysans un inexprimable pouvoir.

M. Nicolas, le fils de saint Louis, en récompense de ce qu'elle avait fait pour sa royale personne, lui avait donné le choix entre ces deux positions : reine mère ou femme du roi, de la main gauche, comme Mme de Maintenon.

Bien entendu que cette dernière situation serait toute provisoire, M. Nicolas ne pouvant épouser publiquement avant d'être proclamé roi, parce que cela lui ôterait l'alliance de tous les souverains étrangers, qui n'auraient plus l'espoir de lui donner leurs filles en mariage.

La Goret avait compris cela merveilleusement. Néanmoins, elle avait choisi l'état de femme du roi, stipulant qu'aussitôt après la conquête de Paris, on ferait publier les bans à la cathédrale.

La « maison » de la Goret, duchesse provisoire, était composée de Mme la comtesse Corona, petite-fille du colonel, de Mme la comtesse du Bréhut de Clare et de deux jeunes dames de Paris.

Elle avait pour chevalier d'honneur le vicomte Annibal Gioja, des marquis Pallante, et pour écuyers MM. de Cocotte et de Piquepuce.

Les deux jeunes dames de Paris, Cocotte et Piquepuce, avec qui elle s'arrangeait au mieux, lui racontaient à la journée et à leur manière l'histoire de Mme de Maintenon ; elle préférait les aventures de Christine de Suède, et surtout la biographie de la Grande Catherine que ces dames et ces messieurs contaient aussi fort bien.

Les mœurs de Catherine l'émerveillaient d'autant qu'on lui disait que rien n'est péché pour une reine. Elle semait son argent de bon cœur. Malgré son âge, les passions de toute sorte s'éveillaient avec une violence étrange dans cette nature brutale et presque virile.

Elle rêvait la parodie de la grande virago du Nord et y faisait même des embellissements.

Tout allait bien. On avait pris époque pour le fameux mariage de la main gauche, lorsque l'arrivée de deux personnages nouveaux vint jeter un certain trouble dans le conseil privé de M. Nicolas, fils de saint Louis.

Le général comte de Champmas revenait habiter son château avec sa fille aînée, Mlle Ysole de Champmas.

Et un jeune homme étranger au pays, le baron Paul Labre d'Arcis prenait possession d'une maison sise au bourg même de Mortefontaine.

À dater de ce moment, le fils de saint Louis devint invisible, même pour ses plus fidèles adhérents.

La conspiration pour rire continuait cependant d'affoler les hobereaux du pays ; le drame noir marchait dans l'ombre et l'au-

dacieuse comédie des noces royales se poursuivait à huis clos, entre les quatre murs du Château-Neuf.

q

Chapitre 7 Blondette

Il y avait deux mois environ que le général comte de Champmas, avec sa fille Ysole, d'un côté, et Paul Labre, de l'autre, étaient venus habiter les environs de La Ferté.
Le général vivait fort solitaire à son château de Champmas. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il restait totalement étranger à ce jeu de gobe-mouches campagnards : la conspiration.

Sa fille, la belle Ysole, se tenait à l'écart de la « société » des environs, qui l'avait proclamée tout d'abord fière, pimbêche, faiseuse d'embarras, et qui bientôt l'accusa sourdement « d'avoir eu une histoire ».

Paul Labre, ou M. le baron d'Arcis, comme on l'appelait maintenant, était, s'il est possible, plus sauvage encore que le général et sa fille.

Au moins, cette belle Ysole se promenait souvent à cheval en costume d'amazone, et rendait même quelques visites à la comtesse de Clare qui avait été un instant son chaperon, lors de la captivité du général.

M. le baron d'Arcis, lui, ne voyait absolument personne et semblait fuir toute rencontre.

Il vivait dans la propriété que sa tante lui avait laissée par testament déposé chez maître Hébert, notaire, rue Vieille-du-Temple, et membre du Caveau ; cet héritage convenait admirablement à son amour de la solitude.

La maison était, en effet, située au centre d'un grand jardin. On ne la voyait de nulle part. Une porte de l'enclos donnait, il est vrai, dans le bouris même de Mortefontaine, non loin de l'église, mais deux autres portes s'ouvraient sur la forêt.

Pour « la société » du voisinage, le baron d'Arcis avait une histoire,tout aussi bien que la belle Ysole de Champmas, et nous savons bien qu'au fond, la société ne se trompait ni pour lui ni pour l'autre.

Seulement, la société ne connaissait pas mieux l'histoire de Paul Labre que celle d'Ysole.

La chose certaine, c'est que M. le baron d'Arcis gardait chez lui une jeune femme ou une jeune fille qui ne sortait jamais et que nul n'avait jamais vue, pas même à la paroisse, le dimanche.

Notez bien cela comme un fait inouï, d'autant plus inouï que le baron d'Arcis avait son banc à l'église et qu'il ne manquait jamais d'y venir entendre la grand-messe.

Le général comte de Champmas faisait de même.

Le baron d'Arcis et lui se connaissaient à tout le moins un peu, car la première fois qu'ils s'étaient rencontré à l'église, le baron avait adressé au général un respectueux salut que celui-ci avait rendu avec une bienveillance marquée, mais empreinte, comme toutes ses actions, d'une froideur profondément triste.

Le général était, en effet, d'une tristesse mortelle.

Il portait le grand deuil, qu'il n'avait point quitté, disait-on, depuis la mort de sa fille cadette, survenue trois ans auparavant.

D'ordinaire, la perte d'un enfant resserre les liens entre le père et les enfants qui survivent. Il n'en était pas ainsi chez le général. Sa froideur découragée s'étendait jusqu'à la belle Ysole, qui était désormais sa fille unique.

Lors de cette première rencontre, le général, en sortant de l'église, avait tendu la main au baron d'Arcis. Quelques paroles brèves avaient été échangées entre eux.

Elles ne contenaient, de part ni d'autre, aucune invitation.

Mademoiselle Ysole ne s'était point mêlée à l'entretien, à la suite duquel la société, réunie en tribunal, avait décidé que le baron d'Arcis et la belle Ysole ne se connaissaient point, ou faisaient semblant de ne se point connaître.

Cette dernière opinion finit par prévaloir, attendu que le baron d'Arcis fut rencontré peu de temps après, rôdant autour de Champmas, dans les bois. Le monstre courait la prétentaine, tout en claquemurant sa pauvre petite femme.

Car cette jeune personne qu'il tenait prisonnière à la maison devait être sa femme ou sa maîtresse.

Mais les cancans ne connurent plus de frein, quand on vit s'établir chez le général une femme déjà âgée, qui se nommait Mme Soulas, et qui fut surprise, par les soins de la société, faisant de courtes et mystérieuses visites à la maison du baron d'Arcis.

Désormais le scandale éclatait.

Le 15 septembre 1838, trois jours après le célèbre déjeuner offert par M. Badoît à Clampin, dit Pistolet, dans le cabinet particulier du cabaret de la rue de Jérusalem, Paul Labre et sa « petite femme » se promenaient, le long d'une ombreuse allée de tilleuls, dans l'enclos qui entourait la maison.

C'était une admirable matinée, chaude, mais pleine d'air vif et parfumé.

Paul Labre, jeune homme de vingt-quatre ans, pâle et grave, paraissait un peu plus que son âge, à cause de la grande tristesse qui pesait évidemment sur lui.

Il était beau comme autrefois ; son noble visage avait pris une expression méditative, quoique l'éclair de ses yeux témoignât de la juvénile ardeur qui couvait sous cette apparence de calme.

Il rêvait, mais la présence de Blondette qui joignait ses deux petites mains sur son bras, auquel elle s'appuyait, gracieuse comme une fée, mettait à ses lèvres un sourire doux et distrait.

Ainsi songent parfois les jeunes pères qui ont perdu la femme aimée et à qui ne suffit déjà plus l'austère paix de la maison en deuil.

C'était une fleur, cette Blondette, une adorable et chère fleur. Elle avait ses seize ans. Elle était grande, svelte, un peu grêle comme autrefois, mais son aspect n'éveillait plus l'idée de maladie.

Il y avait dans ses mouvements une souplesse confiante et en quelque sorte voluptueuse.

C'était une fleur qui allait s'épanouissant au souffle d'une mystérieuse félicité.

Son sourire avait des enchantements ; le regard de ses grands yeux bleus pénétrait l'âme comme un parfum. Quand elle marchait et que les anneaux de ses cheveux blonds jouaient autour des flexibilités de son cou, c'était comme un rayonnement d'amour enfantin et charmant qui éblouissait le cœur.

Elle était heureuse, ainsi pendue à ce bras ami ; elle s'abandonnait à sa joie ; il y avait des instants où sa prunelle pétillait comme un feu.

Mais le feu s'éteignait, hélas ! et je ne sais quel nuage vague tombait sur tout cet éclat virginal, sur toute cette florissante jeunesse.

On avait peur et on souffrait à voir cela. Les beaux yeux de l'enfant se troublaient, tout à coup ; l'intelligence se voilait sur ce front, plein de spirituelles promesses. C'était comme un deuil lourd et froid qui glaçait la pensée.

Sous ce rapport, Suavita de Champmas était restée telle que nous la laissâmes sur le pauvre lit de Paul Labre, dans la mansarde de la rue de Jérusalem.

Suavita n'avait point recouvré entièrement l'usage de sa raison.

Et Suavita était muette toujours.

Mais comme elle parlait bien, pourtant, quand son cœur étincelait dans ses yeux ! Comme elle pensait ! comme elle aimait peut-être !

Le passé seul était en elle complètement mort ou endormi. Elle avait perdu le souvenir avec le pouvoir de parler.

Elle était née en quelque sorte à cette vie insuffisante et tristement diminuée, à l'heure même où son pauvre petit corps malade recevait le choc mortel de l'eau.

L'excès de la terreur l'avait tuée moralement.

Et depuis, la santé physique était revenue. Elle revivait au contact bienfaisant de l'être que son cœur d'enfant avait choisi dès longtemps et à son insu pour l'aimer.

La présence de Paul la réchauffait comme un baiser de soleil, au matin, relève la plante affaissée sous le givre ; elle était forte, elle pouvait courir, bondir ; son sein battait, le rose montait à sa joue, le sourire à ses lèvres…

Mon Dieu ! qu'eût-il fallu pour lui rendre l'autre moitié de son existence ! la grande moitié : la parole, l'esprit, le cœur ?…

Comme ils marchaient tous deux, lui rêvant, elle souriant à ce vague plaisir qui l'épanouissait comme une rose, elle pesa doucement, de ses deux mains nouées, sur le bras de Paul.

Paul venait de passer en bandoulière le fusil de chasse qu'il portait tout à l'heure à la main. Il ne prit pas garde ; Blondette pesa plus fort.

Paul se retourna pour la regarder ; leurs yeux se choquèrent.

— Que tu es donc belle ! murmura-t-il avec admiration.

Elle l'enveloppait de son regard qui parlait.

Et, chose étrange, Paul comprenait ce regard comme un langage : mot à mot, avec les nuances et jusqu'aux inflexions que la voix aurait eues.

— Pas si belle que l'autre ! disait le regard à la fois suppliant et menaçant.

— Quelle autre ? fit Paul malgré lui.

Le regard brûla, puis se baissa.

Paul dit entre ses dents :

— Je suis plus fou que toi !

Blondette pesa de nouveau sur son bras.

— Qu'est-ce encore ? demanda Paul en riant.

Il y avait une larme, suspendue comme une perle aux longs cils de Blondette.

— Ah ! mademoiselle, gronda Paul, si vous pleurez, nous allons nous fâcher !

Elle lui tendit son front que Paul baisa.

— À la bonne heure, reprit-il, traduisant le regard, vous allez être bien sage ?

Le regard esclave répondit :

— Oh ! bien sage.

Mais les mains jointes pesèrent sur le bras pour la troisième fois. Paul fronça le sourcil, bien qu'il eût envie de rire. C'étaient de si ravissantes mains !

— Mademoiselle, dit-il, ne laissant pas au regard le temps d'achever sa phrase, vous voudriez venir avec moi vous promener dans la campagne, je connais cela. On vous a dit qu'il y avait de belles forêts, des montagnes, des étangs, des prairies.

Le grand œil bleu interrompit à son tour, disant :

— Peu importe tout cela. Je voudrais aller partout où tu vas.

— Pauvre petit ange chéri ! pensa Paul tout haut.

Blondette lui lâcha le bras brusquement et saisit sa main qu'elle baisa.

— Mademoiselle ! fit Paul sévèrement.

Mais il l'attira sur son cœur et l'y tint un instant embrassée.

Vous la voyez d'ici folle de joie, cette Blondette caressante et soumise comme un chien mignon aux pieds de son maître. Détrompez-vous bien vite et consultez les grands yeux bleus qui mouillèrent leur sourire.

Les grands yeux bleus disaient :

— Oh ! Paul ! que tu voudrais bien pouvoir m'aimer !

Et c'était si vrai, cela, qu'une larme vint à la paupière de Paul.

— Sois raisonnable, Blondinette, reprit-il. Tu es prisonnière pour ton bien. Je t'ai raconté cela cent fois. Il y a des gens méchants qui te veulent du mal. Je te cache pour t'avoir toujours près de moi. Tu sais bien que je mourrais, si on me prenait ma petite Blondette bien-aimée !

Les yeux bleus interrogèrent, charmés, mais défiants.

— C'est bien vrai, cela ? demandèrent-ils.

— Bien vrai, bien vrai, répondit Paul, qui l'enleva dans ses bras.

Elle pâlit et se dégagea.

Paul, étonné, la regarda.

Elle fit effort pour sourire, et son sourire disait :

— Tu es bien bon, tu as pitié de moi.

Ils arrivaient au bout de l'avenue des tilleuls qui se divisait en deux sentiers.

Le premier conduisait au verger, dont les fruits mûrs envoyaient déjà leurs enivrantes senteurs : l'autre menait à l'une des portes qui donnaient entrée en forêt.

Blondette tira vers le premier sentier ; Paul prit l'autre en touchant du doigt la crosse de son fusil de chasse.

Alors, à ce muet mensonge, les deux mains de l'enfant se desserrèrent et ses jolis bras tombèrent dans les plis de sa robe blanche.

Elle marcha fière et digne aux côtés de Paul embarrassé.

Elle ne supplia point. L'heure des reproches était passée.

Paul l'interrogea du coin de l'œil.

Le regard de Blondette ne parlait plus.

Il était plus muet que la bouche de Blondette elle-même.

— Vous êtes une méchante, dit alors Paul.

Elle releva sur lui ses grands yeux étonnés, innocents, mais malins. Ses grands yeux demandaient :

— Pourquoi suis-je une méchante ?

— Une jalouse, au moins ! répliqua Paul avec colère.

Ses grands yeux lancèrent un éclair si beau que Paul s'arrêta court à la contempler.

Elle sourit et continua sa route, disant avec sa prunelle qui brillait de vengeance :

— Allons ! allons ! vous êtes attendu ailleurs. Partez !

Et voilà justement ce qui n'était pas vrai.

Paul fit comme Blondette, cette fois ; ce furent ses yeux qui parlèrent, exprimant le dépit, la honte et le chagrin.

Elle s'arrêta à son tour. Sa taille harmonieuse s'était redressée de toute sa hauteur. Ses yeux dirent si énergiquement sa pensée que la parole elle-même fût restée au-dessous de leur subtil reproche :

— Ah ! Paul, on ne vous attend même pas !

Il y avait là-dedans toute la plainte passionnée d'un grand amour méconnu, toute la protestation d'un noble et doux orgueil, toute la douleur d'une immense défaite. Blondette était une femme à cette heure.

En conscience, Paul ne pouvait traduire à la fois tout cela.

Il pensa, et c'était déjà beaucoup :

— Comme elle m'aimerait !

Puis il répéta tout haut, pour garder une contenance :

— Jalouse ! petite jalouse !

Les yeux de la fillette s'éteignirent, et elle baissa la tête comme pour dire :

— C'est vrai, je suis jalouse ; cela me fait souffrir. Il ne faut pas m'en vouloir.

Ce fut elle-même qui mit la main sur le verrou formant la fermeture de la porte.

Paul voulut l'arrêter, elle ouvrit malgré lui. Son joli doigt tendu lui montra la campagne, tandis qu'elle se rangeait elle-même prudemment à l'abri du mur, comme si elle eût voulu lui dire à la fois :

— Vous ne voulez pas qu'on me voie, je me cache.

Et, en outre :

— Allez, je ne vous retiens plus. Je vous promets d'être bien sage et de ne pas trop pleurer.

Paul hésita, mais il sortit en disant :

— Tu vas pousser le verrou, chérie.

Il crut entendre Blondette qui remettait le verrou derrière lui.

— À bientôt ! cria-t-il.

Et il se mit à marcher à grands pas.

Blondette n'avait garde de pousser le verrou ; elle voulait le voir le plus longtemps possible. Elle entrouvrit la porte pour glisser un regard par la fente. Elle le suivit tant que les pleurs n'aveuglèrent pas ses paupières.

Puis elle revint sur ses pas, parcourant avec lenteur cette longue route qu'ils avaient faite à deux.

Quand elle eut retrouvé l'ombre des tilleuls, elle s'agenouilla. Ses pauvres grands yeux bleus ne pouvaient plus parler qu'à Dieu.

Elle pria longtemps, puis elle s'assit ; les larmes endorment les enfants.

Comme Blondette venait de s'endormir, deux mains écartèrent les branches d'un buisson ; la tête pâlie et maigre de Thérèse Soulas se montra entre les feuilles.

Elle s'agenouilla, elle aussi, près de l'enfant, et souleva avec précaution une de ses mains pour y mettre ses lèvres.

— Nous t'avons tout pris, pauvre ange, dit-elle avec une amertume pleine de remords, tout, jusqu'au cœur de celui qui t'aurait si bien aimée !

q

Chapitre 8 À l'ombre des tilleuls

Thérèse Soulas était bien changée. Ces trois années avaient pesé sur elle comme dix ans de fatigue et de souffrance.

Et pourtant, elle avait passé la majeure partie de ces trois ans auprès de sa fille : le grand, l'unique amour de son cœur.

En réalité, c'était une torture de tous les instants.

En quittant le général comte de Champmas à Saint-Germain, et pour se payer du service qu'elle venait de rendre, Mme Soulas n'avait demandé qu'une seule chose, embrasser les deux enfants.

C'était là, en apparence, du moins, une immense joie.

C'était trop. Il y a des sacrifices qui doivent être absolus.

Nous savons qu'au retour elle avait trouvé déserte la maison du général. Ysole était enlevée, et nul n'avait su dire le sort probable de Suavita.

Mme Soulas croyait partager l'ignorance commune, ou plutôt elle s'efforçait de le croire, car, dès la première minute, ses pressentiments avaient donné un nom à la fillette inconnue sauvée par Paul Labre.

En vain avait-elle voulu se tromper elle-même ; en vain avait-elle cherché et trouvé abondamment la preuve de ce fait que Suavita de Champmas possédait toute sa raison et n'était point muette.

Cette enfant privée de raison et muette était Suavita de Champmas.

Il y avait un crime.

L'intervention seule de Paul Labre avait empêché un meurtre.

La pensée d'Ysole était venue comme une angoisse navrante à l'esprit de Thérèse Soulas. Elle vivait dans un monde qui discute

le crime pertinemment et qui le connaît à fond, tel qu'il est.

Ysole, ou mieux, l'homme qui avait perdu Ysole, avait un intérêt manifeste à faire disparaître Suavita.

Toutes ces choses se classèrent dans les réflexions de Thérèse, pendant le voyage que Paul Labre fit au Havre pour acquérir la preuve de la mort de Jean, son frère.

Thérèse fut quatre jours toute seule avec Suavita dans la mansarde de Paul Labre.

Il y avait en elle pour l'enfant une sorte d'adoration.

Mais ses cheveux blanchissaient d'heure en heure et les rides de son front se creusaient.

Thérèse se sentait parfois devenir folle et l'enfant, alors, n'était pas en sûreté auprès d'elle.

D'autres fois, elle raisonnait froidement.

Elle acceptait la chute d'Ysole comme une fatalité. Cela ne l'étonnait point, cela devait être ainsi. Dans ces classes déshéritées, une étrange croyance existe à la prédestination du malheur.

La misère et la faute se transmettent, quoi qu'on fasse, selon une mystérieuse loi d'héritage.

Mais la pauvre femme, misérable et tombée, n'eût pardonné que la chute et la misère.

Elle avait horreur du crime.

Certes, ses espoirs, autrefois, avaient été éblouissants ; elle avait rêvé sa fille pure en même temps que noble et riche. La ri-

chesse et la noblesse sont des sauvegardes. Ses espoirs évanouis la laissaient résignée.

Mais le crime la révoltait.

Elle voulut à tout prix savoir.

Ysole revint après quelques jours et entra au couvent comme pensionnaire.

Le changement que trois années de doutes et de chagrins devaient produire chez Thérèse Soulas s'était opéré pour Ysole en quelques jours.

Ce n'était plus la même jeune fille, ou plutôt ce n'était plus une jeune fille.

Mme Soulas se présenta au couvent avec la lettre du général. Elle fut reçue froidement, mais bien. Ysole lui demanda d'elle-même à la garder près d'elle.

Les mères sont des devineresses. Au point de départ de son dévouement maternel, Thérèse Soulas avait éclairé d'un seul regard un des plus subtils mystères de nos sociétés civilisées : elle avait compris que l'enfant d'une morte avait chance de trouver appui chez un père généreux et puissant, qui eût repoussé la fille d'une vivante.

La mère gêne dans ce monde auquel rien ne la rattache.

Le père a honte et s'abstient.

La mort de la mère relève la fille.

Thérèse s'était faite morte.

Un jour, elle crut possible de pactiser avec son dévouement, d'en reprendre une part et d'en conserver pourtant tout le bénéfice à sa fille.

Le général lui-même ne lui avait-il pas ouvert la voie ?

Elle se dit : Je serai près de ma fille, et ma fille ne me connaîtra pas.

Et je saurai !

Elle sut, plus vite et mieux qu'elle ne pensait.

Cette Ysole était une étrange fille.

Aussitôt qu'elle connut l'adresse de son père en Angleterre, elle lui écrivit une longue lettre qui était le récit rigoureusement exact des événements racontés par nous : son séjour à la maison du quai des Orfèvres, son amour pour « le prince » et l'heure de folie où elle avait déserté le chevet de sa sœur malade pour suivre son amant.

Dans cette lettre, dont Mme Soulas trouva le brouillon, Ysole s'accusait froidement et sans réserve.

Elle n'essayait pas même de mettre en avant l'excuse tirée des mesures à prendre pour l'évasion de son père, excuse vraie, pourtant.

La mère fut heureuse et presque fière de cette vaillance.

Ysole était coupable, mais non point comme elle l'avait un instant redouté.

Ysole aimait sa sœur.

Et Ysole donnait une telle preuve d'audacieuse franchise qu'il n'était point permis de mettre en doute sa parole.

Madame Soulas ne parvint point à surprendre la réponse du général. Elle put constater seulement chez Ysole un redoublement de morne tristesse.

Et une fois Ysole, qui s'était prise pour elle de confiance et d'affection, lui dit :

— J'ai perdu le cœur de mon père. Vous qui le connaissez, vous savez s'il est bon : ce n'est que justice, et je n'ai pas le droit de me plaindre.

Comme Thérèse essayait de la consoler en appuyant précisément sur la noble bonté du général, Ysole ajouta :

— Il m'aimait plus que ma pauvre petite sœur. J'étais sa joie et son orgueil. J'ai tué sa joie et j'ai humilié son orgueil. Si ma pauvre petite Suavita, – et que Dieu le veuille ! – était retrouvée, mon père me chasserait, je le sais… j'en suis sûre !

Ces paroles ne tombèrent point à terre, et le vrai supplice de Thérèse Soulas commença.

Un supplice sourd, une torture de toutes les minutes, car, désormais, c'était sa propre conscience qui était entamée.

Et sa conscience, jusqu'alors, était restée droite, si profondes qu'eussent été les misères de sa vie.

Au moment où Ysole prononça ces mots qui devaient influer si gravement sur la conduite de sa mère, Thérèse Soulas, à bout de combats et de sophismes, se rendait à l'évidence, au sujet de Blondette, que Paul Labre gardait toujours chez lui.

Après avoir fait tout au monde pour égarer les suppositions de Paul et l'éloigner de la vérité qu'elle fuyait elle-même, elle était sur le point d'avouer son erreur, non point à Paul, mais à Ysole.

Il lui semblait qu'Ysole, en se faisant la messagère de cette grande joie, en disant au général : Suavita est retrouvée ! allait racheter tout d'un coup la tendresse de son père. Quant à la question de savoir comment Ysole accueillerait la nouvelle de l'existence de sa sœur, Thérèse n'avait aucun doute. Elle la voyait d'avance s'élancer vers le logis de Paul Labre et rapporter Suavita dans ses bras.

Mais Ysole avait dit : « Mon père me chasserait, j'en suis sûre. »

Pour la seconde fois, à son insu, comme la première, elle venait de prononcer l'arrêt de la pauvre Suavita.

Thérèse, placée entre sa conscience et sa fille, allait devenir coupable, et, cette fois, de parti pris.

Elle ne voulait pas que sa fille fût chassée.

Elle se rendit chez Paul Labre, occupé déjà de la grande guerre qu'il déclarait aux assassins de son frère, et reprit avec vivacité un thème que, naguère encore, elle soutenait de bonne foi : le crime manqué pouvait être tenté de nouveau. La seule protection efficace dont on pût couvrir cette pauvre chère enfant, c'était un absolu secret, une sévère retraite.

Paul venait d'entrer en possession de l'héritage de la tante. Blondette, qui ne se levait pas encore, n'avait besoin que de repos. Un logement fut loué très loin du quartier de la Préfecture, et Paul continua d'organiser sa vengeance.

Blondette resta cachée même aux agents que Paul choisissait pour composer sa petite armée.

Nous avons vu que M. Badoît ne la connaissait pas.

La punition de Thérèse était de voir Suavita qu'elle venait visiter chaque jour. L'enfant reprenait rapidement sa force, et aussi une sorte d'intelligence gracieuse et vive qui semblait ne s'appliquer qu'aux choses du présent. Elle avait la gentillesse d'un ange. À chaque instant, Mme Soulas, effrayée, croyait deviner sur ses lèvres le nom de sa famille qu'elle allait prononcer au premier réveil de sa pensée.

Elle l'aimait de tout le mal qu'elle avait conscience de lui faire, mais elle la craignait jusqu'à souhaiter sa mort.

Parfois, quand elle contemplait le sommeil de l'enfant, elle avait une vision : elle voyait l'image de la comtesse décédée, celle qu'elle nommait « la sainte », se dresser devant elle dans une attitude de protection.

La sainte semblait lui dire :

— Ne tuez pas ma fille !

Le général comte de Champmas rentra en France par suite d'une de ces demi-mesures qu'on prenait volontiers du temps de Louis-Philippe. Il n'était pas gracié ; on lui avait garanti tolérance.

Sa première entrevue avec Ysole fut clémente et douce, mais froide.

Il repoussa toute explication et défendit qu'il fût parlé du passé.

Thérèse Soulas n'osait pas se montrer. Il la fit venir et lui témoigna une sorte de déférence respectueuse.

— Vous n'avez pas le secret de Mlle Ysole de Champmas, lui dit-il avec une tristesse résignée, elle n'a point le vôtre : c'est bien ainsi. N'allez pas au-delà, et vivez en paix près de nous, je le veux.

Ce fut, pour Ysole, un intérieur bien autrement morne et glacé que la vie même du couvent..

Le général semblait frappé au cœur.

Il ne parlait jamais de Suavita ; mais quand la famille se fut installée au château de Champmas, le général ne laissa que deux portraits dans sa chambre à coucher, celui de Suavita et celui de la mère de Suavita.

Ysole sortait tous les jours à cheval, et faisait de longues promenades solitaires. Nul ne contrôlait ses actions.

Elle ne voyait personne. Elle avait fait seulement, depuis son arrivée, deux ou trois visites à la comtesse de Clare.

Un jour elle dit à Thérèse Soulas :

— Il y a un jeune homme qui me suit. Je me trouve mal dans la maison de mon père. Si un ouvrier ou un paysan voulait de moi pour femme, j'essaierais d'être une bonne ménagère…

Elle acheva en baissant la tête et en parlant pour elle seule :

— Mais cela ne se peut pas être.

Le jeune homme était Paul Labre.

Thérèse Soulas, depuis bien des semaines, voyait avec admiration l'effet produit sur la pauvre petite Blondette par la présence de Paul. C'était la vie même qui rentrait dans les pores de la chère enfant. Elle tressaillait au son de la voix de Paul ; elle le suivait comme un chien suit son maître ; quand Paul la regardait en souriant, ses grands yeux bleus se voilaient, alanguis par l'extase.

Hélas ! Ysole en était à souhaiter la rude misère de ceux qui souffrent !

Tout ce qu'avait fait Thérèse, tout ce silencieux et amer dévouement, toute cette longue torture avaient abouti à ceci : Ysole ambitionnait le sort même qui eût été son partage sans le dur travail de sa mère.

Ysole était plus cruellement vaincue et plus découragée que les pauvres filles des champs – même celles qui ont été trompées.

Ysole était plus malheureuse que n'avait été sa mère !

Elle n'avait rien gardé de ce que sa mère avait acheté pour elle à sa sœur infortunée, rien ne lui avait profité.

Rien !

Et voilà que le dernier bien, laissé par la Providence à la pauvre Suavita, son ami, son protecteur, son Dieu, Ysole allait encore le lui prendre.

Thérèse, révoltée, demanda :

— L'aimez-vous ?

— Je ne sais, répondit Ysole avec distraction. Pourquoi l'aimerais-je ?

Puis elle ajouta :

— Je puis haïr encore. Je hais de toutes les forces de mon âme. Je crois que je ne saurais plus aimer.

Thérèse joignit les mains. Une parole s'élança de son cœur endolori à ses lèvres qui pâlissaient et tremblaient. Elle voulut dire :

— Alors, ayez pitié ! Alors laissez ce jeune homme inconnu à celle dont il est l'espoir de la vie !...

Mais elle se tut.

Une autre pensée venait de naître en elle ; une de ces pensées qui semblent tout concilier et qui faussent les consciences.

Elle s'était dit :

— Si mon Ysole épousait Paul Labre – et c'était mon rêve autrefois –, elle abandonnerait le général, et cette position qui n'est pas à nous, et cette fortune dont nous ne voulons plus. Alors rien ne m'empêcherait de prendre par la main Suavita, ce pauvre ange, et de la reconduire à son père. On lui rendrait tout ce qu'on lui a pris ; elle serait Mlle de Champmas, la seule ! Et la sainte qui doit me voir d'en haut me pardonnerait, me bénirait...

Comme si tout en elle, et toujours, devait combattre contre cette douce victime qu'elle aimait ! tout, jusqu'à son honnêteté, tout, jusqu'à son affection !

Elle n'eut pas même besoin d'agir. L'amour de Paul pour Ysole était né dès longtemps. C'était le premier éveil de sa jeunesse, et

il avait failli en mourir.

Les devoirs nouveaux, imposés par l'adoption de Blondette, et surtout le serment de vengeance qu'il avait juré en lui-même contre les meurtriers de son frère, avaient couvert ce feu et ne l'avaient point éteint.

Quand Paul rencontra loin de Paris celle qui, la première, avait fait battre son cœur, bien changée, mais plus belle à ses yeux, sa passion se réveilla, timide comme lui-même, ardente et violente.

Ysole n'était jamais seule, dans ses longues courses en forêt. Sous le couvert, il y avait un œil avide qui incessamment la suivait.

Thérèse savait cela, et chaque fois que Paul abandonnait la pauvre Blondette pour courir après son rêve, Thérèse venait, secourable et impitoyable à la fois, consoler l'enfant qui souffrait.

Aujourd'hui, elle resta longtemps agenouillée auprès de Suavita endormie.

Toutes les choses que nous avons dites, elle les pensait, rappelant tour à tour à sa mémoire les tristesses de ces trois dernières années, ressassant ses tourments, ses craintes, peut-être ses remords.

Elle parlait à Suavita, qui ne pouvait l'entendre ; elle lui demandait pardon.

D'autres fois, elle se confessait à elle, lui disant ses espoirs et plaidant la cause de cette fatalité qui, malgré elle, l'avait faite bourreau.

Elle s'absorbait si profondément en sa pensée que les choses extérieures ne la frappaient point.

L'ombre s'épaississait dans le bosquet parce que de grandes nuées orageuses voyageaient au ciel.

Suavita dormait toujours, la tête appuyée sur son bras que baignaient ses doux cheveux.

Thérèse tressaillit enfin à un bruit de pas rapides qui semblaient s'éloigner.

Elle regarda dans la direction du bruit et aperçut deux hommes qui fuyaient à travers les arbres.

Ce fait lui sembla si étrange, dans la propriété toujours sévèrement close de Paul Labre, qu'elle se releva en sursaut pour courir ou appeler.

Mais en ce moment une voix de femme enrouée tomba du haut de l'arbre même qui abritait le sommeil de Suavita.

— Ne vous donnez pas la peine, maman Soulas, disait cette voix. La porte est restée ouverte, là-bas, et ils ont déjà la clef des champs, ces deux braves !

Elle regarda en l'air et vit notre ami Clampin, dit Pistolet, tout de neuf habillé, qui dégringolait le long du tronc lestement.

— Bonsoir, maman Soulas, dit-il en touchant le sol. Est-ce que vous causez souvent comme ça, toute seule ? c'est dangereux. Tiens ! voilà la petite de M. Paul ! Elle est mignonnette. Vous ne me remettez pas, on dirait ! C'est moi qui ai fait la fin de votre minet ; pauvre bête… mou, mou, mou… c'était l'effet des passions, mais je me range. Voilà l'histoire : je guettais ces deux-là

qui sont entrés par la porte du bout, que la petiote a laissée ouverte. Avez-vous des ennemis, maman ? Ils vous ont regardée, mais là… dans l'œil ! Ils vous ont écoutée. J'en connais un des deux, M. Cocotte, qui ne vous assassinera pas ; c'est pas son état… mais l'autre, dame ! je crois qu'il est engagé pour ça, et il a une polissonne de mine !

q

Chapitre 9 Menaces

Clampin, dit Pistolet, prononça ce discours avec élégance, et d'un air bienveillant.
Comme apparence générale, il ne gagnait pas à avoir quitté son costume de gamin de Paris.

Son habit bourgeois, acheté par M. Badoît, à la Belle-Jardinière, le gênait aux entournures et portait déjà la marque des gymnastiques violentes auxquelles Pistolet se livrait par état et par tempérament.

La redingote était décousue au deux coudes, le pantalon éraillé aux deux genoux et le chapeau contusionné avait déjà besoin d'une médication énergique.

Mais nous verrons que ces diverses défaillances de toilette n'étaient pas un mal pour le rôle que Pistolet avait choisi.

Mme Soulas restait tout étonnée à le regarder.

— Pourquoi vous êtes-vous introduit ici ? demanda-t-elle.

— C'est drôle, répliqua le gamin, vous ne me remettez pas du tout, et moi-même j'ai eu pas mal de peine à vous reconnaître. Vous avez joliment descendu la garde depuis trois ans, savez-vous ? Au temps où vous me donniez des restes de soupe, et elle était bonne, la soupe de MM. les inspecteurs, vous aviez encore des débris d'agrément, au physique. M. Badoît en tenait pour vous, à l'œuf, dites donc, et le Chopand aussi, et même M. Mégaigne, la laide bête ! Pour vous raviver la mémoire, je demeurais sur le même carré de M. Paul ; dans le trou au bois, et c'est là que je fis la fin de minet, un soir… Mou, mou, mou… Parbleu ! tenez, le fameux soir où vous eûtes l'idée de découcher. Pas d'affront ! ça ne me regarde pas. Et, ce soir-là, d'ailleurs, il y en eut tant et tant d'histoires et d'aventures à péripéties, qu'une de plus, une de moins… Où en était-on ? ah ! que vous me demandiez le pourquoi de mon grimpement au haut de l'arbre ? Réponse : Pour mon plaisir et mes affaires. Est-ce que vous êtes assez bien dans l'établissement pour m'avoir un coup à boire ? J'étrangle avec tout ce que j'ai fait d'utile et d'important depuis ce matin.

Thérèse, qui s'était remise, lui dit :

— Vous étiez avec M. Badoît, dans le temps ?

— Juste ! Et à cette époque-là, on se serait confessé à vous sans répugnance, c'est sûr. Mais il paraît que vous avez été à gauche un petit peu. Pas d'affront ! Ça ne me concerne pas. C'est boire que je voudrais.

« La minette est jolie comme un cœur, dites donc ! s'interrompit-il en jetant à Blondette un regard d'amateur. Est-ce que c'était elle, le petit paquet blanc que j'ai couru après, dans la rivière, jus-

qu'au pont de la Concorde, le soir… Parbleu ! toujours le même soir que vous avez pris la peine de découcher !

Thérèse répondit froidement ;

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je ne suis pas ici chez moi, et je ne peux vous procurer à boire.

— On sucera une petite pierre, dit Pistolet avec résignation en mettant un caillou dans sa bouche. On a éprouvé bien des privations plus cruelles au sein de l'Arabie Pétrée, chapitre de mes voyages hors frontières et douanes.

Il regarda tout à coup Mme Soulas en face et ajouta :

— Maman, vous avez plus de chagrin que de malice. Méfiez-vous quand vous allez toute seule par les champs. Cette affaire-là, c'est la bouteille au noir. Vous vous êtes mélangée là-dedans je ne sais ni comment ni pourquoi ; c'est périlleux. Il y a un nid dans le pays, un nid d'animaux que je vous ferais trembler et la chair de poule, si je vous murmurais leur vrai nom. Les deux qui viennent de filer par la porte ouverte n'étaient pas ici pour des prunes… et quoique M. Badoît m'ait défendu de vous mettre au fait. Il y a des choses que vous savez d'ancien. Exemple : ce qu'on fit au frère de M. Paul dans la chambre n° 9, ce soir… Toujours le même soir, parbleu !

Thérèse eut un sourire triste.

— Je n'ai pas peur de mourir, dit-elle. Et pourquoi me tuerait-on ?

— That's the question,comme ils baragouinaient pendant mon séjour en Angleterre, répondit Pistolet. Vous le savez mieux que

personne : c'est des gaillards qu'il faut être fort et adroit pour deviner leur jeu, et moi j'ai idée que M. Badoît a tort de se méfier de vous, dites donc ?

Thérèse fit un geste de fatigue. Pistolet, qui la regardait toujours entre les deux yeux, continua, suivant à travers son bavardage en apparence étourdi, le fil de son excursion diplomatique.

— Vous avez quelque chose sur la conscience, ça ne fait pas de doute, maman, hé ! là-bas ?

Mme Soulas ne put s'empêcher de tressaillir.

— Mais ce quelque chose-là, continua le gamin, ne peut pas être contre M. Paul, que vous aimiez comme un fils, autrefois.

— Je suis dévouée à monsieur le baron, dit vivement Thérèse, autant et plus que M. Badoît.

— C'est mon idée, pensa tout haut Pistolet. Mais alors, qu'est-ce que la pauvre petiote a pu vous faire ?

— Elle ! la chère enfant ! s'écria Thérèse.

— Stop !interrompit le gamin. C'est de l'anglais appris dans mes voyages. Nous avons à causer nous deux. Tant pis si M. Badoît n'est pas content ! Attendez voir que je fasse ma ronde.

Il traversa le bosquet sans se presser et avec précaution. Il gagna la porte de l'enclos dont il poussa le verrou. Après quoi, d'un seul bond, il s'accrocha d'une main au faîte du mur et s'éleva à la force des poignets.

Son pantalon neuf en dut souffrir. Il resta une minute entière à examiner soigneusement la campagne.

Thérèse suivait malgré elle, avec intérêt, toute cette mise en scène.

En revenant, le gamin la regarda du coin de l'œil et se dit :

— Elle est piquée dans sa curiosité, l'ancienne, on va savoir.

Il s'assit sur l'herbe à une vingtaine de pas de Suavita endormie et fit signe à Thérèse d'approcher.

Celle-ci obéit.

— Rapport à ce qu'il ne faut pas que la mignonne écoute, murmura-t-il, si quelquefois elle faisait semblant de dormir. Ça s'est vu. Mettez-vous là. Vous savez mieux que moi où est M. Paul à cette heure. Comme il s'y trouve bien, il y reste, et ce n'est pas lui qui viendra nous déranger. Allons-y ! Le hic, le voici de but en blanc et sans baragouiner : la fille aînée du général n'est plus une demoiselle, hein ?

Thérèse frissonna si visiblement que Pistolet s'arrêta.

— Ça vous fait quelque chose ? demanda-t-il naïvement.

— C'est une calomnie ! prononça Thérèse entre ses dents serrées.

— Non, répliqua le gamin d'un ton paisible. Le séducteur est un Habit-Noir, assassin, voleur et tout. J'en lève la main !

Les bras de Thérèse tombèrent.

— Vous ne saviez pas ça ? reprit Pistolet. Moi, pas d'affront ! la chose ne me concerne pas. Seulement, ils croient que vous le savez, et c'est mauvais pour vous. Les bêtes venimeuses, dont je

vous ai parlé, qui ont leur nid par ici sont les Habits Noirs, les vrais, de l'île de Corse et du Fera-t-il jour demain.Pas davantage.

Thérèse était toute blême.

Elle avait passé des années dans un milieu où ce nom sinistre faisait effet comme celui du choléra ou de la peste.

— Pourquoi me dites-vous cela ? demanda-t-elle.

— Parce qu'ils sont venus ici… et qu'ils ne viennent jamais pour rien.

— Quoi ! s'écria Thérèse, ces deux hommes que j'ai vus s'enfuir ?…

— C'est pas des gros, déclara sentencieusement le gamin, mais c'en est. Veillez sur vous et sur ceux que vous aimez.

— Ysole… commença la malheureuse femme.

— Ah ! fit le gamin, c'est donc celle-là qui vous tient le plus au cœur ?

Il l'interrompit pour ajouter :

— Moi, je ne sais rien de rien, hors ce que j'ai vu. C'est vrai que j'ai vu pas mal de choses déjà, parce que je me suis levé matin, ayant oublié de me coucher hier au soir. Les Habits Noirs sont diablement malins ; mais on n'est pas mal organisé de notre côté aussi, M. Badoît a une centaine d'hommes en campagne.

— Cent hommes ! répéta Thérèse stupéfaite.

— Une armée, quoi ! poursuivit le gamin en riant. Nous ne sommes pas de la police, vous savez. Moi, je travaille pour l'hon-

neur ; j'aime ça. Nous servons tout uniment la vengeance du frère de la victime, comme dans les drames. C'est un emploi honorable. Ça vous incommoderait-il que j'en allume une pour tromper ma soif ?

Thérèse permit du geste, et Pistolet battit le briquet après avoir bourré sa pipe.

— Ça me fit de la peine pour le matou, reprit-il en tirant les premières bouffées. J'ai bon cœur et même de la sensibilité, à l'état de nature ; mais les passions de la jeunesse ! Fallait aller à mes succès à Bobino ; vous n'avez pas connu Mèche ? Je comprends les fautes comme ça, qu'ont l'entraînement pour objet ; le calcul, jamais ! il dégrade. Voilà donc l'ordre et la marche, espérant que, si vous pouvez me communiquer des renseignements utiles, vous vous fendrez, en faveur de M. Paul ou le baron dont nous sommes à sa solde ; moi, par l'intermédiaire de M. Badoît et les quatre-vingt-dix-neuf autres directement. M Badoît m'ayant embauché, je suis parti avec lui en rotonde de diligence pour Alençon, où il m'a dit : Je reste ici, étant connu des Habits Noirs, pour la plupart, en ma qualité d'ancien agent, car ils flânent habituellement autour de la Préfecture, et il y en a même qui ne se gênent pas pour entrer à l'intérieur du monument, sous forme d'amis particuliers des principaux chefs.

« Toi, qu'il a ajouté, en me parlant familièrement par amitié, ils t'ignorent par le double motif que tu n'étais pas encore célèbre, à l'époque, ailleurs qu'à Bobino, et que tu as passé le surplus de ton existence dans les voyages à Londres et autres contrées étrangères. Ce qui est vrai, maman : j'en ai vu du pays ! Et les différentes mœurs des populations nomades !

« Alors, en conformité des ordres du même M. Badoît, j'ai pris les devants par la patache de La Ferté-Macé, côte à côte avec un chrétien qui sentait le bagne à faire pitié, chiquant, chinoisant jaspin, tatouage sur les mains : des cœurs, des ancres, des poignards en bleu et des devises : « Pas de chance à la maison ! » « Troubadour-Sans-Quartier, dit la Faveur-des-Belles. » « À bas Chamoiseau ! » « Fidèle jusqu'au trépas. » et autres : que c'est une vraie bizarrerie de voir ces gens-là se marquer comme du linge, pour pas qu'on les perde dans la foule !

« Il a montré son passeport aux gendarmes devers Saint-Martin-des-Landes. Le gendarme n'y a vu que du feu, comme de juste. Mais moi, toisé ! Je connais la fabrique et la renommée de ces outils-là. N'empêche que je n'ai pas pu lui desserrer les dents, ce qui fait que je n'ai pas menti tout à l'heure en vous disant : Connais pas ! Mais, d'un autre côté, son passeport était au nom de Louveau, et comme j'ai entendu mentionner ce nom-là à la Grande-Bouteille…

— C'était un des deux hommes de tout à l'heure ? interrompit Thérèse.

— Oui, maman… Et l'autre, le jeune M. Cocotte, n'étant pas pour jouer des mains, mène presque toujours avec lui un gredin à tout faire.

« Or, le troubadour Sans-Quartier, dit la Faveur-des-Belles, me semblait gentil à surveiller : en descendant de voiture à La Ferté-Macé, je l'ai suivi de loin et il m'a conduit tout droit au pot aux roses… Motus : c'est des secrets : j'ai vu là de ces figures qui me suffisent pour savoir où mener ma barque.

« Mais les principes avant tout, pas vrai ? La première chose est d'inspecter le logis de l'homme qui paie. Y a toujours quelque bon renseignement à prendre à la Préfecture. C'est ici la Préfecture ; je m'y suis introduit par escalade et j'ai revu mon troubadour ; ma tête travaille… Ah ! çà ! on dirait que la petiote veut s'éveiller, hé ?

Le sommeil de Suavita devenait inquiet. Elle se retourna vivement, ses mains s'agitèrent.

— Elle va parler, dit Pistolet.

Thérèse secoua la tête d'une façon tellement significative que le gamin s'écria :

— Muette ? Pauvre chou ! C'est une vraie petite demoiselle, ça se voit ; elle doit savoir écrire, au moins.

Thérèse toucha du doigt le centre de son front.

— Idiote aussi ! fit le gamin tout ému. Ma parole, je m'y intéresse, moi !

Il ajouta avec une sorte de gravité :

— Eh bien ! ça ne me déplaît pas au vis-à-vis de M. Paul, parce que çà explique radicalement comme quoi il a pu ne pas la rendre à sa famille éplorée, sans manquer à l'honneur, si elle a le sifflet coupé et plus rien dans la cervelle, pas moyen de savoir son nom et son adresse ; ça m'incommoderait de soupçonner M. Paul… Et vous aussi, maman… Je ne suis pas fâché d'estimer de fond en comble ceux pour qui je risque mon cou. Chacun ses opinions, pas vrai ?

Il fit le geste de prendre dans son gousset vide une montre, objet de sa constante ambition, mais que jamais il n'avait pu conquérir. Il regarda sérieusement le creux de sa main et dit :

— Arrêtée l'horloge ! je changerai mon genevois… Maman, voyez voir à la vôtre !

— Il est onze heures, répondit Thérèse après avoir consulté sa montre.

— Je déjeunerai une autre fois, soupira Pistolet. Ce district n'offre pas au voyageur toutes les commodités de la vie. Maman, ouvrez les deux oreilles ; je vous ai dit des choses authentiques et des balivernes : les balivernes, c'est le détachement de cent hommes, quoique ça soit vrai, dans un sens, puisque nous sommes deux dont le premier en vaut bien quatre : c'est M. Badoît, mon patron, et dont le second qu'est moi, formé au grand complet par mes voyages, remplace avantageusement les quatre-vingt-seize autres. Les choses authentiques, c'est l'idée qu'on vous chauffe un bouillon, ici près, et à M. le baron aussi.

Il changea de ton pour ajouter :

— Ramenez cette enfant-là à la maison, et que la maison soit bien fermée. Ce qu'ils veulent, je n'en sais rien, j'ai été mis trop tard dans l'affaire, je vais encore au hasard ; mais ils ont une opération en train, c'est sûr, et quand ils sont en campagne, vous savez cela comme moi, malheur à ceux qui les gênent ! En plus qu'ils trouvent moyen de faire coup double : le couteau pour l'un, la guillotine pour l'autre, si bien que Jacques est égorgé des fois, rien que pour amener Pierre en cour d'assises. Ah ! c'est organisé à la papa ! et si je n'avais pas de l'ouvrage, ce matin, j'aurais flâné tout à l'entour de vous, pour vous garder d'abord, ensuite pour

les voir venir… Mais voilà ! nous avons assemblée d'actionnaires, au nid de la société, ici près, et pour peu qu'on ne me casse pas les reins avant la fin de la séance, je donne bien ma parole sacrée que, cette fois, je saurai quelque chose !

Il se leva, et secoua les cendres de sa pipe.

Thérèse le regardait indécise. Cette crainte vague et personnelle qui venait la frapper au milieu de préoccupations d'un genre si différent impressionnait son instinct, mais avait peine à s'asseoir dans son esprit.

Pistolet n'était pas né pour faire trembler.

Dans sa bouche la menace la plus terrible suait le comique.

Néanmoins, quand il lui tendit la main d'un air courtois et galant, Mme Soulas donna la sienne et demanda :

— Ai-je quelque chose à faire ?

— Vous avez, répondit le gamin, à trouver M. le baron et à lui dire que je suis désolé de ne pas avoir eu l'honneur de le rencontrer. Je reviendrai à l'heure de son dîner, car il faut vivre. J'ai déjà mentionné les précautions à prendre pour la petiote. Vous avez, en outre, à toucher deux mots à votre mademoiselle Ysole de ses longues courses en forêt ; elle ferait mieux de rester à la maison aujourd'hui et demain… Après ça, qui sait ? Elle nous en remontrerait peut-être, cette belle fille-là : elle doit en savoir long ! Et quant à vous, prenez un domestique pour vous reconduire au château de Champmas. Demain, je me chargerai moi-même de veiller sur vous. À vous revoir, maman. Vous ne me gardez pas rancune pour l'histoire du minet ? Ah ! les passions de la jeunesse ! Mou, mou, mou ! Elles vont rire sans moi ce soir, à Bo-

bino. Je donnerais l'Odéon pour une chope de quatre sous et savoir où est Mèche. À l'avantage !

Tout en parlant, il avait noué autour de ses reins un petit cholet à carreaux qu'il avait dans sa poche.

Il marcha en se dandinant vers le mur du jardin et passa pardessus en trois temps gymnastiques, admirablement détachés.

Thérèse, restée seule, éveilla Blondette qui lui sourit et la suivit docilement vers la maison.

Elle embrassa l'enfant avec tendresse avant de la quitter pour retourner au château de M. de Champmas.

Au moment de sortir dans la campagne, Thérèse eut un frisson, mais elle se fit honte à elle-même de sa frayeur.

Elle pensa :

— Ces enfants de Paris s'amusent de tout. C'est pure moquerie. Il a parlé au hasard. Comment saurait-il le secret de ma fille ? Et pourtant ces deux hommes que j'ai vus fuir !... Il y a quelque chose, et je veux du moins avertir M. Paul, qui est notre dernière espérance. Le Parisien a raison, je sais où le trouver.

Elle pressa le pas, suivant le sentier qui entrait en forêt et descendait vers les sauvages coulées d'Andaine.

La route était déserte.

De gros nuages orageux mettaient le ciel en deuil.

q

Chapitre 10 La Belle-Vue-du-Foux

C'est forêt partout, au sud et à l'ouest de Mortefontaine.
Les bois de La Ferté-Macé rejoignent de ce côté les bois d'Andaine, au quartier dit la Belle-Vue-du-Foux où se croisent trois chemins vicinaux, tellement piétinés par les bêtes fauves, – surtout les sangliers – que j'y ai vu souvent, au matin, les traces de chevaux et de voitures complètement effacées par les pas du gibier.

Au temps de la moisson, les paysans du voisinage passent la nuit dans leurs champs avec des tambours et des chaudrons pour éloigner les troupes de joyeux et friands marcassins, et, non loin, il y a un garde-chasse qui veille, non point sur les récoltes, mais sur les ravageurs.

La loi protège le sanglier.

Une fois passée l'étoile du Foux, le terrain s'abat brusquement d'un côté et remonte de l'autre pour atteindre un plateau sablonneux, mais boisé, qui domine dix lieues de pays.

Au-dessus encore de ce plateau, il y a une roche, entourée de hêtres admirables qui contrastent par leur éternelle fraîcheur avec l'aridité de la lande environnante ; car la forêt n'est ici qu'une lande où essaie de croître un misérable taillis de bouleaux.

Au sommet de la roche, il y a une fontaine où je n'ai jamais vu d'eau, et c'est dommage, car cette eau, dit-on, guérit une foule de maladies.

La fontaine est gardée par une petite niche, creusée dans la pierre et ornée d'une image de Notre-Dame-du-Foux, en faïence peinte.

Le tout est surmonté d'une plate-forme de vingt pieds carrés, qui dépasse les plus hautes cimes des hêtres.

C'est, spécialement ici, la Belle-Vue-du-Foux, à laquelle tout le quartier doit son nom.

De la Belle-Vue on aperçoit plusieurs villes, vingt clochers de bourgs pour le moins, et d'innombrables villages ; on voit six rivières, trois étangs et trois forêts ; la Normandie ne contient pas de panorama plus varié ni plus large.

Paul Labre venait là presque tous les jours, non point pour admirer le paysage, mais pour savoir où diriger sa course. Ysole de Champmas courait à cheval dans toutes les directions ; à la Belle-Vue-du-Foux, Paul Labre était sûr d'apercevoir, après quelques minutes d'attente, dans les sentiers grimpeurs de la montagne ou sur les routes sinueuses de la plaine, son voile vert, flottant au vent de sa course, et la robe fleur de pêcher de son charmant cheval.

Quand il l'avait aperçue, il choisissait son chemin, calculant le temps et la distance ; il savait la retrouver, fallût-il faire plusieurs lieues sous le soleil – et il savait choisir, pour la rencontrer, l'endroit ombreux et bien couvert d'où, sans être deviné, il pouvait l'adorer un instant au passage.

Pauvre joie, pensera-t-on. Paul était ainsi fait.

Il n'avait point vécu.

Ces trois ans écoulés n'avaient pas changé en lui le jeune homme solitaire et timide à l'excès.

Son passé de misère pesait sur lui dans la prospérité.

Nous ne parlons pas même de l'idée fixe qui le tenait : le châtiment des assassins de son frère.

Paul croyait à cette idée fixe et, certes, il eût donné de son sang pour accomplir le serment qu'il avait fait.

Mais nous voulons avant tout la vérité. L'énergie de Paul Labre était d'espèce particulière.

Il eût tout osé, tout, pourvu que le danger vînt à lui.

Chacun de vous connaît de ces hommes, braves jusqu'à la témérité, mais à qui manque le besoin d'agir. Ils ont la plus poétique moitié de la vaillance : le mépris absolu de la mort ; mais ils s'endorment parfois sur le chemin qui mène à la bataille.

L'idée fixe de Paul, la vraie, c'était son amour pour Ysole de Champmas : amour de tête et de poète, passion fougueuse et froide à la fois ; adoration romanesque qui vivait surtout d'obstacles.

C'était toujours ce rêve de l'adolescent, contemplant, par la croisée de sa mansarde, le bonheur impossible.

Paul Labre n'avait pas vieilli.

Chose singulière, il aimait tant son rêve qu'il éprouvait une sorte de frayeur à l'idée d'échanger quelques paroles avec Ysole.

Il l'adorait telle qu'il la voyait de loin, telle qu'il l'avait faite, pourrait-on dire.

Et depuis quelque temps, depuis très peu de temps, il éprouvait un remords à l'adorer ainsi.

L'enfant qui restait à la maison, la pauvre petite Blondette, grandissait à son insu dans son affection.

Il lui reconnaissait des droits ; il plaidait pour elle contre lui-même.

Comme tous les fous, car cette belle Ysole était pour lui une folie, il avait ses heures lucides.

À ses heures lucides, Paul était à la fois un esprit subtil et un cœur d'or.

Bienfait oblige. Il s'était engagé beaucoup envers cette enfant dont il était désormais toute la famille. Loin de se dissimuler les obligations contractées, il se les exagérait avec l'ardente générosité de sa nature.

Sa paresse n'était que pour l'action, ou plutôt sa paresse était tout entière dans ce mal d'amour où il se complaisait obstinément.

Il aurait donné une part de sa vie pour aimer Blondette comme il aimait Ysole. Que de bonheur alors ! Car il voyait clairement et bien le cher travail qui s'opérait chez l'enfant. Rien n'était perdu en elle ; tout y vivait à l'état de sommeil. Elle aimait, il le savait. Que pourrait le choc d'une grande joie sur cette sensitive endormie ?

Quand Paul Labre avait quitté Blondette, ce matin, il éprouvait ce remords à un degré plus haut que d'habitude.

Cette gentille intelligence qui ne demandait qu'à naître et à fleurir l'avait frappé aujourd'hui très vivement. Il était triste. Il se reprochait de ne point aider à cet admirable travail de guérison.

Bien plus : de l'entraver peut-être.

Car il avait nettement conscience de son pouvoir sur l'enfant.

Il traversa lentement les terres labourables qui le séparaient de la lisière de la forêt.

L'air était lourd, le soleil chaud. Dix fois, il fut sur le point de retourner sur ses pas.

Quelque chose le rappelait en arrière et disait au fond de son cœur :

— C'est ici une heure solennelle. Tu as un devoir à remplir.

Mais il allait. Les arbres de la forêt épandirent bientôt leur ombre sur sa tête.

Il pressa le pas.

Le souci le suivit, plus mordant et plus cruel.

Pourquoi avait-il écouté les suggestions de Thérèse Soulas ? Ses craintes au sujet de malfaiteurs mystérieux, intéressés à faire disparaître Blondette, n'étaient-ce pas pure fantasmagorie ? Il fallait chercher les parents de l'enfant, au lieu de la cacher ; à défaut du bonheur qu'on ne pouvait lui donner, il fallait au moins lui rendre sa famille.

Les remords vont en troupe. Paul vint à songer à son frère.

À cet égard, il avait fait de son mieux. Était-ce assez ?

Était-ce ainsi et froidement qu'il avait compris, à la première heure, cette grande tâche de la vengeance ?

Il avait cherché, certes, il avait dépensé de l'argent, des efforts et du temps, mais il s'était reposé sur autrui.

Et les assassins de son frère restaient encore impunis après trois années !

Oh ! cet amour, cette extase, cette démence !

Ysole, sa pensée de tous les instants, son bonheur et son malheur !

Il y avait une demi-lieue environ, de Mortefontaine au carrefour du Foux. Quand Paul arriva à l'étoile, le ciel, tout à l'heure si bleu, commençait à se couvrir de nuages légers, mais laiteux et confus, – de ces nuages qui précèdent, comme une avant-garde, les grands amas de vapeurs électrisées.

Paul se dit :

— À quoi bon monter ? Je ne monterai pas.

Et il monta.

Parvenu au sommet de la Belle-Vue, au lieu de jeter comme il le faisait chaque jour, tout de suite et avidement, un regard circulaire à l'horizon, il s'assit sur la pierre, déposa son fusil contre le tronc d'un arbre et mit sa tête entre ses mains.

— Je ne regarderai pas ! pensa-t-il, essayant une dernière fois sa puérile révolte.

Mais il regarda.

Et au milieu des mille détails du paysage, parmi tant de collines et tant de plaines, tant de bois et tant de prairies, son œil tomba, du premier coup, sur une bruyère rocheuse qui ressortait en rose, auprès de ce noir paquet de verdure : le paradis d'Antoigny.

Sur cette bruyère il y avait un objet mouvant que ni vous ni moi n'aurions distingué.

Était-ce une fleur balancée à la brise, un oiseau, une femme ?

Paul appuya ses deux mains contre son cœur, et sa poitrine rendit un gémissement.

C'était elle, c'était Ysole de Champmas, avec son voile vert que le vent déployait en se jouant.

Paul se mit sur ses pieds comme si une main plus forte que sa volonté l'eût soulevé.

Puis il se rassit, disant :

— Non, je n'irai pas ! Je ne veux pas aller !

Et, en effet, il resta immobile.

Mais savez-vous pourquoi ?

C'est que la tête du joli cheval fleur de pêcher n'était point tournée vers la gorge d'Antoigny.

C'est qu'Ysole se dirigeait du côté de la Belle-Vue-du-Foux..

Paul n'allait pas à elle parce qu'elle venait à lui.

Elle était bien loin encore, certes, et nul ne pouvait deviner quel capricieux détour la belle fille pourrait prendre.

Mais elle venait.

Paul plaça de nouveau sa tête entre ses mains.

Malgré lui, sa mémoire parlait ; des souvenirs qu'il n'évoquait point passaient en foule devant ses yeux fermés.

Il n'y avait, dans sa vie qui lui semblait si longue parce qu'elle était si triste, il n'y avait, depuis la mort de sa mère, qu'un jour souriant, une heure, au moins, une heure bonne et chère qui payait presque les années de découragement.

C'est quand il avait vu se rouvrir les paupières de la pauvre petite Blondette, après l'avoir crue morte.

Bienheureuse idée du drap de lit chauffé, qui enveloppa les membres frêles et tout glacés de l'enfant !

Comme ses yeux bleus étaient doux et beaux !

Mais l'heure qui suivit fut un deuil terrible, Paul apprit la mort de son frère assassiné, à deux pas de lui, dans cette chambre n° 9.

Ces bruits sinistres qui avaient troublé son recueillement, pendant qu'il écrivait à son frère, si près de mourir, cette lettre où il disait : Je meurs – ces bruits étranges, ce choc sourd qui avait détaché un fragment de pierre à la corniche de la tour, – lequel fragment avait brisé un châssis en tombant dans le jardin de la préfecture –, ces bruits, il croyait les entendre encore.

Paul frissonnait, et la sueur froide coulait entre ses doigts crispés.

Paul savait-il où était le corps de son frère ?…

Il écarta ses mains de son visage comme on chasse un fantôme. Il interrogea de nouveau l'horizon.

Ysole galopait dans la plaine.

Il essaya de penser à Ysole et de baigner son angoisse dans une extase d'amour.

Mais aujourd'hui, la pensée d'Ysole lui serra le cœur.

Cette gracieuse forme qui fuyait là-bas dans la foudroyante lumière de midi était comme une menace.

Ysole, cependant, gagnait la lisière des coupes.

Une dernière fois les plis du voile vert éclatèrent au soleil, puis disparurent sous la feuillée.

Paul sentit une larme qui brûlait sa paupière.

— Je n'irai pas ! je n'irai plus ! murmura-t-il, plus jamais !

Le temps s'écoulait et Paul, qui voulait chasser loin de lui la pensée d'Ysole, la voyait sans cesse et ne voyait qu'elle.

Il se disait :

— Elle est ici, elle est là ; elle traverse cette coulée où je l'ai contemplée si souvent, caché derrière le grand chêne – elle entre chez le pauvre bûcheron qui s'agenouille sur le pas de sa porte, quand elle s'éloigne, pour la bénir.

« Que m'importe tout cela ? Je ne veux plus l'aimer… Oh ! je l'aime ! Jamais je ne l'ai tant aimée ! J'aurais mieux fait de mourir. Blondette serait un ange au ciel.

Au moment où le combat qui se livrait en lui devenait intolérable comme un supplice, il tourna la tête, parce qu'un bruit de pas se faisait sous les hêtres.

Il ne vit rien, et cependant les feuilles bruissaient.

Il saisit son fusil d'instinct et se leva pour regarder mieux. L'horizon s'assombrissait vers l'ouest. De grands nuages d'un gris de plomb montaient, bordés de franges argentées.

Il ne faisait pas un souffle d'air.

Au moment où Paul cherchait en vain sous les arbres l'être humain ou l'animal qui avait remué les feuilles, son attention fut tout à coup détournée par le roulement d'une voiture qui tournait l'angle de la route de Mortefontaine.

C'était la calèche de M. de Champmas.

Comme Paul était debout, le général l'aperçut en traversant le carrefour et le salua selon sa coutume.

Paul rougit comme si on l'eût surpris commettant un acte coupable, et se découvrit avec un respect embarrassé.

Ce fut tout.

En se retournant, il crut apercevoir au plus épais du fourré de hêtres, là où les feuilles bruissaient naguère, un homme de forte taille et de méchante mine.

Cet homme tenait comme lui, à la main, un fusil de chasse, dont le canon, touché par la lumière, jeta une lueur.

Les braconniers ne sont pas rares dans le pays. Paul aurait à peine remarqué celui-ci, sans le soin extrême qu'il semblait

prendre à dissimuler sa marche.

Du reste, ce fut rapide comme une vision. Le second regard de Paul ne trouva plus sous les hêtres que l'ombre et la solitude.

Il appela, personne ne répondit.

Mais, l'instant d'après, le galop d'un cheval sonna sur le gravier de la route qui descendait au bas pays.

Le cœur de Paul se prit à battre, et l'homme au fusil, vision ou réalité, fut oublié profondément.

À la place même où, tout à l'heure, la calèche du général venait de passer, Ysole de Champmas, échevelée par le vent de sa course, se montra, splendidement éclairée par le dernier rayon du soleil qui allait se noyer sous les nuages.

Il y avait en elle une animation extraordinaire, ses yeux brillaient, sa joue, sous les reflets de son voile, montrait d'étranges et ardentes pâleurs ; ses cheveux magnifiques ondoyaient, caressés amoureusement par la lumière.

Elle était belle jusqu'au miracle.

Paul se retira derrière l'angle de la roche, tout haletant d'admiration. Ysole arrêta son cheval court, au milieu de l'étoile.

Son regard franc et résolu interrogea la petite plate-forme.

Paul, tremblant plus qu'un enfant, se demanda :

— M'a-t-elle donc aperçu ?

Il avait peur, mais peur au point de chercher déjà une issue par où fuir.

Il se trompait : Ysole de Champmas ne l'avait point vu.

Elle cherchait quelqu'un sur la petite plate-forme, évidemment, car ses sourcils se froncèrent avec dépit.

Un instant, elle resta indécise ; puis sa cravache mignonne se leva comme si elle allait reprendre sa course.

Mais se ravisant brusquement, elle sauta à terre, et se tournant vers la plate-forme, elle dit à haute voix :

— N'êtes-vous point là, monsieur le baron d'Arcis ?

Paul, plus stupéfait que si la pierre elle-même eût parlé, ne trouva point de mots pour répondre.

Seulement éperonné par la conscience du côté ridicule de sa situation – et c'est le côté sensible pour ceux qui sont timides et qui aiment –, il rassembla son courage et fit un pas en avant.

D'un geste automatique, sa main souleva son chapeau.

Ysole sourit et le salua d'un signe de tête gracieux.

— Restez, dit-elle ; je vais aller vous trouver. J'ai besoin de causer avec vous.

Paul resta en effet, et vous eussiez dit qu'il était changé en statue.

q

Chapitre 11 L'affût de midi

L'homme au fusil n'était pas une vision, et certes il aurait mérité de fixer l'attention de Paul Labre, s'il eût été possible à celui-ci de songer à quoi que ce soit au monde, quand la présence d'Ysole venait lui éblouir le cœur.

L'homme au fusil était un fort gaillard à tête déprimée comme celle d'un batracien et conformée de façon à ce que le derrière du crâne emportât complètement le devant.

Au dire de Gall et de ses disciples qui, en ceci du moins, sont d'accord, cette forme de la boîte osseuse accuse la prédominance de tous les instincts mauvais.

Louveau, surnommé Troubadour et la Faveur-des-Belles, n'avait aucune prétention au titre de bienfaiteur de l'humanité ; c'était une bête sauvage des halliers parisiens, un animal féroce de la plus répugnante espèce : un chien enragé tel qu'on en trouve encore quelques-uns dans la forêt de Paris et dans les marais de Londres.

Les Habits Noirs faisaient une chasse active à ces fauves ; ils les prenaient vivants et les dressaient à obéir.

L'association leur mettait un collier de fer autour du cou.

Une fois tombés dans le piège à loup qu'on leur avait tendu, ils tiraient comme des chevaux de fiacre pour éviter la guillotine.

Louveau, dit Troubadour, était un Coyatier de dixième ordre.

On l'avait amené là pour tenir l'affût et tirer un coup de fusil.

Le gibier devait passer sous la Belle-Vue-du-Foux, par la route conduisant de Mortefontaine au château de Champmas.

Ce n'était pas tout. Louveau avait en outre pour mission de s'assurer qu'un jeune homme, dont on lui avait donné le signalement, et qui était Paul Labre, se trouvait ou était venu à tout le moins à la Belle-Vue, ce jour-là.

De plus, il lui fallait savoir si quelque passant, paysan ou autre, pourrait constater la présence ou le passage de Paul Labre au lieu désigné.

Pour toutes ces diverses choses on devait lui donner de quoi s'empoisonner d'eau-de-vie pendant une semaine.

Méchant état ! Mais ceux qui payaient Louveau si maigrement ne lui laissaient point la liberté du choix.

Son collier de dogue esclave le serrait à la gorge.

Quant au gibier à abattre, Louveau le connaissait. On l'avait introduit dans un enclos, là-bas, à Mortefontaine, tout exprès pour qu'il le pût bien voir.

Louveau était un des deux intrus que Thérèse Soulas avait vus fuir au moment où Pistolet descendait de son arbre, dans l'enclos de Paul Labre.

L'affût devait commencer à midi.

Tous les jours, de midi à deux heures, le gibier désigné au fusil de Louveau prenait la même route pour aller de la maison de Paul Labre au château du général.

Louveau, dit Troubadour, reconnut aisément Paul Labre à la description qui lui en avait été faite.

C'était un premier point.

En l'espace de cinq minutes, il put constater en outre que deux personnes au moins avaient aperçu Paul Labre sur la plate-forme de la Belle-Vue-du-Foux, le monsieur de la calèche et cette belle demoiselle qui galopait sur un cheval fleur de pêcher.

Louveau ne faisait pas de zèle, cela lui suffit et il rentra sous bois, cherchant désormais une place commode pour son affût, une place où le tir fût aisé et la retraite assurée.

Ce n'était pas la partie difficile de sa besogne. L'endroit était merveilleusement propre à dresser une embuscade. La rampe qui descendait de la plate-forme à la route de Mortefontaine allait s'élargissant, à mesure qu'on s'éloignait de l'étoile. Elle était couverte d'un taillis de châtaigniers très épais qui cachait le sol tout semé de grosses pierres.

À deux cents pas de la Belle-Vue, Louveau trouva un quartier de meulière qui surplombait presque la route, et derrière lequel une sente de chevreuils rejoignait tortueusement la forêt.

C'était son affaire. Il ne chercha pas mieux.

— Tiens ! se dit-il, entendant vaguement la voix d'Ysole qui adressait à Paul Labre le bizarre appel qui avait si fort étonné ce dernier, la demoiselle cause : c'est un joli brin ! Ce serait dommage s'ils me disaient une fois de la mirer, celle-là. Faudrait le faire tout de même.

Il fourra une chique dans sa bouche, s'assit commodément et mit son fusil en travers sur ses genoux après en avoir examiné l'amorce.

En ce moment, Mlle Ysole de Champmas passait à son bras la bride de son cheval et montait le sentier escarpé qui conduisait à la Belle-Vue.

Paul était resté à la même place, toujours immobile et le chapeau à la main.

Quand Ysole arriva près de lui, elle avait aux joues une belle teinte rosée.

C'était peut-être du trouble – peut-être était-ce la fatigue de la montée.

— Je vous prie, dit-elle, d'attacher mon cheval. Il se peut que nous restions longtemps ici.

Paul Labre, le pauvre amoureux, et je ne serais pas surpris que certaines jolies paires de lèvres, impatientes, l'eussent déjà nommé : « l'amoureux transi », Paul Labre ne connaissait pas encore la voix de celle qu'il aimait.

Il y avait dans son passé ce qu'il fallait pour faire de sa timidité native une maladie cruelle et incurable.

La voix d'Ysole, grave et douce, lui pénétra le cœur comme un chant ; mais son étonnement dépassait de beaucoup son émotion.

L'aventure commençait pour lui comme un rêve délicieux, mais extravagant.

Il avait peur de s'éveiller et peur aussi de trop croire.

Quand il eut attaché le cheval d'une main maladroite et qu'il se retourna, il vit Ysole assise au bord de la fontaine.

Elle lui fit signe d'approcher, il obéit.

— Asseyez-vous près de moi, lui dit-elle.

Il s'assit. Elle reprit :

— Je crois que vous m'aimez, monsieur Paul Labre.

Elle avait les yeux sur lui.

Il releva les siens et, sous son noble regard, les paupières d'Ysole se baissèrent.

— Depuis que mon cœur bat, répondit-il à voix basse, je n'ai jamais aimé que vous, mademoiselle.

Elle voulut sourire.

Paul lui toucha le bras.

— Ne vous moquez pas ! prononça-t-il d'un accent où il y avait à la fois une supplication et un ordre. Il y a bien longtemps, j'ai voulu mourir pour vous.

— Bien longtemps ! répéta Mlle de Champmas.

Puis, retirant son bras avec une tardive réserve, elle ajouta :

— Vous avez deviné, je le vois, monsieur le baron, qu'il s'agit entre nous d'une chose grave.

Paul répondit :

— Je ne sais pas ce dont il s'agit. Disposez de moi, je vous appartiens.

— Thérèse Soulas vous connaît, reprit Ysole qui semblait suivre une pensée nouvelle, venue à la traverse de sa fantaisie. Je l'ai interrogée sur vous : jamais elle n'a voulu me répondre. Est-ce à Paris que vous avez commencé de m'aimer ?

— C'est à Paris et j'avais vingt ans, répliqua Paul.

— Ah ! fit Mlle de Champmas dont le beau front se couvrit d'un nuage. J'avais seize ans alors, j'étais heureuse, j'étais…

Elle n'acheva point et poursuivit :

— Que pensez-vous de Thérèse Soulas ?

— C'est une digne et bonne femme.

— Je voudrais croire cela, pensa tout haut Ysole.

Elle reprit en regardant Paul fixement :

— Lui avez-vous parlé depuis qu'elle est au château de mon père ?

— Elle vient chez moi chaque jour, répondit Paul.

Ysole murmura :

— Quel motif a-t-elle de se cacher de moi pour une chose si simple ?

Puis, posant à son tour sa belle main sur le bras de Paul qui tressaillit douloureusement, elle demanda :

— Qui est cette jeune fille que vous avez chez vous, jeune fille ou jeune femme ?

Paul ouvrait la bouche pour répondre ; elle l'interrompit, disant avec une conviction froide :

— Que m'importe ! Je ne veux pas le savoir. Si c'est votre sœur, je l'aimerai ; si c'est votre maîtresse, on la chassera.

La physionomie de Paul Labre, mobile et expressive comme celle des enfants, laissa voir à ces mots, « votre maîtresse », une surprise pénible.

Rien n'est sévère comme l'admiration des amants.

Ysole comprit et sourit avec tristesse.

— Est-ce que Thérèse Soulas ne vous a jamais parlé de moi ? interrogea-t-elle brusquement.

— Moi, répliqua Paul Labre, sans cesse je lui parle de vous.

— Elle a gardé mon secret, dit Mlle de Champmas en baissant la voix encore une fois, comme elle a gardé le vôtre. Il semble que mes paroles vous font souffrir.

— C'est vrai, avoua Paul. Je vous croyais heureuse.

— Heureusene dit pas toute votre pensée, monsieur le baron.

— Si fait, répondit celui-ci d'un ton ferme, et comme s'il eût voulu arrêter un aveu, toute ma pensée.

Leurs regards se croisèrent pour la seconde fois.

Paul Labre n'était plus timide.

Il prenait son rang par la fierté même qu'il imposait à Mlle de Champmas.

Mais celle-ci refusa orgueilleusement le respect délicat et profond que la générosité de Paul lui offrait.

— Notre entretien s'égarerait, monsieur le baron, prononça-t-elle d'un ton bref et précis. Laissez-moi, je vous prie, le conduire moi-même.

Paul s'inclina ; elle poursuivit :

— Vous avez un secret comme moi, et votre secret pèse sur toute votre vie… encore comme moi.

Les mains de Paul se joignirent malgré lui.

— J'ai un secret, murmura-t-il, un deuil… un grand deuil… mais au nom de Dieu, Ysole, je tuerais celui qui me parlerait de vous comme vous le faites vous-même !

— Cela me plaît que vous m'appeliez par mon nom, dit Mlle de Champmas.

Paul Labre rougit.

Il avait prononcé ce nom à son insu et malgré lui.

Il y eut un silence. Le sourire d'Ysole prenait une amertume douloureuse.

— Personne ne vous parlera de moi comme je le fais, murmura-t-elle si bas que Paul eut peine à l'entendre, personne… excepté un homme. Et celui-là, si vous m'aimez, vous le réduirez au silence… pour toujours.

Elle s'était redressée dans toute la richesse adorable de sa taille.

Ses cheveux rejetés en arrière découvraient son beau front, où le courroux creusait une ride menaçante.

Ses yeux brûlaient.

— Ne parlez plus, dit-elle, sinon pour me promettre d'obéir. Êtes-vous brave ?

Paul n'eut pas même ce sourire qu'une pareille question, tombant de la bouche d'une femme, provoque invariablement chez les gens de cœur.

— Vous êtes brave, poursuivit Mlle de Champmas. J'avais deviné votre bravoure comme votre amour. Je vous connais si bien pour trop généreux que j'ai peur de vous demander l'aumône.

Paul resta encore muet.

Ysole reprit, troublée à son tour par ce silence et essayant de railler au hasard :

— Je vous remercie de ne m'avoir pas répondu : Demandez-moi ma vie. C'est du bon goût et de l'esprit.

Cela sonnait si faux dans cet entretien, qui allait évidemment à une conclusion tragique, qu'elle se mordit la lèvre et tourna la tête en ajoutant :

— Monsieur le baron, il ne faudrait pourtant pas faire de moi un personnage de comédie. Vous ne m'écoutez pas. À quoi songez-vous, s'il vous plaît ?

— Je songe, répliqua Paul avec son inaltérable simplicité, que ma vie est acquise à une tâche bien sacrée, et que, pour ce bonheur de vous regarder de loin, j'ai déjà commis plus d'une lâcheté.

Elle lui tendit la main d'un geste brusque et sincèrement ému, cette fois.

— Paul, dit-elle d'une voix contenue mais distincte, je vous jure que je vous aimerai.

Paul était pâle comme pour mourir.

— Celui qui vous a offensée, balbutia-t-il, l'aimez-vous encore ?

— Je le hais.

— Je suis jaloux, dit Paul qui retira sa main, jaloux de votre haine !

— Et pourquoi ne vous aimerais-je pas ? s'écria-t-elle avec une soudaine violence. Vous êtes beau, vous êtes la beauté même ; jamais je n'ai vu d'homme si beau que vous. Vous êtes bon, vous êtes noble ; il y a en vous des délicatesses qui me rabaissent et que j'admire.

La pensée de Paul l'interrompit en s'échappant malgré lui de ses lèvres.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ? murmura-t-il.

Elle saisit sa main qu'elle porta jusqu'à sa bouche en un mouvement de folie.

— Je vous adorerai ! fit-elle au lieu de répondre, ou je me tuerai !

Le cœur de Paul se gonflait dans sa poitrine.

Des larmes lui vinrent aux yeux.

— Écoutez, reprit-elle, emportée par un irrésistible élan, je l'ai souvent pensé et je l'ai dit souvent dans l'amertume de mon désespoir : je ne puis pas être la femme d'un honnête homme. Un honnête homme n'est qu'un homme. Mais votre femme à vous, Paul, oh ! je l'oserais ! Il n'est rien que ne puisse relever et sanctifier le contact de votre belle âme !

Paul se laissa glisser à deux genoux.

— Si vous m'aimez, dit-il en couvrant ses mains de baisers, nous serons sauvés tous les deux. Mais pourquoi tenterais-je d'exprimer avec des paroles ce qui se passe en moi ? Mon cœur est un livre où vous lisez. Vous voyez à travers ma poitrine cette joie du ciel qui me noie et qui m'enivre ; vous sentez la fièvre profonde qui me fait vivre toute une existence dans la minute présente. Ysole, je n'ai jamais été heureux ; Ysole, chaque fibre de mon être tressaille au choc d'une volupté inconnue. Un souffle m'abattait, et il me semble que je vaincrais dix hommes ! Je vous vois plus belle que les anges, et mon allégresse va jusqu'à la souffrance. Y a-t-il des prédestinés pour trouver la mort dans cet océan de délices ? Ysole aimée ! Ysole adorée !…

La bouche de Mlle de Champmas s'abaissa jusqu'à ses lèvres blêmies.

— Je suis à toi, dit-elle dans un baiser, je veux être à toi !

Puis, anéantissant elle-même l'extase qu'elle avait fait naître :

— Levez-vous, monsieur le baron, reprit-elle. Vous êtes à moi puisque je vous appartiens. J'étais une enfant, une heureuse et pure enfant. Mon père m'aimait, Dieu me souriait, je regardais sans crainte au fond de ma conscience. Cet homme vint. Je ne sais pas si je l'aimais, je le crois, je m'en accuse ; mais ce que j'aimais en lui, ce n'était pas lui. Mes yeux crédules furent éblouis : l'enfance écoute les contes de fées, il me promit que je serais reine…

— Reine ! répéta Paul étonné.

— Il était roi, ou du moins, fils de roi. Je le voyais travailler à la délivrance de mon père, prisonnier. Pourrais-je dire quelle ambition folle aveugla ma raison ? Je fus coupable. Et savez-vous ce que voulait cet homme, ce roi, ce lâche et impitoyable malfaiteur ? Il voulait la fortune de mon père. Pour l'avoir, cette fortune, il s'était d'abord assuré de moi ; ensuite, il devait tuer mon père, et il a assassiné ma sœur !

La voix d'Ysole s'étranglait dans sa gorge ; elle râlait.

— Où est cet homme ? demanda Paul à qui l'excès de l'émotion rendait comme toujours sa froide apparence.

Ysole répondit :

— Pendant trois ans, je l'ai cherché. Voilà quatre semaines que je l'ai trouvé. C'était un soir, dans le salon de Mme la comtesse de Clare, notre voisine et ma parente. Je suis sûre de l'avoir reconnu, bien qu'il portât un déguisement. Depuis quatre semaines, mes courses en forêt ont eu un but. Je sais où est sa demeure. Et

je sais aussi qu'il joue encore dans ce pays quelque lugubre et sanglante comédie.

— Les actes d'un pareil homme sont du ressort de la justice… commença Paul.

Mlle de Champmas le rendit muet d'un regard.

— Les jeunes filles sont imprudentes, murmura-t-elle. J'ai écrit. Si cet homme va devant un tribunal, je mourrai déshonorée !

Paul se leva et reprit son fusil qu'il jeta sur son épaule.

— Il n'ira pas en justice, dit-il.

Ysole l'entoura de ses bras.

— On ne se bat pas avec un scélérat ! murmura-t-elle. Vous m'avez comprise.

Paul Labre demanda pour la seconde fois :

— Où est cet homme ?

— Venez, répondit Mlle de Champmas. Vous êtes aimé…

Elle n'acheva pas. Un coup de feu retentit à deux cents pas de la Belle-Vue-du-Foux, sous le couvert.

Ysole et Paul prêtèrent l'oreille et entendirent au-dessous d'eux un bruit confus de feuilles et de branches froissées, comme si un sanglier eût percé droit devant soi au travers du fourré.

q

Chapitre 12 Lettre anonyme

L'idée ne vint même pas à Paul Labre et à Mlle de Champmas qu'un crime pouvait avoir été commis auprès d'eux.
La route de Mortefontaine se cachait derrière les taillis de châtaigniers, à partir de l'étoile même. De la plate-forme on n'apercevait point la partie du chemin dominée par la roche au pied de laquelle Louveau, dit Troubadour, s'était posté en embuscade.

Aucun cri, aucune plainte n'avait suivi le coup de feu, et le bruit bien connu du sanglier perçant le fourré éloignait toute supposition ne se rapportant point au braconnage.

— J'ai vu le gaillard qui tient ainsi l'affût en plein midi, murmura Paul. Il n'est pas du pays et n'a pas bonne mine.

Ysole avait le pied à l'étrier ; elle écoutait encore d'un air indécis et inquiet.

— Ne serait-ce point sur nous qu'on a tiré ? pensa-t-elle tout haut.

Et avant que Paul Labre pût répondre, elle ajouta :

— Monsieur le baron, le fait seul d'avoir été vu avec moi vous créerait de mortels ennemis.

— Mademoiselle, répliqua Paul, non point à cause de moi, mais à cause de vous, nous devons nous séparer ici. Vous m'avez confié votre vengeance et aussi le soin de votre sûreté, car il ressort de vos paroles qu'une menace pèse sur vous. J'espère que votre confiance ira jusqu'à me laisser le choix des moyens à prendre pour vous faire libre et vengée.

— Soyez prudent, dit Mlle de Champmas, qui mit son doigt sur sa bouche souriante, songez que vous ne vous appartenez plus !

— Je songe que je ne saurais payer à trop haut prix les seuls instants de vraie joie que j'aie eus en ma vie. Vous m'en avez assez dit pour qu'il soit superflu de m'indiquer ma route. Il s'agit de l'homme qui dirige « la conspiration » ?

— Il s'agit du maître du Château-Neuf, en effet. Vous êtes seul, et il est entouré d'une année.

— Retournez chez votre père, Ysole. J'ai hâte de vous dire mon secret comme vous m'avez donné le vôtre. Demain, à cette même heure, revenez au lieu où nous sommes, je vous y apporterai votre vengeance et votre liberté.

— Que comptez-vous faire ? demanda Mlle de Champmas, qui se mit en selle. Dites-le-moi, je vous en prie.

— Je ne suis pas un bien grand seigneur, répondit Paul, mais mon père était soldat et gentilhomme. Il n'y a pas deux façons de tuer un homme.

Il baisa la main d'Ysole et s'éloigna à grands pas en perçant à travers bois.

Ysole resta un instant pensive à écouter le bruit de sa marche.

— Il est beau, il est bon, dit-elle enfin. Et comme il m'aime !

Sa cravache effleura le garrot de son joli cheval qui se mit à descendre au pas la pente escarpée.

— Oh ! reprit-elle, je l'aimerai… Hop ! Amour !… Je veux l'aimer ! je le veux !

Amour dansa sur place et ne voulut point se lancer. Il avait ce joli nom, le cheval fleur de pêcher de Mlle de Champmas.

— Et pourtant, pensa encore Ysole, ce n'était pas un chevalier errant que je cherchais, mais bien un séide. J'ai peur de sa perfection ; il est sans défaut comme le pieux Énée… J'aurais préféré… Oh ! l'autre me fait trembler.

Amour prit le petit galop, parce qu'on arrivait au bas de la montée.

Ysole avait du rouge aux joues.

Elle fit volter son cheval pour enfiler la route de Mortefontaine et se dit :

— Il n'est pas permis d'être fille d'Ève à ce point-là. Je veux l'aimer, je l'aimerai… Nous irons loin d'ici, bien loin, et je naîtrai à une nouvelle vie…

Ce dernier mot finit en un petit cri de surprise.

Sur la route de Mortefontaine, un homme venait à pied, la tête penchée sur une lettre qu'il paraissait lire attentivement.

D'un coup d'œil, Ysole avait reconnu le général de Champmas, son père. Elle fit voiler une seconde fois Amour et se lança à pleine course dans une allée qui conduisait sous bois.

Au bout de deux minutes et au premier détour de l'allée, Amour se cabra, effrayé par un homme qui était assis par terre au bord du chemin, essuyant avec un soin minutieux la cheminée de son fusil et l'intérieur du canon.

— Est-ce vous qui avez tiré ici près, l'ami ? demanda Ysole en s'arrêtant.

— Ici près, où ? questionna l'homme au lieu de répondre.

Mlle de Champmas regardait de côté sa méchante mine et ses bras velus, tout chargés de tatouages, car c'était bien Louveau, dit Troubadour, marqué comme un mouchoir, « pour pas qu'on le perde », selon l'expression de notre ami Pistolet.

— Sous la Belle-Vue-du-Foux, expliqua Ysole.

— Non fait, repartit l'homme. Est-ce qu'on a tiré de ce côté-là ? Je n'ai pas entendu : je suis dur d'oreilles.

— Et qu'avez-vous tué ?

— Bredouille, ma belle jeune dame. À ces heures-ci, les bêtes se méfient. La femme et les enfants auront beau crier la faim, ce soir, à la maison.

Ysole lui jeta une pièce d'argent et passa.

Troubadour empocha l'aumône et continua de nettoyer le fusil qui venait de tuer la mère d'Ysole.

À cinq cents pas de là, commençait le parc du Château-Neuf-Goret.

Ysole ralentit le pas de sa monture.

En approchant d'une ouverture à claire-voie qui regardait la campagne, elle dit :

— Doucement, Amour !

— Présent, bébelle, fit une voix derrière la grille. Avons-nous enfin armé notre chevalier ?

— Il va le provoquer en duel, répondit Ysole sans s'arrêter.

— L'imbécile ! Je l'ai vu grimper la route qui mène au château. Il faut que j'assiste à cette scène-là… et que je vous revoie avant ce soir, bébelle.

— Je reviendrai, dit Mlle de Champmas. J'ai besoin de vous parler : je l'aime.

Un large éclat de rire se fit entendre derrière la claire-voie.

Les gaietés de M. Lecoq étaient toujours bruyantes.

Thérèse Soulas était couchée en travers de la route de Mortefontaine, juste sous la roche où Louveau avait tenu l'affût. Celui-ci, tirant à une vingtaine de pas tout au plus, l'avait littéralement foudroyée.

Elle était tombée dans la poussière, sans pousser un seul cri.

Le général de Champmas, qui montait la route à pas lents, se dirigeant vers l'étoile, n'aurait eu désormais qu'à lever la tête pour la voir.

Il n'était pas séparé d'elle par une distance de plus de trente toises. Mais le général était complètement absorbé par la lecture d'une lettre qu'il tenait à la main.

Cette lettre, il l'avait trouvée au château en revenant de la promenade.

Elle était datée de Paris et portait le timbre du bureau de poste de la préfecture.

Elle n'avait point de signature.

D'ordinaire, les gens de sens droit et de bon cœur, comme était le général de Champmas, méprisent les lettres anonymes.

Mais celle-ci, paraîtrait-il, était une lettre anonyme d'espèce particulière, car c'était bien la dixième fois que le général la lisait.

La première fois qu'il l'avait lue, c'était dans sa chambre à coucher.

Au lieu de se débotter, il était sorti précipitamment pour gagner l'appartement de Thérèse Soulas.

Thérèse Soulas n'était point chez elle.

Le général avait demandé Mlle de Champmas, qui était également absente.

Il avait alors quitté le château et pris la campagne, en donnant l'ordre aux domestiques de prier Mme Soulas de l'attendre si elle rentrait avant lui.

Tout en marchant, il relut la lettre qui était ainsi conçue :

« Une personne qui a beaucoup connu et fréquenté le général comte de Champmas, à Paris, lors de l'affaire du complot carlo-républicain, a l'avantage de le prévenir qu'il a été à cette époque, lui, M. de Champmas, la dupe et la victime d'une audacieuse machinede police.

« Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, dans toute cette histoire, la police était jouée sous jambe, aussi bien que M. de Champmas lui-même, par une association de malfaiteurs, assez avantageusement connue dans la capitale.

« La police manœuvrait dans l'intérêt de quelques personnages haut placés, qui avaient besoin d'une petite panique, mais, en réalité, elle tirait les marrons du feu pour messieurs les H. N., qui avaient envie d'être les héritiers du général.

« Un agent de Vidocq, qui donna dès son début des preuves de singulier sang-froid, le nommé P. L. (il porte maintenant un titre de baron et le général le connaît du reste), fut chargé du principal rôle dans cette intrigue. On ne fait même pas allusion ici à l'arrestation du général, opérée par ce même P. L., qui était ici dans l'exercice de ses fonctions.

« On parle surtout de l'évasion favorisée par les H. N., et dont le résultat devait être le meurtre du général, lequel ne dut son salut qu'au hasard, aidé par le dévouement de la femme T. S., qui avait ses raisons pour se montrer dévouée.

« Trois assassins attendaient le général derrière la porte, où le nom de Gautron était tracé à la craie jaune.

« Voilà l'histoire ancienne, à laquelle on ne veut ajouter qu'un détail. P. L. était l'amant de la fille de T. S., qui devenait l'héritière unique du général par la disparition de sa jeune sœur.

« Le général, ici, doit comprendre à demi-mot.

« La moitié seulement du plan réussit. Le général évita le piège, mais sa plus jeune fille, sa fille légitime, fut enlevée. Par qui ? Par P. L., bien entendu.

« Voici maintenant l'histoire moderne.

« La femme T. S. fut chargée de garder la jeune Suavita, devenue muette et presque idiote, à la suite de la frayeur qu'elle

éprouva, la nuit de l'enlèvement. Ces deux circonstances expliqueront au général comment on a pu isoler la pauvre enfant. Personne ne s'étonne en voyant séquestrer les infirmes ou les fous. Elle est infirme et folle.

« La femme T. S. n'a jamais maltraité Suavita de Champmas, mais l'intérêt de sa fille faisait d'elle une sévère sentinelle.

« Aucun étranger ne pénètre chez P. L. qui habite maintenant la maison de feu sa tante, à Mortefontaine.

« Les gens qui s'y connaissent prétendent qu'il faut toujours cacher un objet le plus près possible de celui qui le cherche. Le général comte de Champmas demeure à une lieue de sa fille, de sa vraie fille, de sa seule fille, car le général semble n'avoir plus rien dans le cœur pour l'autre, si digne de sa mère et si indigne de lui.

« La personne qui prend la peine d'adresser ce billet au général le fait dans une bonne intention d'abord, et ensuite pour rendre à P. L. la monnaie de sa pièce. Les H. N. sont aussi loin du général que P. L. en est rapproché. C'est au général qu'il appartient d'agir.

« Le général aura des renseignements précis et complets auprès de la femme T. S. ; voici pourquoi : P. L. joue ici double jeu, comme toujours. Pensant avec raison que la fille légitime, à l'usé,sera meilleur teint que la fille légitimée, il a abandonné Ysole pour cette pauvre petite Suavita.

« Il est temps, P. L., se défie déjà de la femme T. S. Or, quand quelqu'un le gêne, à bon entendeur, salut ! »

Il y avait un post-scriptumainsi conçu :

« Il est temps, je le répète. Étant donné le caractère de P. L., les heures de la femme T. S. sont comptées. »

Le général, à la lecture de cette lettre, avait été frappé vivement et profondément.

Cependant il ne croyait pas.

Il n'osait pas croire à ce bonheur inespéré : l'existence de sa plus jeune fille, perdue depuis trois ans.

La lettre disait vrai : tout ce qu'il y avait d'amour paternel en son cœur s'était reporté sur Suavita : Ysole lui inspirait un sentiment malaisé à définir où des restes de tendresse passionnée ne pouvaient vaincre une instinctive et plus forte répulsion.

Il ne pouvait pas croire non plus aux accusations violentes portées contre Paul Labre. Il se souvenait avec une sorte d'admiration de cet adolescent intrépide et si fort au-dessus de son douloureux état qui, autrefois, avait dédaigné l'usage de ses armes dans la maison de la rue des Prouvaires.

Tout cela devait être une fable inventée à plaisir ou une manœuvre dont l'auteur de la lettre n'avait pas même pris soin de dissimuler la source.

On y parlait en effet clairement des Habits Noirs.

Et le général savait depuis longtemps que les conjurés de la rue des Prouvaires avaient été le jouet des Habits Noirs, lesquels s'étaient emparés du complot pour le vendre et préparer en même temps cette fameuse évasion qui devait ouvrir sa propre succession à lui, M. de Champmas.

La lettre, en somme, était parsemée de choses vraies, et toute la partie de la lettre qui dénonçait la conduite hésitante de Thérèse Soulas était vraisemblable.

Si impure que fût l'origine de ces renseignements et si douteux qu'ils pussent paraître, ils valaient assurément la peine d'être éclaircis.

C'était pour les éclaircir que le général comte de Champmas se dirigeait vers Mortefontaine en étudiant chaque phrase du message anonyme.

Et son travail mental arrivait toujours à cette conclusion :

— Il faut interroger Thérèse ; Thérèse seule peut me donner le mot de cette énigme. Je la crois reconnaissante et bonne, mais eût-elle toutes les duplicités de son sexe, je saurai bien lui arracher la vérité !

Et il allait reprenant sa laborieuse lecture.

Une large goutte d'eau, la première de l'orage, tomba bruyamment sur le papier déplié, tandis qu'une rafale soulevait en tourbillons la poussière du chemin.

Le général leva les yeux, mais son regard n'alla point jusqu'aux nuées menaçantes qui déjà roulaient au-dessus de sa tête.

Son regard s'arrêta à quelques pas devant lui, sur un objet dont l'aspect le changea en statue.

— Thérèse ! prononça-t-il d'une voix rauque.

La pensée d'un assassinat avait traversé son esprit.

Et il eut cette vision : Paul Labre, debout, avec son fusil en bandoulière, au sommet de la plate-forme.

Il l'avait vu.

Depuis lors, une heure à peine s'était écoulée.

Il froissa la lettre.

— C'est impossible ! dit-il, révolté contre le soupçon qui grandissait malgré lui. C'est impossible et insensé !

— Thérèse ! appela-t-il encore.

Il avança.

La mère d'Ysole était tombée à la renverse et l'arrière de sa tête avait fait un trou dans le sable.

La pluie d'orage, fouettant déjà à torrents, faisait ruisseler ses cheveux gris le long de ses tempes décolorées.

M. de Champmas lui tâta le cœur, mais sa main tremblait trop.

Sa main rencontra, en se retirant, un bouchon de papier noirci et demi-brûlé, une bourre. On avait dû tirer de près.

Le trou de la balle était non loin de la bourre, au côté gauche de la poitrine.

Il n'épandait point de sang.

Le général saisit Thérèse dans ses bras et l'emporta, sous l'ouragan qui faisait rage, jusqu'à une cabane de bûcheron située à un quart de lieue de Mortefontaine, vers la lisière de la forêt.

Quand il déposa son fardeau sur le pauvre lit, il crut entendre un soupir. Les nuages accumulés faisaient presque la nuit dans la cabane.

Un homme était assis au coin du foyer, le dos tourné à la lumière.

— Thérèse ! dit le général, m'entendez-vous ?

L'homme allumait sa pipe à l'aide d'un charbon.

Le charbon tomba.

Dans l'ombre, une main froide toucha faiblement la main du général.

— Le nom de votre assassin, Thérèse ! s'écria celui-ci.

— Tâche ! grommela l'homme qui ramassa son charbon tranquillement.

La main glacée de Thérèse attira M. de Champmas qui mit son oreille tout contre la bouche de la mourante.

Elle fit un suprême effort pour parler.

Le général distingua un mot et un nom :

— Pardon… Suavita !…

Puis, dans un déchirant soupir, un autre nom qui s'exhala comme une prière :

— Ysole !

— Paul Labre ! interrompit le général. Au nom de Dieu, dites-moi la vérité. Est-ce Paul Labre ?

L'homme écoutait curieusement, l'homme du foyer.

La main de Thérèse eut une courte convulsion, puis se détendit.

Thérèse était morte.

Le général, agenouillé, écarta ses cheveux gris et la baisa au front, disant :

— Quoi que vous ayez fait, je vous pardonne.

Puis il se releva et s'élança au-dehors.

L'homme quitta le foyer.

C'était Louveau, dit Troubadour, qui gagna la porte en grommelant :

— Paraît que c'est ce M. Paul Labre qui est pour payer la loi.- Moi, je ne lui en voulais pas à c'te femme-là, mais j'aime mieux me mouiller que de rester seul avec elle. On n'est pas maître de ça.

En quelques minutes, le général eut atteint la maison de M. le baron d'Arcis. Il sonna. Le domestique lui répondit que le baron était absent.

Le général, montrant ses vêtements trempés par l'averse, réclama l'hospitalité que nul ne refuse.

Le domestique, honteux et sentant le besoin d'une explication, dit :

— M. le baron est bon comme le bon pain tout de même, quoi ! mais il mène son logis comme il veut. Quand on a quelque

chose à garder, on se ferme.

Et il poussa la porte.

Le général se dirigea vers la mairie et fit sa déclaration au sujet du meurtre de Thérèse Soulas.

Vingt fois le nom de Paul Labre vint à ses lèvres ; il ne le prononça point.

Il entra à l'église du village. Il pria et rêva longtemps, seul dans la pauvre nef. Il pensait :

— J'entrerai dans cette maison murée. Contient-elle le bonheur de ma vie ou mon dernier deuil ?... Et ce jeune homme ! Les preuves s'amoncellent contre lui : c'est l'évidence. Pourquoi y a-t-il en moi une voix qui me crie : Celui-là ne peut pas être un criminel !

q

Chapitre 13 Petit lever de la reine

Ce que nous venons de raconter se passait au commencement de l'après-midi.
Nous laissons un instant de côté le drame noir pour une scène d'audacieuse comédie, et nous rétrogradons jusqu'au matin de ce même jour.

Nous sommes chez Mathurine Goret, la mendiante millionnaire.

C'était une salle de ferme assez grande et dont les murailles rugueuses avaient la blancheur blafarde de la chaux fraîchement étendue.

On y marchait sur la terre battue, mais devant le lit en forme d'armoire qui s'appuyait d'un côté à la haute cheminée, de l'autre au bahut de bois vermoulu où étaient les assiettes de grosse faïence à fleurs, un beau tapis couvrait le sol.

Un secrétaire en acajou se dressait au-delà du bahut et jurait singulièrement avec le reste du mobilier. Une huche de chêne brut servait de montoir au lit. La table, noire d'humidité, n'aurait point déparé le cabaret le plus sordide ; mais, par un contraste inattendu, elle s'entourait d'une demi-douzaine de fauteuils capitonnés et habillés de damas jaune clair.

Le lit avait aussi des rideaux de damas, tandis qu'une serpillière en lambeaux pendait au-devant de l'unique fenêtre et laissait passer par sa plus large déchirure un rayon de soleil matinier.

Un seul, car la ferme était dans un fond et entièrement entourée de verdure.

Tel était le séjour où respirait Mathurine Goret, fiancée du fils de saint Louis et future reine de France.

Elle respirait fortement, ou plutôt elle ronflait avec un tel tapage que le bruit de son nez dominait la conversation très animée des gens qui l'entouraient.

Le rayon de soleil, oblique et glissant entre les rideaux, permettait de contempler son auguste personne.

Elle dormait, vêtue d'une camisole d'indienne rouge et coiffée d'un bonnet de coton que maintenait un ruban de laine bleue ; son profil hommasse se découpait dans le noir de l'alcôve avec une vigueur étrange.

Catherine-le-Grand ne pouvait être plus virile que cela.

Son nez aquilin et busqué retombait en éteignoir sur une bouche brutale où croissait une moustache hérissée ; elle avait barbe au menton dans toute la force du terme, et quoi qu'on y pût faire, sa joue, labourée de rides, était tannée comme le cuir d'un vieux soldat.

Le reste de son visage consistait en un front étroit et bas, demi-caché par les mèches de cheveux gris qui s'échappaient du bonnet de coton et en une paire de petits yeux rougeâtres, cachés maintenant par des paupières boursouflées.

Le nez ressortait en violet vif sur tout cela.

C'était une repoussante créature, mais qui devait avoir sa force. L'épaisse brutalité de cette physionomie au repos n'excluait point l'intelligence.

Les lits des paysans ressemblent un peu aux lits des rois. Ils ont une ruelle.

Dans la ruelle de la Goret, il y avait un bénitier, une bouteille d'eau-de-vie, du lard et du pain ; elle s'en donnait, depuis que, suivant son expression, « elle était pour être reine ».

Le contraste offert par les objets matériels dans le taudis de la Maintenon normande se reproduisait en s'exagérant si l'on passait des choses aux personnes.

Tout près du lit, deux femmes admirablement belles et dont les toilettes simples, mais marquées au cachet d'un goût irréprochable, accusaient une position mondaine d'un rang supérieur, se tenaient debout et semblaient attendre le réveil de la monstrueuse créature : leur souveraine.

C'était d'abord la comtesse Corona, petite-fille du colonel Bozzo, qui fut pendant quelques années une des plus brillantes femmes de Paris, et c'était ensuite la comtesse du Bréhut de Clare.

Celle-ci, bien qu'elle eût passé déjà les limites de la jeunesse, allait devenir la coqueluche du faubourg Saint-Germain.

Toutes deux se trouvaient ici en dehors du drame de leur vie et jouaient, par ordre du Père-à-tous, des rôles de comparses.

Auprès de Mme de Clare un éblouissant jeune homme, noir de cheveux, blanc de peau, tout jais et tout ivoire, parlait bas.

On le nommait le vicomte Annibal Gioja, des marquis Pallante.

Il venait de Naples, et savait les métiers d'Italie. Mme de Clare l'avait prêté pour être le chevalier d'honneur de la princesse Goret.

À la droite du vicomte, il y avait un prêtre.

Venaient ensuite les « demoiselles de Paris », lesquelles avaient bien l'air qu'il fallait et s'entretenaient avec deux gentilshommes improvisés, les nommés Cocotte et Piquepuce, honorablement connus au parquet de la capitale.

Les « demoiselles de Paris », titrées aussi filles d'honneur, appartenaient naturellement à la première noblesse du royaume. On les appelait Clorinde de Biron et Joséphine de Noirmoutiers, mais, de leur vrai nom, c'étaient Mlle Pruneau, piqueuse de bretelles, et Mlle Mèche, ancienne figurante au théâtre Bobino, actuellement sans profession.

Mèche était une drôle de petite bête, chiffonnée, éveillée, effrontée, qui méritait bien les hommages de notre ami Pistolet.

Mèche et sa compagne avaient des toilettes de cour et des bijoux, chacune pour plusieurs milliers de louis.

On en aurait eu cent sous au Temple.

L'affaire était réellement montée sur un certain pied.

Pour vous convaincre que l'affaire en valait la peine, il vous eût suffi de passer le seuil et de vous asseoir, à droite de la porte, en dehors, sur un banc de bois qui était là boitant.

Deux personnes s'y reposaient déjà et feuilletaient un monumental dossier, lequel contenait les extraits des titres de propriété composant la fortune immobilière de Mathurine Goret, femme Hébrard.

Nous l'avons bien nommée : la fermière de Carabas ; en terres, métairies, forêts, moulins, prés, chènevières, landes, lopins de labours, etc., elle possédait une demi-province.

Les contrats étaient au nombre de plus de mille et passés aux noms de divers mandataires.

Ils portaient au dos la contre-lettre attachée avec une épingle.

M. Lecoq tenait le dossier à deux mains, et ce bon petit vieillard, le colonel, toujours souriant et guilleret, le parcourait sans lunettes.

Il répétait de temps en temps :

— Prodigieux ! parole d'honneur ! Deux paysans et une paysanne ! Des gens illettrés ! Qui ont passé par les griffes de tant de prête-noms ! Qui ont employé toute une armée d'hommes d'affaires ! Mon fils, notre association n'est jamais arrivée à un pareil résultat. J'ai honte pour les Habits Noirs.

Lecoq réfléchissait.

— Les petits moyens, murmura-t-il, le travail des taupes… Et pas d'administration, pas de représentation !

— Explique cela comme tu voudras, mon fils, c'est miraculeux. On est saisi de respect au moment d'écraser une pareille sangsue !

— Il reste encore les prêts hypothécaires et les valeurs, dit Lecoq.

— Colossal ! Je jure bien que ce sera ma dernière affaire !

Lecoq secoua la tête et grommela entre ses dents :

— Papa, votre dernière affaire n'est pas encore dans le sac. Le prince est un imbécile. C'est un mauvais choix. Je n'ai pas confiance.

— Un garçon si rangé ! Vous êtes un peu contre lui, mes enfants ; moi, je l'aime comme je vous aime tous : fidèlement. Mais

tu sais, pour le bien commun, je le lâcherais tout de même au besoin.

Lecoq se mit à rire.

— Il faudra peut-être faire mieux que le lâcher, papa, dit-il. Nous recauserons de cela. Vous êtes un ange !

Le vieux posa sa main sèche sur le robuste bras de Lecoq.

— Il n'y a que toi, l'Amitié, dit-il, que je n'abandonnerai jamais !

Lecoq rit plus fort et répondit :

— Papa, je pleure d'attendrissement chaque fois que je pense à l'affection qui nous lie.

— Embrasse-moi ! s'écria le colonel ; je te nomme mon successeur !

Il reprit en essuyant une larme :

— Saurais-tu dire combien, jusqu'à ce jour, on a déjà soutiré à la fermière ?

— De seize à dix-huit cent mille francs, répliqua Lecoq, en comptant le Château-Neuf.

— C'est joli. Et combien notre caisse a-t-elle reçu ?

— Notre administration nous ruine ! soupira le vieux. Il n'y a pas de bonne maison qui puisse tenir à ce train-là ! Un coulage effrayant ! Ça abrège mon existence.

— Bah ! fit Lecoq, ce sont des bouts de chandelle. Si la chose réussit, nous encaisserons une somme folle tout d'un coup.

Le vieillard demanda :

— S'est-on occupé du fils, pour le parricide ?

Il prononça ce mot effrayant comme on caresse.

— Le fils doit venir ce matin, répondit Lecoq. Je m'en suis mêlé, heureusement.

— Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là ?

— Une brute. Je connais les paysans : laissez-moi mener la chose.

La réponse du vieillard fut coupée par un bruit qui s'éleva à l'intérieur de la ferme.

— Retirons-nous, dit vivement Lecoq, nous ne sommes pas de ce tableau-là.

Pendant qu'ils s'éloignaient, montant le sentier qui menait au Château-Neuf, ils purent entendre la voix de rogomme de la fermière disant :

— Bonjour à tous et la compagnie. Ça me fait plaisir de vous voir comme ça à mon réveil. Comment va mon promis, là-haut, à ce matin ?

— Le fils de saint Louis, répondit la comtesse de Clare, envoie ses compliments affectueux à celle qu'il a daigné choisir pour compagne.

— Pas de bon Dieu ! fit la reine, pour avoir la langue bien pendue, toi, ma comtesse, ça y est tout de même ! Je te donnerai de l'avancement. L'abbé, un petit bout de patenôtre, pas vrai, et puis on va manger la soupe.

Le chapelain, qui était un pauvre diable, donnait en plein dans « la conspiration », et prenait au sérieux ces momeries, au moins autant que Mathurine elle-même. Il s'approcha du lit et s'agenouilla devant le crucifix. Tous les fidèles sujets de Mathurine l'imitèrent.

Celle-ci prit son chapelet et ajouta :

— Faisons vite, Fanfan. Courte et bonne, la patenôtre !

Aussitôt que la prière fut achevée, Mathurine tendit sa grosse main vers la bouteille d'eau-de-vie qui était dans la ruelle.

Le reluisant vicomte Annibal Gioja s'élança pour la prévenir.

— Salut ! bel homme, lui dit Mathurine Goret, es-tu assez propre, toi ! Ça embaume, tes pattes blanches. À votre santé, les comtesses, les filles d'honneur et le reste. J'ai besoin du poil de la bête, le matin, pour me remettre en goût. Et je peux boire à ma soif, dites-donc ! j'ai de quoi payer le marchand pour sûr et pour vrai !

Elle eut un gros sourire ; tout le monde s'inclina respectueusement. Le chapelain, dont le rôle se trouvait d'autant mieux joué que le pauvre homme était dupe des pieds à la tête, saisit ce moment pour porter à ses lèvres la rude main de la pataude.

— J'ai, dit-il, une bonne nouvelle à annoncer à Votre Altesse royale.

— Mon Altesse royale ! se récria la Goret. Je ne suis encore que duchesse, Fanfan. Pas de bêtises ! L'étiquette avant tout !

— J'ai bien dit : Votre Altesse royale, répéta le chapelain. Les casuistes ne sont pas d'accord sur la vertu de ces mariages

morganatiques…

— Qu'est-ce qu'il dit ? s'écria impétueusement Mathurine. Comment qu'il appelle mon mariage ! Fais attention à toi, Fanfan. Il y a de la prison pour ceux qui ne me plaisent pas. Je mettrais le pape au violon, moi, vois-tu !

— Je parle, reprit l'abbé avec douceur, de ces unions de la main gauche, dont l'histoire offre malheureusement plus d'un exemple, mais qui ne laissent pas que d'effrayer ma conscience…

— Bel homme, hurla Mathurine, en s'adressant au vicomte Annibal, je veux que tu aies une épée au côté ! ça t'ira bien. Et un uniforme comme les bedeaux ! On paiera ce qu'il faudra, sacredienne ! J'en dépense assez de cet argent, mais mon saint-frusquin ne doit rien à personne. En attendant, mets celui-là à la porte (elle montrait le chapelain de son doigt tremblant). Il a été malhonnête avec Ma Majesté !

Elle s'arrêta au milieu du juron qui ponctuait cette phrase. La colère la suffoquait déjà.

Le chapelain dit précipitamment :

— Votre Altesse royale ne m'a pas compris. En deux mots, j'ai fait partager mes scrupules à monseigneur, et il consent à vous épouser selon la loi ordinaire de l'Église.

— Et à la mairie aussi ? balbutia la Goret émue jusqu'au transport.

— Et à la mairie aussi, répéta le chapelain.

Ceci était une modification au premier plan des Habits Noirs qui s'étaient aperçus bien vite des difficultés présentées par la

vente simultanée d'une si grande masse de propriétés. Renonçant à l'idée impossible de se faire livrer, de la main à la main, les biens de la Goret, ils avaient résolu d'obtenir le même résultat à l'aide d'un contrat de mariage contenant donation mutuelle et entière au dernier vivant des deux époux.

Pour cela, il fallait un mariage civil, et, en définitive, l'héritier de tant de rois s'appelant de son vrai nom Louis-Joseph-Nicolas, rien n'empêchait de faire de la Goret une Mme Nicolas devant la municipalité.

Elle était, Dieu merci, toute portée à regarder ce nom comme un leurre jeté à la police de son compétiteur, Louis-Philippe, soi-disant roi des Français.

On ne pouvait pas, évidemment, sans risquer l'exil et peut-être la mort, inscrire sur un registre de mairie cette redoutable mention : « Louis-Joseph de Bourbon, fils du Dauphin de France. » Il y a des choses qui sautent aux yeux.

Quant à la formule de donation au dernier vivant des deux époux, nous allons voir tout à l'heure comment les Habits Noirs l'entendaient. C'était le côté fort de la combinaison.

Comme ces admirables mécaniques qui non seulement marchent toutes seules, mais encore se règlent, se chauffent, se dirigent et se corrigent d'elles-mêmes, la combinaison inventée par le colonel (c'était sa dernière affaire) tuait la Goret, ouvrait sa succession et payait la loidu même temps.

Les Américains n'ont rien fait de mieux depuis lors.

Pour le coup, Mathurine fut contente.

— Fanfan, dit-elle à l'abbé, je te permets de baiser la main de Mon Altesse royale. Les deux mains si tu veux, tu es une bonne bête, sais-tu ? Pas de bon Dieu ! Je ne disais rien pour ne pas vexer monseigneur qu'a bien déjà assez de cailloux dans ses chaussettes, mais ça me chiffonnait, ce mariage mor… morga… morga quoi, Fanfan ? Enfin, n'importe ! J'aime mieux être princesse que duchesse, pas vrai ? Le grade est plus calé. Verse un peu à boire, bel homme. Je suis bien aise, sacredienne ! À la santé de la compagnie !

Elle siffla son verre, et sauta hors du lit sans crier gare : les reines peuvent se montrer comme des corps saints, et pendant que les demoiselles de Paris lui mettaient ses gros bas de laine, elle écorcha un couplet gaillard à faire dresser les cheveux.

— Appelez-moi tous ensemble : Mon Altesse royale ! s'écria-t-elle en lançant son bonnet de coton au plafond. Hein ! les comtesses ! ça vous met bien bas ! Bel homme, viens çà et réponds droit. Y a des manigances, je sais ça. Est-ce qu'un roi qu'a monté sur son trône pourrait renvoyer sa reine, mariée devant le maire et qu'aurait avec ça un bon contrat de mariage en règle ?

— Non, certes, répondit le vicomte Annibal.

— Je veux deux notaires, quatre notaires, une douzaine de notaires à mon contrat, pour que ça tienne plus dur ! On paiera ce qu'il faut.

Ici, elle repoussa avec énergie le bassin à laver que la comtesse Corona lui présentait.

— Toi, gimblette, lui dit-elle fièrement, tu sauras que les reines, c'est jamais malpropre. Lave-toi si tu veux, ma fille, tu

n’es qu’une simple noble.

Elle rayonnait d’allégresse et d’orgueil. Sa laideur avait une auréole. Elle atteignait à un excès de comique qui faisait peur.

— Allons ! allons ! s’écria-t-elle tout à coup, je vas mettre une jupe neuve et ma camisole du dimanche ! tout à cuire et à bouillir, quoi ! Si monseigneur est pressé, j’irai avec lui au château avant l’église et avant la mairie. Coupe ta langue, Fanfan, et ne dis pas que c’est péché. Tu n’entends goutte aux affaires. Les princesses, ça n’a pas de loi… quoiqu’elles ne peuvent pas boire une bouteille de plus que leur soif, et c’est bête. En avant, ceux qu’ont des sous à demander. J’en ai vendu déjà des lopins de bonne terre, mais quand n’y en a plus y en a encore. Et, jarnigodichon, nom d’une pipe à la broche ! mes domestiques que vous êtes, j’ai assez quêtaillé par les routes avant d’être la chacune d’un monarque ! Je ne veux plus rien devoir à personne. Arrivez ! À qui le tour ?

La comtesse de Clare, Annibal et Piquepuce s’approchèrent d’elle à la fois. Chacun d’eux avait un papier à la main. Mathurine prit ces papiers l’un après l’autre et y chercha deux choses : la somme totale et le cachet de son royal fiancé. Bien qu’elle ne sût point lire l’écriture, elle ne se trompait jamais aux chiffres.

La note de la comtesse était pour la conspiration, celle du cavalier Gioja pour les affaires personnelles du fils de saint Louis, celle de Piquepuce pour le château et les dépenses des « gens de Paris ».

— C’est cher, dit la Goret gaiement, nous allons bien ! mais après moi la fin du monde ! nous n’avons que nous à penser !

Elle prit sous son traversin une grosse clef rouillée et ouvrit la huche qui servait de montoir à son lit.

C'était un coffre épais et doublé de fer à l'intérieur.

Il contenait de hautes piles de pièces de cinq francs en argent, et même des écus de six livres. L'or était dans un coin ; il y avait aussi plusieurs fortes liasses de billets de banque.

Ce fut aux billets de banque que la Goret s'adressa, après avoir caressé du regard les piles de pièces de cent sous.

— Voilà huit jours, dit-elle, tout ça était de la bonne terre, avec du bon bois dessus, oui !

Elle soupira. – Mais elle donna un grand coup de poing dans les piles d'or et se prit à remuer le tout à larges poignées comme on brasse la pâte pour faire le pain.

— À la boulange ! à la boulange ! fit-elle le sang au front et l'ivresse par tout le corps, c'est doux aux mains, ça chante. Si je voulais, je remplirais de pièces blanches et jaunes un coffre haut comme la maison ! Et nom de nom de nom ! je le ferai quand je serai reine, ou pas de bon Dieu !

La comtesse Corona lui toucha le bras.

— Voici un jeune homme, dit-elle, qui demande à parler à Son Altesse royale.

La Goret se retourna.

Sur le seuil, il y avait un misérable garçon vêtu de haillons, qui regardait le coffre d'un air stupide.

D'écarlate qu'elle était, la Goret devint toute blême.

— Que viens-tu faire ici, gredin ? demanda-t-elle en un cri qui s'étrangla dans son gosier apoplectique.

— Ma m'man, répondit le pauvre diable en baissant ses yeux mouillés, j'ai grand-faim et j'ai grand-soif. Ils m'ont mis dehors chez les Mathieu pour trente-cinq sous que je leur dois de vaisselle cassée.

— Mes domestiques ! cria Mathurine, secouée de la tête aux pieds par sa colère folle ; battez-le ! chassez-le ! c'est un coquin qui me ruine ! Ah ! vilain ! ah ! vagabond ! Trente-cinq sous ! Va-t'en ! je te maudis ! je te renie ! je te condamne à mort !

q

Chapitre 14 Le couteau du parricide

Les jeunes messieurs de Cocotte et de Piquepuce, serviteurs zélés, s'empressaient déjà à exécuter l'ordre de leur souveraine et prenaient le fils unique de la Goret par les épaules pour le jeter dehors. Le vicomte Annibal les arrêta du geste et dit tout bas à Mme de Clare dont le regard l'interrogeait :

— Il fait jour !

Ces trois mots valaient toute une longue explication.

Ils signifiaient que le malheureux garçon debout sur le seuil de la porte, soit qu'il agît de plein gré, soit qu'il fût poussé à son insu, avait un rôle dans la comédie des Habits Noirs.

Mathurine écumait.

Les trente-cinq sous étaient bien pour quelque chose dans son extravagante indignation, car nulle créature humaine ne dépouille entièrement son instinct, et Harpagon reste rogneur de liards, quand même il prodigue des monceaux d'or ; mais la rage de Mathurine avait un motif autre et plus puissant.

On peut se faire une idée de l'importance qu'elle attachait à sa dignité princière par le prix qu'elle y mettait, elle, l'avare émérite et acharnée ; on peut deviner à quel point elle tenait à sa gloire si chèrement achetée ; c'était la démence de l'orgueil paysan.

Or, au plus haut faîte de cette gloire, elle se heurtait contre une humiliation inattendue.

Ce pataud en guenilles l'avait appelée « Ma m'man » devant tous ses domestiques, les comtesses, le vicomte, les dames de Paris, etc. Nous sommes dans la folie jusqu'au cou, ne l'oublions pas : folie grotesque et triste à la fois, mais surtout folie vraie : d'une vérité absolue.

Folie de femme, forte à sa manière, qui avait dépensé, les pieds dans la fange, à grossir sa montagne d'or, des prodiges d'astucieuse diplomatie.

Elle n'avait pas honte d'elle-même ; soit qu'elle ignorât sa repoussante laideur, ses ridicules odieux, tout ce qui la faisait haïssablement burlesque, soit qu'elle se sentît de force à imposer tout cela, elle allait droit son chemin, et tête haute. Elle ne riait pas. Elle n'eût pas fait crédit à ces belles dames et à ces nobles valets d'un seul hommage, payé comptant. Elle appuyait de parti pris son lourd sabot sur toutes ces têtes qui étaient pour elle le nec plus ultrade l'élégance et de la distinction.

Elle avait assez d'esprit, la monstrueuse vieille, pour jouir du contraste.

Ses mains sordides reluisaient d'or, elle savait bien cela, et se laissait effrontément adorer dans sa crasse, comme ces dégradantes idoles qui font peur aux Chinois agenouillés.

Mais elle avait honte de son fils, ce pauvre malheureux, innocent, battu depuis l'enfance, mal bâti, maigre, boiteux, déguenillé, affamé.

Elle avait horriblement honte.

Il n'était de rien à tout cet or. Son aspect faisait dégoût et pitié. On ne l'avait pas initié : il se croyait pauvre. Sa présence seule maculait le triomphe de Mathurine comme une insulte et un opprobre.

Elle laissa retomber le couvercle de son bahut brusquement ; elle se redressa de toute sa hauteur. Ses cheveux gris, frémissants, se hérissaient sur son crâne.

— Oh ! oh ! dit-elle d'une voix qui sortait rauque par l'effort qu'elle faisait pour la contenir, vous ne voulez pas chasser mon fieu, vous autres ! Vous avez raison : il serait votre maître, si c'était mon idée ! alors, sortez vous-mêmes, et plus vite que ça ! On n'a plus besoin de vous ! on sait faire ses affaires toute seule. Toi, éclopé, tire tes sabots et entre. Pas de bon Dieu ! on va voir !

Le jeune gars, d'un côté, les Parisiens, de l'autre, obéirent en silence.

Le malheureux enfant fit quelques pas à l'intérieur en boitant.

Il avait la tête nue et tenait ses sabots dans sa main mutilée.

— Ferme la porte, Vincent Goret ! lui ordonna Mathurine, dès que les autres furent sortis.

Il poussa le lourd battant en tremblant de tous ses membres.

Au-dehors, derrière ce battant, les physionomies avaient subitement changé. La comtesse de Clare souriait au vicomte Annibal, qui lui dit :

— Bien-aimée, cet empereur Vespasien était enrhumé du cerveau, le jour où il fit son célèbre mot : L'argent n'a pas d'odeur. Qu'avons-nous ce matin ?

— Nous faisons les fonds pour payer la loi,répliqua l'ancienne Marguerite de Bourgogne avec indifférence.

Annibal respira un flacon de femme qu'il avait à la main.

— Bien ! bien ! murmura-t-il sans perdre son éblouissant sourire. Un parricide, je crois ? Nous n'y allons pas par quatre chemins, mon cœur !

Marguerite appela du doigt Cocotte et Piquepuce qui marivaudaient avec les demoiselles d'honneur.

— Il nous faudra trois ou quatre paysans, dit-elle, des témoins.

— Bien ! bien ! répéta Annibal, je comprends. Mes amis, mettez la demi-douzaine. Et revenez vite, car on commence à se disputer là-dedans ; on va bientôt se battre.

— Moi, dit Cocotte, j'ai déjà été ce matin jusqu'à Mortefontaine montrer la Thérèse Soulas à Troubadour. Il y en a de l'ouvrage en train !

Piquepuce et lui prirent la campagne.

La comtesse Corona n'était nullement mêlée à tout cela. Elle s'éloignait, triste et courbée sous une profonde fatigue, sans même avoir échangé un salut avec sa collègue,Mme de Clare.

— Celle-là, dit Marguerite, qui la montra du bout de son éventail, aurait fait une assez jolie sainte, sans le péché originel.

Annibal lui baisa la main en radotant une fadeur d'Italie, et ce fut tout. Le pauvre diable de prêtre s'en allait d'un autre côté, continuant son bréviaire.

Dans la salle basse, la mère et le fils étaient en présence.

Tout le monde sait comment sont éclairées les fermes normandes : c'est la porte ouverte qui donne la plus grande somme de lumière ; la porte fermée y fait le crépuscule.

La Goret s'appuyait toujours au couvercle de son coffre. Le malheureux Vincent poussait de gros soupirs en tourmentant la bride de ses sabots.

C'était, dans toute la force du terme, une misérable créature. D'un coup de son gros poing velu, Mathurine l'eût écrasé.

— Comme ça, dit-elle, tu as fait trente-cinq sous de casse, fiot ?

— Oui, ma m'man, par le malheur que j'ai eu.

— Et tu viens me les demander, hé fiot, les trente-cinq sous ?

— Oui, ma m'man, avec un peu à manger et à boire.

La Goret allongea le bras au-dessus du lit et prit sa bouteille.

— C'est des remèdes, grommela-t-elle en forme d'apologie. Ça te ferait du mal, innocent. À moi pas.

Et elle but une bonne lampée à même.

Sa colère était un peu tombée.

Elle n'avait pas été trop méchante envers son gars, quand il était petit. On ne le battait que les jours où il volait du pain noir, et sauf les doigts coupés pour un bon motif, on ne lui avait jamais rien cassé qu'une jambe.

Nous n'exagérons pas : Mathurine avait du bon. Si elle avait rencontré l'éclopé dans un chemin creux, tout uniment, elle l'aurait embrassé, c'est certain ; peut-être même lui aurait-elle donné un mauvais sou refusé au débit de tabac.

Mais venir montrer ses guenilles aux gens qui disaient à Mathurine : Votre Altesse royale !

Enfin, n'importe. La tempête se calmait. Mathurine en était à se demander comment elle ferait pour lui donner à boire, à manger et ses trente-cinq sous, sans passer pour être trop riche.

— Fiot, dit-elle d'un ton notablement radouci, je réfléchis dur et profond, sans que ça paraisse. Je cherche où je pourrais prendre tout d'un coup tant d'argent.

Nous savons déjà que l'éclopé n'était pas là de lui-même. On l'avait endoctriné. Qui ? Ce n'était pas à lui qu'il aurait fallu le demander.

Il haussa les épaules pour son malheur et répondit :

— Oh ! là là ! ma m'man ; ce n'est point beaucoup d'argent pour vous, trente-cinq sous ! qu'on dit que vous avez des mille et des cents de rente, à vous, tout partout appartenant.

La main de la Goret se crispa de nouveau.

— Qui dit cela ? interrogea-t-elle avec toute sa colère déjà revenue.

— Le monde, donc !

— Le monde, fiot ? fit-elle avec une feinte douceur. Va, mon poulet, raconte comme le monde cause.

— Sans compter, poursuivit le gars, que j'ai vu le dedans de votre bahut. Ah ! là là ! y en a assez dedans, ma m'man, des sous, des francs, des écus…

— Ah ! gronda Mathurine, tu as vu le dedans de mon bahut ? C'est du bien qui appartient aux beaux messieurs et aux belles dames de tantôt, mon petit fiot.

— Brin, brin, not'm'man, répliqua le gamin en souriant d'un air finaud. Vous les avez appelés comme ça vos domestiques, ceux-là !

C'était bien vrai, mais il ne faut pas avoir raison contre les rois.

La Goret n'avait jamais été patiente, sinon vis-à-vis de plus fort qu'elle. Depuis son avènement au trône, elle ne savait plus supporter l'ombre d'une contradiction.

Elle se jeta sur son fils, qui en était encore à rire niaisement de l'à-propos de sa riposte et, lui arrachant des mains ses sabots,

elle se mit à cogner de tout son cœur, à tour de bras.

L'éclopé n'opposa d'abord aucune résistance. Les coups de sabot pleuvaient comme grêle sur son dos, sur sa tête, et même sur sa figure ; il essayait de parer avec ses mains maladroites et disait :

— Ma m'man, vous tapez trop dur ! ma m'man, vous me faites du mal ! ma m'man, est-ce que vous auriez le cœur de me périr assassiné, moi qu'est vot'enfant, de vos propres mains !

Mathurine n'entendait plus et tapait toujours, aveuglément, follement. Et, en frappant, elle grondait :

— Il n'y a rien ici à moi ! On me pilerait dans l'auge qu'on n'aurait pas de moi trente-cinq sous ! À manger, coquin ! À boire, voleur ! N'as-tu pas l'âge de gagner ta vie ! N'est-ce pas toi qui devrais donner le boire et le manger à ta vieille mère faible et infirme !

Les coups sonnaient, le sang coulait. Le gars Vincent commençait à crier misère, mais rien ne bougeait au-dehors.

En voyant le sang, la Goret devint furieuse. C'était une femelle de taureau, elle eut la fièvre rouge. À la volée, elle jeta les sabots qui brisèrent une vitre et saisit un grand pieu à planter les choux qui se trouvait à portée de sa main.

En même temps, selon l'instinct étrange de toutes les femmes qui appellent du secours, même quand elles assomment l'autre sexe, leur maître, elle se mit à hurler :

— À la garde ! à la force ! au voleur ! à l'assassin ! on m'égorge !

Et elle lança un coup de bout à l'éclopé qui para en tombant à plat ventre.

Le pauvre diable, aux abois, cherchant machinalement une arme pour se défendre, plongea sa main dans sa poche et en retira son couteau.

Si vous saviez quel misérable couteau ! un eustache de six liards qui se retournait sens devant derrière et branlait entre les deux lattes de son manche de bois blanc, un couteau qui n'aurait pas saigné un poulet, un couteau qui n'aurait pas même pelé une pomme.

Cependant c'était un couteau. Le nom fait la chose.

Au bruit du carreau qui éclatait, on avait entendu une rumeur au-dehors. La porte s'ouvrit avec violence, juste au moment où la Goret déchargeait à deux mains un terrible coup de pieu sur le crâne du malheureux gars, qui lâcha son couteau, et s'affaissa inanimé.

La porte ouverte donna passage à un petit groupe de paysans des deux sexes.

Au-devant d'eux marchait un personnage remarquable, évidemment étranger à la contrée : mine effrontée, cheveux d'un jaune poussiéreux, chapeau Jeune-France, costume élégant du prix de 45 francs (complet), à la Belle-Jardinière.

En deux sauts, Clampin, dit Pistolet – c'était lui dans l'exercice de ses fonctions –, traversa la chambre et tomba sur le petit couteau qu'il éleva triomphalement entre l'index et le pouce.

— Voilà la preuve du délit ! prononça-t-il avec emphase. Villageois, vous êtes témoins. Ce n'est pas moi qui ai inventé cette arme meurtrière. La respectable mère de famille qui est devant vos yeux a failli devenir victime d'un parricide !

Les paysans regardaient tour à tour d'un air incertain l'enfant écrasé qui gisait à terre et la Goret qui venait de s'asseoir sur la table, écarlate et prête à crever d'un coup de sang.

— C'est pourtant vrai, dit un valet de charrue, que le gars avait son couteau.

— Sûr ! ajouta un pâtour, et que la Goret a de l'argent à voler plein sa paillasse.

— Tu mens, toi ! s'écria Mathurine, maniant avec peine sa langue épaisse.

— Et dans ses armoires aussi, reprit le valet, et dans sa cave.

— Et dans tout ! fit le chœur des assistants. Elle a de l'or gros comme la paroisse !

— Vous mentez ! répéta Mathurine. Mon fiot a voulu faire la fin de moi, pour trente-cinq sous de casse qu'il a eue chez ses maîtres les Mathieu… et décampez, racaille ! Je n'aime point voir les gens chez moi !

Personne ne bougea.

Personne non plus n'eut l'idée de secourir l'éclopé.

Cinq ou six gars et deux filles restaient là chômés,comme ils parlent, c'est-à-dire debout, les jambes écartées, la tête pendante et les bras ballants.

Évidemment nul d'entre eux n'était jamais entré dans le logis de Mathurine, car ils regardaient avec un sournois étonnement le luxe disparate des fauteuils, des tapis et des rideaux.

Il y avait là de quoi causer pour longtemps aux champs et à la veillée.

Aucun des « gens de Paris » ne se montrait en ce moment.

Pistolet était ici chez lui comme partout, il prit une écuelle, puisa de l'eau à la cruche et vint offrir ce simple breuvage à la Goret, qui le repoussa énergiquement.

Pistolet porta l'écuelle à l'éclopé qui reprenait ses sens et qui but avec avidité.

— Monstre ! lui dit le gamin du haut de son indignation, tu n'as pas même la conscience de ton crime !

Les paysans s'étaient groupés et chuchotaient.

— Y a bien des vilenies dans c'te maison-là, disait l'un.

— Et des cache-cache ! répondait l'autre.

— Et quand la justice y descendra, on en verra des péchés !

Mathurine se remit sur ses pieds et prit son plantoir.

Les paysans reculèrent.

— Villageois ! dit Pistolet, qui en étonna au moins deux par la force qu'il mit à les saisir sous les épaules, vous êtes priés d'aller chacun chez vous. Soyez discrets. La divulgation de pareils attentats ne peut être que nuisible aux mœurs. Mais si ce malheureux

usait une seconde fois de violence, vous avez vu, vous sauriez éclairer la justice, en qualité de témoins véridiques et sincères.

— Ah çà ! quoi que vous êtes, vous ? demanda le valet de charrue en essayant de résister.

Pistolet le jeta dehors avec son camarade en répondant :

— Je suis un bourgeois de Paris, la grand-ville, et je voudrais avoir votre vigoureuse santé, simples habitants des campagnes.

Il en lança deux autres à la porte, embrassa les deux filles et reprit :

— Bonsoir, villageois, portez-vous bien, mes amis.

Dès que la salle fut vide, la porte opposée, donnant dans l'étable et de là dans la cour, s'ouvrit brusquement. Le vicomte Annibal, Cocotte et Piquepuce parurent sur le seuil.

Tous trois étaient armés.

Pistolet croisa ses bras sur sa poitrine dans une attitude dramatique.

— Pas de bêtise, dit-il. Vous pouvez me regarder dans les yeux : Il faitjour.

– Tu as trop bien joué, l'ami, répliqua le vicomte. Qui t'a mis au fait ?

— Celui-ci, riposta le gamin, en montrant du doigt Piquepuce.

— Je n'ai prononcé qu'un mot, prononça ce dernier. Il a tout compris.

— Qui es-tu ? demanda Annibal avec menace ; d'où viens-tu ?

Pistolet mit un doigt sur sa bouche et glissa un regard vers la Goret qui fourrait le goulot de la bouteille au remède entre ses dents.

— Si vous m'aviez demandé : Que fais-tu ? prononça-t-il tout bas, j'aurais répondu : Je joue la poule.

— Je te conseille de ne pas plaisanter !...

— Compagnon, cherchez plus sérieux que moi ! Si vous m'aviez demandé où ça que je joue la poule, je vous aurais ajouté : à l'estaminet de L'Épi-Scié.

Annibal, à ce nom, hésita. Il tendit la main à Pistolet et lui dit tout bas :

— Faites le signe.

Mais le gamin poussa un grand cri de joie et s'élança vers la porte du fond, où se montrait le minois curieux de Mlle Joséphine de Noirmoutiers.

— Mèche !

— Clampin !

Ce fut une reconnaissance en règle : ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et Pistolet triomphant s'écria :

— Demandez à madame depuis combien de temps qu'on en consomme, du crime !

— C'est vrai qu'il en mangeait avant moi, répondit Mèche, ayant toujours de quoi payer des douceurs, sans profession avouée. C'est pour le retrouver que je me suis engagée dans la chose.

— Service de M. Trois-Pattes du Plat-d'Étain, dit Pistolet avec dignité en se retournant vers Annibal. S'il faut passer un examen, allons-y, maître !

Il lâcha la main de la fille d'honneur qui venait de lui figurer le signe, et répéta le même attouchement sous les doigts d'Annibal.

Celui-ci, parlant à la cantonade, dit aussitôt :

— Entrez, madame la comtesse. Cet homme n'est pas de trop.

La comtesse de Clare passa le seuil.

— Altesse, dit-elle à la Goret, monseigneur, informé de l'horrible attentat, envoie chercher de vos nouvelles.

— Chut ! fit Annibal, en montrant Vincent, l'éclopé, qui ouvrait de grands yeux.

— Je me charge de lui, dit Pistolet. Il en sait trop long, ce brave-là !

À ce mot : « Altesse », Pistolet avait légèrement tressailli et ses dernières paroles étaient principalement destinées à cacher sa propre surprise.

La Goret ôta sa bouteille de sa bouche.

— Pas de bon Dieu ! gronda-t-elle, c'est gênant d'être princesse. En voilà des histoires ! Je n'ai donc plus le droit de taper sur mon fieu sans qu'on l'accuse de ci et de ça ! Il n'a pas voulu me périr, et son couteau ne tuerait pas un lapin. Allons ! allons ! innocent, vient baiser m'man. Ces messieurs et ces dames vont me prêter quarante sous pour ta casse et ton déjeuner. Ne dis pas ce que tu as vu ou on t'assomme, c'te fois-là pour de bon. File !

— Mais… voulut objecter Annibal.

— Tais ton bec, bel homme, et donne les quarante sous… pas de réplique !

Annibal obéit, parce que Pistolet lui dit à l'oreille :

— Il est pour payer la loi,c'est sacré. On va vous l'empailler proprement.

Pendant que l'éclopé sortait par la porte principale, Pistolet se glissa dans l'étable, et de là dans la cour qui avait une issue au-dehors.

En passant, il avait lancé un coup d'œil à Mèche, qui le suivit.

q

Chapitre 15 Pistolet cherche

Nous savons que Clampin, dit Pistolet, enfant de Paris et par conséquent diplomate de naissance, voyageur autour du monde, ancien zéphyr, etc., avait été engagé par M. Badoît pour chercher les assassins de Jean Labre, frère du baron Paul d'Arcis, en concurrence avec la police ordinaire, dont tous les efforts étaient restés vains.

Nous savons que ce même Pistolet était ami des dames, appartenait à la jeunesse dorée qui fréquente les troisièmes galeries du théâtre Bobino et cédait à la passion du jeu jusqu'à risquer des piles de sous au sort si dangereux du bouchon, qu'on appelle le

godetà Bruxelles, la galocheen Normandie, la pigocheen Anjou, et la drûen Bretagne.

Je suppose que, dans d'autres pays, on doit se servir encore d'autres noms.

C'était sa passion pour le jeu, jointe à la peur de passer pour un homme de police, qui l'avait conduit à ce fameux estaminet de L'Épi-Scié, situé derrière La Galiote, au boulevard du Temple. Ne pouvant avouer, près des dames, ni son emploi officiel de mouche, chez M. Badoît, ni sa profession libérale de tueur de chats, il s'était fait Habit-Noir in partibuset bandit honoraire. Cette position n'est pas si rare qu'on le pense, et il y avait de bien bizarres orgueils ; mais étant donné le tact extraordinaire, l'expérience prématurée et l'œil pénétrant de notre héros, car Pistolet est notre héros, il eût été difficile que son passage dans ce pandémonium ne lui révélât pas quelque chose.

À l'estaminet de L'Épi-Scié, nous l'avons mentionné ailleurs, se tenaient les basses assises de cette ténébreuse association que la justice ne put jamais atteindre qu'une fois et par son extrémité la plus infime.

La tourbe qui servait d'armée à l'état-major des Frères de la Merci, réuni autour de l'Habit-Noir ou Père-à-tous, s'assemblait à l'estaminet de L'Épi-Scié, dont la situation exceptionnelle, une porte sur la ville, une porte sur les champs, se prêtait admirablement à de semblables réunions.

Pistolet avait rencontré là, entre autres curieuses physionomies, le messager cul-de-jatte du Plat-d'Étain, connu sous le nom de Trois-Pattes, et qui devait mettre un terme à l'aventureuse

carrière du bandit Lecoq, dit Toulonnais-l'Amitié, dans les bureaux de M. J.-B. Schwartz, banquier des princes.

Trois-Pattes, dont nous n'avons pas à refaire ici l'histoire, avait une influence considérable parmi les membres de l'association et Pistolet savait bien ce qu'il faisait naguère à la ferme de la Goret en jetant le nom de Trois-Pattes comme garantie.

Trois-Pattes, dont le vrai nom était Andréa Maynotti, usant d'un déguisement hardi, s'était glissé au milieu même des Habits Noirs pour assurer sa terrible vengeance. Il possédait la confiance du colonel Bozzo ; il avait inspiré une romanesque affection à la petite-fille du Père-à-tous, la belle et infortunée comtesse Corona.

Grâce à ses relations avec Trois-Pattes, Pistolet avait pu entrevoir plus d'une fois le vieux colonel et la belle comtesse.

Mais il est temps de mettre sous les yeux du lecteur les faits et gestes de Pistolet entre le moment où il avait quitté M. Badoît à Alençon et l'heure où nous le retrouvâmes dans l'enclos de M. le baron d'Arcis.

Passant par-dessus le voyage en patache, dont nous avons dit un mot et qu'il avait fait en compagnie de Louveau, dit Troubadour, nous arriverons au Château-Neuf où l'avait conduit, quelques heures auparavant, la piste de ce même malfaiteur.

Il y avait autour de l'homme qui habitait le Château-Neuf deux sortes de mystères : un mystère de comédie et un mystère sérieux.

Le premier, dont il s'entourait en qualité d'héritier prétendu d'un trône et de chef d'une conspiration, était factice et tout théâ-

tral ; le second, que l'arrivée de Paul Labre et de Mlle Ysole de Champmas dans le pays avait rendu plus rigoureux, était de tout point nécessaire.

Le fils de saint Louis, en thèse générale, n'était pas de ceux qui peuvent se montrer impunément à leurs anciennes connaissances. Il avait un passé délicat.

Par cette dernière raison surtout, la porte du Château-Neuf était strictement fermée à tous ceux qui n'avaient point le mot de passe.

Pistolet, ignorant ce que nous savons, et préoccupé de choses totalement étrangères au métier actuel du maître de céans, eut beau escalader les murailles et rôder, selon son habitude, il ne découvrit rien.

Il fut même trompé par l'apparence extérieure de cette maison murée, mais sourdement pleine d'activité et de bruits.

Ce qui transpirait hors de ces murs c'était la « conspiration ».

Nous ne saurions trop répéter que le métier de cette conspiration était de faire du bruit et de paraître. Elle était purement et simplement un leurre.

La petite noblesse du pays, enrégimentée dans ce complot voleur, travaillait sans le savoir au profit des Habits Noirs.

Mais nulle contrée n'est assez sauvage pour échapper complètement à l'œil de l'autorité. Nos lecteurs se demanderont sans doute comment l'autorité pouvait rester aveugle en face de ces conciliabules notoires jusqu'à l'effronterie.

La réponse à cette question est nette et facile : elle appartient à l'histoire même des différents imposteurs qui jouèrent successivement ou ensemble ce rôle de fils de Louis XVI.

Les écrits laissés par Naundorff et Mathurin Bruneau, les documents publiés par le duc de Normandie ne laissent aucun doute sur le système adopté par le gouvernement de Louis-Philippe à leur égard. Il fut toujours et partout le même.

Le gouvernement de Louis-Philippe favorisait indistinctement et jusqu'à un certain point compatible avec la prudence d'État, tous les Louis XVII – parce que son principal adversaire était le parti légitimiste, et que l'existence d'un fils de Louis XVI une fois admise, le principe même de la loi légitimiste tombait en ruine.

Pistolet vit donc la conspiration et fut sur le point de faire une marque à la porte de cette maison qui, évidemment, ne contenait pas ce qu'il cherchait.

Mais, avant de sortir du parc, il aperçut, dans une ombreuse allée, un vieillard au sourire doux qui semblait avoir plus de cent ans.

Ce vieillard s'appuyait au bras d'une jeune femme merveilleusement belle, en qui Pistolet reconnut la comtesse Corona.

Il se dit :

— Puisque voici les amis de mon ami Trois-Pattes, c'est là : je reviendrai.

Nous l'avons trouvé revenu après sa visite à la maison de Paul Labre.

Certes, cette visite l'avait rejeté bien loin de la comédie entrevue par lui au Château-Neuf. Aucun écho de la conspiration n'arrivait jusqu'à la demeure de Paul Labre, et pourtant, l'instinct détectif était si étrangement développé chez notre gamin qu'au premier indice rencontré sur sa route, il flaira la piste.

Voici quel fut cet indice :

En sortant du logis de Paul Labre, Pistolet, qui suivait la marge des champs, entendit dans un chemin creux un jeune gars qui pleurait et un homme qui le consolait, disant :

— Tu es bête ! à ta place, moi, j'aurais bientôt de quoi.

Le jeune gars était Vincent Goret, l'éclopé, chassé pour ses trente-cinq sous de casse.

L'homme était de Paris et Pistolet se souvint de l'avoir vu jouer la poule à l'estaminet de L'Épi-Scié.

C'était plus qu'il n'en fallait pour éveiller son attention.

Pistolet se coucha le long de la haie pour écouter mieux.

— C'est d'aller chez ta mère, reprenait l'homme. Elle a de l'argent plus gros qu'elle. Tu demandes cent francs du premier coup, pas vrai ?

— Cent francs ! répéta l'innocent, épouvanté à l'idée d'un pareil trésor.

— Deux cents si tu veux… et je te prêterai mon couteau pour si la vieille se rebiffe maladroitement.

L'éclopé s'éloigna de lui.

— Je n'ai point d'affaires avec vous, l'homme ! dit-il. Si ma m'-man ne veut pas me donner mes trente-cinq sous, y a la rivière. Je n'ai point de bonheur à être en vie.

Et il partit, ses sabots à la main.

Presque aussitôt après et au moment où il allait monter la route conduisant au Château-Neuf, Pistolet entendit des cris du côté du hameau des Nouettes.

C'étaient Cocotte et Piquepuce qui accomplissaient la besogne commandée par Annibal.

— Venez, mes amis ! disaient-ils, venez, bons chrétiens ! Le fils de Mathurine Goret va faire un malheur sur sa propre mère !

Et les paysans curieux de courir.

Pistolet ne fit ni une ni deux, il s'élança à la tête des paysans en criant :

— Villageois ! qui m'aime me suive ! La morale avant tout !

Personne ne l'aimait ; mais chacun le suivit parce qu'il prenait le chemin de tout le monde.

Dès le premier moment sa tournure et son aspect avaient éveillé les soupçons de Piquepuce et de Cocotte qui avaient reconnu en lui un sans-gêne de Paris.

Le vicomte Annibal fut prévenu. Une fois jouée la farce du pauvre petit couteau que le gars avait tiré de sa poche comme le noyé se retient à un brin d'herbe pour effrayer et arrêter la mégère, on aurait certainement fait un mauvais parti à Pistolet s'il n'avait payé d'audace.

Heureusement pour lui, dans cette armée qui assiégeait le coffre-fort de la Goret, il y avait plusieurs généraux, dont l'entente était loin d'être parfaite. Chacun d'eux pouvait avoir ses soldats.

Heureusement encore, le témoignage de Mèche vint à l'appui de ce nom de Trois-Pattes, lancé par notre gamin avec tant d'à-propos.

Après la bagarre, Pistolet, comme nous l'avons vu, sortit derrière l'éclopé, faisant du zèle et se donnant à lui-même mission de conserver ce précieux otage.

Il attendit Mèche dans l'étable et lui dit :

— Ça t'étonnerait-il que nous aurions, l'an prochain, un carrosse à nous deux et un cordon bleu dans une cuisine à nous ? Veille dur, dis-moi tout et file si tu vois des gendarmes.

Il l'enleva en un temps de polka ; puis, la quittant brusquement, il exécuta une culbute et disparut pour courir après le pauvre Vincent.

Il le rejoignit au détour du chemin et lui dit, entrant résolument dans son nouveau rôle :

— Garçon, si tu retournes chez les Mathieu, tu es perdu de bout en bout !

Le fils Goret le regarda avec défiance.

— Je vas payer ma casse et tout sera fini, répondit-il. C'est du bon monde, les Mathieu.

— Tout sera fini, jusqu'à demain que viendront les gendarmes pour te prendre, poursuivit Pistolet.

L'innocent s'arrêta court.

— Je n'ai point d'affaires avec vous, l'homme… commença-t-il, selon sa coutume.

Mais les larmes lui vinrent aux yeux et il s'écria :

— Oh ! là là ! les gendarmes ! y en a-t-il de quoi me mener jusqu'à l'échafaud, pour ce que j'ai tiré l'eustache de ma pochette contre ma prop'mère ?

— On ne sait pas, répliqua Pistolet d'un air important. Le monde est méchant dans ce pays-ci. Moi, je m'intéresse à toi, bancroche. Il y a là-haut un brave monsieur qui te prendra chez lui, si je veux, et qui te protégera contre les gendarmes.

— Le monsieur du Château-Neuf ? demanda l'éclopé.

— Juste. Un fameux monsieur.

— On dit qu'il est sorcier, et qu'il a jeté un sort à ma m'man.

Pistolet haussa les épaules.

— Aimes-tu mieux les gendarmes ? demanda-t-il.

C'est tout au plus si le fils Goret avait envie de faire un choix.

— Y a la rivière, gronda-t-il d'un air sombre. À vivre je ne suis point heureux.

— Bêta ! fit Pistolet qui croyait n'être point compris, tu n'as qu'à attendre un petit peu pour être riche !

Les yeux du gars étincelèrent.

— On m'a déjà dit ça, oui ! prononça-t-il tout bas. Et que toutes les filles me suivraient comme si j'avais un charme ! Et que je boirais à même la bouteille au remède comme ma m'man. L'homme, si j'étais riche, je mangerais la soupe du matin au soir, car j'ai faim toute la journée !

Ceci fut lancé avec une telle énergie que Pistolet, nature littéraire, comme tous les sauvages de Paris, se mit à rire et pensa :

— Cet animal-là gagnerait deux francs par jour à jouer les imbéciles à Bobino !

— En route ! ajouta-t-il, on va te faire vivre et te mettre à l'abri des gendarmes.

Il tourna brusquement le coude du chemin pour monter vers le château.

Vincent le suivit la tête basse.

Tous deux entrèrent dans une brèche du mur en construction et s'engagèrent dans les fourrés du parc.

Pistolet marchait maintenant avec lenteur et précaution ; il semblait laborieusement réfléchir.

— Vois-tu, dit-il en s'arrêtant à deux ou trois portées de fusil du mur, je cherche la manière de m'en servir ; ça n'ira peut-être pas tout seul.

— C'est soif que j'ai, répondit l'innocent, retombé au fond de son apathie.

Pistolet tressaillit et lui planta sa main sur la bouche en murmurant :

— Fais le mort !

Comme le gars étonné essayait une résistance machinale, Pistolet, usant de son grand moyen, lui « passa la jambe » et l'étendit à terre sans bruit aucun.

— Fais le mort ! répéta-t-il avec un accent de véritable menace, ou tu ne seras jamais riche ! Je ne suis pas ici pour toi, ma vieille ; si tu me gênes, tant pis pour ta peau !

L'innocent n'avait garde de se révolter.

Il resta étendu dans l'herbe et ne bougea plus.

Pistolet s'éloigna de quelques pas et prêta l'oreille.

Un bruit venait des massifs voisins.

— C'est tout de même taquinant de ne pas bien connaître les localités, pensa le gamin qui hésitait. On ne voit pas le château d'ici et je ne sais pas à qui j'ai affaire.

Il se retourna vers l'éclopé qui le regardait avec ses gros yeux étonnés, et son doigt levé lui ordonna impérieusement le silence.

Puis il se coucha tout de son long, disant :

— On va tâcher de savoir !

Et il se prit à ramper dans l'herbe, clairsemée sous les arbres, avec une telle adresse que les Indiens de Cooper lui auraient certainement fait compliment, s'ils l'avaient vu.

À mesure qu'il avançait, le bruit des voix devenait plus distinct.

Il y avait là évidemment plusieurs personnes qui s'entretenaient. Le sens de leur conversation échappait encore à notre gamin.

Le premier mot qu'il entendit fut le nom de Paul Labre.

Il s'arrêta tout ému.

À travers une autre machination qu'il commençait à entrevoir, mais dont il ne détaillait pas encore bien les rouages, il se trouvait tout à coup porté au centre même de sa besogne.

C'était pour Paul Labre qu'il était ici et il ne l'avait point oublié.

Il avança de nouveau, retenant son souffle.

Pendant qu'il rampait, le frôlement des herbes l'empêchait d'entendre, et il regrettait amèrement chaque mot perdu.

Au bout d'une trentaine de pas, les branches du fourré s'éclaircirent, puis laissèrent pénétrer une large lueur.

Trente pas encore, il aperçut le blanc profil du Château-Neuf qui tranchait dans la verdure.

En même temps, son regard, fixé droit devant lui, distingua entre les feuilles plusieurs costumes sombres, parmi lesquels se détachait le clair vêtement d'une femme.

Il fit un dernier effort, tourna un gros tronc d'arbre et se trouva, caché qu'il était dans un buisson, en face d'une sorte d'assem-

blée, gravement assise autour d'une table rustique qui supportait les restes d'un premier déjeuner.

Il y avait là quatre hommes, dont faisait partie le centenaire au paisible sourire, et la charmante personne que Pistolet avait déjà vue appuyée à son bras : le colonel Bozzo et la comtesse Corona.

Ce ne fut point sur eux que s'arrêtèrent les yeux du Parisien, mais bien sur celui qui parlait en ce moment.

Sa voix, facile à reconnaître, était celle qui avait prononcé le nom de Paul Labre.

Cet homme avait une belle taille un peu trop chargée d'embonpoint, un teint très blanc et une abondante chevelure bouclée, châtain foncé. Son profil aquilin rappelait vaguement les portraits et médailles des princes de la maison de Bourbon.

Il parlait avec lenteur et affectait dans sa pose une sorte de majesté. Il semblait se défendre contre une accusation.

Voici ce qu'il disait au moment où Pistolet put prêter l'oreille à ses paroles :

— Dans l'affaire du général de Champmas, j'agissais pour l'association et avec l'agrément de l'association ; dans l'affaire présente, et grâce à moi, l'association va doubler d'un seul coup son capital. Mes mesures sont prises : je suis prêt à les soumettre au conseil.

— Va promener dans les parterres, Fanchette, ma mignonne chérie, dit tendrement le vieillard.

Il attira vers ses lèvres desséchées le front charmant de la comtesse Corona, qui s'éloigna d'un pas nonchalant et gracieux.

Quand elle fut partie, un des assistants, que Pistolet reconnut pour être le fameux M. Lecoq de La Perrière, prit la parole et dit sèchement :

— Mon beau Nicolas, on t'avait mis entre les mains un joli coup de commerce. Papa et moi, nous venons de parcourir les titres de propriété ; c'est superbe. Mais tu n'es pas de force, mon bonhomme. Ton passé te bat dans les jambes. On a vu M. Badoît hier à Alençon, ce matin à La Ferté-Macé. M. Badoît ne peut pas être seul. En outre, Mlle de Champmas et Paul Labre se rencontreront bien quelque jour, hé ! bonhomme ?

On doit penser si Pistolet était tout oreilles.

Le beau Nicolas répondit avec un majestueux dédain :

— Vous oubliez deux pierres d'achoppement sur ma route, mon maître : le général et la femme Thérèse Soulas. Si vous êtes habile, je ne suis pas manchot. J'espère que Mlle de Champmas et Paul Labre se seront rencontrés ce matin.

— Oh ! oh ! fit le vieillard en prenant une pose plus attentive. Écoute, l'Amitié, avant de juger ; c'est un garçon qui a de l'économie et de la capacité.

— Procédons par ordre, reprit le fils de saint Louis : pour l'affaire présente, la combinaison est mûre. J'ai ce qu'il faut pour payer la loi,dès que Mathurine Goret sera morte.

— Très bien, approuva paternellement le vieux. Nous savons cela.

— Pour l'affaire Labre, poursuivit le royal jeune homme, c'est plus compliqué, et maître Lecoq pourra voir qu'on s'entend jus-

qu'à un certain point à balancer une opération…

Il fut interrompu par l'écho lointain d'un coup de feu.

— Est-ce déjà le tonnerre ? fit le colonel qui jeta un regard craintif vers le ciel chargé de lourdes nuées. Je n'aime pas l'orage, il m'agite.

— On a tiré vers les coulées du Foux, dit Lecoq en s'orientant.

Le fils de saint Louis resta impassible.

— C'est bien cela, murmura-t-il avec une intention marquée : vers les coulées du Foux.

Puis il ajouta de sa voix lente et froide qui, cette fois, mit un frisson dans les veines de Pistolet :

— Ne vous occupez plus de M. Paul Labre. Il ne vivra pas vieux. Sa note vient d'être acquittée !

q

Chapitre 16 Grand lever du roi

Pistolet n'avait peut-être pas parlé à Paul Labre dix fois en sa vie, et encore, il y avait bien longtemps de cela. Le caractère réservé et triste de Paul n'appelait point la familiarité, mais il était beau et bon : Pistolet l'avait toujours admiré.

Le gamin de Paris cherche volontiers des termes de comparaison au théâtre. Le théâtre est sa passion et aussi son éducation.

Si vous le trouvez lamentablement éduqué, prenez-vous en au théâtre !

Pistolet, au temps où il était simple chasseur de chats, dans le quartier de la préfecture, voyait Paul Labre au travers de ses meilleurs souvenirs dramatiques.

Paul était pour lui le Gauthier d'Aulnay de La Tour de Nesle,le Ravenswood de La Fiancée de Lammermoor,le Müller d'Angèle,le Gennaro de Lucrèce Borgia.Pistolet ne l'apercevait jamais sans se dire : Je donnerais dix sous pour lui mettre un costume à M. Mélingue.

Ce sont de singulières créatures.

Pistolet aimait M. Badoît, mais il adorait Paul comme « l'inconnu » d'un mélodrame à grand spectacle.

Les dernières paroles du fils de saint Louis lui donnèrent froid jusqu'au cœur.

Il n'ignorait pas qu'il avait là devant lui des bandits déterminés.

Il crut à un meurtre.

Certes, il ne songeait plus guère à ce pauvre Vincent Goret, l'héritier de tant de millions qui n'avait pas déjeuné et qui l'attendait à la lisière du parc. Sa pensée allait droit à Paul Labre, et il se demandait si cette métaphore lugubre : « Sa note vient d'être acquittée », n'annonçait pas qu'il n'était déjà plus temps de prévenir un assassinat.

À cet égard, ses doutes ne furent pas de longue durée : le beau Nicolas était ici pour s'expliquer, et il s'expliqua. Pistolet put voir

tout de suite que la concorde ne régnait pas dans cette respectable assemblée.

Le fils de saint Louis avait à défendre ses faits et gestes contre une très vive opposition, à la tête de laquelle était M. Lecoq.

Nous ne répéterons pas ce que le lecteur sait déjà, nous dirons seulement qu'on parlait ici la bouche ouverte, et que Pistolet, curieux comme un singe, n'aurait pas donné pour la plus intéressante de toutes les parties de galoche l'heure qu'il passa aux écoutes.

Il était admis inopinément à visiter les ficelles d'un théâtre bien autrement important que Bobino ; il avait envahi les coulisses mêmes de cette scène fantastiquement machinée et dont les trucs inconnus avaient tant de fois occupé son imagination.

Il voyait les Habits Noirs à la répétition et derrière la toile.

Selon l'expression de son triomphe mental, les Habits Noirs « se déboutonnaient » devant lui !

Le fils de saint Louis, répondant aux objections de son ennemi Lecoq, déduisait avec une netteté complète son double plan d'attaque et de défense : attaque contre les millions de la Goret, défense contre la vengeance Paul Labre.

Et Pistolet comprenait tout, devinant les sous-entendus, rétablissant les lacunes, et se disant du meilleur de son cœur :

— Je m'amuse, pour le coup ! Jamais je ne me suis tant amusé de ma vie.

Ce qu'il était venu chercher lui sautait aux yeux tout d'abord : il avait devant lui l'assassin de Jean Labre. Mais la bonne chère

rend difficile et Pistolet n'en était déjà plus à se contenter de cela. On lui en servait, Dieu merci, à tire-larigot et il ne refusait rien. Tout se classait dans son excellente mémoire, il était seulement désolé de n'avoir pas de témoin.

— Il faut voir tout ça pour le croire ! pensait-il.

Le réseau de fils grossiers qui servait à tisser la nasse où les Habits Noirs avaient pris ce gros poisson d'or, la Goret, lui inspirait une admiration d'amateur.

Il était homme à comprendre qu'il faut mesurer le piège à l'instinct de la proie.

La Goret eût brisé d'un seul coup de son lourd talon une trame plus délicatement tendue.

Et c'était en vérité comique et à la fois frappant d'entendre ce coquin de Nicolas étaler sur table sa diplomatie de bas lieu pour conclure froidement ainsi :

— Mariage immédiat, mort subite, loi payéegénéreusement, par un parricide, ce qui ne s'était jamais fait jusqu'ici !

Quant à l'autre mécanique, celle qui devait acquitter la note de Paul Labre, elle était plus simple encore et s'appelait guillotine.

Mais Pistolet n'était pas au bout de ses étonnements et de ses plaisirs. Le spectacle devait varier ses scènes et arriver à des effets encore plus divertissants.

On allait avoir la partie comique.

Au moment où le beau Nicolas terminait son exposé et triomphait sur toute la ligne, une manière de valet lourdaud, descen-

dant l'allée qui conduisait au château, demanda de loin :

— On peut-il approcher pour parler avec vous, monseigneur ?

— Laissez entrer tous mes nobles et loyaux amis, Jérôme, répondit le prince en changeant de ton.

Il fit en même temps un signe aux membres du conseil, qui amendèrent leur tenue et prirent des poses solennelles.

M. Lecoq dit à son voisin :

— Trop de froissement dans les rouages de cette mécanique. C'est compliqué ; ça cassera.

Il se faisait un grand bruit de pas dans l'allée aboutissant au salon de verdure.

— Ramenez Fanchette, ordonna doucement le colonel. La pauvre biche n'a pas beaucoup de distractions dans ce pays-ci… L'Amitié, ajouta-t-il, tu n'es pas impartial. C'est joliment mené ; Nicolas a du talent.

M. Lecoq mit ses deux mains dans les entournures de son gilet et élargit sa poitrine en répondant :

— La chose traîne ; une attaque d'apoplexie vous ruinerait tout net : moi, j'aurais déjà des millions, et la bonne femme serait en terre. Voilà, papa !

Il se leva, coupa le bout d'un cigare et s'éloigna dans la direction des massifs, en disant :

— Je vais revenir.

Jérôme annonça avec un fort accent normand :

— V'là M. le chevalier Le Camus de La Prunelaye, monseigneur, avec sa dame !

Le pêcheur de truites à la mouche, futur préfet de l'Orne, fit son entrée en tendant le jarret et en traînant à son bras une grosse chevalière essoufflée. Il était grand, maigre, et avait une figure d'oiseau.

— Mon gars, déclara-t-il à Jérôme en passant, tu diras bientôt : « Votre Majesté », au lieu de « monseigneur ». Nous avons des nouvelles de premier ordre !

Il dessina un salut de cour, à l'adresse du prince, tandis que sa chevalière exécutait une révérence qui était comme les nouvelles : de premier ordre.

Le beau Nicolas daigna tendre la main que le chevalier baisa en ajoutant :

— Prince, selon mes informations particulières, puisées aux sources les plus sérieuses, Paris ne bat que d'une aile.

— Je n'ai pas vu plus joli que ça dans mes voyages autour du monde ! pensa Pistolet. Je voudrais que Mèche y soit pour voir ce drôle de citoyen et sa chacune. Mais où diable est allé M. Lecoq ?

— V'là M. Lefébure, sa sœur et son contremaître, monseigneur ! cria Jérôme.

L'ancien élève de l'École, homme d'opinions avancées, court, replet, sanguin et planté de barbe jusqu'aux yeux, avait son franc-parler ; il représentait la France libérale, et n'acceptait le passé que sous certaines réserves.

Le beau Nicolas lui avait promis d'améliorer la Charte-Vérité.

— Monseigneur, dit Lefébure, voici mon contremaître, l'homme du peuple qui tient dans sa main mes cinquante-deux lapins, vous savez ? Il a voulu voir ce que c'est que la cour et un grand lever royal.

Le contremaître foulait son chapeau entre ses doigts et regardait le beau Nicolas avec une certaine défiance.

— Voilà ce que c'est qu'un roi, Trinquet, ajouta M. Lefébure, pas davantage, et le grand lever c'est quand le roi a pris son café au lait. Salue.

Le roi accueillit l'homme du peuple avec bonté et lui demanda des nouvelles de son ménage.

Il y avait, pendant cela, des poignées de main échangées entre les gens de Paris et les fidèles Normands.

Par les autres allées, les dames de la cour arrivaient : la comtesse Corona, la comtesse de Clare et les deux filles d'honneur de la reine. Les gens de Paris représentaient tout naturellement la maison de Sa Majesté.

— Tout de même, se disait Pistolet, ça ne manque pas de chic, tout ça, et Mèche brillerait pas mal autour d'un vrai trône. Se manie-t-elle agréablement, cet ange-là ! c'est un sucre !

— V'là les jeunes messieurs Portier de La Grille, monseigneur, continuait Jérôme, huissier du palais, v'là le neveu du Molard, v'là M. Poulain, v'là M. le vicaire !

C'était imposant, en vérité ! ce beau Nicolas vous avait un sourire historique et quatorze siècles de gloire couronnaient son front archi-légitime.

On s'était assis. Le « grand lever » empruntait une solennité inaccoutumée à la présence des gens de Paris.

Le chevalier Le Camus de La Prunelaye avait reçu une note de son tailleur, ancien électeur de La Ferté, établi rue des Minimes au Marais.

Au bas de la facture, le tailleur avait écrit quelques lignes, déparées par de nombreuses fautes d'orthographe, où il mentionnait que les affaires n'allaient pas et que la capitale était mécontente.

M. Lefébure établit de son côté que Le Charivariet Le Corsairese moquaient cruellement du parapluie de Louis-Philippe.

— En France, ajouta la chevalière, le ridicule tue.

Une des fils Portier de La Grille dit qu'il avait acheté des rasoirs anglais d'un voyageur de commerce, connaissant Londres comme sa poche. L'Angleterre, éternelle ennemie de la France, ne demanderait pas mieux, selon le marchand de rasoirs, que de favoriser une révolution.

— Tout concorde ! s'écria le chevalier. Les prophéties sont positives. Nous entrons dans la cinq cent cinquante et unième lune depuis la mort de M. Cazotte. C'est significatif. Cazotte avait prédit la mort de Robespierre, Sire.

Le beau Nicolas parut pénétré de ce fait dont la gravité ne pouvait échapper à personne. Aucun des gens de Paris n'avait encore parlé ; le colonel cessa de tourner ses pouces, et eut une petite toux sèche qui commanda aussitôt un grand silence. Chacun était pressé d'entendre un homme si vénérable.

— Mes enfants, dit-il de sa bonne voix tremblotante, je ne vous réponds pas corps pour corps de la Russie, c'est loin et on s'y est bien mal conduit envers les Polonais ; mais que diriez-vous d'une flotte espagnole remontant la Seine ? Voilà M. Lecoq de La Perrière qui tient entre ses mains…

— Chut ! fit Lecoq qui revenait de causer avec la belle Ysole, à travers la claire-voix, les négociations sont pendantes. C'est délicat comme l'honneur d'une demoiselle.

À propos d'Espagne, la sœur de M. Lefébure spécifia qu'elle faisait venir son chocolat de Bayonne.

— Soit, reprit le colonel, le plus profond silence sur la péninsule ! La maison d'Autriche est puissante, mais elle a des épines dans le pied. Je suis autorisé à déclarer que l'empereur actuel fera une diversion en notre faveur, avec le concours moral de notre Saint-Père le pape. La Suède sera neutre, c'est un pays prudent, depuis le décès du roi Charles XII, mais le roi de Sardaigne est à nous, et la Suisse, patrie héroïque de Guillaume Tell, nous louera trois mille montagnards à un sou l'heure. Des hommes d'acier fondu !

— Un sou l'heure ! répéta le chevalier. C'est cher.

— C'est le prix. Quant au reste de l'Europe…

— J'ai une idée ! interrompit impétueusement le chevalier. Les sables de l'Arabie renferment des populations incalculables et belliqueuses. Assurons-nous d'Abd-el-Kader !

— C'est fait, dit Lecoq, en se rasseyant froidement.

Le fils de saint Louis agita sa main royale.

— Confiance ! prononça-t-il d'un air inspiré. Les temps sont mûrs. Le nerf de la guerre nous manquait, je l'achète au moyen d'un mésalliance sublime ! Messieurs et chers amis, les hésitations, les scrupules ont pris fin. La reine vous sera présentée ce soir. C'est une simple villageoise, mais qu'était Jeanne d'Arc ? Une fille du peuple !

— D'ailleurs, dit le chevalier de La Prunelaye, le coq anoblit la poule. Je regrette seulement que son physique ne soit pas plus avantageux.

— Vos respects lui tiendront lieu de jeunesse, de beauté et d'ancêtres, déclama le beau Nicolas. Tout est prêt. Je vous permets de crier, quand elle apparaîtra, ce soir : Vive la reine !

En ce moment, Pistolet se sentit toucher le bras et, presque au même instant, la voix criarde de Jérôme, l'huissier de la cour, demanda à un nouvel arrivant qu'on ne voyait point encore :

— Comment que vous dites ? Répétez votre nom, vous !

Pistolet se retourna et vit auprès de lui Vincent Goret, qui le regardait d'un air piteux en disant :

— Vous aviez promis comme ça que vous me donneriez à manger et à boire.

Par bonheur, il y avait une certaine émotion dans le salon de verdure. On n'entendit point Vincent, parce que les conspirateurs s'agitaient, attendant avec inquiétude la réponse du visiteur inconnu.

— Avez-vous seulement le mot ? demanda encore Jérôme à ce dernier. Moi, je ne vous connais point et je me méfie de vous.

Il y eut des conjurés qui tirèrent des poignards de leurs poches.

Pistolet, furieux d'être dérangé ainsi au bon moment, saisit l'éclopé à la gorge.

— Si tu te tais pas, je t'étrangle ! dit-il.

Vincent Goret put balbutier encore :

— C'est à boire et à manger que je voudrais.

Pistolet serra plus ferme parce que la voix du visiteur invisible s'élevait de nouveau dans l'allée.

C'était une voix sonore et hardie.

Elle parla ainsi :

— Je n'ai pas le mot. Je veux voir M. Nicolas et je le verrai. Écoute bien mon nom pour le répéter comme il faut. Je m'appelle Paul Labre, baron d'Arcis !

Du coup, notre gamin resta littéralement abasourdi.

— Monsieur Paul ! murmura-t-il. En voilà de l'ouvrage ! J'ai peur que ce soit fini de rire. Que diable vient-il faire ici ?

q

Chapitre 17 Provocation

L'effet produit par le nom de Paul Labre, ainsi lancé à l'improviste, ne pouvait pas être le même sur tous ceux qui assistaient au

grand lever de M. Nicolas.
Pour les simples membres de la conspiration, pour les hobereaux englués et enchantés de l'être, dans cette parodie de complot, M. le baron d'Arcis n'était qu'un voisin, étranger à leurs travaux et à leurs espoirs : un profane.

Et cependant, l'accent de sa réponse à l'huissier campagnard portait en soi un tel caractère de menace que le chevalier de La Prunelaye dit à sa chevalière :

— Tu sais que, le cas échéant, nous serions jugés par une cour prévôtale, bobonne.

Pour les gens de Paris, au contraire, et surtout pour le beau Nicolas lui-même, le nom de Paul Labre avait une tout autre importance.

Paul Labre était l'ennemi.

La police des Habits Noirs, très bien faite, d'autant mieux faite qu'elle tenait par des liens mystérieux à cette bizarre et adultère administration que le gouvernement de Louis-Philippe eut le tort de laisser fonctionner quasi officiellement, la police des Habits Noirs, disons-nous, avait signalé dès longtemps et contre-miné les efforts de Paul Labre.

Nous savons qu'on avait déjà entamé contre lui cette terrible guerre de l'assassinat juridique. Le piège ordinaire de l'association avait été tendu. Un être humain était mort aujourd'hui même, tout exprès pour constituer Paul Labre débiteur de la loi.

Les témoins étaient prêts pour constater la sanglante créance. Le meurtrier de Thérèse Soulas avait fait coup double.

Il ne restait plus qu'à procéder régulièrement et à suivre les errements habituels de la confrérie.

C'était simple, facile et sûr.

Mais voilà que Paul Labre prenait les devants.

Pourquoi venait-il ?

C'était un garçon intrépide. Son affaire avec le général de Champmas avait fait grand bruit autrefois dans le monde des agents et des malfaiteurs. Le nom de Paul Labre était resté célèbre.

En outre, il avait cet avantage – ou ce malheur – d'appartenir à une redoutable école.

Ce n'était pas un « bourgeois » comme celui-ci ou celui-là.

Il avait vécu dans un milieu qui enseigne : il sortait de la rue de Jérusalem.

C'était un profès, et il en donnait la preuve, puisque, au lieu de laisser tout le soin de sa vengeance à la police ordinaire, il s'était fait une brigade à lui, nombreuse ou non, peu importait.

Les Habits Noirs n'en étaient pas à regretter le meurtre de Jean Labre, meurtre inutile à l'association et qui lui avait suscité ce dangereux ennemi : le frère de la victime. C'était ce meurtre surtout que M. Lecoq reprochait au fils de saint Louis, comme un crime de lèse-confrérie.

Pourquoi Paul Labre venait-il ? Était-ce déjà le coup de feu de la Belle-Vue-du-Foux qui l'amenait ? Avait-il trouvé la trace des

assassins de son frère ? Était-il seul ? Arrivait-il avec l'appui de la force publique ?

C'étaient là, il faut le reconnaître, pour une partie des personnes présentes, des questions de vie et de mort.

Pour le faux prince, en particulier, c'était une épée nue, plantée entre ses deux yeux.

Car la grande loge des frères de la Merci, désignée sous le nom de « les Habits Noirs », outre son fameux axiome : payer la loi,avait un autre principe tout aussi usuel, tout aussi rigoureux : Couper la branche malade.

On soutenait vaillamment, héroïquement quelquefois, les membres de l'association ; mais quand l'intérêt commun l'exigeait, on coupait la branchesans pitié, pour sauver l'arbre.

Le faux prince savait cela ; il avait sans doute lui-même coupé ou fait couper plus d'une branche attaquée.

Il savait en outre de quelles inimitiés il était entouré dans le sein même du conseil.

C'était son visage que les regards de tous ses associés interrogeaient.

On le vit pâlir, et Lecoq eut un sourire cruel.

Mais on le vit aussi se redresser.

— Père, dit-il au colonel, suis-je le Maître, ici ?

— Certes, certes, mon bon enfant, répondit le vieillard. Marche droit, je te le conseille. Tu es le Maître, ici, tant qu'il fera jour.

« Il fait jour !ajouta-t-il en mettant sa main sèche sur le bras de Lecoq. J'ai idée qu'il a du talent, moi, ce grand chérubin-là. Hé ! l'Amitié ? Nous allons voir.

Lecoq répondit froidement :

— Nous allons bien voir, en effet. Ça chauffe. Tout à l'heure, il fera peut-être nuit.

– Qu'on introduise M. le baron d'Arcis ! prononça le fils de saint Louis à voix basse.

Paul tournait en ce moment le coude de l'allée.

— Comment ! comment ! s'écrièrent les hobereaux, jouant à la rigueur leur rôle de prud'hommes factieux. Y pensez-vous, monseigneur ? C'est contre toutes les règles.

— Messieurs, répliqua le prince, on demande ici M. Nicolas et non point le fils du malheureux dauphin de France. Soyez prudents. L'illustre sang qui coule dans mes veines a des ennemis implacables. Vous êtes ici des voisins chez un voisin ; nous sommes une réunion de campagne, mettez de côté toute marque de respect, je le veux.

Ceci était encore un rôle. Les hobereaux, tout heureux de le jouer, prirent aussitôt des postures sans gêne.

C'étaient de forts comédiens.

Paul Labre, cependant, avançait lentement.

Comme tout le monde, il avait eu vent de la conspiration à laquelle les conjurés de bonne foi donnaient une suffisante publicité par leurs vanteries ; néanmoins, une nuance d'étonnement se

refléta sur son visage grave quand il vit cette nombreuse assemblée.

Il regarda les gens de Paris et salua les dames avec courtoisie.

Il n'était point dans son caractère de railler.

Quelqu'un qui ouvrait des yeux larges comme des portes cochères, c'était Pistolet, oppresseur du fils Goret.

Il bâillonnait ce dernier avec un redoublement d'énergie, et pensait :

— M. Paul a changé ; mais, c'est égal, n'y a pas plus beau mâle dans Paris ! Quel jeune premier ça ferait à la Porte-Saint-Martin ! Bobino ne serait pas digne de lui.

— Monsieur le baron, dit en ce moment M. Nicolas, parlant avec simplicité, comme un homme d'excellent ton, je suis heureux de vous voir chez moi.

Paul s'était arrêté à cinq ou six pas de lui.

Il n'hésita pas, mais ses sourcils se froncèrent légèrement comme si, pour la première fois, il eût compris le côté pénible de l'acte qu'il allait accomplir.

Ce fut le moment de fièvre pour les gens de Paris. Ils avaient peine à cacher leur profonde anxiété.

Seul, le maître de la maison gardait son sourire.

— Mais oui qu'il a du talent, ce canard-là ! se dit Pistolet. C'est un beau traître ! Et de la tenue !

— Monsieur, répliqua enfin Paul Labre, j'ai à vous communiquer des choses qui seraient peut-être mal placées devant des dames.

— Souhaitez-vous un entretien particulier ? demanda M. Nicolas avec une parfaite aisance.

— Non, répondit Paul, ce n'est pas cela.

Puis, avec un mouvement d'impatience, il ajouta :

— J'ai besoin de ces messieurs, mais je crains de mécontenter ces dames.

Le prince baissa la voix pour répondre et son accent prit une véritable dignité.

— Monsieur le baron, dit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; et je serais sincèrement fâché s'il y avait un sentiment d'hostilité caché sous vos paroles.

Les gens de Paris, placés tout près de lui, restaient silencieux et immobiles.

Un observateur aurait pu voir déjà que leur inquiétude avait beaucoup diminué. Quoi qu'il dût arriver désormais, ce n'était pas ainsi que pouvait se présenter un homme ayant à demander compte du sang de son frère.

Le prince lui-même éprouvait pour un peu ce sentiment ; il se disait en outre que Paul Labre, calme et froid comme il se montrait, ne pouvait connaître encore le meurtre de Thérèse Soulas, et cependant il avait besoin de toute sa force pour garder une contenance tranquille.

Ce qui l'épouvantait, c'était l'inconnu, et le dogme de la branche coupée.

Il avait deviné Lecoq.

Les hobereaux, au contraire, s'agitaient.

On est sur la hanche dans le département de l'Orne. Les oreilles y sont chaudes, généralement.

— J'ai envie d'éternuer, grommela un des frères Portier de La Grille. Tonnerre !

— C'est comme moi, fit l'autre, la moutarde me monte.

— Parler ainsi à l'héritier de… !

— Chut ! siffla M. Lefébure, prudent comme les mathématiques appliquées à l'industrie.

Mais le chevalier de La Prunelaye demanda avec toute l'autorité d'un préfet du lendemain :

— Ah çà ! est-ce que ce bon jeune homme-là cherche ici querelle à quelqu'un ?

— Non pas à vous, repartit sèchement Paul Labre.

— À qui ? s'écrièrent quatre ou cinq voix de conspirateurs échauffés.

Paul montra du doigt le prince et repartit :

— À lui.

Il fut aussitôt entouré.

Poulain et le neveu du Molard levèrent la main sur lui.

— Messieurs ! Messieurs ! voulut dire le prince.

Il paraît que Paul était très vigoureux, car il écarta sans effort apparent ceux qui l'approchaient de trop près.

— À lui, répéta-t-il, quand il eut fait le cercle, et je préviens la question qui pourrait m'être adressée : Pourquoi ? Je ne veux pas, je ne peux pas dire pourquoi. Il s'agit d'une femme. Peu m'importe que cet homme soit un imposteur ; je n'ai pas mission de venger les dupes qu'il trompe et qu'il dépouille. Il me suffit que cet homme ait agi une fois en sa vie comme un misérable et comme un lâche.

— De par Dieu ! s'écria l'aîné des Portier de La Grille, il est permis de museler un chien enragé !

Il s'élança bravement ; mais Paul le toucha et il revint tomber au milieu de la conspiration déconcertée.

Paul franchit la distance qui le séparait du prince.

Celui-ci l'arrêta d'un geste hautain et dit sans perdre son sourire :

— Je me tiens pour suffisamment averti, monsieur le baron.

Il ajouta tout bas :

— Demain, six heures du matin, carrefour du Foux, au pistolet.

— On ne se bat pas sans témoins ! s'écria le chevalier suffoquant de colère, et je défie ce monsieur de trouver un seul témoin dans le pays !

— Mes témoins, reprit le fils de saint Louis, sont le colonel Bozzo et M. Lecoq de La Perlière. Les vôtres, monsieur le baron, s'il vous plaît ?

— Je vous ferai savoir leurs noms, répliqua Paul qui salua de nouveau les femmes et sortit lentement.

Dès qu'il eut disparu, le zèle de la conspiration éclata comme un pétard. Un tel combat était impossible, criminel, dénaturé, sacrilège !

Les têtes couronnées ne s'exposent pas dans un duel.

Chacun voulait se battre pour le prince, et cette déclaration s'élança d'une demi-douzaine de bouches au moins :

— Monseigneur ! tout mon sang est à vous !

Ces bouches n'appartenaient point aux gens de Paris.

Le fils de saint Louis remercia avec cette grandeur sereine qui va bien aux pasteurs des peuples. Il avait un faux air d'Henri IV sur le Pont-Neuf quand il fit cette réponse remarquable :

— Messieurs, avant d'être Bourbon, je suis Français et gentilhomme. Pour s'abriter derrière une couronne, il faut la porter. La mienne est sur la tête d'un usurpateur, et c'est en imitant mes ancêtres, les monarques chevaliers, que j'arriverai à régner sur la France, et par droit de conquête et par droit de naissance.

Il n'y eut pas un hobereau qui ne frémît d'admiration.

L'ancien élève de l'école lui-même, sceptique par état, laissa jaillir ce mot :

— Nous aurons un grand roi, messieurs !

Ce bon vieux colonel disait cependant cela à M. Lecoq :

— L'Amitié, mon bibi, tu vois qu'il a de la capacité !

Lecoq haussa les épaules en répondant :

— Il nous sent derrière lui. Patience !

— Hé ! hé ! mon bien-aimé, fit le vieillard, quand tu es derrière quelqu'un il n'y a pas de quoi se rassurer. On ne sait jamais si tu donneras un coup d'épaule ou un coup de pied.

— Toujours le mot pour rire, papa ! grommela Lecoq. Mais chut ! voici le Nicolas qui vient recevoir nos félicitations.

— Messieurs, disait en effet le prince, et vous surtout, belles dames, je vous demande la permission de conférer un instant avec mes amis de Paris.

Chacun s'écarta respectueusement.

Le prince et les gens de Paris se groupèrent si près du bosquet que Pistolet recula en rampant et en bâillonnant plus énergiquement son protégé Goret.

— Eh bien ! Sire, dit Lecoq, nous attendons les ordres sacrés de Votre Majesté.

Nicolas lui jeta un regard de défiance, si perçant et si menaçant que Lecoq baissa les yeux.

— On plaisante, murmura-t-il, eh ! bonhomme ! tu as été gentil tout à fait.

— Je ne veux plus qu'on plaisante, prononça le faux prince d'une voix ferme. Chacun est ici pour sa peau. Suis-je le Maître

de l'affaire, oui ou non ?

— Tu es le Maître, mon cœur, répliqua le colonel. Et l'Amitié me disait tout à l'heure encore : Décidément, c'est un gaillard ! Il t'adore, au fond.

Le prince avait toujours les yeux sur Lecoq.

— Toulonnais ! prononça-t-il à voix basse, veux-tu que nous prenions chacun un couteau pour en finir ?

— Non ! répondit Lecoq ; j'aime mieux te donner la main franchement.

— Bravo ! applaudit le colonel. Embrassez-vous, mes chers amours !

Le prince prit la main que Lecoq lui tendait.

Il était pensif et murmura :

— Cette nuit, as-tu entendu marcher dans ta chambre, au château de Clare ?

Lecoq tressaillit et devint pâle.

Le prince lui serra fortement la main et continua, comme si tout eût été dit :

— Quoi qu'il arrive, nous ne pouvons rester dans le pays. L'affaire de la succession Goret doit désormais se terminer ailleurs. Je me charge d'emmener Mathurine jusqu'en Corse, et là, nous ferons tout ce que nous voudrons. C'était le vrai jeu ; il est encore temps de le jouer. Quant à l'autre histoire, elle nous livre ce Paul Labre. Il faut qu'il soit arrêté à l'heure même du duel et sur le terrain, pour le meurtre de la Soulas. Comme tout peut manquer,

même les choses les mieux calculées, je désire que Louveau soit demain matin dans le taillis de la Belle-Vue, avec son fusil…

— Mon homme, tu es un mâle ! interrompit Lecoq. C'est très joli.

Le colonel était tout attendri.

— Louveau tirera en même temps que moi, poursuivit le prince. Mort ou vivant, M. le baron paiera la loi.Pour l'autre dette, s'est-on assuré du fils de la Goret ?

Avant que ce dernier mot fut prononcé, Pistolet, lâchant la bouche de Vincent, lui avait brusquement bouché les deux oreilles.

— C'est le moment de faire son entrée dramatique et opportune, pensa-t-il. En avant deux !

Et, en effet, élevant la voix tout à coup, il dit à l'éclopé :

— Bancroche, j'entends qu'on parle ici contre. Tu vas avoir à boire et à manger.

Il n'avait pas achevé qu'il était entouré. Lecoq le saisit à la gorge. Vincent, qui essayait de s'enfuir, fut terrassé par Nicolas.

— Pas de bêtise ! fit Pistolet avec son sang-froid imperturbable, on en pince, dites donc ! Et dur ! depuis l'âge de nourrice ! Comme quoi je vous apporte l'innocent ci-joint, destiné à ce que vous savez, pour la loi, et son petit couteau, qu'a été vu par le nombre voulu de témoins à charge. Il a faim, il a soif, et moi, semblablement, je casserais une croûte avec plaisir.

q

Chapitre 18 Avant le duel

Ce Pistolet avait si merveilleusement et si naturellement l'air, la physionomie, le langage d'un habitué aisé de l'estaminet de L'É-pi-Scié que M. Lecoq, célèbre, cependant, pour la justesse de son coup d'œil, eut vaguement l'idée de l'avoir vu à l'œuvre un jour ou l'autre.

Ce n'était pas l'heure des longs interrogatoires ni des examens détaillés ; un bon ouvrier de plus ne pouvait être indifférent dans les circonstances présentes : Pistolet passa ici comme à la ferme, et mieux mieux, car, sans affronter le danger de paraître trop savant, il se servit de ce qu'il avait appris aux écoutes et conquit du premier coup une position de confiance.

Le fils Goret fut remis entièrement à sa garde ; il en répondit corps pour corps. Il eut ordre, en outre, de se tenir à la disposition du conseil jour et nuit.

Ceci réglé, il put conduire le parricide à l'office. C'était une bonne et secourable nature. Il bourra son prisonnier comme un canon.

Le fils Goret avait vu aujourd'hui des quantités de choses, mais il n'avait rien compris à ce qu'il avait vu.

Une seule idée le travaillait : c'était l'espoir d'être riche et de dîner du matin au soir.

Pistolet prêtait une oreille indulgente aux rêves de ce naïf appétit, mais cela ne l'empêchait pas de réfléchir. Il avait, Dieu merci, des sujets de méditation par-dessus la tête.

Que diriez-vous d'un chasseur paisible qui a pris son fusil, un matin, pour abattre un lièvre ou deux et qui se trouve tout à coup au milieu d'une ménagerie de bêtes féroces ? Les Gérard et les Bombonnel sont rares. Pistolet s'avouait qu'il avait bien du fil à retordre.

On l'avait mit sur la piste d'un crime ancien. Dans cette voie, il ne s'agissait pas d'autre chose que de livrer un ou plusieurs malfaiteurs à la justice. Et voilà que, dès le premier pas, il rencontrait tout un ensemble de crimes nouveaux qui enjambaient l'un sur l'autre, qui se croisaient, qui se brouillaient : l'un, à tout le moins, commis déjà : les autres préparés et sur le point d'arriver à exécution.

Thérèse Soulas ! il l'avait quittée depuis quelques heures à peine, avec un pressentiment, avec un scrupule – et il venait d'entendre l'écho lointain du coup de feu qui la jetait morte sous la feuillée.

Car, au contraire du fils Goret, Pistolet comprenait tout.

Il savait à fond l'affaire de la reine Mathurine, comme si on la lui avait expliquée par le menu ; il savait mieux encore le sort destiné au pauvre éclopé.

Quant aux menaces suspendues sur la tête de Paul Labre, il en eût au besoin fait un rapport, lucide comme ceux de ce bon vieux colonel au conseil des Habits Noirs.

Auquel entendre, cependant ? Où aller ? Ces gens marchaient vite, et il fallait les gagner de vitesse.

Cette hideuse vieille, la Goret, était une créature humaine, après tout. Était-il sage de l'avertir ? Elle ne croirait pas : on

l'avait affolée.

D'ailleurs, ici, le danger n'était pas imminent. On ne pouvait la liquiderqu'après le mariage.

Dénoncer le tout au parquet ?

Pistolet était un gamin de Paris. Sa confiance dans les tribunaux ne dépassait pas un certain niveau ; sa confiance en lui-même n'avait point de bornes.

Et le plus pressé, sans contredit, était Paul Labre. Sac à papier ! le bel amoureux ! et presque une voix de basse-taille ! Mais que diable était-il venu faire parmi ces vils coquins ? Ces jolis garçons-là ne devraient jamais bouger : autant de pas, autant de sottises !

La première idée de Pistolet fut de se rendre chez M. le baron pour prendre langue et surtout pour lui intimer l'ordre de rester tranquille. Cela lui semblait très simple : il avait une conscience si nette de sa supériorité !

Mais cette justice même qu'il se rendait lui donna à réfléchir. Parler à Paul Labre, c'était déjà compter avec lui. Paul Labre allait peut-être lui faire des objections ou bien lui donner des ordres.

— Le monde renversé, quoi ! s'écria-t-il sans savoir qu'il parlait.

L'éclopé lui répondit la bouche pleine :

— Quand j'aurai l'argent de ma m'man, je vous paierai à boire pour que vous m'entriez dans les auberges. Moi, je ne suis point assez hardi.

— Tais-toi, bancroche ! et avale, ordonna Pistolet.

Non ! il ne fallait pas aller chez Paul Labre. Rien qu'à se montrer ainsi, on compromet sa toute-puissance.

Voyez si, dans les drames, l'homme qui sauve ne se tient pas toujours dans son nuage.

Il fallait sauver Paul Labre en dehors de lui et malgré lui.

— Pas vrai, bancroche ? fit le gamin, content de son idée. Si tu veux retirer un quelqu'un de l'eau, tu commences par l'étourdir un petit peu, sans le blesser dangereusement, pour pas qu'il te gêne.

— Vous osez bien entrer dans les auberges, vous ? demanda Vincent.

— La paix ! je te formerai en grand, quand j'aurai fini avec M. Labre.

On ne peut pas protéger tout le monde à la fois. Nous irons dans la capitale, où je t'apprendrai l'art de manger des millions, à Bobino, avec des dames, en se rangeant.

— Y a beaucoup d'auberges d'ici à Paris, pas vrai ? demanda l'innocent.

— Autant que de crins sur ta caboche, abruti. Coupe ta langue, je combine.

Vincent Goret, plein de cidre et de nourriture, avait ce songe voluptueux : il voyait une grande route sans fin, toute bordée d'auberges, et il n'en passait pas une.

Il entrait dans chaque, il buvait, il dévorait, et son estomac, prodigieux comme son rêve, n'avait plus de bornes.

Il avalait tout le poiré, tout le lard et toutes les pommes de terre du globe sans en éprouver la moindre incommodité.

— Voilà, dit tout à coup Pistolet qui prit un ton professoral. Le jeune homme du peuple parisien ne connaît pas les chevaux comme l'Arabe du désert. Chaque contrée, chaque truc : le Chinois est pour la porcelaine, l'Américain pour les tabatières-parapluies, qui servent aussi à griller les côtelettes et à ramer les pois verts ; l'Italien pour la fumisterie et chanter des tyroliennes. Sais-tu mener un cheval, bêta ?

— Oh ! dame, oui, répliqua Vincent.

— Et sais-tu où trouver deux chevaux ?

— Tout de même, dans les prés du bas.

— Lève-toi et file !

— Y a encore des patates ! fit Vincent. Ne faut point les laisser.

— Disparais ! Nous allons chevaucher. Je m'en suis donné, une fois, du bœuf à la mode sur les locatidu bois de Vincennes, avec Mèche. Garçon !

Un domestique du château vint à l'ordre.

— Si on vous demande, lui dit Pistolet, où est le jeune fashionablearrivé de Paris – moi, s'entend –, vous répondrez qu'il promène un peu le parricide pour sa santé. Allume, bancroche !

Il poussa devant lui Vincent et sortit.

Un quart d'heure après, ils couraient tous deux, à poil, sur des chevaux pris à la pâture.

Pistolet avait dit :

— Route de La Ferté-Macé. Je veux te présenter à M. Badoît, qu'aime les adolescents propres et instruits comme toi. J'ai mon plan ; nous allons faire l'effet du quatrième acte, huitième tableau, décor du ravin du Val-Sinistre, avec gendarmes, force armée, mousqueterie et la garniture. Le bœuf à la mode se mitonne ici dessous. Zéphyr, à la noce ! Je m'amuse !

Au Château-Neuf, il y avait grande parade, gala général et présentation de Mathurine Goret, reine de France et de Navarre, à la noblesse des environs.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Paris et la province ont des folies d'un genre très différent : Paris ne croirait pas aux splendeurs grotesques qui marquèrent cette cérémonie.

La reine Goret surtout y dépassa tellement les limites du comique possible que la chevalière Le Camus de La Prunelaye quitta la table avant le dessert.

Le chevalier resta comme fonctionnaire public.

Entre la poire et le fromage, le beau Nicolas, usant des privilèges de sa race, eut la générosité de guérir plusieurs personnes affligées d'écrouelles.

Ce fut un beau jour. Bien des projets surgirent, pendant qu'on prenait le café. La reine daigna écouter l'ancien élève de l'école qui lui signalait les dangers d'un retour trop brusque au système de la féodalité.

Elle lui lança même un coup de poing dans le dos, en demandant combien de temps il lui faudrait garder chacun de ses favoris.

Elle se plaignit plusieurs fois de la colique.

Tout pour le bonheur de la France ! tel était le thème du chevalier, préfet de l'avenir, qui tomba enfin sous la table.

Le neveu du Molard en était venu à exiger vingt-huit bureaux de tabac. Poulain stipulait qu'on promènerait des têtes de gardes champêtres dans les chemins vicinaux, au bout d'une pique.

L'important fut que Mathurine, enthousiasmée de son succès et tout heureuse de voir combien il est facile de gouverner un État de premier ordre, consentit à quitter la Normandie pour visiter la capitale.

Elle ne mit pas d'autre condition à ce déplacement, sinon que son mariage serait célébré par l'archevêque de Paris dans sa cathédrale.

— Ce départ pour Paris était un gros problème résolu, au point de vue de l'affaire. La route de Paris, pour une femme comme Mathurine, ressemble à la route de Corse et la question de passer la mer n'était rien. Une fois la richardeentre les mains des frères de la Merci, à Sartène, ses millions au soleil devenaient des fruits mûrs qu'il ne s'agirait plus que de cueillir.

Aussi, M. Lecoq de La Perrière, qui avait été absent presque toute la journée depuis sa réconciliation si franche avec le fils de saint Louis, reçut-il d'un visage riant le bouquet des bonnes nouvelles.

Il en apportait d'excellentes aussi : tout était prêt pour le duel du lendemain.

La mort de la Soulas faisait déjà grand bruit dans le pays.

La notede Paul Labre était décidément acquittée.

Le chevalier-préfet ne s'était point trompé. Paul Labre avait passé la journée à chercher des témoins et n'en avait point trouvé. Parmi les gentilshommes et propriétaires des environs, ceux qui ne donnaient pas dans la conspiration en avaient peur.

Paul Labre était rentré chez lui vers huit heures du soir, triste et fatigué. Il avait essayé en vain de joindre Ysole. En traversant le bourg de Mortefontaine, il fut surpris de voir avec quel soin les passants l'évitaient.

Derrière lui, on chuchotait et on se disait : « Il a encore le fusil… »

Son domestique normand lui demanda d'un ton que Paul trouva étrange s'il n'avait point monté, ce jour-là, jusqu'à la Belle-Vue-du-Foux.

Le souvenir de sa rencontre avec Ysole amena le rouge à son front.

Le valet l'observait.

— Non, répondit Paul par un sentiment de discrétion qui se rapportait à Mlle de Champmas.

Le valet secoua la tête et s'éloigna en murmurant :

— Tant mieux pour vous, notre monsieur !

La servante vint lui offrir à dîner ; il refusa, et la servante dit :

— J'ai bien pensé que vous n'auriez point le cœur à l'appétit.

De même que le valet, la servante ne fit nulle mention de la tentative du général pour entrer dans la maison.

Tout à l'heure, nous connaîtrons le motif de ce silence.

Neuf heures venaient de sonner à la pendule de Paul. Il était seul dans sa chambre et songeait. Nul de ses serviteurs n'était venu allumer sa lampe ; la pièce n'était éclairée que par un rayon de lune, tombant à travers la mousseline des rideaux.

Depuis bien des jours, Paul n'avait point senti si lourdement le poids qui pesait sur son cœur.

C'était une chose inexplicable : quelques heures à peine le séparaient du plus vif bonheur qu'il eût éprouvé en sa vie, et rien ne lui restait de cet instant d'allégresse passionnée, sinon un sentiment d'amertume et de vague douleur.

Il avait l'âme, si l'on peut ainsi dire, plus meurtrie et plus découragée que jamais.

L'amour n'a pas besoin de paroles et les paroles ne font rien à l'amour. Dans le souvenir, sensible comme une plaie, que lui laissait son entrevue avec Ysole, il s'étonnait de ne point trouver d'amour.

Elle était venue, pourtant, d'elle-même ; d'elle-même elle avait choisi Paul. Pouvait-on croire qu'elle n'avait eu d'autre mobile que sa haine ?

Elle avait dit : J'aimerai.

Elle avait presque dit : J'aime !

Mais vous avez remarqué combien l'ouïe du souvenir est plus subtile et plus sûre que l'oreille la plus délicate.

C'est en se souvenant qu'on trie les nuances, qu'on reconnaît les demi-teintes.

De toutes nos facultés, la mémoire est assurément celle qui servit davantage le génie observateur des poètes et le talent espion des diplomates.

Paul écoutait de nouveau, en lui-même, la voix grave et douce de cette belle Ysole.

Tout son être tressaillait à ce ressentiment d'une volupté unique en sa vie.

Mais il ne retrouvait plus dans cette adorable voix la vibration émue qui l'avait fait tressaillir.

Tout se calmait à distance et tout se neutralisait : à ce point que la haine elle-même disparaissait comme l'amour !

La haine d'Ysole ! la belle et profonde haine de la vierge outragée ! La colère qui avait mis de si magnifiques éclairs dans ses grands yeux !

Cela brillait faux maintenant et cela ne sonnait pas juste. La haine semblait factice comme l'amour.

Pourquoi, cependant, et à quoi bon cette laborieuse comédie, jouée vis-à-vis d'un étranger ?

Paul rêvait ainsi, et il souffrait de cette angoisse confuse qui fait ressembler certains regrets à des pressentiments.

La lune s'était voilée sous un nuage, faisant la nuit complète à l'intérieur de la chambre.

Dans cette obscurité profonde, Paul entendit un mouvement léger.

Le nommerai-je fluidique, ce lien mystérieux, ou le ferai-je, comme c'est plus vraisemblable et moins matérialiste, complètement étranger au corps ?

Les spirites amoncellent beaucoup de mensonges autour d'une vérité qu'ils n'ont point inventée : la communication entre les âmes.

On ne sait comment cela est, mais cela est : les âmes se touchent à l'aide d'organes inconnus.

Ce bruit si faible, ce mouvement presque imperceptible fit tourner la rêverie de Paul et appela vers lui la pensée de Suavita.

Il la repoussa d'abord, car elle venait, distraction importune, troubler sa méditation douloureuse et bien-aimée à la fois.

Puis il fit comme les bons cœurs qui écoutent malgré eux la tendre pitié, comme Jésus qui laissait venir à lui les petits enfants : il ne se défendit plus contre cette douce diversion.

Il lui sembla qu'elle soulageait sa peine.

Il se le dit, car ces solitaires parlent souvent tout haut. Il prononça le nom de Blondette, comme il avait répété tant de fois le nom d'Ysole, ce soir.

Un soupir sortit de l'ombre.

— Est-ce que tu es là, fillette ? demanda Paul malgré lui.

Et certes, il n'attendait point de réponse.

Mais un pas furtif effleura le parquet, et la lune, qui émergeait hors de la nuée, éclaira la forme gracieuse de la pauvre petite muette.

— Petite folle ! murmura Paul. Je n'ai pas le cœur à jouer. Voulais-tu me faire une niche ou me surprendre ?

Blondette continua d'avancer.

Paul l'attira contre lui, et, selon sa coutume, essaya de lire sa réponse dans ses yeux.

— Tu ris, dit-il, espiègle !

La lumière de la lune est trompeuse. Blondette ne riait pas.

Paul sentait son sein battre violemment.

Il crut entendre un sanglot.

— Qu'as-tu donc, chérie ? interrogea-t-il tout inquiet déjà.

Blondette appuya sa tête contre sa poitrine.

Paul, effrayé, prit une allumette et l'enflamma.

En approchant le feu de la bougie, il put voir le charmant visage de Suavita rouge à force de pleurer et encore tout inondé de larmes.

q

Chapitre 19 Langage muet

Paul aimait cette pauvre chère enfant mieux qu'un frère aîné : comme un père.
Il croyait cela, du moins.
Il ne savait pas que l'amour qui l'entraînait vers Ysole et dont il souffrait était une maladie.

Il ne savait pas que ces maladies d'amour se guérissent par l'amour.

Il eût donné beaucoup pour le savoir, ce digne et grave cœur, attardé dans des ignorances enfantines ; car, s'il ne se connaissait pas lui-même, il avait deviné les premiers battements du sein de Suavita.

Et il désirait si passionnément la faire heureuse !

C'était la parole qu'il lui rendait en allumant la bougie, car Suavita n'était vraiment muette que dans l'obscurité. Dès que ses grands yeux étaient éclairés, ils se mettaient à parler.

Paul interrogea ces beaux yeux éloquents où il lisait si couramment d'ordinaire ; les yeux de Suavita parlèrent, en effet, mais ils parlèrent un langage inquiet, confus, que Paul, étonné, ne sut point déchiffrer aujourd'hui.

C'est que cette langue chère qui leur servait à converser ensemble avait bien peu de mots, et tous les mots qu'elle savait se rapportaient à leur mutuelle situation.

Ils savaient dire, ces mots, combien l'enfant aimait chaque jour davantage et mieux ; comme elle était heureuse quand son ami revenait, triste quand il partait. Ils savaient exprimer aussi,

depuis quelques semaines, cette douce, cette adorable jalousie de la vierge qui souffre en tâchant de sourire.

C'étaient des mots charmants, mais qui ne pouvaient pas tout dire.

En face d'une idée nouvelle ou complexe, Suavita redevenait muette, ou plutôt elle avait beau parler, Paul restait impuissant à la comprendre, comme si, en tournant la page d'un livre favori, il fût tombé tout à coup sur des lignes écrites en langue étrangère.

Tel était ici le cas. Du premier coup d'œil, Paul Labre vit que sa petite amie avait à lui dire des choses qui sortaient de la gamme habituelle de leurs entretiens.

Leur silencieux vocabulaire ne contenait point les signes qu'il fallait pour exprimer ces idées.

Et ces choses étaient graves ; car, pour la première fois, Blondette, dans son impatience d'être comprise, fit un effort visible et douloureux, pour articuler des sons.

Sa gorge se contracta, les lignes gracieuses de sa bouche rompirent leur harmonie, puis elle porta ses deux mains à son front avec découragement.

— Mais qu'est-ce donc ? mais qu'est-ce donc, chérie ? demanda Paul en l'attirant contre sa poitrine. Tu as donc beaucoup de chagrin ?

Les yeux bleus dirent oui, et exprimèrent un espoir joyeux.

— Interroge-moi, semblait demander l'enfant ; cherche, essaie !

Ceci était dans le dictionnaire de leurs causeries. Paul comprit et obéit aussitôt :

— Quelqu'un t'a-t-il fait du mal, chérie ?

Le doigt de Suavita toucha la poitrine de Paul qui fronça légèrement le sourcil.

Mais elle secoua aussitôt sa tête blonde avec pétulance comme si elle eût voulu dire :

— Non, non ! il ne s'agit pas de ma jalousie qui t'impatiente !

Et ses yeux bleus, levés vers le ciel, ajoutèrent :

— Plût à Dieu qu'il ne s'agît que de cela !

— As-tu vu quelqu'un ? demanda Paul.

Les paupières de Suavita s'étaient séchées sous l'effort du grand travail qu'elle faisait pour exprimer sa pensée.

Une nouvelle larme vint se balancer à ses cils.

— Mais tu me fais mourir, fillette ! s'écria Paul.

Elle serra sa main si fortement sur ce mot : mourir, que Paul la regarda, effrayé.

Il y avait dans la prunelle de Suavita un feu sombre qui soulignait énergiquement et volontairement ce mot : mourir.

— Quelqu'un est mort ? reprit Paul Labre. Oui ! Quelqu'un que tu connaissais ? Oui ! Que tu aimais ?...

Toujours oui.

Paul avança la main pour prendre la sonnette.

— Le plus court est d'interroger les domestiques, pensa-t-il tout haut.

Mais Suavita secoua la tête vivement.

— Tu ne veux pas ? reprit Paul. Pourquoi ne veux-tu pas ?

Pour la seconde fois, le doigt de l'enfant toucha sa poitrine comme pour le désigner lui-même.

— Ma foi, Blondette bien-aimée, dit Paul, c'est de l'hébreu pour moi.

Elle fit encore un grand effort qui amena le sang à ses joues.

On eût dit que les paroles allaient enfin jaillir de ses lèvres.

— Je ne t'ai jamais vue ainsi, reprit Paul Labre. Ta raison est tout à fait revenue.

Suavita l'interrompit d'un geste péremptoire qui signifiait : « tout à fait ».

Il voulut l'embrasser, elle s'arracha à son étreinte et gagna en deux bonds la table où étaient la plume et l'écritoire.

Elle saisit la plume.

C'était si extraordinaire et si nouveau que Paul Labre demeurait stupéfait. Savait-elle écrire ?

Mais la plume, trempée dans l'encre résolument, hésita entre les jolis doigts de la fillette qui mit sa tête dans ses mains en pleurant.

— Tu as oublié, pauvre amour ! dit Paul Labre qui tâcha de sourire.

L'émotion le prenait.

Il ajouta pour la cacher :

— Tu ne devais pas être encore bien savante !

Suavita sanglotait.

Elle se leva soudain d'un mouvement violent et courut dans l'embrasure où Paul avait déposé son fusil de chasse.

Elle le lui montra d'un geste raide et qui eût fait peur à toute une salle de théâtre.

— Eh bien ! fit Paul dont la voix s'altéra.

Elle mit le fusil en joue.

— On a tué quelqu'un ?... commença Paul.

Elle rejeta brusquement le fusil et croisa ses bras sur sa poitrine.

Puis, échevelée, tragique, elle revint vers Paul et lui toucha le bras.

— Moi ? fit-il au hasard.

Et il s'arrêta, ébahi, parce que les yeux de l'enfant répondaient oui.

— Est-ce la folie qui vient, la vraie folie ? balbutia-t-il avec un serrement de cœur.

Elle secoua son bras fortement, et son regard, aussi net qu'une parole, affirma :

— Non ! je ne suis pas folle !

Mais elle ne put aller au-delà, et ses belles petites mains se tordirent avec désespoir.

— Voyons, reprit Paul, qui avait de la sueur aux tempes. Calme-toi. Tu sais bien que nous nous comprenons toujours à la fin. Je n'ai pas été tué, est-ce moi qui ai tué ?

La tête de Suavita tomba sur son sein.

— Oui ? interrogea Paul.

Les beaux yeux humides de l'enfant répondirent affirmativement.

— Et tu crois cela, toi ?…

Il n'acheva pas parce que les deux bras de Suavita se pendirent à son cou.

Par un mouvement plus rapide que la pensée, elle colla ses lèvres à celles de Paul.

Ses lèvres brûlaient.

Puis elle s'enfuit à l'autre bout de la chambre.

Paul resta tout tremblant sous le choc de ce baiser virginal et ardent.

Son premier pas le porta vers l'enfant qui frémissait loin de lui, mais il s'arrêta à la contempler si merveilleusement gracieuse et jolie.

On eût dit une étude de la Pudeur adolescente, échappée à la fantaisie d'un maître du pinceau.

Elle était fière, mais douce. Elle se repentait, mais par l'instinct seulement. Elle naissait femme, et il semblait qu'il y eût autour de son sourire farouche un reflet d'immaculée volupté.

En ce moment, peut-être, Paul entrevit le fond de son propre cœur.

Mais tout cela passa comme un éclair.

Suavita, par un geste admirable d'expression et de dignité, mit fin à cet épisode imprévu ; puis, comme Paul fixait toujours sur elle son regard interrogateur, elle revint vers lui, tenant à la main un petit médaillon de cristal qui pendait à son cou.

La peur nous tient que le lecteur ne prenne ce petit médaillon pour un meuble de mélodrame, d'autant qu'il contenait une mèche des cheveux de feu Mme la comtesse de Champmas.

Sans mépriser le génie des écrivains habiles qui se servent de pareils bijoux pour amener d'importantes péripéties, nous croyons n'avoir jamais abusé de « la croix de ma mère ».

Le lecteur peut compter sur nous.

Le médaillon était tout uniment un cadeau de la pauvre Thérèse : une demi-dévotion, une délicatesse tronquée : comme tous les actes de cette malheureuse femme.

Thérèse, qui gardait un culte fidèle, mais stérile, à la sainte, avait attaché au cou de sa fille cette relique, sans lui dire que les cheveux, coupés par elle-même, avaient appartenu à Mme de Champmas.

Impossible de produire avec ce médaillon aucun effet capable d'attendrir, pendant cent représentations, Clampin, dit Pistolet, et les lettrés de sa force.

Suavita reprenait sa pantomime au point où elle avait été interrompue.

Si elle apportait le médaillon, c'était pour forcer Paul à prononcer le nom de Thérèse Soulas.

Ceci rentrait dans leurs façons de converser.

Paul, en effet, qui savait d'où venait le médaillon, nomma Thérèse Soulas. Suavita n'attendait que cela ; elle montra de la main le fusil d'abord, puis Paul lui-même, et ce double geste fut si terriblement significatif que Paul s'écria :

— Thérèse est morte assassinée et on m'accuse de ce crime !

Suavita joignit les mains et les posa sur son cœur.

— Pas moi ! criait ce mouvement plein d'une confiante adoration.

Puis ses yeux supplièrent.

Puis encore, elle montra la porte.

— Fuir ! dit Paul avec indignation.

Elle s'agenouilla suppliante et prit sa main qu'elle porta jusqu'à sa bouche.

Paul restait pensif. Il songeait à cette réunion qu'il avait vue au Château-Neuf-Goret. Malgré lui et sans avoir aucun motif

pour cela, il reliait ces hommes au meurtre de Thérèse et à ce fait qu'il était lui-même accusé.

Mais sa raison se révolta bientôt contre ces capricieuses hypothèses.

C'était d'aujourd'hui seulement que ces hommes pouvaient le regarder comme un ennemi. Et, quant à Thérèse Soulas, quel ombrage cette pauvre femme pouvait-elle leur porter ? Pour tuer, il faut haïr ou craindre.

— J'aimais Thérèse, dit-il enfin ; je faisais mieux que l'aimer : j'avais pour elle de la reconnaissance. Ma mère est morte dans ses bras, et elle fut bien bonne pour vous, ma fille, au temps où je ne pouvais vous soigner.

Suavita répondit avec son regard profond et triste :

— J'ai prié pour elle et je l'ai pleurée.

— Mais, est-ce vrai ? s'écria Paul. Qui vous a dit cela ? Qui avez-vous vu ?

Il sentit son bras serré, comme toujours, quand la fillette voulait marquer une de ses questions.

Il ne manquait guère de prendre garde à ce geste, qui était un de leurs plus sûrs moyens de s'entre-comprendre ; mais, cette fois, une pensée subite l'emporta : il songea tout d'un coup aux gens qui disaient derrière lui dans le village :

— Il a encore le fusil !

Il songea à l'air que son domestique normand avait en lui demandant s'il n'était point monté ce jour-là à la Belle-Vue-du-

Foux.

À la Belle-Vue-du-Foux ! La figure de ce sauvage braconnier qu'il avait aperçu un instant entre les branches lui revint.

Et le coup de feu entendu à la fin de sa conversation avec Ysole !

Et ce mot de sa vieille servante :

— J'ai bien pensé que vous n'auriez point le cœur à l'appétit !

Pendant qu'il réfléchissait, Suavita dégagea son bras doucement et retourna vers la table où elle prit la plume de nouveau.

Paul ne faisait plus attention à elle.

Il se perdait en un dédale de pensées où nul fil ne pouvait le guider. Suavita, encore une fois, mouilla sa plume d'encre. Sa main molle et indécise, comme celle d'un enfant qui ébauche son premier essai d'écriture, balbutia lentement sur le papier. Elle fit plusieurs tentatives et déchira plusieurs feuilles, mais, enfin, elle bondit sur ses pieds et s'élança vers Paul en agitant le lambeau de papier qu'elle tenait à la main.

Paul le prit et lut avec peine, tracés en caractères mal formés, ces deux seuls mots : « mon père ».

Il ne comprit point.

Il crut que la fillette l'appelait son père, et cela fit naître en lui une singulière émotion, où il y avait de la joie et du regret. Il tendit les bras à Suavita qui le repoussa avec colère.

Le regard de l'enfant transperçait sa pensée et devinait son erreur.

Ce ne furent plus ses yeux seuls, ce fut tout son être qui protesta, disant, criant en quelque sorte, tant la mimique fut véhémente :

— Pas vous ! pas vous !

— Tâche de t'expliquer, chérie, dit Paul. Voyons, essaie !

C'était difficile. Les signes, ici, ne suffisaient point. Les signes ne racontent pas, quand, au point de départ de la pantomime, il n'y a pas un fait acquis, servant de lien entre les deux intelligences.

Et il fallait ici raconter.

La pauvre fille avait mis trop de temps à tracer ce mot : « mon père », qui était la réponse directe à la dernière interrogation de Paul : Qui vous a dit cela ? Qui avez-vous vu ?

Paul avait été distrait depuis lors par d'autres pensées ; il ne se souvenait plus de sa question.

Suavita essaya de raconter. Elle entreprit avec une fougue inouïe d'expliquer ce qui n'était pas explicable : l'entrée d'un étranger dans la maison, sa surprise, sa joie à la vue de son père, la douleur terrible qui lui avait brisé l'âme en apprenant que Paul était accusé du meurtre de Thérèse Soulas… Je vous le dis : l'impossible !

Et pendant qu'elle s'efforçait, Paul, ébloui par la multiplicité de ses gestes intraduisibles, par l'éloquence de ses yeux, par la passion qui jaillissait hors d'elle, admirait cette transformation.

Tout renaissait chez Suavita, la vie, l'intelligence, la force, tout, excepté le pouvoir de parler.

Et encore il y avait un symptôme étrange.

Depuis le jour où Paul l'avait couchée pour la première fois sur le pauvre lit de sa mansarde, dans la rue de Jérusalem, Paul ne se souvenait point d'avoir jamais vu la fillette faire effort pour parler.

Et maintenant ces efforts se renouvelaient, se rapprochaient. Dans l'impatience, dans la douleur qu'elle avait de n'être point comprise, Suavita montrait sa bouche avec désespoir.

Il semblait qu'un lien allait se briser, une parole s'élancer…

Le domestique normand ouvrit la porte et dit :

— Il y a une dame qui attend dehors. Elle est venue à cheval.

Ce fut comme un souffle de tempête qui balaya la tendre émotion de Paul.

Suavita l'entoura de ses bras, et ses grands yeux si éloquents supplièrent :

— Ne va pas ! Oh ! ne va pas, je t'en prie !

Il se dégagea doucement et sortit en disant :

— Attends-moi, je vais revenir.

Son cœur bondissait dans sa poitrine et le nom d'Ysole montait jusqu'à ses lèvres.

q

Chapitre 20 « Broken heart »

Les Anglais disent : « Mourir d'un cœur brisé » (broken heart),comme s'ils parlaient de la phtisie ou du typhus. Ils croient à l'amour mieux que nous, païens en fait de sentiment, qui expliquons tout par la rupture d'un anévrisme.

Suavita se laissa choir sur un siège.

Elle était si pâle qu'on eût dit une morte, une pauvre morte du cœurbrisé.

Elle ne savait pas le nom de sa rivale ; jamais elle ne l'avait vue ; mais elle savait qu'elle avait une rivale.

Une rivale aimée.

Et elle savait que sa rivale était là.

Bien souvent, elle se l'était représentée, brillante et belle, trop belle, hélas ! puisque Paul l'adorait.

Bien souvent aussi elle s'était demandé : Peut-elle l'aimer comme je l'aime ?

C'était une âme douce et tendre ; son amour avait la sainte ardeur d'une religion ; elle vivait par cet amour comme les fleurs vivent de rayons et de rosée.

Cette transformation que Paul admirait naguère était son propre ouvrage. Rien qu'à l'aimer, rien qu'à le lui dire, Paul aurait eu le pouvoir de rompre le lien qui garrottait la pensée de Suavita. Elle était de celles qui ressuscitent sous la première caresse.

Elle resta longtemps immobile et comme écrasée sous le poids de son angoisse. Elle ne pleurait point, ses grands yeux éteints regardaient le vide.

Elle écoutait pourtant ; et il semblait qu'elle eût peur d'entendre.

Un bruit de portes ouvertes et fermées vint de l'intérieur de la maison ; Suavita tressaillit faiblement. Son regard se tourna vers la place occupée naguère par Paul, auprès d'elle.

Tout ce qu'un cœur d'enfant peut contenir de douleur naïve et profonde était dans ce regard.

Ses belles petites mains blanches se croisèrent sur ses genoux et sa tête s'inclina davantage, laissant pendre les boucles affaissées de ses doux cheveux.

Ses larmes jaillirent seulement quand un son de voix de femme, perçant les cloisons, rompit le silence qui régnait dans la chambre à coucher.

Dans la ruelle du lit de Paul, pendait un petit crucifix qui lui venait de sa mère.

Suavita quitta sa chaise d'un pas pénible et alla vers le lit où elle s'agenouilla.

Mais elle ne put pas prier.

Elle gagna lentement la porte par où Paul était sorti.

Au-delà de cette porte il y avait une antichambre, puis c'était le salon.

Les voix venaient du salon.

La voix de Paul et l'autre voix…

Paul était en effet dans le salon, debout, en face de Mlle Ysole de Champmas qui se tenait assise sur le canapé.

Il y avait deux lampes allumées sur la cheminée qui suffisaient à peine à éclairer cette grande pièce d'aspect sombre et meublée parcimonieusement ; mais leurs rayons tombaient sur la fière beauté d'Ysole qui semblait ressortir plus frappante dans ce cadre et que Paul Labre couvrait d'un regard ébloui.

Où était la tendre émotion qui naguère lui faisait battre si doucement le cœur ? Où était la pensée de sa pauvre petite Blondette ?

Il contemplait Ysole ; dans l'univers entier, il n'y avait pour lui qu'Ysole.

Ysole avait les yeux baissés. La ligne hardie de ses sourcils se contractait.

— Monsieur le baron, dit-elle, je cherche mes paroles. Je sais ce que vous avez fait pour moi, et il me serait cruel de vous causer un chagrin désormais.

Paul comprenait, puisque son cœur oppressé lui faisait mal, mais il tentait un effort désespéré pour repousser la lumière.

Il pensait : Elle se reproche d'être venue. Cette glaciale froideur est la revanche de sa fierté.

— Je suis venue, reprit Mlle Champmas, comme si elle eût voulu répondre à ces mots qui n'avaient point été prononcés, parce que mon devoir était de venir. Je n'ai pas agi loyalement envers vous, monsieur le baron. Je vous ai confessé la faute qui

pèse sur ma vie, je vous ai avoué qu'il ne m'était pas permis de prétendre à la main d'un galant homme… Je vous prie de ne point m'interrompre ; j'ai de la peine à exprimer ma pensée… Mais je vous ai trompé en ajoutant que je pourrais vous aimer un jour à venir.

Paul Labre ouvrit la bouche ; elle lui imposa silence d'un geste.

— Je vous ai trompé encore, poursuivit-elle, en vous cachant qu'un lien nouveau et actuel m'attachait à un autre que vous.

— Vous aimez ! s'écria Paul.

— Je ne sais si j'aime, répliqua Ysole d'un ton morne, et qu'importe cela ? Il y a bien longtemps, celui qui pervertit mon intelligence et mon cœur – l'homme vers qui je vous ai envoyé pour le tuer – entama la tranquillité de mon âme en m'apprenant que j'occupais une place, non pas usurpée, mais factice dans la maison de mon père. J'étais orgueilleuse, je devins ambitieuse. Ma perte fut de vouloir m'élever en dehors de cette famille où j'étais entrée par la charité d'une sainte. J'ignore pourquoi je vous dis ces choses qui ne vous regardent point. Il semble que j'aie besoin d'expliquer aux autres comme à moi-même les motifs de ma chute et d'expliquer aussi pourquoi le froid pardon de mon père ne m'a pas arrêtée sur la pente de ma profonde perdition.

— Mais vous n'êtes pas perdue ! s'écria Paul, plus respectueux en face de cette confession volontaire qui lui semblait partir d'un grand cœur. Ysole… mademoiselle… Votre repentir vous relève…

— Je ne me repens pas, interrompit-elle d'une voix sèche et brève qui sonna comme si elle fût tombée d'une bouche de

marbre. J'aime et je respecte mon père ; le séjour de sa maison me fait horreur. J'y entrai par l'aumône de l'épouse légitime, j'y reste par le pardon qui vient de la pitié. Je hais le pardon et l'aumône.

Elle prononça ces derniers mots avec une sourde énergie. Ses yeux brûlaient à travers la frange recourbée de ses cils.

Elle était miraculeusement belle.

Paul devenait ivre à la regarder.

— Je suis venue, reprit-elle, parce que j'ai appris aujourd'hui des choses qui vous concernent et que j'ignorais lors de notre première entrevue. Dans ma pensée, je ne devais plus vous revoir.

— Quoi ! balbutia Paul.

— Je souffre, dit-elle, épargnez-moi. J'ai eu compassion de votre jeunesse, de votre bravoure, de votre loyauté. J'éprouve pour vous un sentiment qui m'était inconnu : je vous admire en ayant pitié de vous.

— Oh ! vous m'aimerez, mademoiselle… commença Paul.

— Jamais ! prononça-t-elle d'un accent ferme et calme.

Son geste impérieux défendit toute réplique.

Elle passa la main sur son front et poursuivit :

— Ceci n'est pas une conversation. Répondre me fatigue. Je suis venue pour parler, j'exige qu'on m'écoute.

Du doigt elle montra un siège à Paul, qui s'assit.

— J'ai un amant, dit-elle, comme si elle eût pris plaisir à tuer, par la brutalité des mots, la chevaleresque tendresse qu'elle avait inspirée. J'ai été la maîtresse d'un imposteur, et je ne sais pas si celui à qui j'appartiens est un honnête homme.

Paul se redressa :

— Assez, mademoiselle, murmura-t-il bien bas, tant il avait honte. Il n'est pas besoin de ces cruels mensonges pour me prouver le désir que vous avez de m'écarter de votre route.

Elle sourit tristement et lui prit la main qu'il retirait.

— Je ne veux pas que vous m'aimiez, dit-elle, c'est vrai, mais je n'ai pas menti. L'homme dont je vous parle est mon maître et c'est ma haine qui m'a donnée à lui. Nous partageons la même haine, et quand il m'a dit : « Le baron d'Arcis vous aime comme les chevaliers de l'ancien temps, allez vers lui, désignez-lui celui qu'il faut frapper, il frappera », je suis venue.

Cette fois Paul demeura muet.

Son sang avait froid dans ses veines.

— Et je vous ai dit : Frappez ! poursuivit Mlle de Champmas dont la voix devenait plus morne à mesure qu'elle parlait. Vous avez agi selon votre nature qui est la générosité même ; vous avez provoqué le prince au milieu même de la cour que rassemble autour de lui sa nouvelle imposture. En faisant cela, vous avez mis votre vie en danger, non pas par l'épée, mais par la loi : je ne veux pas de cela.

« Je l'ai dit à celui qui m'avait envoyée vers vous. Il ne le veut pas non plus, parce que vous lui êtes indifférent, et qu'il déteste

votre adversaire.

« Il m'a répondu : Retournez auprès de M. le baron d'Arcis et apprenez-lui que le locataire du Château-Neuf-Goret, celui qu'on appelle M. Nicolas, le prince, le fils de saint Louis, etc., et qui a beaucoup d'autres noms encore est l'assassin de Jean Labre.

— Mon frère ! s'écria Paul qui se leva droit sur ses pieds à cette révélation inopinée.

— Et, pour preuve de cette assertion, continua Mlle de Champmas sans s'animer, dites-lui (c'est toujours l'ennemi du prince qui parle), dites-lui qu'on a tendu tout autour de lui des filets auxquels il n'eût point échappé sans l'avis que vous lui donnez. Nicolas avait eu vent des efforts que le baron d'Arcis fait pour trouver le meurtrier de son frère. Il se défend ; je ne verrais pas de mal à cela, s'il ne me gênait. Nous nous sommes réconciliés aujourd'hui, c'est le bon moment de frapper. Voici son plan de défense : il a fait assassiner aujourd'hui même la femme Thérèse Soulas (ici la voix d'Ysole trembla légèrement) et le baron d'Arcis sera accusé de ce meurtre.

— On me l'a déjà dit ! murmura Paul Labre, qui se mit à marcher lentement.

Il essayait d'établir un ordre dans ses idées, mais c'était en vain : sa pensée le fuyait.

En marchant, il répétait au-dedans de lui-même le nom de son frère, et le courroux appelé ne venait pas. Son cœur restait inerte comme son esprit. Il n'y avait qu'un point sensible dans tout son être, c'était son amour, obstiné, victorieux, mortel. Comme autre-

fois, la passion de se tuer lui vint, mais le courage lui manquait maintenant.

Elle était là, il la voyait, il était emporté vers elle par une irrésistible folie.

Ysole avait penché sa tête sur sa main.

Quand Paul, parvenu à l'autre bout de la chambre, se retourna, heureux de l'envelopper une fois encore d'un regard avide et ardent, il s'arrêta.

C'était la pose favorite de Blondette qu'Ysole avait prise par hasard.

On ne peut dire que l'image de l'enfant passa devant les yeux de Paul ; ce fut Ysole elle-même qui la lui rappela : elles se ressemblaient vaguement, comme il arrive presque toujours entre deux sœurs.

Depuis quelques secondes, Mlle Ysole de Champmas se taisait ; en ce moment, elle murmura :

— Thérèse Soulas ! Je ne lui ai pas même dit, non, je ne lui ai pas dit une seule fois : je crois que vous êtes ma mère. S'il y a un Dieu, le châtiment doit être terrible pour celles qui n'ont pas de cœur.

Paul, appuyé à l'angle de la cheminée et séparé d'elle par toute la longueur de la salle, éleva ses mains jointes convulsivement et dit avec désespoir :

— Oh ! je vous aime. Je vous aime comme un damné !

Sa voix parut éveiller Mlle de Champmas, qui se redressa à demi.

— Monsieur le baron, demanda-t-elle d'un accent indifférent, pourquoi cachiez-vous ma sœur chez vous ? Je veux le savoir.

— Votre sœur ! répéta Paul dont l'esprit harassé ne cherchait même pas à comprendre.

— Voilà trois ans et plusieurs mois, reprit Ysole, que vous avez chez vous Suavita de Champmas.

Les yeux seuls de Paul Labre exprimèrent son étonnement.

— Je l'ai bien cherchée, poursuivit Ysole parlant pour elle-même, mais voilà longtemps que je ne la cherchais plus. Je l'ai bien aimée, mais je n'aime plus rien. Si je vous parle d'elle, c'est que l'homme qui veut vous perdre vous a dénoncé ce soir même au général, disant : le baron d'Arcis a tué Thérèse Soulas, parce que Thérèse Soulas avait découvert le rapt commis par lui sur la personne de la plus jeune des demoiselles de Champmas.

— Thérèse connaissait-elle votre sœur ? demanda Paul.

Et avant qu'Ysole pût répondre il ajouta :

— Depuis ces trois ans et ces quelques mois, Thérèse voyait l'enfant tous les jours. C'est Thérèse qui me disait sans cesse : N'ouvrez votre maison à personne ! Ceux qui ont intérêt à faire disparaître cette pauvre enfant doivent la chercher. Veillez sur elle, puisque vous l'avez sauvée !

— On avait donc voulu l'assassiner ? demanda Ysole à voix basse.

Paul fit en quelques paroles le récit de ce qui s'était passé sous la pointe de la Cité, cette nuit où il avait résolu d'en finir avec la vie.

Ysole l'écouta d'un air distrait.

— J'avais dit une fois à Thérèse, pensa-t-elle, tout haut : « Si ma sœur revenait, je serais chassée. » Thérèse m'aimait trop ! Cette parole l'a perdue.

Elle se leva.

— J'ai fait ce que je devais ici, prononça-t-elle avec ce calme étrange qui ne l'avait pas une seule fois abandonnée. Adieu.

Paul s'élança entre elle et la porte et se mit à genoux.

— Quoi ! fit-elle, d'un ton où l'indignation, cette fois, perçait : après tout ce que je vous ai dit !

— Est-ce que je vous crois ! s'écria Paul en lui saisissant les deux mains ; est-ce que je ne vois pas ce qu'il y a en vous de noblesse et de fierté !

Elle sourit avec une amertume si poignante que Paul recula.

— J'aurais été bonne fille chez ma mère, dit-elle, raillant douloureusement ; j'aurais écouté sa pauvre histoire en pleurant et je me serais défiée de ceux qui flattent les filles. Chez mon père, j'ai été mauvaise, parce qu'une voix m'y disait : Tu viens de loin et d'en bas. Je retourne d'où je suis venue, mais plus loin… et plus bas !

Elle fit un pas ; Paul se traîna sur ses genoux.

— Restez ! supplia-t-il d'une voix qui râlait dans sa gorge. Est-ce que vous espérez me fuir ? Où vous irez, j'irai…

— Vous ! dit-elle.

Il y avait dans ce seul mot tout un horrible désespoir.

Paul se tordait les mains et se roulait à ses pieds.

— Restez, dit-il encore, laissant parler son délire. Je comprends votre mère et je la remercie de m'avoir fait passer pour un criminel. Il faut penser à vous seulement, et il ne faut aimer que vous ! L'enfant ira chez son père, et Dieu sait qu'elle rentrera pure comme les anges dans la maison d'un honnête homme ! Vous, Ysole, vous, la plus belle, la seule belle, l'adorée, qui donc oserait murmurer la centième partie de ce que vous avez dit tout haut ? Je suis brave : ce sont vos paroles ; entre vous et l'outrage, il y aura mon cœur : ceci, au-dehors ; au-dedans, votre maison sera un temple, le sanctuaire où je vous aimerai, prosterné ! Ysole ! je sens que Dieu me dit de vous idolâtrer ainsi ; votre salut et le mien sont dans cet amour qui m'enivre, qui me rend mes espoirs de la terre et du ciel ! Soyez à moi, Ysole soyez ma femme… Oh ! bien-aimée ! il y a des larmes dans vos yeux. Ayez pitié ! ayez pitié !

Il baisait le bas de sa robe en pleurant.

Ysole l'avait écouté, glacée d'abord, puis un soupir avait gonflé les belles lignes de sa poitrine. Quand il se tut, affaissé sur lui-même et pantelant, les paupières d'Ysole étaient, en effet, humides.

Deux larmes roulèrent lentement sur l'admirable pâleur de sa joue. Elle se pencha jusqu'à lui et de ses lèvres froides elle lui ef-

fleura le front en murmurant :

— Jamais !

Au moment même où Paul Labre recevait ce douloureux baiser, il tressaillait à l'accent d'une voix qui lui était inconnue, et qui dit en un cri d'angoisse déchirante :

— C'est Ysole ! c'est ma sœur !

La porte qui conduisait à la chambre de Paul venait de s'ouvrir. C'était Suavita qui parlait.

Derrière elle, la tête grave et triste du général comte de Champmas se montra.

q

Chapitre 21 Le dernier mot d'Ysole

Il n'est pas besoin d'expliquer désormais le sens des deux mots : « Mon père », tracés avec tant d'efforts par la pauvre muette pendant son entretien avec Paul.
Elle avait voulu dire à Paul : « J'ai vu mon père. »

Elle l'avait voulu malgré la défense expresse du général.

Suavita serait morte pour son père ; pour Paul elle eût donné bien plus que sa vie.

C'était un grand et profond amour, une de ces passions instinctives qui semblent marquées par le sort. Pour celles qui aiment ainsi, rien n'existe en dehors de l'homme aimé.

Elles vivent par lui, elles meurent en lui.

Le général avait pénétré dans la maison de Paul Labre non point en corrompant les domestiques, mais en se servant de l'effroi causé par le meurtre de Thérèse Soulas. Les « gens de Paris » avaient pris la peine de propager la nouvelle de ce meurtre dans tous les environs, et, bien entendu, ils avaient dirigé les soupçons vers le baron d'Arcis, qui devait payer la loi.

Le général, profitant du trouble excité par cette accusation, rapidement propagée, avait pesé de tout le poids de son nom et de son âge sur le valet normand et la servante.

Là-bas, on n'a pas confiance : telle est la règle. Défiance et Normandie riment sans en avoir l'air. Les imputations les plus absurdes, dirigées contre le plus saint des hommes, ne passent jamais, dans ces campagnes prudentes, sans trouver des personnes de foi pour y croire.

Le général, lui, n'y croyait pas, nous le savons. Dans sa droite conscience quelque chose se révoltait contre les assertions de la lettre anonyme, reçue si à propos et dont le rédacteur semblait si minutieusement versé dans tous les détails de cette sombre affaire.

Le général avait mis en usage l'épouvante des domestiques de Paul comme on emploie un moyen extrême. Il en avait le droit, puisqu'il s'agissait pour lui de retrouver sa fille.

Nous avons vu que le valet et la servante avaient obéi à ses injonctions en laissant croire à Paul Labre que personne n'était venu en son absence.

Une fois introduit dans la maison, le général avait commencé et poursuivi son enquête privée avec résolution et sang-froid. Les domestiques n'avaient pu lui cacher longtemps la présence de Suavita, qui l'avait reconnu tout de suite et s'était pâmée de joie dans ses bras.

Au premier moment, au jet de flamme qui avait illuminé les yeux de l'enfant, quand il avait prononcé le nom de Paul, le général se sentit le cœur serré. Il crut, à tout le moins, à une partie des accusations de la lettre anonyme ; mais il y a dans l'innocence du cœur, encore plus que dans la virginité du corps, un éclat qui témoigne hautement et qui éblouit comme l'évidence.

Suavita, cette pure enfant, ne pouvait défendre Paul Labre qu'elle ne savait pas encore accusé ; mais la limpidité immaculée de son regard valait tous les plaidoyers du monde.

Ce jeune, ce doux regard parla, quand elle connut l'accusation portée contre son ami.

Ce fut une scène étrange et qui serait curieuse à raconter que l'interrogatoire de Blondette, heureuse d'abord entre les bras de son père retrouvé, puis indignée et révoltée, puis hautaine et dédaignant presque de répondre aux questions qui lui semblaient offenser Paul.

Bien que le général ne fût point, comme ce dernier, habitué à traduire les signes de la fillette, il y avait dans ses grands yeux une éloquence tellement irrésistible, une si vive expression dans ses gestes que cette explication muette avait fait déjà tomber bien des doutes.

Après une heure de pantomime, entrecoupée de colères et de caresses, le général sut une grande partie de ce qu'il voulait savoir.

Blondette, en quelque sorte, lui raconta son histoire.

Le comte de Champmas vit successivement, dans ce récit figuré, sa chère petite fille bâillonnée, empaquetée, lancée à l'eau d'un endroit fort élevé, gelée par le froid, paralysée par la terreur, sauvée, réchauffée, soignée…

Les yeux de Suavita ajoutaient ici : Par un ange !

Le général vit encore l'enfant couchée sur ce lit étranger : une pauvre petite morte qui renaissait, mais privée de la raison et n'ayant plus de paroles pour dire au moins le nom de sa famille.

Ceci le frappa, car il se demandait déjà comment Paul Labre, son voisin, n'avait point couronné le bienfait en lui rendant sa fille.

Paul Labre n'avait pu parler, puisqu'il ne savait pas.

À la fin de l'entrevue, bien des choses pourtant restaient inexplicables.

Ce fut le général qui, au retour de Paul, envoya Suavita près de lui.

Il avait droit de savoir. Il épia, il étudia ce tête-à-tête qui lui montra à nu le cœur de sa fille : son bien unique désormais et la dernière joie de sa vie.

Il étudia et il épia cet autre tête-à-tête, si différent du premier qui avait lieu au salon, entre Ysole et Paul.

C'était encore sa fille, cette créature si belle et si terriblement condamnée : il avait droit de savoir.

Au moment où il entrait au salon derrière Suavita, il savait tout, jusqu'au rôle douteux joué par cette infortunée femme, Thérèse Soulas.

Suavita avait épié aussi, bien qu'elle n'eût pas droit.

Elle s'était laissée souffrir longtemps dans la chambre à coucher ; elle était si doucement esclave ! Mais, à la fin, l'écho de ces deux voix émues lui avait monté au cerveau : elle était devenue folle.

Malgré elle, sa main tremblante avait ouvert la porte de la chambre à coucher.

L'antichambre n'était pas éclairée, et son père, qui n'avait pas quitté ce poste depuis le commencement de l'entrevue, s'était rangé pour lui donner passage.

Le pas de Suavita était pénible et bien chancelant, tandis qu'elle gagnait la porte du salon.

Paul parlait. Hélas ! Jamais Suavita ne l'avait entendu parler ainsi.

Sa voix était changée, il semblait que ce fût une autre voix.

Suavita écoutait avec une navrante angoisse ces paroles passionnées, inconnues, dont chacune lui perçait le cœur comme un coup de poignard.

Elle se sentit mourir.

Et, avant de tomber, elle voulut voir – voir en face – sa rivale heureuse et détestée.

La chaîne qui la faisait muette se brisa au choc de sa douleur indicible ; elle parla – mais elle tomba foudroyée.

Paul, stupéfait, et Ysole qui ne voyait point encore son père, s'élancèrent en même temps pour la relever.

Ysole recula devant le visage sévère du général.

Paul seul approcha.

Le général ne le repoussa point, mais il releva Suavita sans lui.

Et quand il l'eut entre ses bras, il regarda Ysole et montra de son doigt tendu la porte de sortie.

Le rouge monta au front de Paul, Ysole lui dit :

— Je vous défends de parler pour moi.

Puis elle resta un instant les yeux fixés sur le comte de Champmas. Il n'y avait dans ce regard ni humilité, ni forfanterie.

— Monsieur, dit-elle, je suis votre fille, et je vous respecte ; je vous aimais davantage avant le mal que je vous ai fait sans le vouloir. J'aime cette enfant dont j'ai été le malheur et je lui rends son héritage. Ne soyez pas impitoyable envers moi ; ma mère est morte misérablement et je vis comme elle est morte. Ce n'est pas ma mère qui alla vous chercher dans votre château, c'est vous qui vîntes la prendre dans sa chaumière. Moi, je n'avais pas demandé ce nom de Champmas que je vous rends ; je n'avais pas sollicité, dans votre maison noble, la place que je n'y ai point su tenir.

« Avant de savoir, monsieur, que Thérèse était ma mère, je l'ai entendue plus d'une fois qui se disait à elle-même : « Il ne faut point toucher à la famille. » J'ai été bien longtemps à la comprendre ; quand je l'ai comprise, j'ai trouvé avec étonnement la même pensée en moi. Toucher à l'arche porte malheur ; vous y avez touché, je suis punie. Il y a eu mensonge écrit sur le livre où tout doit être vérité : vous êtes puni. Dieu a pardonné seulement à celle qui fut complice saintement, sans intérêt et au prix d'un sacrifice. Dieu a pardonné à ma mère.

Elle s'arrêta. Le général avait déposé Suavita sur le canapé.

Paul Labre restait fasciné devant Ysole qui reprit :

— Monsieur, vous ne me chasserez point ; il n'est pas besoin : je vais m'exiler moi-même. Monsieur, souvenez-vous que sans vous j'aurais connu ma mère. La maison de l'honneur elle-même ne vaut rien pour les filles qui n'ont pas de mère. Je ne vous maudis pas. Adieu !

— Aidez-moi, prononça tout bas le comte de Champmas.

Il montrait Suavita.

Ysole s'agenouilla près du divan et fit respirer à sa sœur son flacon de sels.

— Voulez-vous me permettre de l'embrasser avant qu'elle s'éveille ? dit-elle de cette voix profonde et douce qui remuait le cœur de Paul Labre dans ses fibres les mieux cachées.

Le général fit un signe affirmatif.

Ysole baisa les deux joues de Suavita.

— Qu'elle soit heureuse ! murmura-t-elle ; qu'elle soit aimée et qu'elle aime !

Ces mots s'exhalèrent de sa bouche, pieux comme une prière.

Paul appuya ses deux mains contre sa poitrine.

— Elle a respiré, dit Ysole, qui mit sur le front de l'enfant un troisième baiser.

Elle se releva et ajouta en regardant de nouveau son père tête levée :

— Monsieur, quoique je ne sois pas coupable envers vous, je vous demande pardon. Mme la comtesse de Clare, qui m'a perdue, n'était pas la parente de Thérèse Soulas, mais bien celle du général comte de Champmas.

Un rouge de sang remplaça la pâleur qui couvrait les joues du général.

— Et ce fut sous le prétexte de vous sauver, monsieur, continua Ysole, que le faux Louis de Bourbon, votre complice, entra dans cette maison du quai des Orfèvres, d'où vos deux filles sortirent, l'une avec un bâillon sur la bouche, l'autre avec un poison dans le cœur.

Elle fit un pas vers le général.

— Monsieur, acheva-t-elle, j'ai dit. Accordez-moi votre pardon et donnez-moi le baiser d'adieu. Vous ne me reverrez jamais.

Le général hésita, puis ses deux bras s'ouvrirent.

Il la tint un instant serrée contre sa poitrine.

Ce fut elle qui se dégagea.

— Elle va s'éveiller, dit-elle en montrant Suavita. Pourquoi ne pas lui dire qu'elle a fait un rêve cruel ? Adieu.

Elle se dirigea vers la porte d'un pas ferme et, comme Paul faisait un mouvement pour la rejoindre, elle lui dit :

— Je vous défends de me suivre.

Le général, en même temps, saisit le bras de Paul.

— Restez ! ordonna-t-il.

Avant de passer le seuil, Ysole se retourna.

Elle avait aux lèvres son éblouissant sourire.

Paul fléchit les genoux.

— Un rêve ! répéta Ysole. Mon père, vous n'avez qu'une fille qui va bientôt vous sourire ; Suavita n'a jamais eu de sœur. Il n'y a qu'une Champmas, monsieur Paul Labre, qui vous doit la vie et à qui vous devez le bonheur.

La porte retomba sur elle.

Suavita s'éveilla, disant :

— Paul ! oh ! comme je demandais à Dieu de pouvoir prononcer un jour votre nom.

Ysole de Champmas ne rentra même pas au château de son père. Sa destinée était accomplie : elle avait choisi la voie du désespoir.

Le lecteur a deviné le nom de l'homme qui avait complété sa perte.

Cet homme a joué dans notre drame actuel un rôle en apparence secondaire, quoiqu'il en tînt tous les fils dans sa main et qu'il en préparât dès longtemps en silence le dénouement inattendu.

C'était le bandit Toulonnais-l'Amitié, l'Ajax des Habits Noirs : M. Lecoq de La Perrière, ce terrible don Juan qui détestait les femmes et qui les prenait par le dédain.

Toute femme, entre ses mains, était un instrument ou une arme. Il avait juré la perte de son associé et complice le faux prince, fils de Louis XVII, parce que l'influence de celui-ci menaçait la sienne. Il s'empara d'Ysole, qui avait une injure à venger, tout exprès pour lancer Paul Labre contre l'ennemi commun.

Ce fut une liaison bizarre. Lecoq n'aimait pas Ysole qui le haïssait d'instinct. Il y eut une heure où elle l'admira dans sa perversité ; elle se vendit pour acheter cette intelligence, organisée pour le mal, qui tuait sans rémission, comme un poignard empoisonné.

Suavita dormait, couchée sur le canapé du salon.

Les premières lueurs de l'aube se montrèrent aux fenêtres. Le général comte de Champmas et Paul Labre étaient assis auprès de la table, causant tout bas.

Ils avaient veillé toute la nuit ensemble.

— Monsieur le baron, dit le général, votre père était mon ami et mon compagnon d'armes ; vous avez sauvé ma fille, je suis la

cause innocente de la mort de votre frère, puisque le coup qui l'a frappé m'était destiné. Je connais la main qui vous attaque : on ne se bat pas contre de pareils adversaires. Vous ne vous battrez pas.

— Je ne me battrai pas, monsieur le comte, répliqua Paul, je punirai, et ensuite tout sera fini pour moi, car ma vie est brisée.

Le général lui tendit la main.

— J'aurais été votre témoin dans un duel, monsieur le baron, dit-il encore. Quoi que vous jugiez convenable de faire aujourd'hui, je vous accompagnerai et je vous servirai.

q

Chapitre 22 À bas Chamoiseau !

La Ferté-Macé est une ville de cinq à six mille âmes, chef-lieu de canton, fabriquant des coutils, des cotonnades, du trois-six, des tabatières et des casse-noisettes en buis.
Tout le monde y est riche.

Pour ceux qui aiment à faire longue et plantureuse ripaille, ses auberges sont célèbres à vingt lieues à la ronde.

Les filles y sont jolies et les gars avisés, bien qu'ils se disent, entre sexes différents à l'heure du berger : « Je t'éaîme », en pur normand normandant.

M. Badoît, le digne homme, dont nous ne parlons pas souvent parce qu'il ne fait pas grand-chose, avait pris ses quartiers à l'hô-

tel du Cygne-de-la-Croix et faisait honneur à la table d'hôte : il jouissait du sincère appétit qui est le fruit d'une bonne conscience.

Sans vouloir en rien nuire aux personnes honorables qui pratiquent la détectionprivée après avoir pris leurs degrés à la grande vénerie de la préfecture de police, nous engageons tous ceux qui ont une aiguille à chercher dans une charretée de foin à mettre des lunettes sur leur propre nez pour faire eux-mêmes leur besogne.

Ce genre de chasse est métier d'artiste, après tout ; il exige une somme considérable d'initiative, une grande spontanéité et quelque vocation à couperdans les sentiers téméraires : toutes choses que les habitudes administratives émoussent ou tuent.

Les boutiques mystérieuses où ces chercheurs non brevetés, plus nombreux à Paris qu'on ne pense, vendent leur sorcellerie, sont pour nous aussi fantastiques que la caverne capitonnée où Mme Oracle, assistée de son diplômé, distribue des consultations somnambuliques.

Du haut des cieux, en vérité, les charlatans du Moyen Âge doivent rire en voyant les atroces plaisanteries qui remplacent leurs naïvetés, mises au rebut !

S'il vous faut absolument quelqu'un, prenez un chien libre, un animal sauvage, Clampin, dit Pistolet, par exemple, pourvu qu'il ne soit pas encore parvenu à se ranger.

M. Badoît était rangé, archirangé. Il cherchait avec mesure et méthode, selon la règle qui est de ne point trouver.

M. Badoît avait néanmoins sur ses collègues un grand avantage : il admirait Pistolet. C'était beaucoup. D'ordinaire, tous les savants qui n'ont pas inventé la vapeur la nient.

Quand Pistolet arriva à l'auberge du Cygne-de-la-Croix avec son protégé Vincent Goret, qui lui avait servi d'écuyer et de guide, il ne produisit pas un énorme effet sur les gros marchands de toile. On lui trouva méchante mine de voyou,et c'était justice. Il n'en dîna pas moins loyalement, prenant ses aises ici comme partout, et trouvant même occasion de faire quelques allusions à la haute vie qu'il avait menée dans l'intimité de Bobino, l'un des premiers théâtres de la capitale.

Aux questions de Badoît, il se bornait à répondre :

— J'ai retrouvé Mèche, toujours agréable et fidèle, au milieu des sociétés huppées dont elle est désormais l'ornement. Ça a été pour nous le signal du bonheur. On va causer dans le particulier après dîner. Tout est enlevé, et j'en apporte un échantillon dans la personne du petit bêta, ici présent, qu'est le plus joli de l'histoire !

M. Badoît, impatient, voulait quitter la table ; mais Pistolet, approuvé en ceci par Vincent Goret, ne fit pas grâce d'un seul plat.

— Voilà ! dit-il enfin en buvant la dernière goutte de son gloria. Montons chez vous, patron, pour y déposer le bancroche, qui vaut je ne sais plus combien de mille millions. Il est trop mal tenu pour le mener à la gendarmerie.

— À la gendarmerie ! répéta Badoît étonné.

— On vous dit que ça s'avance vers le dénouement, repartit le gamin. Ça finira par la scène du duel, où le traître a placé un affidé avec une carabine chargée, dans les halliers du ravin de la montagne, pleins de ronces et d'épines, pour démolir M. Paul Labre, censé, en feignant que ça soit les hasards d'un combat singulier.

— M. le baron se bat en duel ! s'écria l'ancien inspecteur.

— Ne m'en parlez pas ! Faut que ça gêne le travail, les gens comme lui, vous savez bien, toujours dans les jambes et à la traverse. Les Habits Noirs sont les témoins de l'assassin de son frère, comme de juste. Ça fera tout de même un crâne tableau. Vous ai-je dit qu'ils avaient fait passer le goût du pain à maman Soulas ?

Badoît pâlit et murmura :

— Madame Thérèse est morte !

— Pauvre Minet ! dit le gamin. Mou, mou, mou… Avait-elle une voix douce pour son âge, c'te femme-là ! Je sentais qu'on allait la victimer, mais je croyais avoir le temps… Ah ! patron ! ça marche vite !

« Toi, s'interrompit-il en s'adressant à Vincent qu'il venait de pousser dans la chambre de l'ancien inspecteur, couche-toi par terre et dors ; si tu bouges, une trempée ! Quand tu auras hérité de ta maman, on te parlera avec plus de politesse pour ton argent, si tu en es prodigue.

Il passa son bras sous celui de M. Badoît et poursuivit en redescendant l'escalier :

— Ce n'est pas un vain songe, patron, c'est pour la maman de cet animal-là que toute la clique et reclique des Fera-t-il-jour-demainempoisonne le pays. Elle a de quoi acheter Paris et la banlieue avec la moitié de ses économies… Attention, je commence : primo, d'abord, c'est M. Labre qui doit payer la loipour la chose que maman Soulas a été assassinée…

À dater de cet instant, l'ancien inspecteur n'interrompit plus. Pistolet lui raconta à sa manière, mais avec une lucidité parfaite, tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait deviné, tout ce qu'il avait surpris.

M. Badoît perdait pied littéralement dans cet océan d'intrigues. Il était de Paris ; il avait juste la somme d'imagination qui distingue le pur indigène des bas quartiers parisiens : le vrai provincial de Paris.

Le côté excentrique et campagnard de l'histoire lui parut invraisemblable comme une féerie. Les Habits Noirs étaient des malfaiteurs sérieux.À son sens, ils ne pouvaient user les immenses ressources de leur association à de pareilles folies.

— Patron, lui dit le gamin, vous êtes un homme de bonnes mœurs et juste ce qu'il faut pour réussir dans l'administration ; mais vous n'avez pas voyagé, ça vous déforme. En Esquimotie, j'ai trouvé un mari qui m'a donné un petit verre d'eau-de-vie de baleine, deux pipes de tabac, une oreille d'ours et un bonnet de nuit en arêtes de poisson pour que j'accorde mes faveurs à sa dame ; son honneur en dépendait. Chaque pays, chaque toquade. Les Habits Noirs ont mis leur mécanique à la portée de la localité. Rue Saint-Denis, chez nous, ils auraient changé le Louis XVII

en milord anglais, voilà tout. Quant aux milliasses de la bonne femme à barbe, garantis première qualité, tout laine !

On arrivait à la porte de cet édifice qui porte, sous le drapeau tricolore, dans toutes les petites villes, la solennelle légende : Gendarmerie départementale.

Pistolet était d'opinion qu'on se servît, pour mettre la force armée en mouvement, de la simple déclaration du meurtre commis sur la personne de Thérèse Soulas.

Il se trouva que l'autorité, déjà informée, avait fait le nécessaire.

La tête de M. Badoît n'était ni assez large ni assez forte pour contenir tout ce que lui avait dit le gamin. Il parla, en un moment où celui-ci faisait de la diplomatie avec le brigadier.

Il parla de M. Nicolas, des gens de Paris, de la conspiration et des étranges batteries dirigées contre le coffre-fort de la Goret.

La prudence des sénateurs de La Ferté-Macé n'avait pas été mise à une pareille épreuve depuis la fondation de la ville.

Il y eut conseil, et, dès l'abord, M. Badoît fut en butte à de violents soupçons. La tournure de son aide de camp Pistolet ne contribua pas peu à ce résultat.

Après une délibération longue et un peu confuse, le juge de paix, le commissaire de police et le dernier gendarme disponible, commandé par le brigadier, durent prendre la route de Mortefontaine, pour arrêter le baron d'Arcis, contre qui s'élevaient des préventions formidables, et ramener probablement en fourgon

cet officieux M. Badoît, avec son aide, porteur d'une si méchante mine.

Tel était l'avis général, parmi les représentants de l'autorité, à La Ferté-Macé.

Les magistrats partirent en charrette, les deux gendarmes allèrent à cheval, ainsi que M. Badoît et Pistolet, qu'on gardait positivement à vue.

Vincent Goret fut laissé à l'hôtel.

Il pouvait être quatre heures du matin, quand la caravane se mit en marche.

M. Badoît était agité de fâcheux pressentiments. Il n'y a pas au monde, auprès des petits fonctionnaires, une plus mauvaise recommandation que le titre d'ancien agent. On ne quitte pas cette place, si misérable qu'elle puisse paraître, sans y être forcé.

Jusqu'à plus ample informé, un ancien agent est pour tous ceux qui s'y connaissent un agent destitué.

Ajoutez à cela l'antagonisme des fonctionnaires de province contre les bureaux de Paris et vous comprendrez la mélancolie de ce malheureux Badoît, combattant seul et sans secours en pays ennemi.

Il voulut causer avec Pistolet. Pistolet lui tourna le dos en disant :

— Patron, tout le monde ne peut pas inventer la poudre. L'atout vous manque, quoi ! Dans ces cas-là, faut pas jouer de son jeu. Boudez.

Et il poussa son bidet de façon à se mettre sur la même ligne que le grand cheval du brigadier.

— Il y a du temps assez que je connais le nom de Chamoiseau, commença-t-il d'un ton insinuant. Je ne m'attendais pas à avoir l'avantage de faire la connaissance du militaire qui le porte avec honneur.

Dans la cour de la gendarmerie, Pistolet avait entendu qu'on appelait le brigadier : M. Chamoiseau.

Celui-ci répondit :

— Le bavardage est un inconvénient dans mon grade. Filez à gauche !

Pistolet murmura :

— Parler n'est pas bavarder et le temps approche où vous en occuperez un plus haut, de grade, s'il y a une justice dans le gouvernement.

Le brigadier se tint plus droit sur son cheval.

— On vous observe de filer en douceur, dit-il gravement ; nous n'avons ni le même âge, ni la même tenue, ni la même position dans la société.

Le gamin se dit :

— Ça serait drôle de passer la jambe au gendarme. Heureusement, je suis dans la cavalerie.

Soulagé par cette réflexion, il reprit avec humilité.

— Vous êtes grand et je suis petit, ça, c'est vrai, brigadier ; mais n'empêche que j'ai fait partie comme vous de l'armée française. À la suite d'importants voyages autour du monde, entrepris pour me ranger en perfectionnant mon éducation et la langue maternelle, j'ai servi zéphir à Alger, tel que vous me voyez.

Le brigadier resta un instant silencieux, puis il laissa tomber ces méprisantes paroles :

— Le gendarme est le choix du militaire, les compagnies de discipline en sont l'écume. Je vous réitère de filer au large et de plus en plus péremptoirement.

La patience n'était pas le fort de Pistolet. Il interrogeait déjà sa téméraire imagination pour savoir comment on pourrait bien se passer des gendarmes et de l'autorité de La Ferté-Macé qui, évidemment, étaient mal disposés, lorsqu'il eut l'idée de jeter ce dernier mot :

— On en fréquente de plus huppés que vous, brigadier, nourrissant des rapports avec l'administration centrale, d'où se répandent sur toute l'étendue de la patrie les avancements, faveurs et gratifications. On n'avait qu'un but, c'était de savoir pourquoi le nommé Louveau, dit Troubadour, a le bras gauche décoré de cette devise : À bas Chamoiseau !

Le brigadier avait écouté les premiers mots avec une superbe indifférence ; mais au nom de Louveau, dit Troubadour, il tressaillit comme si sa selle d'ordonnance se fût hérissée d'aiguilles.

Tant il est vrai que les cœurs les plus hautement cuirassés contre l'émotion ont leur endroit sensible.

Pistolet voyait tout. Le mouvement du brave homme n'avait pu lui échapper. Il se hâta d'ajouter en faisant demi-tour à gauche :

— Conséquemment, puisque ma conversation a le don de vous déplaire, à l'avantage.

— Jeune homme, dit le brigadier d'un ton radouci, faites-moi l'amitié de rester. J'ai à vous interroger. J'ai connu ce Louveau dans les temps. Êtes-vous camarades ensemble ?

La loyauté de la gendarmerie est proverbiale, mais il n'y a point de guerre possible sans stratagème. Le brigadier tendait ici un piège.

Pistolet répliqua ingénument :

— À peu près comme le loup est le camarade de l'agneau dans Les Fables de La Fontaine,qu'est une pièce de Bobino, représentée avec succès en 34.

— Où avez-vous vu le particulier, jeune homme ?

— Ici, dans le pays, où j'ai passé l'inspection de ses bras, tatoués du haut en bas, pendant qu'il dormait, en patache.

— Y a-t-il longtemps ?

— C'était hier… six ou huit heures avant la chose que la veuve Thérèse Soulas ait été victimée à la Belle-Vue-du-Foux.

Certes, Pistolet avait mauvaise mine, mais son style élevé allait au cœur du brigadier.

La gendarmerie est folle du beau langage.

— Jeune homme, dit Chamoiseau, qui ralentit le pas de son coursier, si le zéphir n'a pas de conduite, c'est la faute à sa jeunesse orageuse. On en cite des traits de bravoure dans tous les journaux. Vous m'inspirez de l'intérêt, malgré votre dégaine qui laisse trop à désirer.

— Ah ! fit Pistolet, à qui le dites-vous ? Ma carrure élégante a fait mon malheur. Je la dois à la fréquentation des jeunes artistes dramatiques à la mode dans Paris. Est-ce que vous ne seriez pas partisan de contre-pincer Louveau, dit Troubadour, brigadier ?

Le ton de celui-ci devint tout à fait amical.

— Si vous m'en communiquez l'occasion, jeunesse, répliqua-t-il en baissant la voix, je vous ferai la politesse d'un déjeuner bourgeois à l'auberge.

— Tope ! s'écria le gamin.

À dater de ce moment, Chamoiseau et lui furent une paire d'amis.

Chamoiseau expliqua comme quoi le Troubadour lui avait déjà passé deux fois par les mains.

— À la troisième, on fera une croix, conclut-il, et j'aurai l'honneur qu'il ne s'écrira plus sur le corps d'autres invectives contre ma personne. Je l'ai déjà flanqué à Brest et à Toulon ; reste Rochefort ou la guillotine. C'est des jeux de la destinée qui divertissent le gendarme, sans prouver qu'il a un mauvais cœur.

Quand les premières lueurs du jour se montrèrent, Pistolet et son brigadier chevauchaient à plus de cent pas en avant de la caravane.

Le brigadier était incapable de trahir les secrets de l'autorité, mais Clampin l'avait vidé comme une noix de coco.

Il savait que le faux prince avait pris les devants avec résolution et habileté, qu'on avait pour lui beaucoup de respect dans le petit monde officiel de La Ferté-Macé et qu'il était en outre protégé par des instructions venues de Paris.

Clampin savait, de plus, qu'au contraire, toutes les autorités normandes regardaient déjà la culpabilité de Paul Labre comme probable.

Au moment où on arrivait en vue de Mortefontaine, cinq heures sonnaient à la petite église.

Pistolet quitta son compagnon en disant :

— Brigadier, je suis de votre avis. C'est des contes à dormir debout qu'on fait sur les Habits Noirs, et M. Nicolas est un honnête propriétaire, mais Louveau, dit Troubadour, par exemple…

— Celui-là, c'est mon affaire, jeune homme !

— Brigadier, dans trois quarts d'heure, à la lisière du taillis qui est à droite de la Belle-Vue-du-Foux – ouvrez l'œil !

Pistolet rejoignit le gros de la caravane et toucha le bras de M. Badoît en murmurant :

— Vous, patron, c'est de ne rien faire. Vous entendez : rien, rien, rien !

La gaule qu'il tenait à la main souffleta les oreilles de son bidet, et il partit au grand galop.

Dix minutes après, il sonnait à la porte du Château-Neuf-Goret et exigeait impérieusement d'être introduit auprès de M. Lecoq de La Perrière.

En entrant dans la chambre de ce dernier il dit :

— Maître, je ne veux pas que vous m'interrogiez. Ce que je vais vous apprendre, je le sais par une femme : vous m'écraseriez avant de m'arracher son nom. Entre vous et le prince, c'est désormais à qui frappera le premier. Si vous ne tuez pas, il vous tuera, vous voilà averti ; je ne demande rien pour ça. Serviteur de tout mon cœur.

Ayant ainsi parlé, Pistolet fit mine de sortir ; mais M. Lecoq était déjà entre lui et la porte.

Le gamin se laissa barrer le passage. Quand M. Lecoq poussa le verrou, il dit seulement :

— Causons vite et bien, j'ai de l'ouvrage.

M. Lecoq et lui causèrent. En se quittant ils avaient l'air d'être une paire d'amis.

À la suite de cette entrevue, Pistolet remonta à cheval et s'en alla au rendez-vous de son brigadier, pensant à par lui :

— On n'a toujours pas épargné son bœuf à la mode ! Mazette. Le tableau du duel va chauffer.

q

Chapitre 23 Il fait nuit

Six heures sonnant, deux voitures débouchèrent au carrefour du Foux, sous la Belle-Vue.
L'une, venant du Château-Neuf-Goret, contenait le fils de saint Louis, M. Lecoq de La Perrière et le vénérable colonel Bozzo, qui avait froid de si bon matin et se pelotonnait dans sa douillette ; l'autre n'avait que deux hôtes, M. le baron d'Arcis et le général comte de Champmas.

Les routes aboutissant à l'étoile, le carrefour, la plate-forme, la forêt, tout semblait parfaitement désert, et certes, c'était là un lieu bien choisi pour un duel, car, de tous côtés, autour de la rencontre des chemins, en marchant deux ou trois cents pas, il était facile de trouver, sous bois, des terrains propices.

Dans chacune des voitures il y avait une boîte de combat.

Le général et Paul Labre descendirent les premiers.

La voiture des « gens de Paris » s'était arrêtée à une cinquantaine de pas de l'étoile, sur la route qui descendait des Nouettes.

Le prince et ses deux compagnons mirent pied à terre.

Lecoq avait la main dans celle du prince ; ils semblaient être les meilleurs amis du monde.

— Tout cela, dit Lecoq, est admirablement arrangé. Vous avez tout réglé, tout prévu, le diable lui-même ne trouverait pas à mordre dans votre plan. Où est Louveau ?... Tiens ! tiens ! le Paul Labre a trouvé un second : le général !

Le doigt du prince désigna furtivement le taillis, à droite de la plate-forme, en réponse à cette question : Où est Louveau ?

— Bonne portée ! approuva Lecoq. Et vous êtes sûr de la gendarmerie ?

— Le mot d'ordre est venu de Paris, répondit le beau Nicolas ; on me ménage à outrance. Et, après tout, le général n'est que toléré.

M. Lecoq lui serra encore la main.

— En vérité, fit-il, c'est dommage de n'avoir pas de spectateurs pour une comédie si bien montée !

Le fils de saint Louis répliqua :

— Nous aurons pour spectateurs tous nos amis, car je les ai suppliés de venir.

Lecoq sourit.

Le colonel murmura avec une tendre émotion :

— Moi, j'ai toujours soutenu que notre Nicolas avait du talent, beaucoup de talent. L'union fait la force ; aimez-vous comme des frères. Et en besogne, mes chéris ! Après la séance, je déjeunerai avec bien du plaisir.

Les deux groupes se rencontrèrent au centre du rond-point. Le général de Champmas salua le colonel Bozzo avec une respectueuse courtoisie. Le colonel lui dit :

— Un bien joli temps, ce matin, général. Je ne voulais pas croire que ce fût vous.

– J'éprouve le même étonnement à vous voir ici, répondit M. de Champmas.

— Messieurs, déclara Lecoq avec importance, je vous prie de ne point motiver votre surprise réciproque. Sur le terrain, chacun doit s'abstenir de toute parole pouvant blesser l'un ou l'autre des deux adversaires.

Il vous avait, en vérité, l'air d'un raffiné d'honneur.

— Attendez-vous quelqu'un, monsieur le baron ? ajouta-t-il. La présence d'un seul témoin ne me paraît pas régulière.

— Un seul témoin suffit pour faire une déclaration, repartit M. de Champmas.

— Ah ! ah ! fit Lecoq, il ne s'agit que d'une déclaration ? Alors, s'il vous plaît, pourquoi cet objet ?

Il désigna d'un geste moqueur la boîte de combat que le général tenait à la main.

— Pour vous, si vous êtes un honnête homme, monsieur, répliqua gravement M. de Champmas. Je suis habitué à estimer, à vénérer le colonel Bozzo, que j'ai rencontré autrefois dans des circonstances qui l'honorent et dans un monde que je respecte. Vous, je ne vous connais pas ; mais je connais celui-ci, ajouta-t-il en se tournant tout d'une pièce vers le prince : on ne se bat pas avec un homme de sa sorte.

La « scène du duel », comme l'avait désignée d'avance notre ami Pistolet, ne se dessinait pas d'une façon ordinaire.

Paul Labre avait les yeux sur le beau Nicolas qui affectait un air de superbe indifférence.

— Connaissez-vous la véritable position sociale de l'homme que vous outragez, monsieur ? demanda Lecoq avec emphase.

— Oui, répondit le général, je la connais.

— Auriez-vous vraiment quelque sérieuse objection ?... commença encore Lecoq.

Le général l'interrompit, disant d'une voix nettement accentuée :

— Cet homme est un imposteur, cet homme est affilié à une association de malfaiteurs dont il est peut-être le chef et qui porte un nom redouté : les Habits Noirs ; cet homme a essayé de m'assassiner ; cet homme a assassiné Jean Labre, frère de M. le baron d'Arcis.

Le colonel joignit ses mains maigres et tremblantes.

— Les Habits Noirs ! répéta-t-il avec une sainte horreur. Ah ! grand Dieu !

M. Lecoq le calma du geste ; le prince souriait avec dédain.

— Ce n'est pas encore commencé, dit une voix chuchotant derrière la haie d'un champ voisin. Arrivez !

C'était le neveu du Molard, appelant le chevalier et la chevalière Le Camus de La Prunelaye qui se hâtaient maritalement à travers les blés coupés.

Le neveu du Molard et le chevalier étaient armés en guerre.

Dans le sentier qui descendait la rampe, on put voir les deux jeunes messieurs Portier de La Grille, munis chacun d'un fusil et de deux pistolets, qui se glissaient à pas de loup.

En même temps, au sommet du belvédère, la silhouette de l'ancien élève de l'école, M. Lefébure, futur ministre des Travaux publics, se dessina. Il avait un sabre et une lorgnette de spectacle.

Partout, sur les six routes, on voyait maintenant un mouvement de gens à pied, à cheval et en voiture. La conspiration venait au secours de son chef.

— Parfait ! dit Lecoq à l'oreille du prince. Ah ! mon gaillard, c'est mené !

— Il a du talent comme un ange ! murmura le colonel, qui ajouta en serrant le bras de Lecoq :

— Toi, l'Amitié, je n'aime pas ton air. Tu montes un coup.

— Allons donc ! fit M. Lecoq. Voici les gendarmes.

Il était radieux.

Et, en effet, une escouade de gendarmerie à cheval sortait du bois en ce moment. Le brigadier qui commandait n'était pas Chamoiseau.

À quelques pas de l'escouade, les autorités de La Ferté-Macé marchaient en bon ordre.

— Superbe ! dit Lecoq, magnifique ! complet !

— Mes chers messieurs, reprit-il en s'adressant à Paul Labre et au général, j'ai ouï causer vaguement de ces Habits Noirs. Ce sont d'adroits coquins, à ce qu'il paraît, car on ne les voit pas souvent en cour d'assises. Parlons net, maintenant que nous ne sommes plus seuls, car je ne vous cache pas que l'idée d'un duel nous paraissait aussi absurde qu'à vous, et la chose singulière, c'est que

nous avions les mêmes motifs pour cela. Vous avez prononcé les premiers le mot « assassinat », nous le répétons après vous ; mais il ne s'agit plus de l'honorable comte de Champmas, dont la santé me paraît parfaite, ni de feu M. Jean Labre, de qui M. le baron d'Arcis a bel et bien hérité, il s'agit d'un meurtre malheureusement certain et actuel, du meurtre de Thérèse Soulas. Et je voudrais exprimer ma pensée sans blesser le général ; mais nous ne nous serions pas attendus à le voir du côté du meurtrier.

Sur le visage de Paul il y avait une pâleur mortelle. Il voyait le piège ouvert sous ses pas : il sentait la main irrésistible qui l'y poussait.

Il n'avait pas encore prononcé une parole ; il dit :

— Ces hommes sont-ils donc vraiment plus forts que la vérité et que la loi !

— Ils font ce qu'ils peuvent, murmura le vieux colonel à l'oreille du prince dont il s'était rapproché. C'est une jolie aventure. As-tu vu, mon bon chéri, comme l'Amitié a été de franc-jeu ? Il t'adore !

— Sur Dieu, sur la mémoire de son père, sur tout ce qui est sacré, s'écria en ce moment Paul Labre, révolté contre le mensonge qui l'écrasait, je jure que cet homme a tué Thérèse Soulas comme il a tué mon bien-aimé frère !

Il y eut autour de lui un grand murmure, car la foule s'était formée.

Les gendarmes, immobiles maintenant, avaient laissé passer l'autorité, à savoir : M. le juge de paix, son greffier et le commissaire de police.

Ces trois fonctionnaires avaient salué le fils de saint Louis avec une sorte de dévotion.

— Moi, je jure, dit M. Lecoq, qu'à l'heure où le coup de fusil a été tiré, et nous l'avons tous parfaitement entendu, M. Nicolas était au milieu de nous, en son château, sis au lieu des Nouettes, et je somme nos amis et voisins de porter témoignage.

Ce fut un cri général, une formidable clameur faite de toutes les réponses croisées. La conspiration entière témoigna d'une seule voix, les hommes, les femmes et l'ancien élève de l'école.

— J'y étais, dit le chevalier de La Prunelaye. Son Altesse… j'entends M. Nicolas, venait de finir son café au lait. Je le jure !

— C'était l'heure du grand lever, je le jure ! ajouta Poulain l'affûteur. Qu'on me donne à empoigner cet oiseau-là. On n'a pas besoin de ces frileux de gendarmes.

— Quand le coup de fusil est parti, cria un Portier de La Grille, le prince tournait ses pouces. Je le jure !

Mme Le Camus de La Prunelaye dit :

— Et comme Son Altesse royale tourne bien ses pouces !

Du Molard, le neveu, ajouta :

— Je le jure !

— Je le jure ! répéta ce bon vieux colonel, qui ajouta en pinçant, comme un espiègle qu'il était, la main du fils de saint Louis :

— Comme ce l'Amitié y va, bibi, c'est un cœur !

Lecoq y allait supérieurement, en effet. C'était lui qui menait l'affaire.

Successivement, cependant, la plupart des gens de Paris étaient arrivés.

Il y avait évidemment convocation, et personne n'avait cru au duel, en dehors des naïfs de la conspiration.

Mme la comtesse de Clare descendit de son équipage, accompagnée par son fidèle Annibal Gioja, chevalier d'honneur de la reine Goret ; on voyait dans les groupes le docteur Samuel, l'abbé X..., Cocotte, Piquepuce, mesdemoiselles Pruneau et Mèche.

Mme la comtesse de Clare se plaça à côté du prince.

Quand elle passa devant Lecoq, celui-ci lui demanda tout bas :

— La poste est-elle arrivée ?

La comtesse répondit affirmativement. Lecoq demanda encore :

— Avons-nous la chose ?

La comtesse de Clare montra du doigt Annibal, qui salua en souriant.

— Messieurs, dit Lefébure (de l'école) aux autorités, je n'ai pas de conseil à vous donner, mais il est temps de faire cesser ce scandale. Vous êtes fixés, agissez. S'il le faut, j'ajoute mon témoignage à ceux que vous possédez déjà : il a la valeur de mon caractère. Je le jure !

Simple maître de forges, ce Lefébure avait la majesté d'une table de logarithmes.

Il eût décoré un ministère.

L'autorité s'ébranla à sa voix, bien que les divers fonctionnaires chargés des destinées du canton ne fussent pas sans éprouver quelque hésitation. Le juge de paix risqua cette opinion que M. le commissaire de police n'avait pas droit d'arrêter un citoyen sans mandat, hors du cas de flagrant délit.

La conspiration s'impatientait et parlait d'empoigner le général avec Paul Labre.

On songeait à faire un coup d'État.

— Avancez, brigadier ! cria en ce moment une voix retentissante sous le fourré, à droite de la plate-forme. Pour le coup, je m'amuse ! Je vous avais dit que je vous dénicherais votre Troubadour. Ai-je menti ? En cherchant bien, on en trouverait d'autres !

— Qu'est cela ? demanda M. Lecoq d'un air sincèrement étonné, encore des gendarmes ! Il en pleut, aujourd'hui !

Chamoiseau sortait du bois, à pied, tenant d'une main la bride de son cheval, de l'autre une forte corde qui serrait le cou de Louveau, dit Troubadour, lequel se laissait traîner la tête basse et les mains dans ses poches.

Les autorités, il faut l'avouer, furent bien aises de cette diversion qui donnait du temps et qui promettait de dessiner la situation.

Mais le prince pâlit, et ce bon colonel regarda M. Lecoq d'un air inquiet.

Derrière le brigadier Chamoiseau, son gendarme venait à cheval, et derrière encore M. Badoît, précédant Pistolet qui avait ses

mains dans ses poches aussi, mais la tête haute, le chapeau sur l'oreille, le nez au vent, un vrai vainqueur !

— Messieurs et dames, dit-il, on patauge ici drôlement, sans vouloir affronter les fonctionnaires. Voilà Louveau, dit Troubadour, le coupable de la veuve Soulas, pauvre femme ! que j'ai l'honneur de vous présenter en récidive de forçat libéré et autres. Il n'est pas beau, mais on ne se fait pas, et M. Chamoiseau l'a contre-pincé, comme il dit, par mon canal, embusqué là, sous l'ombrage, avec son fusil chargé, amorcé et armé, dans l'intention de conférer une balle à M. le baron d'Arcis, au cas où on se serait battu en duel, ce matin.

Il prit le fusil des mains du gendarme et vint l'apporter au centre du cercle formé par les assistants.

— Voilà l'objet, ajouta-t-il en posant l'arme à terre.

Badoît s'était approché de Paul Labre.

Il lui dit tout bas :

— Faudra donner une mâle de gratification à ce petit-là, monsieur le baron.

— Bonjour, général ! cria de loin Pistolet, qui salua militairement ; vous en aviez de crânes cigares à bord du Robert-Surcouf,au début de mes voyages. Bien content de vous voir en bonne santé. On va s'amuser.

Les membres de la conspiration écoutaient et regardaient sans comprendre.

Les gens de Paris s'étaient groupés autour du prince, qui conservait son attitude dédaigneuse, bien qu'un tremblement lé-

ger agitât par intervalles les coins de ses lèvres.

Le brigadier Chamoiseau, droit sur ses jambes bottées et campé fièrement, avait lâché le licou qui retenait Louveau pour le saisir par le bras.

À l'endroit où sa robuste main meurtrissait les muscles du bandit, on pouvait lire, sur sa peau gonflée : « À bas Chamoiseau ! »

Le hasard a de ces jeux.

— L'enfant dit vrai, prononça-t-il avec gravité, malgré qu'il possède l'extérieur d'un méchant galopin. C'est la troisième fois que je plonge cet animal-là dans les fers. Mon aspect bien connu a été pour lui la tête de Méduse : il a exhalé un grognement de sauvage dans quoi on a discerné l'aveu qu'il était là pour tricher dans un duel à l'arme à feu…

— Je ne souffrirai pas qu'on insulte Son Altesse royale ! s'écria le chevalier de La Prunelaye. Ce sont évidemment des manœuvres de la quasi-légitimité !

Le prince lui imposa silence d'un geste magistral.

Mais l'autorité avait entendu.

— Monsieur le chevalier, dit le juge de paix, le gouvernement peut avoir pitié de certaines folies, quand elles restent douces. Soyez prudent, s'il vous plaît !

La chevalière fut obligée d'entourer de ses bras le futur préfet de l'Orne pour l'empêcher de saisir ses pistolets. Toute la conspiration frémissait. Les deux fils Portier de La Grille eurent un in-

stant la pensée de crier aux armes et de destituer Louis-Philippe sur place, séance tenante.

Quelque chose de plus sérieux se passait entre cet excellent colonel et M. Lecoq.

Le premier avait mis ses lunettes à cheval sur son nez. Il dit, après avoir examiné curieusement Pistolet :

— L'Amitié, tu joues gros jeu. C'est le petit d'hier. Songe qu'il y a des millions derrière notre ami Nicolas.

Lecoq haussa les épaules et répondit :

— Derrière Nicolas, il n'y a rien du tout. La Goret avait le cou trop court. Gare aux attaques ! D'ailleurs, ajouta-t-il, je prends tout sur moi. L'association est en péril ; je la sauve.

Le vieillard remit ses lunettes dans leur étui, et se rapprocha du prince qui lui dit tout bas :

— Je savais que Toulonnais trahissait : il est perdu. Je l'ai condamné.

Le colonel, au lieu de répondre, interrogea d'un regard aigu les visages des Habits Noirs.

Tous étaient impassibles.

Pendant cela, le commissaire de police demandait à Pistolet :

— Qui êtes-vous, l'ami ?

— Un jeune homme de Paris, répondit notre gamin, formé par de nombreux voyages à l'étranger, sans position officielle, mais ayant été plusieurs fois mélangé à l'autorité par occasion. N'ayant

pas sur moi de passeport, je ne demande pas mieux que d'aller au violon, pourvu qu'on procède régulièrement et qu'on arrête aussi Troubadour et son cornac, M. Nicolas, à cette fin que la cause se présente devant une justice plus centrale et moins villageoise que vous.

— Assurez-vous de cet homme, ordonna le commissaire qui fit en même temps à Chamoiseau signe d'approcher avec son prisonnier.

Pistolet alla de lui-même se mettre entre deux gendarmes.

Le commissaire de police, s'adressant à Louveau qui tenait les yeux baissés d'un air stupide, lui enjoignit de renouveler ses aveux.

Louveau garda le silence.

En ce moment, une voix sourde que chacun put entendre, sans que personne sût d'où elle partait, prononça ses étranges paroles :

— Il fait nuit !

Les assistants se regardèrent étonnés, car le soleil du matin inondait le paysage.

Le prince était devenu plus pâle qu'un mort.

Les gens de Paris, d'un mouvement instinctif, s'éloignèrent de lui, à l'exception de M. Lecoq, qui, seul, au milieu de tous ces visages inquiets, gardait une contenance tranquille.

q

Chapitre 24 « Coupez la branche »

Nous savons qu'il faisait jourparfois à minuit pour les Habits Noirs. Il faisait jour chaque fois que la ténébreuse association appelait ses membres à l'œuvre.
Il faisait nuit,au contraire, dès que la retraite était sonnée.

Et quand ce commandement sinistre était lancé, comme aujourd'hui, au beau milieu d'une dangereuse opération, il signifiait, la plupart du temps, que l'association abandonnait un ou plusieurs de ses membres à la grâce du hasard et à leurs propres ressources.

Ainsi voit-on parfois, en temps de guerre, la raison supérieure du salut de tous forcer un vaillant général d'armée à laisser sans secours des bataillons entourés par l'ennemi.

C'est souvent la douloureuse condamnation de ces témérités, dont le succès eût fait des actes d'héroïsme immortel.

Il fait nuit,dans la langue sacramentelle des Frères de la Merci et de leur successeurs, les Habits Noirs, impliquait aussi expressément la condamnation des troupes trop engagées.

C'était la peine passive, infligée, au nom de l'intérêt général, à l'imprudence ou au malheur.

La peine active, celle qui nécessitait un exécuteur des hautes œuvres de la confrérie, s'exprimait par une autre locution métaphorique dont nous avons parlé déjà.

On disait, en ce cas : Coupez la branche.

Cette explication suffit pour donner à penser au lecteur combien étaient différentes les impressions de ceux qui avaient entendu prononcer les bizarres paroles : Il fait nuit.

Il y avait parmi les fonctionnaires un étonnement sans arrière-pensée, les membres de la conspiration se demandaient la signification de ce mystérieux mot d'ordre, les gens de Paris, sachant qu'ils étaient tout près d'une solennelle péripétie, attendaient, inquiets et frappés.

C'était une heure solennelle et dangereuse pour tous.

Les plus haut placés dans le conseil ne savaient pas bien eux-mêmes le secret de la puissance cachée qui menait la confrérie.

Le colonel était le chef nominal, mais d'autres influences dominaient la sienne. Lecoq et Nicolas, jeunes tous deux et tous deux forts, avaient tour à tour emporté la balance, et l'opulente affaire,à la tête de laquelle se trouvait en ce moment Nicolas, lui donnait un réel avantage dans la circonstance actuelle.

Mais, d'un autre côté, jusqu'à présent, tous ceux qui avaient fait ombrage à Lecoq étaient morts.

Le trouble du prince fut profond, mais vivement réprimé.

Il ne s'attendait pas à ce coup en même temps perfide et audacieux qui établissait un duel privé sur le terrain même où se livrait une bataille générale.

Il promena un regard assuré sur l'assemblée et dit, essayant de faire tomber sur autrui l'anathème mystérieux :

— Je ne connais pas cet homme et je demande que justice soit faite.

Sa main étendue montrait Louveau.

Le regard de celui-ci glissa entre ses paupières demi-fermées.

— Messieurs, prononça Lecoq froidement et en s'adressant aux gens de Paris, le colonel et moi, nous sommes les témoins de M. Nicolas. L'accusation dont il semble devenir l'objet est tellement inattendue…

— Tellement invraisemblable ! interrompit le colonel.

— Tellement invraisemblable, répéta Lecoq, et nous sommes si intéressés à la voir tomber devant la vérité que j'adjure monsieur le commissaire de police de continuer publiquement l'interrogatoire. Pour ma part, je ne puis croire que notre ami ait des relations avec un pareil homme.

— À la bonne heure ! fit le chevalier. Moi, j'en mettrais ma main au feu. Le commissaire intima de nouveau au prisonnier l'ordre de répéter ses aveux.

— Quoi donc ! répliqua cette fois Troubadour, la chance n'y est pas. Si j'avais trouvé M. Chamoiseau dans la forêt, entre quatre z'yeux, j'aurais eu sa peau, pas vrai ? Mais il y a le petit bonhomme avec qui j'ai voyagé dans la patache d'Alençon, et ce petit-là est un malin singe. – S'il fait nuit.c'est bon, allumez la chandelle ! Quoi donc, le prince ! c'est prince comme moi, et duc comme ma savate ! Ça paie mal. Je n'ai eu presque rien pour la femme Soulas, hier, et aujourd'hui je n'aurais pas eu davantage pour M. le baron, là-bas. Mais il me tenait par le cou, et il me disait : Travaille ou je t'attache un boulet à la patte ! Je m'en moque, maintenant, c'est fini de rire. J'en ai pour la perpétuité ou pour mieux que ça. Bonsoir, les voisins, tant pis pour moi,

tant mieux pour ce gueux de Chamoiseau ! Hé ! Nicolas ! M. le baron l'a échappé belle, mais te voilà dégommé !

— Je m'amuse ! ponctua Pistolet. Vous en faut-il un quarteron de plus, monsieur le commissaire ? Demandez, on va vous servir.

Son regard espiègle caressait M. Lecoq.

— Messieurs, prononça lentement le beau Nicolas, personne ici n'ignore ni ma position ni mes infortunes. La malédiction semble poursuivre en moi la dernière goutte d'un sang illustre. Je ne m'abaisserai pas à prononcer un seul mot pour repousser une pareille accusation. Que m'importait cette malheureuse femme, Thérèse Soulas ? Qu'avais-je besoin d'accepter le cartel de M. le baron ? Quoi de commun entre moi et ce rebut de l'humanité que mes cruels ennemis ont lâché contre moi comme un chien féroce ? Je remercie ceux qui m'ont aimé, je pardonne à ceux qui me persécutent. Puisque la France n'a plus de toit où je puisse abriter ma tête je m'exilerai… C'est ce qu'on veut sans doute.

— C'est ce qu'on veut ! s'écria le fougueux chevalier, c'est tout ce qu'on veut ! Ah ! le gouvernement est habile.

— Résistons ! opina le neveu du Molard, par les armes !

— Sachons mourir ! clamèrent les Portier de La Grille.

Les dames de la conspiration pleuraient à chaudes larmes.

L'ancien élève de l'école opéra sa retraite en disant avec dignité :

— Malheureux roi ! malheureuse France !

Le général de Champmas semblait, depuis quelques instants, faire effort pour contenir Paul Labre.

— Colonel Bozzo, dit-il enfin, je crois sincèrement que vous avez été trompé comme beaucoup d'autres par cet homme. Votre erreur doit avoir cessé. Je ne puis, posé comme je le suis en adversaire du gouvernement, exercer aucune influence sur ses employés. Je vous adjure de vous prononcer.

— Général ! ah ! général ! répliqua le vieillard en gémissant, je suis navré… écrasé ! Ne me demandez rien, vous parlez à un mort ! Je suis sûr que je ne m'en relèverai pas !

Paul Labre se dégagea de l'étreinte de M. de Champmas, et fit un pas vers les fonctionnaires.

— Messieurs, dit-il, tous ceux qui ont été accusés ici doivent rester sous la main de la justice. J'offre de me constituer prisonnier sur l'heure.

— Pourvu qu'on coffre Son Altesse royale, bien entendu, acheva Pistolet.

L'embarras des autorités était au comble. Elles se consultaient et se disputaient.

Le commissaire de police mit fin au débat en déclarant sèchement au juge de paix :

— Vous n'y entendez rien, et j'ai mes instructions formelles !

Les intrigues des Habits Noirs étaient bâties à chaux et à sable. Nul ne saurait dire où s'arrêtaient leurs aboutissants. M. Lecoq lui-même avait puissamment contribué à dresser autour

de « l'affaire » le rempart qu'il lui plaisait de saper maintenant, au prix d'une perte immense.

M. Lecoq était un terrible assiégeant, mais son effort s'émoussait contre son propre ouvrage : les instructions venues de haut et de loin.

Les gens de Paris, qui avaient attentivement interrogé la physionomie des fonctionnaires, marquèrent un point au fils de saint Louis. L'abbé X... et le docteur Samuel se rapprochèrent de lui, disant tout bas :

— Nous sommes avec vous ; prince, tenez ferme.

Il y avait, en faveur de Nicolas, les millions de Mathurine Goret.

En même temps, la conspiration, dont les membres étaient tous armés et s'enhardissaient jusqu'à l'héroïsme, à voir l'attitude gênée de l'autorité, prenait corps et se massait autour de son roi comme une garde fidèle.

Le colonel restait entre deux, fort abattu en apparence, mais gardant parmi les rides de ses vieilles joues son sourire sceptique et matois.

Il s'ébranla pourtant quand il vit Lecoq lui-même aller vers le prince et lui dire, avec sa brusque rondeur :

— Prince, il n'est plus besoin de cacher votre titre, puisque c'est ici le secret de la comédie. Mon avis est qu'un gouvernement s'honore en donnant à ses agents ces consignes de noble et large tolérance. Personne ici ne vous soupçonne ; d'ailleurs on connaît

votre demeure. Ceux qui voudront vous trouver vous trouveront ; éloignons-nous.

— C'est cela ! s'écria le bon vieux colonel. Nous n'avons plus rien à faire ici. Venez, mes bons petits enfants.

Les Habits Noirs étaient groupés comme au début de la scène. Lecoq tenait le centre du groupe.

Il ajouta très bas, mais d'un accent qui mit du froid dans toutes les veines :

— Papa ! laissez-moi conduire la chose. Que personne ne bouge : Il fait toujours nuit !

Son regard et celui du prince se choquèrent. Ce dernier gronda entre ses dents serrées :

— Ne me pousse pas à bout, Toulonnais-l'Amitié !

Lecoq se mit à rire, et son rire déchirait comme une morsure.

— Parce que tu vaux des millions, pour nous, n'est-ce pas ? dit-il. Nicolas, pauvre Nicolas, tu ne vaux plus une pièce de six liards ni pour toi ni pour nous ; hé, bonhomme ! Tes millions sont à tous les diables. Mathurine Goret est tombée d'apoplexie ce matin.

— Et morte ? firent ensemble tous les Habits Noirs.

— Et morte, répéta Lecoq. C'est pour cela qu'il fait nuitpour toi en plein midi, Nicolas.

Le prince avait reculé comme s'il eût senti le froid d'une vipère à ses pieds.

— Il fait nuit,dit-il à son tour, d'un ton de résolution désespérée. À Dieu vat ! Coupez la branche !

Il porta son mouchoir blanc à son front comme pour en essuyer la sueur.

Un coup de feu éclata aussitôt sous bois.

Lecoq chancela en étouffant un cri de douleur.

— Je savais bien qu'il y avait plus d'un loup dans le fourré, dit Pistolet. Allons, Chamoiseau ! à nous deux ! en chasse !

— Que personne ne bouge ! cria Lecoq impérieusement. C'est une égratignure.

Une ligne sanglante balafrait sa joue que la balle avait effleurée.

Il avait fait un signe au vicomte Annibal Gioja qui s'inclina jusqu'à terre en présentant un pli ouvert à Paul Labre.

Paul jeta les yeux sur le contenu du pli et changea de couleur.

Sans prononcer une parole, il marcha vers le groupe des Habits Noirs.

Nicolas, en le voyant approcher, se prit à trembler.

Comme les gens de Paris s'écartaient, au commandement de Lecoq, pour laisser passer Paul Labre, le faux prince recula jusqu'au milieu des membres de la conspiration en balbutiant :

— Défendez-moi, on en veut à ma vie !

Les hobereaux se formèrent bravement en ligne et les gendarmes, en vérité, arrivèrent à la rescousse, soutenus par l'autori-

té. Les instructions étaient bonnes.

Paul était sans armes.

Il ne leva même pas la main, et pourtant il passa entre les deux fils Portier de La Grille, écartés à droite et à gauche comme si le choc d'un bélier les eût séparés.

Il saisit le prince au collet, au moment même où celui-ci mettait le pistolet à la main, et dit :

— Moi, Paul Labre, baron d'Arcis, inspecteur de police, je vous arrête au nom du roi !

Et se tournant vers les gendarmes qui approchaient, précédant l'autorité, il ajouta :

— Voici ma carte d'agent. Je vous somme de prêter main-forte à la loi.

Après quoi il chancela et tomba entre les bras du général comte de Champmas qui l'avait suivi.

En tombant, il murmura :

— J'avais juré de mourir avant d'en revenir là. Mais j'avais juré aussi que, s'il le fallait, j'irais jusque-là pour venger mon frère. Je n'ai pas menti, j'en mourrai !

La carte portait les signatures voulues et le timbre de la sûreté. Elle déléguait P. Labre, « inspecteur de police », pour exercer dans le département de l'Orne.

C'était « la chose » apportée par le courrier du matin, et dont M. Lecoq s'était enquis auprès de Mme la comtesse de Clare.

On dit que là-bas, dans les jungles de l'Inde, les bêtes féroces se livrent entre elles d'effrayants et magnifiques combats. Sans cela, les brahmanes l'affirment, il n'y aurait plus une créature humaine entre l'Indus et le Gange.

En Europe, nous n'avons pas de tigres, et je sais un proverbe qui déclare que les loups ne se mangent pas entre eux.

Il ne faut pas croire aveuglément aux proverbes : cette sagesse des nations est sujette à radoter quelquefois.

Les chacals de nos savanes civilisées se mordent, Dieu merci, souvent, se déchirent et s'étouffent. Les gens bien informés prétendent que les meilleurs ennemis de nos loups sont des loups.

M. Lecoq était vainqueur.

La mort subite de Mathurine Goret, qui anéantissait tout d'un coup le crédit du beau Nicolas, arrivait trop bien à point pour ne pas exciter les soupçons des Habits Noirs ; mais, dans cette terrible boutique de crime, tout point marqué compte. C'est là que règne surtout la religion du fait accompli.

À quoi bon aller au fond des choses quand le résultat tient lieu de loi ?

En réalité, personne ne prit la peine d'éclaircir par une enquête la question de savoir si l'apoplexie foudroyante de la reine Goret était de bon aloi ou non. À part l'opportunité un peu exagérée de la catastrophe, il est certain que l'ancienne mendiante buvait de l'eau-de-vie deux fois plus qu'il n'en fallait pour crever comme une chienne brûlée.

On trouva dans la ruelle de son lit trois bouteilles de « remède » au lieu d'une ; elles étaient vides.

On ne trouva absolument rien dans le bahut qui lui servait de coffre-fort.

Elle eut l'enterrement des pauvres. Personne n'y assista, sinon ce pauvre bon garçon de vicaire qu'elle appelait Fanfan.

On parla un peu dans les champs et autour du foyer du méchant petit couteau de l'éclopé Vincent, mais on se gaussa surtout, pendant toute une semaine, de cette richesse fantasmagorique qui avait un instant ému tout le pays.

Les gens de Paris partirent le lendemain ; ils emportaient, par le fait, un butin respectable. Le Château-Neuf fut mis en vente.

Mais tout n'était pas fini.

Un mois après, une véritable nuée de gens de loi s'abattit sur le pays.

Gars, filles, métayers et métayères furent bien forcés de croire à l'invraisemblable opulence de l'ancienne mendiante.

Malgré la brèche faite par les Habits Noirs, malgré le ravage des hommes d'affaires, malgré la mauvaise foi des prête-noms et la trahison de la plupart des fidéicommissaires, malgré les frais de toute sorte, le pillage judiciaire et le sac procédurier, une fortune territoriale sortit de là, haute, large, solide, monumentale, on peut le dire, une fortune qui est encore, à l'heure où nous sommes, la plus considérable de toute la France de l'Ouest.

Le maître de ces richesses était Vincent Goret, le mutilé aux trente-cinq sous de casse.

Pas n'est besoin d'ajouter que, depuis lors, de très illustres rats sont entrés dans ce fromage.

On l'a timbré d'un titre ducal. – Et ainsi va le monde.

En même temps que les Habits Noirs roulaient vers Paris, en poste, dans une bonne berline, dont l'intérieur présentait le modèle de la plus parfaite concorde, le malheureux fils de saint Louis était dirigé sur la prison d'Alençon, en compagnie de Paul Labre et de Clampin, dit Pistolet.

Louveau avait été remis à la garde de Chamoiseau, son destin.

Paul, usant de sa carte seulement pour forcer l'arrestation du prince, s'était volontairement constitué prisonnier.

À moitié chemin d'Alençon, Pistolet lui dit tout bas :

— Monsieur le baron, les affaires avant tout, pas vrai ? J'ai fait un héritage dans la personne d'un bancroche millionnaire qui m'attend, laissé en gage à l'auberge de La Ferté-Macé. Faut surveiller ça. Au prochain relais, je vas vous tirer ma révérence, à cette fin que mon autre protégé ait quelqu'un qui sait la manière de s'en servir dans les conjectures délicates où va le plonger son quine à la loterie. Il y a des années que je suis porté vers vous par ma sympathie, avec le regret de n'avoir pas eu plus d'occasions de vous fréquenter. Ça va se présenter dorénavant, à cause de l'héritage du bancroche, déjà cité, non content que l'entrée des premiers salons de la capitale en découle. On ne peut pas vous garder en prison, c'est clair ; mais le Nicolas n'aurait qu'à se réconcilier avec son Lecoq, hein ? En voilà un troisième rôle pour le théâtre de la Gaîté !... M. Badoît, que j'estime, quoique supérieur à lui par l'intelligence, vous dira que j'ai tous les aboutissants de

l'épisode Gautron à la craie jaune. Quand ça sera mûr, faites-moi signe, par ce même Badoît qui saura mon adresse, et je perdrai encore volontiers un jour ou deux pour faire un cinquième acte à ce drame-là et astiquer le dénouement imprévu du dernier tableau.

La carriole qui contenait les prisonniers s'arrêta. On changea de chevaux.

Deux heures après, Pistolet éveillait Vincent Goret, à l'auberge du Cygne-de-la-Croix et disait, après lui avoir annoncé la mort de sa mère :

— Bêta, si tu veux me nommer ton tuteur, jure-moi obéissance. Je te donnerai tout à cuire et à bouillir, pris sur ta légitime, et de l'éducation, lavage en grand, linge propre, souliers cirés, cinq repas par jour, avec le gloria. C'est à toi d'accepter ton bonheur, sans quoi, je t'abandonne, incapable de dépenser plus de 75 centimes par jour, à l'état naturel de ton ignorance.

q

Chapitre 25 Dernier tableau, scène première

Trois mois se sont écoulés, nous sommes au mois de décembre de cette même année 1838 et nous trouvons Paris fort occupé, comme il l'est souvent, d'une affaire de cour d'assises.
Une cause appétissante, une cause célèbre ;« l'emmurement » de la rue de Jérusalem.

L'accusé était par lui-même un personnage suffisamment romanesque ; un beau jeune homme, doué de manières douces et distinguées, qui avait eu, pendant assez longtemps, accès dans un monde difficile et qui, dans ce monde, avait produit une certaine sensation.

Un prince, un prétendant, un imposteur sans doute ; mais, en France, le faux Démétrius sera toujours beaucoup plus intéressant que le vrai.

Outre ce crime d'espèce hyperdramatique, l'assassinat de M. Jean Labre, emmuré dans la vieille tour faisant le coin du quai des Orfèvres et de la rue de Jérusalem, il y avait à la charge de Louis-Joseph-Nicolas, dit le prince ou le duc de Bourbon, plusieurs autres méfaits, parmi lesquels on distinguait le meurtre de la veuve Thérèse Soulas, si bien connue dans le quartier de la préfecture.

Ce meurtre avait eu lieu au loin, en Normandie, où le prétendu fils de Louis XVII avait été le héros d'un roman très original.

Nous avons dû le dire déjà : Mathurine Goret et sa légende ne sont pas à la portée des imaginations parisiennes. Les cancans badauds avaient transformé la sordide Maintenon de l'Orne en une intrigante à trois poils, jolie, spirituelle, ambitieuse : une manière de Diana Vernon normande qui ne faisait pas mal du tout dans l'histoire.

Les uns lui donnaient vingt ans, les autres quarante ; c'était une ingénue ou une grande coquette ; l'ingénue était morte d'amour, la grande coquette avait été poignardée.

Dans l'une et l'autre version, la conspiration venait admirablement.

Mais ce qui émoustillait surtout les amateurs, ce que nous avons gardé pour la bonne bouche, c'est que l'assassin de Jean Labre et de Thérèse Soulas passait pour être affilié à ce groupe de mystérieux malfaiteurs qui jamais n'avaient satisfait la curiosité publique en s'asseyant sur les bancs de la cour d'assises : les Habits Noirs.

On disait que le faux prince était un Habit-Noir, un maître ; peut-être même était-ce l'Habit-Noir,le grand chef des Frères de la Merci.

L'attente générale, du reste, ne devait pas languir longtemps. La session était commencée et l'affaire du faux prince arrivait une des premières au rôle.

Le 11 décembre, veille du jour où l'assassin de Jean Labre devait comparaître devant ses juges, on payait cinq louis les places réservées, chez le brave Chavot, marchand de « faveurs d'audience », qui demeurait alors au coin de la rue de Glatigny, à quinze pieds sous terre.

Il était poli avec les dames.

Voici ce qui arriva vers neuf heures du soir par un temps sombre et froid qui mettait le nez des passants sous leurs manteaux.

Un fiacre s'arrêta au coin de la rue Harlay-du-Palais, sur le quai des Orfèvres.

Deux hommes en descendirent.

L'un d'eux paya le fiacre, qui s'en alla.

Les deux hommes attendirent quelques minutes ; il y en avait un grand et un petit ; le grand, bien campé, était boutonné dans un gros paletot ; le petit tremblait de froid sous une douillette de soie noire ouatée qui le faisait ressembler à un vieux prêtre.

Ils marchèrent ensemble vers la rue de Jérusalem.

Le grand fredonnait, le petit grelottait, disant :

— Que veux-tu, l'Amitié, j'avais un faible pour ce garçon-là. Il avait de l'économie. Je lui aurais donné ma petite Fanchette avec plaisir. Est-ce bien décidé ? Voyons !

— Un imbécile ! gronda le grand. L'affaire Champmas manquée ; manquée, l'affaire Goret ! Est-ce qu'il fallait attendre l'apoplexie ? Papa, c'est réglé : on le liquide.

Le petit laissa échapper un gros soupir.

Ils tournèrent le coin de la rue de Jérusalem.

Quand ils passèrent sous le réverbère, vous n'eussiez certes point reconnu cet excellent colonel Bozzo, non plus que son compagnon, M. Lecoq de La Perrière.

Tous deux étaient grimés mieux que des comédiens.

Lecoq demanda à un garçon du père Boivin la chambre n° 9.

— Prise, répondit le garçon. Il y a le 7 et le 8.

— Deux litres au 8, deux jambons et deux bries.

Le n° 8 était l'ancienne chambre de Paul Labre, le n° 7 l'ancienne gargote de maman Soulas, le n° 9 la chambre de Gautron

à la craie jaune.

Le père Boivin, redoutant désormais les soupes rivales, avait, depuis le départ de Thérèse Soulas, transformé tout le dernier étage de son immeuble en cabinets particuliers.

Lecoq aida le vieux colonel à monter.

— C'est une drôle d'histoire, papa, dit-il quand on fut dans la mansarde. Le frère cadet était ici où nous sommes, le frère aîné entra là, porte à côté. Le hasard ! C'était cet idiot de Nicolas qui vous avait mis en tête la manie des grands plans, combinés comme des mélodrames à compartiments. Le général qu'on devait tuer se porte bien, je l'ai vu hier avec sa petite fille. Corbiche ! elle est mignonne à croquer, malgré le plongeon, là-bas, sous le Pont-Neuf. Moi, je ne combine pas de plans, mais vous allez voir comme l'opération va rouler.

Le garçon entra avec les objets demandés. On lui ordonna de ne point revenir. M. Lecoq ferma la porte et dit :

— Papa, j'aime les marrons tout tirés du feu. M. Paul Labre va encore nous servir. Il est là, au n° 9, qui fait ses affaires et les miennes… Un joli garçon, hé ? Voilà du temps que nous nous connaissons tous deux et sa carte d'inspecteur est de vieille date.

Il revint s'asseoir auprès du colonel et tira sa montre.

— Dans une demi-heure, reprit-il, ce sera notre tour. Attendons.

De l'autre côté de la cloison, dans cette chambre sinistre où Jean Labre avait été égorgé, il y avait quatre hommes réunis.

Les trois premiers portaient de misérables costumes ; le quatrième avait une toilette tout battant neuve : redingote-propriétaire d'un drap noisette superfin, pantalon écossais à carreaux, bottes vernies et chapeau de soie, luisant comme du jais.

Il était jeune, les trois autres avaient de l'âge ; il était fier, souriant, radieux, les trois autres avaient la tête basse, l'œil triste et craintif, le dos voûté, les jambes tremblantes. Ils se ressemblaient tous les trois par leur abattement profond : ils avaient l'air de trois oiseaux de nuit qu'on eût arrachés de leur trou et portés tout à coup en pleine lumière.

Nous avons vu, une fois déjà, ces trois hommes au même lieu, accomplissant l'acte qui faisait maintenant leur trouble et leur épouvante.

Ils avaient nom Coyatier, dit le marchef, Landerneau, dit Trente-troisième, et Lambert, dit Coterie.

Comme l'autre fois, ils étaient munis d'instruments ; les mêmes : Coyatier avait son pic, Coterie ses ustensiles de maçon, Landerneau ses outils de menuisier.

Le jeune homme élégant était notre ami Pistolet. Son riche costume ne lui allait peut-être pas à merveille, sa redingote le gênait aux entournures. La vilaine peau de sa joue glabre regrettait un peu le voisinage du col bleu de sa blouse et le drap de sa casquette pelée, mais il était content de lui-même au plus haut point, et, à la place du berger Pâris laissant les trois déesses ex aequo,il eût certainement gardé pour lui seul le prix de la beauté.

— L'aspect de la localité vous incommode, dit-il aux trois autres après un silence et d'un ton véritablement oratoire, je

conçois ça : j'ai aussi un tantinet le trac,comme elles disaient à Bobino, quoique n'y ayant pas participé à la sanglante péripétie du soir que je fis la fin du matou à maman Soulas. J'avais les passions de cet âge-là, les femmes et la limonade, ça aurait pu me mener loin ; mais, minute ! je m'ai extirpé Mèche, malgré la force de mon inclination.

Il soupira et poursuivit :

— Faut savoir se couper un cor ; m'étant rangé par l'héritage du bancroche et ma position de son seul tuteur, pour plus d'un milliard de rentes dont nous jouirons tous deux dans la haute société. Soyez calmes, on pourrait vous faire du chagrin, c'est sûr, mais j'ai déjà assez taquiné le marchef, le long du bateau à charbon, par mes têtes et renfoncements qu'il n'y voyait que du feu, sous l'eau. Je ne lui en veux plus.

— Vous êtes un bon petit jeune homme, monsieur Clampin, gronda le marchef avec une feinte humilité. Aussi, vous voyez qu'on est venu à votre invitation.

— Pas si gaiement qu'à la noce, dites donc ! Vous êtes tous trois retirés du commerce. Ça vous démange, l'envie de rentrer dans le sein de vos familles… Attention ! je vous ai relancés pour obliger M. Paul Labre.

À ce nom, les trois misérables eurent le même frisson.

Pistolet continua en se posant :

— C'est un jeune baron de mes amis, moins fortuné que nous deux le bancroche, mais bon enfant, comme quoi, j'ai consenti à délaisser pour un instant mon pupille dont je fais son éducation de fond en comble avec tout premiers maîtres pour lui apprendre

les sciences et à lire. J'ai dit : Puisque j'ai commencé cette affaire-là sous M. Badoît, je la perfectionnerai, M. le baron consentant à ce que les trois gredins aillent se faire pendre ailleurs, pourvu qu'ils mettent sa conscience en repos en lui nommant le vrai coupable de la malheureuse catastrophe de son frère aîné…

— Ça ne se peut pas ! interrompit Coyatier d'un air sombre.

— On est tenu par le cou ! ajouta Coterie.

Et Landerneau s'écria :

— Autant se jeter par la fenêtre, la tête sur le pavé !

— Et aussi, poursuivit paisiblement Pistolet, en mettant le même Paul Labre à proximité de recueillir les restes mortels de son même frère, pour lui rendre enfin les derniers devoirs des pompes funèbres, marbrier et concession à perpétuité au Père-Lachaise : nous savons que le corps n'est pas sorti d'ici.

Les trois bandits se regardèrent.

— Sans quoi, conclut Pistolet, rendez-vous général au procureur du roi. J'ai tout dit. On vous donne trois minutes pour réfléchir mûrement.

Le marchef releva la tête, et sa prunelle rendit un fauve éclat.

— Bon ! fit le gamin, tu as encore du sang dans les yeux, malgré ta profession paisible de faire téter du poison aux vieilles femmes ! Je la connais, ta licherie.Sois calme. M. Badoît est en bas. À la besogne !

Les trois misérables hésitèrent encore un instant, puis le marchef dit :

— Allons ! faut passer par là. Avant que Toulonnais sache la chose, on aura peut-être le temps de filer en Angleterre.

Landerneau, sans prononcer une parole, attaqua la boiserie.

Le panneau situé auprès de la fenêtre, du côté de l'ancienne mansarde de Paul Labre, fut désarticulé en un clin d'œil.

Pendant cela, Coterie versait de l'eau dans son auge et tenait le plâtre prêt.

Coyatier donna le premier coup de pic dans la muraille nue qui sonna creux.

En ce moment, on frappa à la porte du carré. Les trois bandits s'arrêtèrent et firent front comme des animaux féroces qu'on viendrait relancer dans leur cage.

Coyatier se ramassa sur ses vigoureux jarrets et gronda :

— Petit, si tu nous as vendus, ton compte est fait !

Pistolet se prit à rire et alla ouvrir la porte en disant :

— J'achète et je ne vends pas, butors que vous êtes. À bas les mains ! c'est le frère de la victime qui vous accorde la permission d'aller vous faire guillotiner plus loin, à cause qu'il vous méprise comme de vils instruments, et moyennant des aveux complets, nécessaires à la punition du grand coupable en chef.

Il ouvrit. Paul Labre entra, suivi de Badoît qui portait une boîte de forme oblongue.

La chambre était si petite qu'une fois la porte refermée, les nouveaux arrivants touchaient presque les bandits.

La première fois que Coyatier avait attaqué le mur, trois ans auparavant, il avait eu à faire une besogne longue et difficile. Aujourd'hui, ce fut bien différent. Quelques coups de pic brisèrent la mince couche de plâtre et mirent à nu des ossements rongés par la chaux vive : ce n'était déjà plus un squelette.

Paul Labre, le front pâle et couvert d'une sueur froide, commença son interrogatoire.

À ses questions, les trois assassins répondirent nettement et avec une sorte de respect.

Le résumé de leurs déclarations se peut faire ainsi :

On attendait le général comte de Champmas ; un homme vint qui fut égorgé à sa place. L'homme s'appelait Jean Labre ; on avait appris cela par les papiers trouvés dans sa valise. Le lendemain, à l'aide de ces papiers, Landerneau, dit Trente-troisième, avait eu l'audace de se présenter chez maître Hébert, notaire rue Vieille-du-Temple, pour se faire délivrer un legs appartenant à la victime.

Le partage des valeurs contenues dans la valise avait permis aux trois bandits de se cacher et de pratiquer diverses industries.

Ils affirmaient avec conviction qu'ils étaient devenus « honnêtes gens ».

Néanmoins, ils avouaient avoir levé mensuellement un tribut sur le véritable entrepreneurdu crime, M. Nicolas, dit le prince, ou le duc de Bourbon.

C'était une scène étrange, car, pendant qu'ils parlaient, M. Badoît et Pistolet recueillaient avec soin les débris humains entas-

sés dans le trou et les plaçaient dans la boîte oblongue.

Quand cette tâche fut terminée, Paul Labre prit lui-même la boîte et sortit sans prononcer une parole, M. Badoît le suivit.

Pistolet, avant de les imiter, dit :

— J'ai déjà fait pincer une fois le marchef, c'est assez, n'ayant jamais appartenu au gouvernement. J'ai fréquenté Mme Landerneau, honorablement, elle est belle femme. M. le baron n'irait peut-être pas jusqu'à se gêner de vous cueillir, si on avait besoin de votre témoignage en justice. C'est de vendre vos frusques et d'aller vers d'autres rivages, voir si le printemps s'avance. Je vas souper à trente francs par tête dans un cabinet particulier avec le bancroche et des dames de la première noblesse. J'ai besoin de ça pour me remettre, n'étant plus habitué à vos odeurs du peuple. Bonsoir. Si vous me rencontrez dans la rue, prière de ne pas me saluer.

Les trois assassins restèrent seuls et comme abasourdis.

Le marchef se remit le premier ; il redressa sa taille d'athlète, racornie par la terreur, et s'écria :

— Sont-ils bêtes !

Coterie et Landerneau échangèrent une poussée en témoignage de leur allégresse.

— En besogne ! ordonna Coyatier, le Badoît pourrait revenir. Bouchons ça en deux temps, et à la baraque !

Le plâtre frémit aussitôt dans l'auge de Coterie, tandis que Coyatier et Landerneau préparaient le panneau.

Ils travaillaient déjà avec un entrain admirable, lorsque la porte s'ouvrit pour la troisième fois, donnant passage à deux hommes, un grand et un petit.

— Un instant, mes agneaux, dit le plus grand des deux hommes, dont le large visage disparaissait presque sous les bords de son feutre mou. Ilfait jour !

Ce fut comme si la foudre fût tombée au milieu des trois assassins.

— Toulonnais ! firent-ils tous à la fois avec un accent d'indicible terreur.

— Bonsoir, mes enfants, bonsoir, dit à son tour le plus petit des nouveaux arrivants.

— Le Père-à-tous ! murmurèrent les bandits tremblants.

Ils avaient conscience de leur trahison, ils savaient que jamais le châtiment ne se faisait attendre.

M. Lecoq ajouta :

— N'ayez pas peur. Vous allez trop vite à l'ouvrage, voilà tout. Puisque nous avons ici une armoire vide, nous allons y mettre quelque chose avant de la fermer, hé, pas vrai, papa ?

q

Chapitre 26 Dernière scène du dernier tableau

En quittant la rue de Jérusalem, la voiture de Paul Labre se dirigea le long des quais vers le faubourg Saint-Honoré où était situé l'hôtel du général comte de Champmas.
Depuis quelques semaines, le général avait obtenu l'autorisation de résider à Paris.

Quant à Paul lui-même, son arrestation avait été suivie d'une mise en liberté immédiate.

L'intrigue si laborieusement ourdie contre lui se dénouait d'elle-même, parce que la main qui avait tendu le piège s'était retirée. Le fils de saint Louis, prisonnier, ne pouvait plus rien.

Et les anciens complices de cet homme avaient intérêt à détruire son œuvre.

Il était environ dix heures du soir quand Paul se fit annoncer chez le général.

Il fut introduit sur-le-champ.

— Comme vous êtes pâle, ami, lui dit M. de Champmas en lui tendant la main.

— Monsieur le comte, répliqua Paul, je viens vous faire mes adieux. J'ai rempli aujourd'hui le dernier devoir qui put encore me retenir à Paris. Demain, je pars.

— Et où allez-vous, baron ?

Tout en faisant cette question, le général, pesant sur la main de Paul, l'attirait vers le canapé placé au coin de la cheminée. Ils s'assirent tous les deux.

Paul Labre répondit :

— Je ne sais… loin, très loin.

— Et pour ne jamais revenir ? prononça le général à voix basse.

Paul répéta d'une voix triste :

— Pour ne jamais revenir.

M. de Champmas lui serra la main de nouveau et se borna à dire :

— Baron ! vous laissez ici de bons amis.

Il y eut un silence. Paul Labre avait les yeux baissés. Le général l'examinait à la dérobée.

— Voulez-vous me dire quel devoir vous avez accompli, baron ? demanda tout à coup M. de Champmas.

Paul tressaillit comme si on l'eût arraché à un rêve.

Quand il prit la parole pour raconter ce qui venait de se passer dans la maison de la rue de Jérusalem, un peu de rouge monta à sa joue.

— J'avais besoin, dit-il en terminant, d'acquérir une certitude au sujet de la culpabilité de cet homme. C'est moi qui l'ai arrêté. Je suis vis-à-vis de lui comme un juré : son innocence m'eût condamné.

Pendant qu'il parlait, le général le regardait toujours.

— Paul, dit-il, mon pauvre Paul, vous êtes un malade d'esprit et de cœur.

Et comme le jeune homme relevait les yeux sur lui, il ajouta :

— J'ai bien un peu le droit de me mêler de cette affaire, puisque c'était moi que ces coquins voulaient frapper. Vous êtes allé chercher la vérité au fin fond de l'enfer, votre âme est digne et bonne… mais laisser vivre un assassin, c'est se rendre complice des meurtres qu'il peut commettre dans l'avenir.

Paul resta froid et murmura :

— Il se peut. Cette idée-là m'est venue.

— Et pensez-vous, poursuivit M. de Champmas, que le témoignage des trois instruments du crime ne soit point nécessaire au châtiment du vrai coupable ?

Paul baissa la tête et ne répondit point.

— Vous partez, continua encore M. de Champmas, avant même de savoir si votre frère sera vengé.

Les deux mains de Paul couvrirent son visage.

— Je n'ai pas besoin qu'on me le dise, prononça-t-il d'une voix très altérée. J'ai souvent eu peur d'être fou. Mon frère me voit, sans doute ; il aura pitié de moi. Le voilà qui va dormir en terre sainte, et moi, j'irai si loin, si loin…

— Cela s'appelle fuir, monsieur le baron, interrompit brusquement le général, et fuir est d'un lâche !

Le sourire de Paul exprima une mélancolie profondément découragée.

— Oh ! fit-il, vous ne pouvez pas me blesser. Vous dites vrai : toute ma vie j'ai fui ; le jour où j'ai sauvé Suavita, j'essayais de fuir jusque dans la mort !

— Et Suavita vous sauva, murmura M. de Champmas.

Le regard de Paul sembla chercher quelque chose au lambris.

Il y avait eu jadis trois portraits dans le salon de l'hôtel de Champmas : celui de feu la comtesse et ceux des deux sœurs, Ysole et Suavita.

La boiserie gardait une marque carrée qui indiquait la place où le portrait d'Ysole n'était plus. Les yeux de Paul se remplirent de larmes.

Le général fronça le sourcil.

Paul n'y prit point garde et murmura :

— Où est-elle, à présent ? Que fait-elle ?

C'était une très grande pièce, meublée de velours sombre. Le portrait de la mère et celui de la fille se faisaient face. Toutes les portes étaient closes, excepté une qui s'ouvrait vis-à-vis de la cheminée.

Le silence qui suivit laissa entendre un bruit au-delà de cette porte.

C'était comme la respiration d'un enfant endormi.

— Paul, dit le général, si vous aimez encore celle qui n'est pas digne de votre amour, je ne vous retiens plus. Adieu.

Il se leva dans un mouvement de colère.

Paul l'imita.

— Adieu, murmura-t-il à son tour.

Et, tandis qu'il s'éloignait lentement, il ajouta :

— Soyez bien heureux… elle surtout, la chère, la douce enfant qui me rattacha un jour à la vie !

Paul avait la main sur le bouton de la porte.

Dans la chambre voisine, il y eut un cri faible et douloureux. Le général s'élança et disparut.

Paul ne lâcha point le bouton, mais il se prit à écouter.

On aurait pu entendre les battements de son cœur dans sa poitrine.

— Qu'as-tu, chérie ? demanda le général dans la pièce voisine.

— Père, répondit une voix qui était mélodieuse comme un chant, tu as bien fait de mettre ainsi mon lit près de toi, et tu fais bien de ne me quitter jamais. Dès que je m'endors, j'ai ce rêve, ce rêve cruel : je les vois tous deux…

— Tais-toi ! interrompit tout bas M. de Champmas.

La main de Paul quitta le bouton, et il fit un pas dans l'intérieur du salon.

— Pourquoi me taire ? murmura la douce voix. Je me suis tue longtemps, bien longtemps… Et peut-être qu'il m'aimerait, si j'avais pu lui dire comme je l'aime !

Son père lui ferma la bouche d'un baiser.

Paul étreignait son cœur à deux mains.

Il entendit l'enfant qui disait encore :

— Père, écoute mon rêve ; ce n'était pas celui de tous les jours : je rêvais qu'il partait et que j'étais encore muette. J'offrais à Dieu ma vie pour une parole. Tout à coup, il s'est élevé une voix en moi, une voix qui n'avait pas besoin de mes lèvres et qui lui disait tout au fond de mon cœur : J'ai vécu par vous, est-ce par vous que je vais mourir ?

Paul, sans se rendre compte de son action, avait traversé le salon. Il était debout sur le seuil de la chambre à coucher.

— Sortez, monsieur ! lui cria le général.

Au lieu d'obéir, Paul continua de marcher et vint s'agenouiller près du lit.

Suavita se pencha vers lui, souriante, et lui donna son front à baiser.

Il n'y eut pas une parole prononcée, mais le général les réunit tous deux, pressés sur sa poitrine.

Vers ce même moment, le brillant et courtois vicomte Annibal Gioja des marquis Pallante courait les rues de Paris dans un simple fiacre dont le cocher était notre ancienne connaissance, Piquepuce, un des écuyers de la pauvre reine Goret.

Le charmant vicomte avait un compagnon qui semblait en proie à une allégresse folle.

Il y avait de quoi, en vérité ; le compagnon était un noyé, sauvé de l'eau au moment où il perdait le souffle, un damné sorti de l'enfer : le beau Nicolas, arraché à sa cellule de la Conciergerie par une de ces miraculeuses évasions dont les Habits Noirs seuls avaient le secret.

— Mon cher garçon, disait-il, hier, quand j'ai entendu le surveillant murmurer à mon oreille ces bienheureux mots : Il fera jour demain,je me suis dit tout de suite : Lecoq est mort ; on a dû couper la branche. Est-ce le bon colonel qui a fait cela ?

— Le colonel est fin comme l'ambre, répondit Gioja. Ce Lecoq tournait au tyran.

— Comment l'a-t-on supprimé ?

Annibal répondit :

— Mme la comtesse avait envoyé des cèpes de la forêt d'Andaine : ils se sont trouvés vénéneux.

— Cette chère Marguerite ! s'écria Nicolas en riant. J'avais déjà songé aux champignons là-bas : Lecoq les aimait… Mais allons-nous faire dix lieues dans Paris, vicomte ?

Les stores du fiacre étaient baissés.

Annibal répliqua :

— On ne saurait prendre trop de précautions.

La voiture s'arrêta presque aussitôt après.

La portière fut ouverte par Cocotte qui était là en sentinelle et qui dit :

— Rabattez votre chapeau, relevez vos collets : il ne faut pas échouer au port.

Le beau Nicolas était prudent par nature. Il sortit du fiacre, tout occupé à cacher son visage et sans regarder ni à droite ni à gauche.

On le poussa dans une allée noire et humide qui avait vaguement odeur de cabaret.

Au bout de l'allée était un escalier tournant.

— Où diable suis-je ici ? demanda-t-il.

— Rue Mauconseil, chez l'abbé, lui fut-il répondu.

— L'abbé est bien mal logé. Montons.

On monta trois étages, une porte fut poussée et le faux prince se trouva dans une chambre de forme octogone, très petite, où il y avait cinq hommes et un large trou pratiqué dans le mur.

Sur les cinq hommes, trois étaient armés de couteaux.

Les deux autres avaient des cravates noires sur la figure.

À la vue du prince, ceux qui étaient armés de couteaux reculèrent terrifiés et Coyatier dit :

— M. Nicolas ! un Habit-Noir !

D'un mouvement pareil, le prince avait voulu faire aussi un pas en arrière, mais la porte par où il venait d'entrer s'était refermée.

L'un des deux hommes masqués dit :

— Il fait nuit ! Coupez la branche !

– Lecoq ! balbutia le prince terrifié.

— Bonhomme, répondit le terrible Toulonnais-l'Amitié, c'est toi qui avais inventé le tour. Tu aurais parlé demain à l'audience, nous t'épargnons la cour d'assises. Allons, marche !

Quand onze heures sonnèrent à l'horloge du Palais, la chambre n° 9 était en ordre et sa boiserie intacte ne présentait aucun indice révélateur.

Longtemps après, en l'année 1843, le baron Labre d'Arcis et sa femme, Suavita de Champmas, reçurent une lettre de faire-part, datée de Saint-Pétersbourg, qui leur annonçait le mariage de Mlle Ysole Soulas avec le prince Woronslow, aide de camp de S.M. l'empereur de toutes les Russies.

Cinq ans après encore, quelques mois avant la révolution de 1848, Paul et Suavita firent un voyage à La Ferté-Macé pour visiter la tombe du général comte de Champmas, mort l'automne précédent.

Il y avait une sœur de charité accoudée sur le marbre.

Elle serra Suavita sur sa poitrine, tendit la main à Paul et s'éloigna sans prononcer une seule parole.

C'était Ysole, toujours belle, mais morne, jusque dans le repentir.

Suavita fut distraite en priant pour son père.

Mais, le soir, Paul la mena par la main sur la pelouse du château de Champmas où trois beaux enfants blonds accoururent vers eux en secouant leurs chevelures bouclées.

Et pendant que la jeune mère, car Suavita n'avait pas encore vingt-six ans, s'enivrait de baisers et de caresses, Paul lui dit avec le beau sourire des heureux :

— Que Dieu lui donne la paix comme il m'a donné le bonheur !

q

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/feval_paul_-_les_habits_noirs_iii/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.